
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN H88K 7

FA 27.3.90

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

Huitième Année — 1908



^{c. b.}
NANCY

A. CRÉPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ
21, rue St-Dizier (Passage du Casino).

—
1908

F127.3.90
~~F127.3.90~~

Harvard College Library
Sept 10, 1912
F. O. Lowell fund

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 1. — JANVIER 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 13 décembre 1907.

PRÉSIDENCE DE M. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communication.

M. Léon Laprévote, avant son décès, a demandé à être inscrit au nombre des membres perpétuels de la Société, et a fait verser la somme nécessaire.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Charles Mathis, bienfaiteur de la ville de Nancy, et de M. Watrinet, ancien instituteur.

Distinctions honorifiques.

MM. les abbés Léon Jérôme et Gaston Ruch sont nommés vicaires généraux.

Admissions.

MM. Roger de Vienne et Paul Margo sont admis comme membres titulaires.

Ouvrages offerts à la Société.

Remarques sur les inscriptions de l'ancien Décanat de Dun, par l'abbé J. NICOLAS, Malzéville, E. Thomas, 1907, in-8 de 12 p.

Notes sur l'origine mussipontaine de la Maison de La Tour-en-Voivre, par H. LEFEBVRE et E. DES ROBERT, Nancy, Crépin-Leblond, 1907, in-8 de 11 p., une planche hors texte. (Extrait du *Bull. de la Soc. d'arch. lorr.*, juillet 1907).

Les prisonniers du Mont-Dieu (Ardennes), pendant la Révolution, par Ernest HENRY, Sedan, E. Laroche, 1907, in-8 de 123 p. (Extrait de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*).

Monnaies barroises, rares ou inédites, par René MARTZ, Paris, C. Rollin et Feuardent, 1907, in-8 de 16 p. (Extrait de la *Revue numismatique*, 1907).

Lectures.

M. le comte J. Beaupré rend compte des fouilles entreprises en 1907 à La Garenne, près de Liverdun, dans la propriété de M. Masson, qui a bien voulu abandonner à la Société les objets trouvés.

Notre confrère présente en même temps à la Société le résultat de ces fouilles, et la Société le remercie du zèle qu'il apporte à enrichir les collections du Musée.

M. Guyot donne un résumé du travail du comte E. de Bacourt, sur l'*Histoire de la Chambre des Comptes de Bar*. La Société en vote l'impression dans le prochain volume des *Mémoires* et nomme pour en former la commission de revision : MM. Guyot, Duvernoy et Boyé.

Versements de membres perpétuels.

Ont versé chacun la somme de 200 francs, dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1891, et sont en conséquence devenus Membres perpétuels de la Société d'archéologie lorraine :

M. Laprevote (Léon), 14, rue Victor-Hugo, à Nancy.

M. Goury (Georges), 13, rue des Tiercelins, à Nancy.

MÉMOIRES

La trouvaille de Vaudeville.

Le 28 avril dernier, Messieurs A. Gabriel et Piéton, cultivateurs à Vaudeville, par Haroué, découvrirent, en labourant un champ, un trésor de 770 monnaies qu'ils me cédèrent aussitôt.

Ce champ, est situé au *Haut de la Viau*, n° 716 de la *Section de Villers*, territoire de Vaudeville, à un kilomètre de ce village, près d'une importante station romaine qui domine le gué de *La Grève* et la vallée du *Madon*.

Les pièces sont en argent, bien conservées, quoique légèrement oxydées. Elles étaient contenues dans un pot en pâte rouge, dissimulé sous le pavé, recouvert de terre, d'une cour antique autour de laquelle gisent les débris enfouis, d'une vaste maison isolée.

Cette trouvaille se décompose en :

1° 514 petits gros de Charles II de Lorraine frappés à Nancy. — *Audroit* KAROLVS * DVX LOTHOR' * Z * M'. (1)
— Le duc est debout, coiffé d'un chapel de roses, l'épée nue à l'épaule droite et la main gauche appuyée sur la hanche. Il est vêtu d'une cotte d'armes et ceint d'une large écharpe ornée de trois alérions. Les solerets sont chaussés d'éperons.

(1) Charles, duc de Lorraine et marquis.

✠ BNDICTV' ★ SIT ★ NOME' ★ DNI' ★ NRI' ★ IHV' ★ KPI' ★ (1): (*en légende extérieure*); MON - ETA - ★ DE ★ N - ANCI (2): (*en légende intérieure*). — Croix pattée dans le champ, recoupant le grénétis et la seconde légende. (*Planche, fig. 1.*)

Argent. Poids moyen: 2 gram. 275 milligr.

Variétés: 4 monnaies portent en légende extérieure BNDICT'; 2, BNDITV"; 1, BNDICV'.

Sur 18 monnaies, trois étoiles remplacent les trois roses du chapel.

2° 12 petits gros de Charles II qui diffèrent des précédents par l'indication de l'atelier de frappe; MON - ETA - DE ★ S - IERK (3): (*en légende intérieure*).

Argent. Poids: 2 gram. 101 milligr. (Planche, fig. 2.)

3° 12 petits gros de Charles II dont le *revers* seul diffère de celui des nos 1 et 2.

✠ SIT ✠ NO - ME ✠ DNI - BENED - ICTVM; champ écartelé de Lorraine et de Bar par une croix pattée recoupant le grénétis et la légende.

Les premier et troisième cantons portent trois roses en bande (4); les deuxième et quatrième contiennent deux bars acostés de six croisettes.

Au centre du champ, se trouve, brochant sur le tout, un écusson parti: au premier de Jérusalem, au second de Naples (Anjou ancien) et d'Anjou moderne. (*Planche, fig. 3.*)

Argent. Poids: 1 gram. 70 milligr.

4° 6 petits gros de Charles II qui se distinguent de ceux de la troisième série d'abord par la légende du revers: MONE - TA ✠ S ✠ M - ICHAL (5), indiquant l'atelier de

(1) Béni soit le nom de notre Seigneur Jésus-Christ.

(2) Monnaie de Nancy.

(3) Monnaie de Sierck.

(4) Ce sont des alérions, mais d'une exécution défectueuse.

(5) Monnaie faite à St-Mihiel.

frappe, puis, par ce que les bandés possèdent des alérions au lieu de roses, enfin le chapel du duc est couronné de trois étoiles en place de roses.

Argent. Poids : 1 gram. 70 milligr. (Planche, fig. 4.)

5° Un demi gros de Charles II. KAROLVS • DVX LOTHOR • Z • M'. « Le Duc, armé, debout, est coiffé d'un chapel de roses. Il est vêtu d'un surtout à longues manches pendantes. A son bras gauche est passé un écu aux armes de Lorraine, échancré pour recevoir la hampe de la lance ; de la main droite il tient l'épée à l'épaule (1) ».

rf. MONETA : FCA : IN : NANCEIO. La légende commence par un petit écusson contenant trois alérions en bande. Un cercle double intérieurement le grénétis et l'espace compris dans ce cercle est occupé par une croix pattée. (*Planche, fig. 9.*)

Argent. Poids : 1 gram. 40 milligr.

6° 220 petits gros de René I^{er} d'Anjou, duc de Lorraine : RENAT' + D BAR' + M' + P' + CO' + (2). Le Duc, armé, debout et coiffé d'un chapel de roses, s'appuie de la main gauche sur un écusson écartelé de Lorraine et de Bar. Lorraine brochant sur le tout ; il tient l'épée nue à l'épaule droite.

rf. ✚ SIT NOMEN x DOMINI x BENEDIC' : (*légende extérieure*) MON - ETA - S x MI - CHA (3), croix pattée dans le grénétis et divisant la seconde légende. (*Planche, fig. 5.*)

Argent. Poids : 2 gram. 265 milligr.

Variétés : La légende extérieure du revers se termine par BENEDIC' sur 90 monnaies ; par BENEDICTVM sur 53 ; par BENEDICT' sur 52 ; par BENEDICTV' sur 20 ; par BENEDI' sur 4. La croix entre BENEDICTV' et SIT est supprimée sur une monnaie, tandis que sur quelques autres,

(1) DE SAULCY. — Numismatique lorraine.

(2) René, duc de Bar, marquis du Pont, comte.

(3) Monnaie de St-Mihiel.

cette croix est à peine esquissée faute de place entre les deux mots.

7^o Un gros de René I^{er} d'Anjou. ✚ RENAT ★ DVX ★ BARREN ★ z LOTH ★ M' ★ (1). — Champ écartelé d'Anjou et de Bar, au centre se trouve, brochant sur le tout, un écusson contenant trois alérions en bande.

rf. MONETA NOVA ★ DE ★ NANCEIO ★ : une épée en pal dont la lame occupe le champ de la pièce, tandis que la poignée et la pointe envahissent le contour et séparent les lettres de la légende.

Cette épée, dont la pointe est dirigée en bas, est accostée, à gauche : d'un bar entouré de trois croisettes, et à droite : d'un alérion.

Un cercle intérieur double le grénétis du revers.

Argent. Poids : 2 gram. 60 milligr. Planche. fig. 7.).

8^o 3 demi-gros de Louis, Cardinal de Bar. ✚ LVDOVICVS ★ CARD' ★ BARRENSIS (2). Ecu écartelé au premier et au quatrième de Bar, au deuxième et au troisième un lys isolé.

rf. ✚ SIT : NOMEN : DOMINI : BENEDICTV' : (*légende extérieure*) SEM - GRO - S'VA - REN (3 : (*légende intérieure*)).

Croix pattée recoupant le grénétis et la légende, cantonnée au premier et au quatrième d'un bar accosté de deux croisettes ; au deuxième et au troisième d'une fleur de lys isolée. (*Planche, fig. 8.*)

Argent. Poids : 2 gram. 20 milligr.

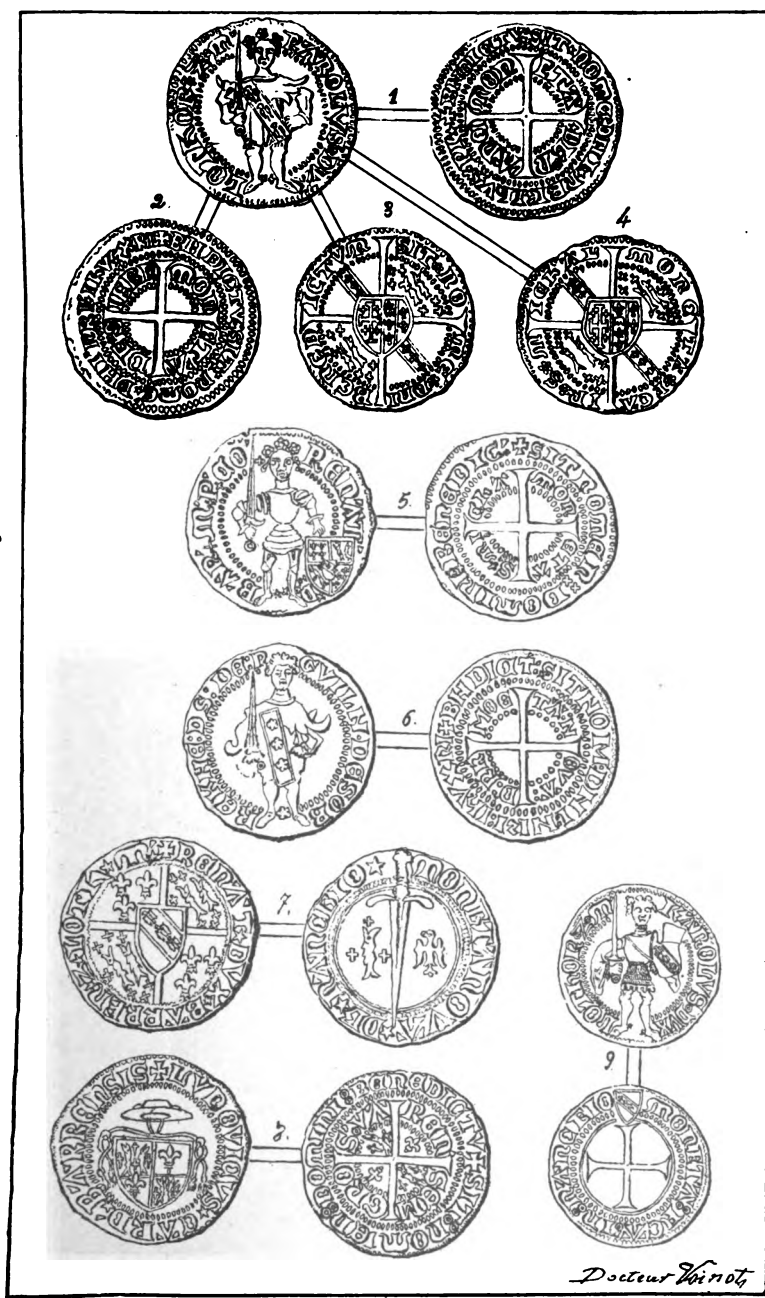
9^o Un petit gros de Guillaume de Sombreffe, sire de Reckheim. GVILM • DE SOB - REKH. : DS : DE : R, (4). Le sire, debout, tête nue, l'épée à l'épaule droite, et la main gauche appuyée sur la hanche, est vêtu d'une cotte d'armes et porte une large écharpe garnie de trois roses

(1) René, duc de Bar et de Lorraine, marquis.

(2) Louis, cardinal de Bar.

(3) Demi-gros de Varennes.

(4) Guillaume de Sombreffe-Reckheim.



LA TROUVAILLE DE VAUDEVILLE

Par M. le Docteur J. Voinot

quintefeuilles. Pas d'éperons, mais une rose entre les pieds.

rf. ✚ BHDICT' : SIT NOM : DNI : NRI : IHV XPI : (*légende extérieure*) ; MOE - TA : N - OVA : - D' : R' K' (1) : (*légende intérieure*). Croix pattée dans le champ, divisant la seconde légende. (*Planche, fig. 6.*)

Argent. Poids : 3 gram. 10 milligr.

Ce trésor a dû être enfoui sous le règne de René I^{er} qui dura de 1431 à 1453, car la cachette ne contenait pas de monnaie postérieure à cette époque.

Le Cardinal Louis de Bar était mort à Varennes le 23 juin 1430 laissant le duché de Bar à René. Quelques mois après, celui-ci héritait du duché de Lorraine grâce à son mariage avec Isabelle, fille de Charles II lequel décéda le 25 janvier 1431.

Mais si René ne gouverna effectivement le duché de Bar qu'après la mort du Cardinal, il était entré en possession du Barrois dès le 13 août 1419 et avait épousé Isabelle le 14 octobre 1420, acceptant, car il n'avait que 12 ans, la tutelle de son beau-père qui prenait, suivant une convention, le titre de *baill* ou gardien de la personne et des biens du jeune prince.

Ceci explique pourquoi les petits gros à l'effigie de Charles II des nos 3 et 4 portent, au revers, les armes de Bar, écartelées avec celles de Lorraine, et pourquoi ils furent frappés à Saint-Mihiel, ville du Barrois.

M. de Saulcy (2) pense que le bon duc René, âgé de 13 ans à peine, a frappé ces monnaies à l'effigie de son beau-père ; il dit : « L'écusson, brochant sur le tout, est nécessairement la partie principale des armoiries ; or cet écusson appartient exclusivement à René d'Anjou ; c'est donc bien ce prince qui a fait frapper les pièces en ques-

(1) Monnaie nouvelle de Reckheim.

(2) DE SAULCY. — Numismatique lorraine,

tion et non pas le duc Charles II, qui, par la même règle de blason eût placé l'écusson de Lorraine au centre des armoiries. »

N'est-il pas aussi logique de supposer que Charles II, tuteur du jeune duc, a frappé ces monnaies pour son gendre et le Barrois, faisant prédominer justement l'écusson de Bar sur les armes de Lorraine, mais plaçant au droit son effigie tutélaire?

L'omission de la mention *duc de Lorraine* au droit des monnaies de notre série n° 6, où cependant René s'appuie de la main gauche sur un écusson où Lorraine broche sur Bar, montre que René n'était pas encore duc de Lorraine quand on les frappa.

Le demi-gros de Guillaume de Sombreffe appartient, soit à Guillaume I^{er} qui régna sur le comté de Reckheim (1) de 1390 à 1400, soit à Guillaume II qui lui succéda de 1400 à 1442. C'est plutôt à ce dernier seigneur qu'il faut attribuer le demi-gros qui nous occupe.

Les pièces du cardinal Louis et celles de Charles II sont antérieures à 1431, époque de la mort de ce dernier, de sorte que la monnaie décrite sous notre n° 7 est la seule des 770 de la trouvaille qui soit sûrement postérieure à 1431, car René y a pris le titre de duc de Lorraine.

Ce trésor aurait donc été caché au début du règne de René I^{er}. Or l'histoire nous apprend (2) qu'en 1438, Antoine de Vaudémont envoya son capitaine de routiers, *Fort d'épice*, attaquer les gens du duc René, campés à Haroué, à Ormes et à Charmes. Pour ce faire, il fallait que les agresseurs franchissent le *Madon* aux gués de Haroué et de Vaudeville, distants de un kilomètre l'un de l'autre et que les Lorrains défendaient.

C'est ce dernier gué que domine la colline dite le *Haut*

(1) Province du Limbourg belge.

(2) DIGOT, *Hist. de Lorr.*, t. III, p. 59.

de la Viau, où était la maison incendiée contenant la cachette.

On sait que, dans cette bataille, Haroué fut pris et pillé, qu'Ormes fut brûlé, que les Lorrains furent refoulés sur le *Madon* et que beaucoup s'y noyèrent,

Il est probable que la construction du *Haut de la Viau* eut le même sort que les villages voisins, qu'elle fut incendiée et que ses habitants furent massacrés sans avoir laissé à personne le secret de leur cachette.

Dr J. VOINOT.

Sur les familles Chobillon et Fourier.

Après ce qu'en ont dit les comptes rendus, l'éloge languit auprès du magistral ouvrage généalogique publié récemment par le baron de Dumast (1). L'autorité de ce livre met les ayant-droit dans la nécessité d'en combler les rares lacunes.

I

Dans un article publié en 1893 dans les *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc* (2), nous avons révélé le second mariage de Marie Paviette, veuve de Vanault-Colleson, sieur de Morlaincourt, avec Claude Chovillon. Dans un article subséquent des *Mémoires de la même Société* paru en 1902 (3), nous avons rectifié le nom mal lu sur la pièce originale : *Chobillon*.

(1) *La Chambre des Comptes du duché de Bar*, manuscrit de C. P. de Longeaux, publié et annoté par le Baron de Dumast. Bar-le-Duc, 1907, in-8.

(2) *Vanault-Colleson, conseiller à la Chambre des Comptes, receveur général du Barrois*, p. 207-212.

(3) *Dominique Dordelu, avocat de Bar-le-Duc, député du Tiers aux États de 1579*, p. 227-245.

Une note consacrée à Vanault-Collesson, conseiller des Comptes de Bar, dans le récent livre de M. de Dumast (1), conteste le second mariage de la veuve de Vanault.

Ce mariage est prouvé par une pièce originale en parchemin tirée des archives de la seigneurie de Morlaincourt et cotée au verso « Contrat de vendition faict par demoiselle Marie Pauiette à Nicol Surillat, escuyer (2), de la moitié de la terre de Morlaincourt.

Cet acte débute ainsi :

A tous ceulx qui ces présentes lettres verront et orront Francoys Paviette garde du scel du duché de Bar salut. Scavoir faisons que par devant Maxe Errard et Claude Camus establiz ad ce faire de par Mgr le duc de Bar en son tabellionnage dudict Bar fut présente en sa personne Damoiselle Marie Paviette vefve de feu noble homme Claude Chobillon en son vivant vallet de chambre de Monseigneur le Révérend Prince cardinal de Lorraine et auparavant de feu noble homme Wanoult Collesson en son vivant receveur général de Barroys son premier mary demeurant à Bar laquelle a recongnu auoir vendu cédé et transporté... à M^e Nicol Surillart licencié es loix advocat demeurant audict Bar son gendre... (3) la moitié du fief de Morlaincourt et Oey, etc., etc.

Claude Chobillon ne fut pas longtemps l'époux de la veuve Collesson. Fils, selon toute apparence, de Robert Chobillon, d'Aulnois en-Perthois, valet de chambre de Madame de Guise (4), valet de chambre lui-même du cardinal de Lorraine, il habitait Bar-le-Duc. Par lettres datées de Blâmont, le 5 avril 1560, le duc Charles III lui permit d'ériger un colombier dans sa maison qui est « au bout des jardins, dessus la Porte-aux-Bois de la ville de Bar » (5).

(1) *La Chambre des Comptes...*, art. 78, p. 107, note.

(2) Cote d'une autre main. L'original donne le véritable nom, *Surillart* et ne mentionne pas le titre d'*écuyer*.

(3) Nicol Surillart avait épousé Barbe Collesson, fille aînée de Vanault. Devenue veuve en 1570 et son fils n'ayant pas vécu, elle se remaria à Dominique Dordelu, avocat de Bar-le-Duc.

(4) Anobli par le duc Antoine, le 16 septembre 1516.

(5) Arch. de M.-et-M., B. 33, f. 128.

Vanault-Collesson était mort. ainsi que je l'ai établi, en 1565 ; Chobillon était déjà mort lui-même avant décembre 1568

Si dans les actes postérieurs à cette date et intéressant les Collesson on trouvait Marie Paviette qualifiée seulement « veuve de Vanault-Collesson » c'est que l'ancien Receveur général du Barrois, conseiller à la Chambre des Comptes et seigneur de Morlaincourt, dont elle eut une brillante postérité, avait été un personnage bien autrement considérable que Chobillon, mort sans enfant après, tout au plus, trente mois de mariage avec Marie Paviette.

II

Dans la généalogie de la famille de Noirel (1), ancienne à Nomeny, Toul et Bar-le-Duc, M. de Dumast cite : *Marguerite Barot, née à Nancy le 13 janvier 1647, fille de Jean, apothicaire à Nancy, anobli en 1634 et de Marguerite Fourrier.*

Il faut lire FOURIER.

Marguerite Fourier, née à Nomeny et baptisée au même lieu le 18 juin 1604 (2). était fille de noble Jean Fourier, frère de saint Pierre Fourier de Mattaincourt (3) et d'Anne Barbier. De son mariage avec Jean Barot, apothicaire de Son Altesse, anobli le 22 février 1634, elle laissa plusieurs enfants. Nous n'en retenons ici que deux.

L'aînée, Marguerite Barot, épousa Jean de Noirel, écuyer, conseiller d'Etat, lieutenant général à Bar. Leur postérité est représentée aujourd'hui dans les familles de L'Escale de Spinette, de Longeaux, de Portier de Ville-neuve, de Metz-Noblat, etc. C'est parce que sa mère était la dernière Noirel que Madame Schmid, née de L'Escale,

(1) *La Cham'bre des Comptes du duché de Bar*, n° 193, p. 343, note 1.

(2) *Etat-civil de Nomeny.*

(3) Bisaieul de Pierre-Alexis Fourier, lieutenant-général, né à Nomeny le 25 juillet 1682, qui acquit la seigneurie de Bacourt.

possédait le plus ancien portrait connu de saint Pierre Fourier.

Une autre fille de Jean Barot et de Marguerite Fourier, Françoise Barot, épousa François-Remi de Ravinel dont elle eut : 1^o Remi de Ravinel, marié à Anne Françoise de l'Espée et tige de la nombreuse famille de Ravinel ; 2^o Marie-Charlotte de Ravinel, mariée à Philippe Charles du Houx, d'où descendance très étendue.

Sans cette rectification à la généalogie publiée dans *La Chambre des Comptes du duché de Bar*, les lecteurs, non avertis, ne s'expliqueraient pas le légitime empressement avec lequel des familles descendues de Dominique Fourier par les femmes (1), revendiquèrent cette parenté lors de la canonisation du « Bon Père » de Mattaincourt (1897).

FOURIER DE BACOURT.

Gratifications du duc Charles III à deux auteurs, en 1603.

Dans la liasse des quittances à l'appui des comptes de l'année 1603 (Archives de Meurthe-et-Moselle, B. 1275), nous trouvons les deux pièces suivantes, qui nous ont paru offrir quelque intérêt.

I. A son Altesse. — Vostre très humble orateur et serviteur frère Ponce Clerici, commissaire général de l'ordre de saint François, desirieux de maintenir non seulement, mais augmenter la discipline régulière et bonne observance ancienne aux conventz de sa juridiction, avec devotion de la restablir où il jugera que la malice du

(1) Dominique Fourier, sieur de Xaronval, anobli en 1591. Saint Pierre Fourier était son fils aîné.

temps auroit aucunement diminué ou altéré sa perfection a trouvé nécessaire, pour l'acquit de sa charge, et très-util pour le repos et assurance des consciences de ses frères, de faire un recueil de la reigle de leur fondateur et Père, bien-heureux saint François, avec les déclarations des Souverains, evesques, Papes et interprétations des saintz Pères et Porteurs dudict ordre, y adjoustant les statuz confirmez par l'antiquité en leurs Chapitres généraulx, et le tout estant rédigé en un petit livre contenant environ vingt six feuilles, qu'il a intitulé (*Compendium speculi fratrum Minorum*), et desirant le faire imprimer à vostre ville de Nancy pour par après le distribuer à voz conventz et aultres de France, a recours à vostre Altesse, la suppliant très humblement le vouloir aider de quelque aulmosne pour fournir aux despendz et peines de l'imprimeur, quoy faisant elle obligera tous ses humbles orateurs suppliantz à recognoistre ce bénéfice entre aultres infinis, qui les obligent à perpétuer les prières envers la Maïesté divine, pour la conservation de longue prospérité de vostre dicte Altesse et accomplissement de ses meilleurs desirs.

De par le duc de Calabre, Lorraine, Bar, Gueldres, etc.

A nostre très cher et féal conseiller d'Estat, auditeur en nostre Chambre des Comptes de Lorraine et trésorier général de nos finances Claude de Malvoysin, salut. Nous vous mandons et ordonnons que des deniers de vostre charge vous en baillez et delivrez à frère Ponce Clerici, commissaire-général de l'ordre saint François, la somme de quatrevingtz francs monnoye de nos païs. Que donné et octroyé luy avons de nostre grace spéciale pour subvenir et l'ayder à faire imprimer ung petit livre mentionné au placet cy-dessus escrit ; et en rapportant par vous cestuy nostre mandement avec quittance dudit frère Ponce de ladite somme de quatrevingtz francs. Icele vous sera passée et allouée en despens de voz comptes par nos tres chers

et feaulx conseillers et président de cour des Comptes de Lorraine, et auditeurs d'iceulx. Desquelz mandons ainsy de faire sans difficulté, car ainsy nous plaist. Donné à Nancy le vingt-troisiesme jour de febvrier mil six cens et trois.

Signé : Charles.

Pour la somme de quatre-vingtz francs, que le soub-script confesse avoir receu de monsieur de Malvoisin, trésorier général des finances de son Alteze pour les causes contenues au mandement escript cy devant, dont je me tiens content et satisfait, et en quicte ledit S^r Trésorier et tous autres, tesmoing mon seing cy mis le dernier de febvrier 1603.

Signé : Ponce Clerici.

II. A son Altesse. — Supplie en toute humilité Thierry Mariette de nation françoise, disant qu'il auroit pleu à vostre dite Altesse recepvoyr benignement de sa main ung poème intitullé l'Austrasillite que le supp^{ant} se seroit enhardy luy dedier pour estreines. Et d'autant qu'il desire soy retirer en sa province et n'estant beaucoup assisté de moyens, il luy plaira user envers luy de ses charitez et liberallitez acoustumées, et il sera plus obligé à continuer ainsi qu'il fait à prier Dieu pour la prospérité de vostre Altesse .

De par le duc de Calabre, Lorraine, Bar, Gueldres, etc.

A nostre très cher et féal conseiller d'Estat, trésorier général de nos finances et auditeur de nostre Chambre des Comptes de Lorraine, Claude de Malvoisin. salut. Nous vous mandons et ordonnons que des deniers de vostre charge vous payiez et delivriez à Thierry Mariette suppliant la somme de huict escus à quatre frans pièce valant trente-deux frans de nostre monnoye, que de grace spéciale et pour la considération du poème mentionné en sa requeste luy avons donné et octroïé pour ceste fois, en rapportant par vous cestuy nostre mandement avec quic-

tance du sieur Mariette. Ladite somme de huit escus vous sera passée et allouée en despense par nos très chers et feaulx conseillers, les président et gents desdits Comptes de Lorraine, auditeurs des vostres, ausquelz et à chascun d'eulx mandons ainsy le faire, sans difficulté, car tel est nostre plaisir. Donné à Nancy le quinziesme janvier mil six cen et trois.

Signé : Charles.

Je Thierry Mariette desnommé au blanc de l'autre part, soubscript, confesse avoir receu de Monsieur De Malvoisin la somme de trente-deux francs pour les causes contenues au mandement escript de l'autre part, dont je me tiens content. Faict à Nanci le dix-septiesme janvier mil six cents trois.

Signé : Mariette.

Un seul de ces auteurs, qui reçurent de Charles III des marques de bienveillance, nous est connu : Dom Calmet, rapportant, au tome II de son *Histoire de Lorraine* (p. 1460), la maladie et la mort de ce duc (mai 1608), dit que le « P. Ponce Clerici, cordelier, son confesseur ordinaire », reçut « sa confession le soir du premier jour (le 8 mai) qu'il se sentit attaqué ». Le duc « se confessa de nouveau », le lendemain matin, « avec plus de présence d'esprit et plus de détail, et pria ce religieux de ne le point quitter, et de l'entretenir de la mort et de ses suites, l'assurant qu'il ne pouvait lui parler de rien qui lui fût plus agréable ». Le dimanche 11 mai, Charles se confessait encore, et recevait la communion ; le 12, on lui donna l'extrême-onction, et le 14 il expirait. — Ponce Clerici jouissait donc d'une grande considération à la cour de Lorraine. Quant à l'ouvrage qu'il projetait, nous n'en avons pas trouvé la moindre mention dans les recueils bibliographiques et les ouvrages relatifs à l'histoire de l'ordre de saint François. Brunet cite quelques volumes, qu'un certain Ponce Clerici, appartenant aussi à l'ordre

des Franciscains, publia dans le premier tiers du xvi^e siècle : on ne saurait confondre ces deux personnages, qui étaient peut-être parents.

Thierry Mariette nous est complètement inconnu. En vain avons-nous feuilleté, à son sujet, les répertoires spéciaux, particulièrement ceux de F. Lachèvre : *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*, Paris, H. Leclerc, 1901-1903, 4 vol. in-4^o, et de R. Toinet, *Quelques recherches autour des poèmes héroïques-épiques français du XVII^e siècle*, Tulle, Crauffon, 1899 et 1907, 2 vol. in-12. Mariette et son *Austrasillite* n'ont laissé aucune trace dans notre histoire littéraire.

Une conclusion s'impose donc : ni Ponce Clerici ni Thierry Mariette n'ont accompli leur dessein, et les livres qu'ils avaient dans l'esprit n'ont, presque sûrement, jamais vu le jour. Il n'est pas impossible qu'un poète, même épique, pressé par le besoin, ait imaginé cet ingénieux prétexte pour obtenir les subsides du duc Charles ; mais ce serait faire injure à l'austère capucin que de lui attribuer rien de pareil.

R. HARMAND.

Les débuts du Parlement de Metz.

Un périodique presque officiel, et qui avait commencé à paraître deux ans auparavant, la *Gazette de France* de 1633, donne, sur les premières causes jugées par ce Parlement après son établissement, des informations que n'a pas utilisées Emmanuel Michel dans son *Histoire du Parlement de Metz* (1), et que, pour ce motif, il paraît utile de reproduire. A la page 387, on trouve ceci :

(1) Paris, Techener, 1843, in-8. — Michel n'a pas cité non plus la

De Metz, le 15 septembre 1633.

Ce jourd'huy s'est plaidée la première cause en ce Parlement par le sieur Fremin, fils du conseiller, pour la dame du Puy-Arnoul, prisonnière pour avoir tué de deux coups de pistolet un gentilhomme nommé Anthoine de Montfaucon, dit La Berte, en se deffendant d'un attentat par luy fait à sa pudicité : dont elle fut deschargée à l'audiance.

A la page 410, du même volume, on lit :

De Mets, le 2 octobre 1633.

Le 23 du passé, un nommé Alpheston, natif de Chaalons en Champagne, atteint et convaincu d'estre parti de Bruxelles accompagné de deux soldats, qui ont esté gardes de la reine mère, donnez pour ses adjoints, le sixiesme de ce mois, avec dessein formé d'attenter à la personne du cardinal duc [de Richelieu], fut condamné à estre rompu tout vif par arrest de ce Parlement, qui fut exécuté le mesme jour. Il est impossible de représenter la joye que le roy a eue et le gré qu'il a sceu à ce Parlement d'avoir commencé à rendre la justice par une action si importante.

La *Gazette de France* dont les informations sont en général très sûres, provenant d'hommes qui avaient vu les lieux et les faits, contient de nombreuses nouvelles sur les événements si importants qui se sont passés en Lorraine pendant le règne de Louis XIII. Il y a une trentaine d'années, notre regretté confrère, Schmit, avait formé le projet de les réunir et de les publier dans le *Recueil de documents* de la Société d'Archéologie lorraine (1). Il mourut

Relation de l'établissement et première ouverture du Parlement de Metz, imprimée à Metz en 1633, in-4. Cette Relation, indiquée dans la *Bibliothèque historique de la France* de LELONG et FONTETTE, t. III, p. 233, ne se trouve pas dans le fonds lorrain de la bibliothèque de la ville de Nancy.

(1) Cf. *Journal* 1877, p. 13 ; 1878, p. 209 ; 1879, p. 21. — Schmit ayant légué ses collections à la ville de Nancy, les matériaux de cet ouvrage se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque publique, mss. 811-812 (531), mais il ne nous semble pas qu'il y ait fait entrer tout ce que la *Gazette* contient d'utile ; il a surtout copié les Extraordinaires, c'est-à-dire les récits étendus, qui forment de véritables morceaux d'histoire ; il a moins pris les simples nouvelles, les mentions plus

avant d'avoir pu réaliser ce dessein si louable qu'on aimerait voir repris et mené à bonne fin par quelque autre travailleur.

E. DUVERNOY.

La feauté de Moriville.

Il y a un demi-siècle que Beaupré publiait les *Documents inédits sur la rédaction des coutumes du comté de Vaudémont*, et attirait l'attention sur la *Feauté de Vaudémont* (1).

En signalant les *singularités de cette juridiction* il piquait la curiosité du public et provoquait le désir de connaître moins sommairement ce vénérable rouage semi-judiciaire et semi-administratif. Nous sommes surpris que personne ne l'ait tenté ; mais nous n'avons pas l'ambition d'aborder cette étude. Nous voulons simplement faire connaître, à titre de contribution à cette étude, un document que nous avons trouvé aux archives municipales de Moriville (2). C'est une pièce d'un intérêt restreint, puisque local, mais qui jette un peu de lumière sur l'une de nos plus vieilles institutions.

Henri, seigneur de Châtel-sur-Moselle, d'Epinal, etc., a tous présent et avenir, salut.

Avons reçu l'humble supplication des habitants de notre ville de Moriville, nos hommes et sujets, contenant que ja soit ce qu'ancienneté et longtemps ils aient eu liberté et privilège d'avoir sept feaultiers en ladite ville, pour gouver-

courtes, et parfois tout aussi précieuses ; par exemple il n'a pas inséré dans son recueil les deux fragments reproduits ci-dessus sur le Parlement de Metz. Son œuvre aurait besoin d'être complétée dans ce sens.

(1) *Bulletins de la Société d'archéologie lorraine*, t. VII, 1837, p. 281 à 313.

(2) Arr. Epinal, cant. Châtel-sur-Moselle.

ner et visiter les chemins et usuares de ville, et en aient joui et usé jusques a présent selon le contenu des lettres qu'ils en avaient de nos prédécesseurs.

Néanmoins parce que elles ont été perdues à l'occasion des guerres passées, par quoy ils n'en sauraient justifier ne faire apparoir, ils seroient en dangier à l'avenir d'estre troublés et empeschés ès-dites liberté et privilège, se pourvu ne leur estoit sur ce de nostre remède convenable, en leur octroyant de nouveau, en tant que mestier seroit iceluy privilège, par nos lettres déclaratives d'iceluy, si comme ils dient, comme ils nous ont très humblement supplié et requis.

Savoir faisons que sur ce, suffisamment informés par mure délibération de conseil, profits et utilité de nous et de nos hommes et sujets de ladite ville, avons, en tant que mestier est, accordé et octroyé, accordons et octroyons, par ces présentes, que lesdits habitans de Moriville aient et puissent avoir sept feaultiers auxquels, tant à ceux qui sont de présent comme à ceux qui le seront après, perpétuellement, avons ordonné et ordonnons qu'ils usent de leur office, et fassent en la forme et manière cy-après déclarée.

C'est assavoir que si l'un des feaultiers trépasse de ce monde, (ceux) qui survivront en pourront élire un autre ; et fera son serment en la main de nostre maire de ladite ville.

Item, lesdits feaultiers ne peuvent faire ni élire ledit maire pour être feaultier, se n'est (si ce n'est) par nostre vouloir.

Item, lesdits feaultiers ne peuvent, ne doivent mettre nulle boune (borne) entre voisins et autres quelconques héritaiges que ce soit.

Item, se aucun habitant de ladite ville a héritaige sur aucun chemin ou sur usuaire de ville, lesdits feaultiers le peuvent bien aborner et mettre bounes entre ledit héritaige, et ledit chemin ou usuaire de ville,

Item, se aucun disoit contre ce qu'ils (les feaultiers) auraient fait par feaultey, et (se) ils ne s'en plaindroient, ils en seroient a l'amende envers nous ; et s'ils s'en plaindroient, celui qui les auroit blamez en seroit à l'amende pareillement.

Item, et s'il convient aller lesdits feaultiers en aucun lieu pour nostre profit, et (se) il leur faut l'un de leur compagnons qui ne soit pas au lieu (sur place), nostre maire leur doit faire aller un prud'homme de la ville avec eux, au lieu de celui qui faudroit.

Item, lesdits feaultiers doivent aller chacun an une fois dehors, à la requeste de nostre prévost de Chastel, pour visiter et guérir nostre droit sur les chemins ou usuaies de ville, et le doivent signifier aux prud'hommes du lieu, en leur église, huit jours avant qu'ils aillent dehors ; et celui jour qu'ils vont dehors ledit prévost leur devra à diner et les banwars leur devront à marander (gouter). Et ce fait toutes fois qu'il plaira a nostre dit prévost de faire aller dehors lesdits feaultiers, ils seront tenus d'y aller ; et ledit prévost doit donner sureté chacune fois d'un setier de vin pour leur droit.

Item, lesdits feaultiers éliront chacun an un banward le jour de la St-Remy, et les prud'hommes de la ville en éliront un autre. Et doivent lesdits banwards es-dits feaultiers audit jour chacun demi setier de vin.

Item, lesdits banwards rendront compte de leur office, en la main desdits feaultiers chacun an deux fois, assavoir à la Penthecoste et a la St-Remy ; et lesdits feaultiers en rendront compte audit maire dudit lieu, en nom de nous. Et quand lesdits banwards compteront du terme de la St-Remy, (ils) donneront à souper auxdits feaultiers.

Item, les amendes et rapports desdits feaultiers demeureront en tel état comme elles ont été de tout temps.

Item, les ruelles appartenant au profit de ladite ville

seront et demeureront en tel état comme elles avaient été anciennement.

Toutes lesquelles choses dessusdictes, et chacune d'icelles voulons ainsi estre faictes par lesdits feaultiers et à iceulx estre entretenus perpétuellement par nos officiers présents et à venir, auxquels mandons ainsi de faire sans y contrevenir.

En tesmoignage de ce, nous avons faict sceller cesdites présentes de notre scel.

Donné à Chastel le vingt cinquième jour de janvier de l'an mil quatre cent quatre vingt seize.

Ladicte lettre est écrite en parchemin saine et entière d'écriture, sur le replis de laquelle est escrit par *Monseigneur*, et signé *De Geney*, scellé d'un sceau de cire rouge armorié de deux images d'hommes sauvages tenant un armet pendant sur double queue.

Pour copie de l'original, extrait par le soussigné tabellion et greffier ordinaire au bailliage de Chastel le vingt sept juillet mil cinq cent quatre vingt treize.

N. le Maire (avec parafe).

La lecture de ce document inspire plus d'une réflexion. A l'origine la feauté était une institution plus indépendante ; et l'on sent l'emprise de l'autorité supérieure s'affirmant avec les siècles.

Mais ce que nous voulions mettre surtout en relief, c'est la confirmation des inductions de Beaupré sur l'antiquité des feautés.

Après avoir rappelé que la grande feauté fut instituée par Henry, comte de Vaudémont, par lettres patentes du 12 nov. 1298, il ajoute :

« Si nous avions à rechercher ici l'origine de la feauté de Vaudémont, ce ne serait pas sur les traces de Rogéville. Nous nous arrêterions au *xiii^e* siècle, qui est en Lorraine ainsi qu'en France, l'époque des premiers affranchissements des communes ; ou bien, laissant en arrière le

régime féodal, sous lequel il n'est pas vraisemblable qu'une pareille institution ait pris naissance, nous remonterions au-delà du x^e siècle. Là, nous retrouverions le personnel de la feauté dans les colons, hommes libres, possesseurs à différents titres des terres tributaires. » (1)

Il est certain que la feauté de Moriville est antérieure à 1298. A cette date Châtel existait ; et si Moriville restait le centre de la vie paroissiale, il n'était plus le centre de la vie administrative qui déjà s'était déplacé en faveur de la nouvelle ville. L'institution de la feauté est antérieure à ce déplacement puisqu'elle a son siège à Moriville. Après 1298 elle se serait nécessairement faite à Châtel.

Ou plutôt il y aurait eu plusieurs feautés, l'une à Moriville, et d'autres dans les villages qui s'étaient formés au commencement du xiv^e siècle sur cette paroisse primitive : Châtel, Hadigny, Rehaincourt et Portieux ne sont que des démembrements du ban de Moriville. Voilà ce qui explique la juridiction de la feauté de Moriville sur les différentes communautés que les *feautés* de Moriville devaient inspecter tous les ans. « Item lesdits feaultiers doivent aller chacun an une fois *dehors*. »

Sans quoi, chaque village eût eu sa feauté, d'après l'article 32 : « En chacune des ville et village dudit comté, y a certaine justice foncière, établie, communément appelée la Feauté. »

L'abbé PIERFITTE.

(1) P. 15 et 16.

Pour la Commission de rédaction, le Vice-Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 2. — FÉVRIER 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 10 janvier 1908.

PRÉSIDENCE DE M. BOYÉ, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M. Paul Margo a adressé ses remerciements à l'occasion de son admission comme membre titulaire.

M. L. Quintard a fait parvenir sa démission de président de la Société d'archéologie lorraine. La Société en prend acte, et décide que la prochaine séance aura lieu le vendredi 7 février au lieu du 14 ; à l'ordre du jour de cette séance seront portées : l'élection d'un nouveau président et la revision de la liste des commissions.

Présentations.

Sont présentés en qualité de membres titulaires : M. Paul Delaval, inspecteur à la Société nancéienne, à Saint-Max-lès-Nancy, par MM. le comte J. Beaupré, Roger Bertin et Edmond des Robert ; M. le comte Jean de Pange, archi-

viste-paléographe, 37, avenue Montaigne, à Paris, par MM. le comte Maurice de Pange, Paul Marichal et Émile Duvernoy ; M. Paul Laprévôte, 4, rue Victor-Hugo, par MM. Guyot, Dryander et L. Quintard ; M. René Wiener, 21, place Carrière, par MM. Favier, Martz et Sadoul ; M. Émile Krantz, doyen honoraire, professeur à la Faculté des lettres, 23, rue des Dominicains, par MM. Pfister, Paul Denis et Duvernoy ; M. Warion de Beaumont, 4, rue de Lorraine, par MM. le comte de Warren, L. Quintard et Bernard de Jandin.

Ouvrages offerts à la Société.

Une sculpture représentant le Père Éternel au Musée historique lorrain, par LÉON GERMAIN DE MAIDY, Nancy, Sidot frères, 1906, in-8 de 22 p. avec une figure. (Extrait du *Bull. de la Soc. d'arch. lorr.*, 1905).

La famille de Dalle, par Louis Bossu, Paris, A. Picard et fils, 1907, in-8 de 88 p. (Extrait de la *Revue historique ardennaise*, 6^e livraison, 1907).

Lecture.

M. Grenier présente quelques *Remarques sur la communication de M. le comte Beaupré*. Après un échange d'idées auquel prennent part plusieurs membres, la Société vote l'impression de ce travail dans le prochain volume des *Mémoires* et nomme, pour en former la Commission de revision, MM. Perdrizet, Beaupré et Goury.

MÉMOIRES

Le mausolée de Lesdigières et les dessins de la collection Bonnaire.

Le dernier numéro des *Annales des Alpes* (1) annonce le prochain transfert du mausolée du connétable de Lesdigières, placé depuis 1836 à la Préfecture de Gap, au musée départemental récemment édifié dans cette ville. C'est, dans un espace de cent dix années, le troisième déplacement que va subir ce remarquable monument, œuvre trop peu connue de Jacob Richier, fils de Gérard et de Marguerite Groulot, petit-fils, par conséquent, de Ligier Richier (2).

Noël, dans le *Catalogue raisonné* (3) de ses collections lorraines, cite, sous la cote 4816, le « Dessin d'un tombeau. Au bas est écrit : Jean Richier. Fait le 20 juin 1604 à Vizille, en Dauphiné. Hauteur 0^m199 ; largeur, 0^m253 ». Cette pièce dans laquelle, ainsi qu'on l'a toujours pensé,

(1) *Annales des Alpes, recueil périodique des Archives des Hautes-Alpes*, 11^e année, 2^e livraison, nov.-déc. 1907. Je dois la communication de cette très intéressante publication à l'obligeance de M. E. Charmailloux, professeur agrégé d'histoire au lycée de Gap, ancien étudiant à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, auquel j'adresse mes plus sincères remerciements.

(2) Sur la généalogie de Jacob Richier, cf. : LÉON GERMAIN, *La famille des Richier*, Bar-le-Duc, 1885 ; EDMOND MAIGNIEN, *Les Artistes grenoblois*, Grenoble, 1887, p. 293-296. Voy. égal., ABBÉ SOUHAUT, *Les Richier et leurs œuvres*, Bar-le-Duc, 1883 ; CHARLES COURNAULT, *Ligier Richier, statuaire lorrain du XVI^e siècle*, Paris, 1887. Le travail de M. Maignien a été analysé par M. Léon Germain dans le *Journ. de la Soc. d'Archéol. lorr.*, 1889, p. 85 à 88.

(3) F. NOËL, *Catalogue raisonné des collections lorraines de M. Noël*, Nancy, 1850-55, p. 640.

il faudrait voir un projet analogue à ceux dont nous allons parler, mais dont il n'est plus fait mention dans le catalogue de la vente publié en 1858, a malheureusement disparu, et je n'ai pu, jusqu'ici, en retrouver aucune trace.

Justin Bonnaire, l'historien dithyrambique de Ligier Richier (1), prétendait, lui aussi, avoir en sa possession, dans une collection de « dessins originaux », deux planches semblables dans leur ensemble, mais présentant quelques variantes dans les détails, portant chacune la signature de JEAN RICHIER avec une légende identique à celle de la pièce unique conservée dans la collection Noël (2).

M. Léon Germain, dans plusieurs de ses travaux sur la question si complexe des Richier, propose de n'admettre qu'avec la plus extrême réserve les allégations de Noël et de Bonnaire (3). Il émet aussi quelques doutes sur l'authenticité des dessins possédés par ce dernier, qu'il soupçonne n'avoir été, peut-être, que des copies, dont l'auteur aurait mal lu ou même altéré les inscriptions primitives. Plus tard, ayant eu l'occasion d'étudier de près les pièces assez nombreuses de la collection Bonnaire, dont il a publié un précieux catalogue (4), M. Germain paraît être revenu sur sa première opinion et regarder comme vraisemblablement authentiques les deux

(1) Le travail de JUSTIN BONNAIRE, *Richier et ses œuvres*, n'a pas été publié. L'abbé Souhaut, qui l'a eu entre les mains, s'en est largement servi. Deux prospectus du *Richier*, de Bonnaire, ont paru en 1838 et en 1846, ainsi que les planches au nombre de douze. Dessin de Thorelle, lithographies de Digout, à Nancy.

(2) Voici le texte de cette légende, telle que je l'ai lue sur les calques dont il sera parlé plus loin : *jean richier fecit le 20 iuin 1604 à vizille en daulphiné.*

(3) *Notice sur le tombeau de Warin de Gondrecourt*, Nancy, 1882, p. 28 et 30 ; *Monuments funèbres de l'église Saint-Etienne, à Saint-Mihiel*, Bar-le Duc, 1884, p. 42.

(4) *Les dessins de Jean et Jacob Richier de la collection Bonnaire*, Nancy, 1893.

esquisses, datées de Vizille, dont il donne, sous le numéro 13, une description sommaire.

Prosper Morey, ancien architecte de la ville de Nancy — bon juge en la matière — avait eu aussi entre les mains quelques unes des planches de la même collection, dont il a levé un certain nombre de calques conservés aujourd'hui aux Archives municipales. La valeur de ces documents, en tant qu'originaux, ne semble avoir fait pour lui aucun doute, et je crois qu'il faut se ranger à son opinion. Je ne serais pas, du reste, fort éloigné de penser que les dessins rassemblés par Bonnaire et recueillis pour la plupart à Saint-Mihiel d'où il était originaire, ne fussent « ces dessins à la plume », autrefois en la possession des chanoines réguliers de cette même ville, que le vieillard Haroux — en les attribuant à Ligier Richier — affirmait, vers 1740, avoir vus lui-même, sans pouvoir dire ce que, depuis, ils étaient devenus (1).

Quoi qu'il en soit de cette question sur laquelle je ne puis me prononcer (2), on doit, après la description de Bonnaire publiée par M. Natalis Rondot (3) — et surtout après l'examen des calques pris par M. Albert Jacquot sur les esquisses présentées comme originales (4) — recon-

(1) DOM CALMET, *Bibliothèque lorraine*, Nancy, 1754, col. 825, art. *Richier*.

(2) Les dessins de Bonnaire, passés entre les mains de M^{me} Barthélemy, sa fille, ont été vendus il y a quelques années ; ils sont aujourd'hui dans une collection parisienne où, jusqu'à présent, il ne m'a pas été possible de les examiner.

(3) NATALIS RONDOT, *Jacob Richier, sculpteur et médailleur (1608-1641)*, Lyon, 1885. — M. J. Gouy a mentionné ce travail dans le *Journ. de la Soc. d'Archéol. lorr.*, 1885, p. 238-240. M. Léon Germain en a fait l'objet d'un article assez étendu publié dans *Nancy-Artiste*, 1887, p. 6-7. Je dois faire remarquer ici que, contrairement à l'assertion de Maignien, *lib. cit.*, p. 290, texte et note, les deux projets du tombeau de Lesdiguières possédés par J. Bonnaire ne provenaient point de la collection Noël, qui n'en a jamais compté qu'un seul dont on ne connaît que ce que je viens de rapporter.

(4) Notre confrère a bien voulu me communiquer ces deux documents et me permettre de les reproduire pour les joindre à cette notice ; je tiens à lui adresser tous mes remerciements.

naître l'affinité évidente qui existe entre les deux planches de l'ancienne collection nancéienne et le monument funèbre du connétable de Lesdiguières, tel qu'il nous a été conservé. Il faut, en présence de ce fait désormais hors de discussion, admettre que ce mausolée fut bien, ainsi que l'ont toujours pensé les différents auteurs qui se sont occupés de la question, composé à Vizille, en 1604, par le sculpteur Jean Richier. Aujourd'hui d'ailleurs, après les découvertes d'Edmond Maignien, il n'est plus possible de mettre en doute le séjour de cet artiste en Dauphiné, sa présence à Grenoble étant constatée par une pièce authentique (1) datée de cette même année 1604.

Pour des causes qu'il serait sans doute fort difficile d'arriver à connaître, Jean Richier revint en Lorraine peu après 1604 (2) et n'exécuta pas lui-même le monument dont il avait conçu les premiers plans. Son frère Jacob, élevé évidemment dans les mêmes traditions, fut chargé de ce soin, et fit subir au projet primitif, très riche au point de vue de la composition et de la décoration, des modifications fort importantes. Elles me paraissent avoir porté beaucoup plus sur la partie architecturale de l'œuvre que sur la sculpture proprement dite, dont il a conservé plusieurs motifs, et gardé, au moins pour la figure du « gisant », l'allure générale indiquée par les esquisses primitives.

Jean Richier du reste, à en juger d'après ses croquis — qui nous représentent en somme quatre états différents du même projet — semble n'avoir jamais arrêté définitivement sa composition, et laissé une marge assez large au

(1) *Les artistes grenoblois*, lib. cit., p. 292. Reproduite par M. Léon Germain, *Journ. de la Soc. d'Archéol. lorr.*, 1889, p. 86.

(2) Jean Richier se fixa à Metz où il fut reçu bourgeois en 1607. Dans les premiers jours de mars 1615, il épousa Judith de la Cloche, fille de Claude de la Cloche, orfèvre à Metz, et chef d'une des premières familles protestantes du pays. Il mourut le 16 décembre 1625. LÉON GERMAIN, *La famille des Richier*, lib. cit., p. 18.

choix du personnage qui lui avait commandé le monument, et, par suite, à celui qui devait l'exécuter, en supposant qu'alors il sût que ce ne devait pas être lui.

Le témoignage de Vidal, le secrétaire et l'historien du connétable de Lesdiguières, est formel en faveur de Jacob Richier, et son assertion ne peut laisser aucun doute. « Le corps (du connétable) fut, dit-il, porté avec tous les honneurs convenables et en grande compagnie à Lesdiguières, dans un sépulchre que dès longtemps il s'y estoit fait préparer par Jacob Richier, excellent sculpteur, monument certes digne de la main de l'ouvrier, mais plus considérable, sans doute, par ce dépost, pour lequel le Mausolée et les Pyramides n'eussent rien eu de trop magnifique (1). »

C'est bien en effet dans la chapelle du château des Diguières en Champsaur, au Glaisil (2), que le mausolée de Lesdiguières fut primitivement érigé. Au dire d'un historien dauphinois (3) du début du xix^e siècle, Jacob Richier — auteur également de nombreux travaux exécutés sur l'ordre du connétable — mit six années pour mener à bonne fin l'exécution de cette grande œuvre. Le testament de Lesdiguières (4) nous apprend qu'on y travaillait sûrement en l'année 1613, elle dut très probablement être achevée peu après cette date, car un acte nous révèle pour la première fois la présence de l'artiste à Grenoble

(1) LOUIS VIDEL, *Histoire du connétable de Lesdiguières*, Paris, 1638, in-fol., p. 477 ; d'après LOUIS COURAJOD, *Leçons professées à l'École du Louvre*, t. III, Paris, 1903, p. 285.

(2) Commune du canton de Saint-Firmin, arrond. de Gap, Hautes-Alpes.

(3) Cité par LOUIS COURAJOD, *lib. cit.*, p. 286, sans autre indication. Ed. Maignien, *lib. cit.*, p. 208, donne le nom de l'auteur auquel le passage est emprunté : DOM. DE ROCHAS, *Nouveaux pas sur les sentiers de la nature, par un habitant des Hautes-Alpes*, Gap, 1808, p. 107. Il faut lire six années au lieu de dix, comme l'a, par erreur, imprimé Courajod.

(4) Ce document est daté du 31 juillet 1613. Le connétable de Lesdiguières, né à Saint-Bonnet-en-Champsaur le 1^{er} avril 1543, mourut à Valence (Drôme) le 28 septembre 1626 (*Ann. des Alpes*).

le 9 décembre 1614. Richier fut nourri au château, outre son salaire, qui n'alla qu'à environ six mille francs.

« Pendant la Révolution, lisons-nous dans les *Annales des Alpes* (1), les dégradations qui menaçaient le monument décidèrent l'Administration centrale des Hautes-Alpes à demander à Madame de Veynes-Maugiron de vouloir bien faire don du mausolée au Département et consentir à son transfert du Glaisil à Gap : ce qui fut accordé le 27 août 1798 ».

Le transfert s'effectua peu après, et le monument funèbre du connétable de Lesdiguières fut remonté, pièce par pièce, dans la chapelle Saint-Pierre de la cathédrale de Gap. En 1836, une nouvelle translation fut décidée (2), et c'est alors que le mausolée fut installé au lieu (3) d'où l'on s'apprête à le déloger de nouveau.

Les *Annales des Alpes* publient à cette occasion une suite de vingt-deux pièces (4), conservées aux Archives départementales des Hautes-Alpes, qui permettent de suivre toutes les péripéties de ces translations successives au cours desquelles, grâce à Dieu, le travail du petit-fils de Ligier Richier n'eut pas trop à souffrir. Espérons qu'il en sera de même cette fois, et que, bientôt, ceux de nos confrères qu'attirent les excursions alpestres pourront contempler, sous un jour et dans un cadre favorables, le chef d'œuvre rajeuni, si je puis ainsi parler, d'un des derniers représentants du célèbre atelier de Saint-Mihiel.

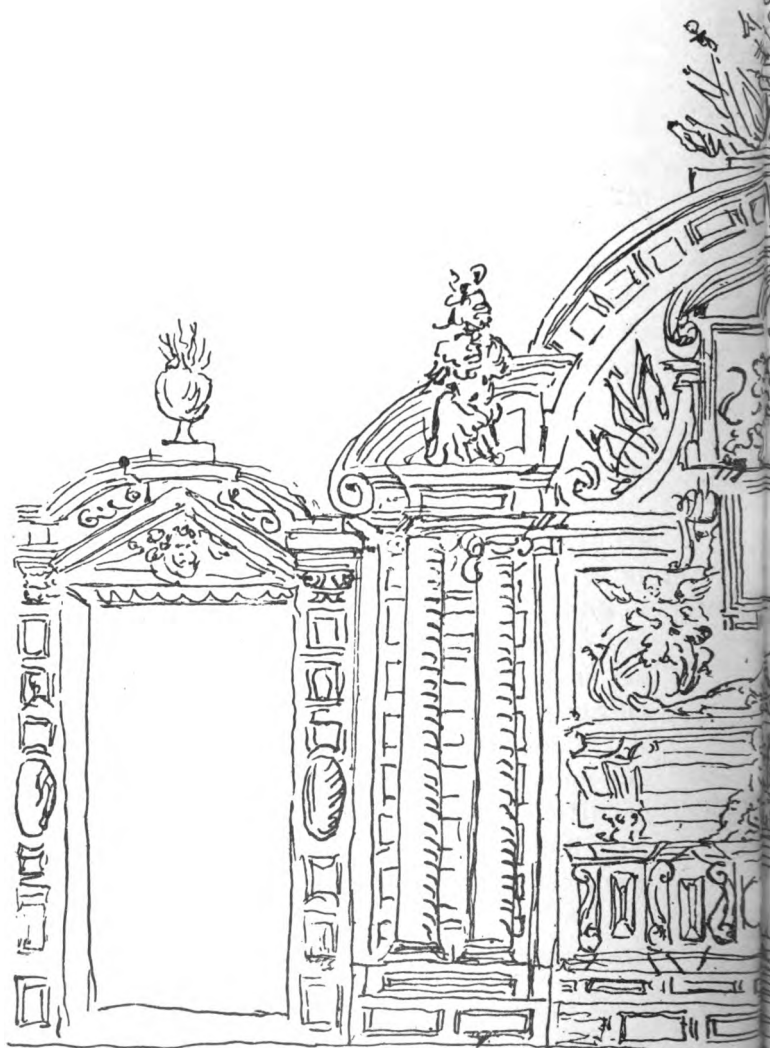
En outre du monument de Lesdiguières, Jacob Richier est aussi l'auteur du cénotaphe de Claudine de Béren-

(1) P. 81-82.

(2) Elle fut dictée par l'état d'abandon dans lequel l'autorité ecclésiastique laissait le monument.

(3) Salle des séances du Conseil général des Hautes-Alpes, à l'hôtel de la Préfecture.

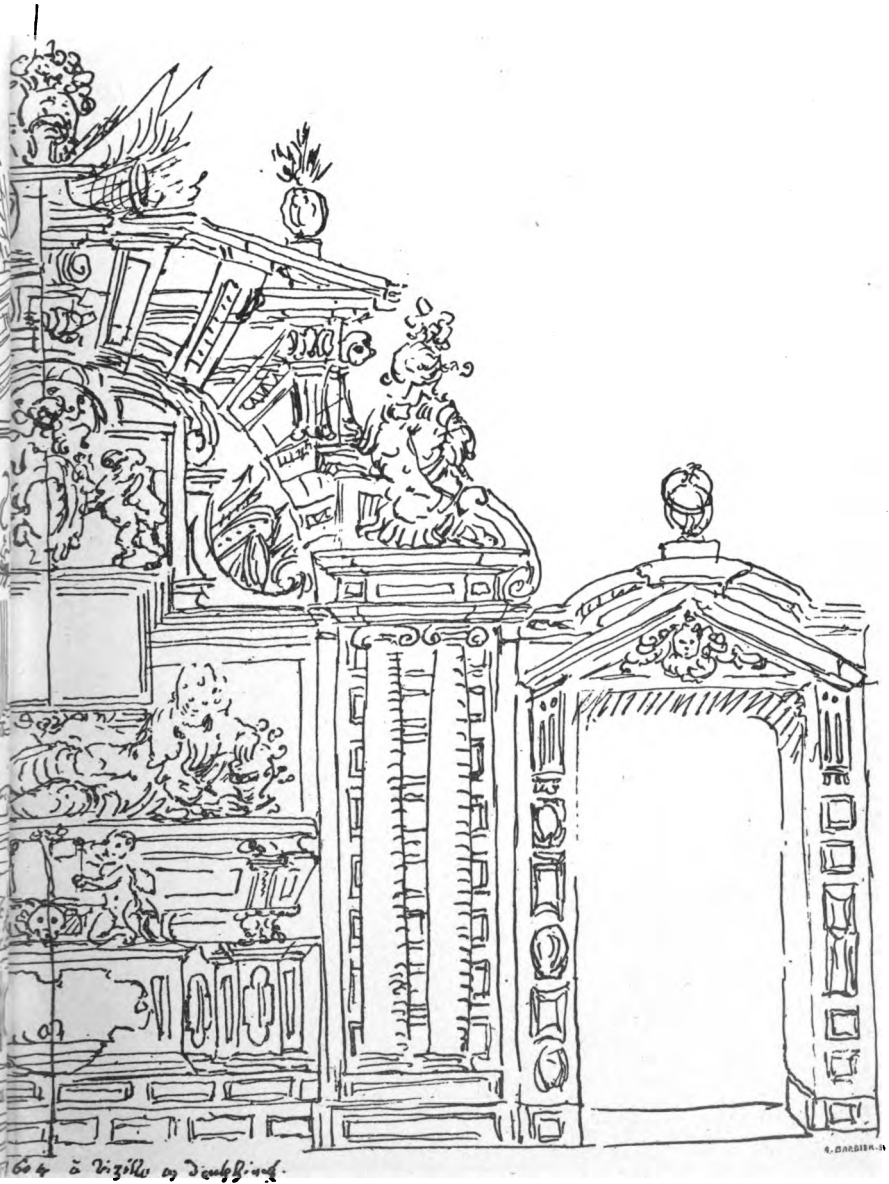
(4) Elles occupent les pages 85 à 107, et avaient déjà été publiées en partie par l'Abbé P. Guillaume, archiviste départemental des Hautes-Alpes, dans *Réunion des Soc. des B.-A. des départements*, 13^e session, p. 822-832.



jean rigier fort 620

PROJET DE T

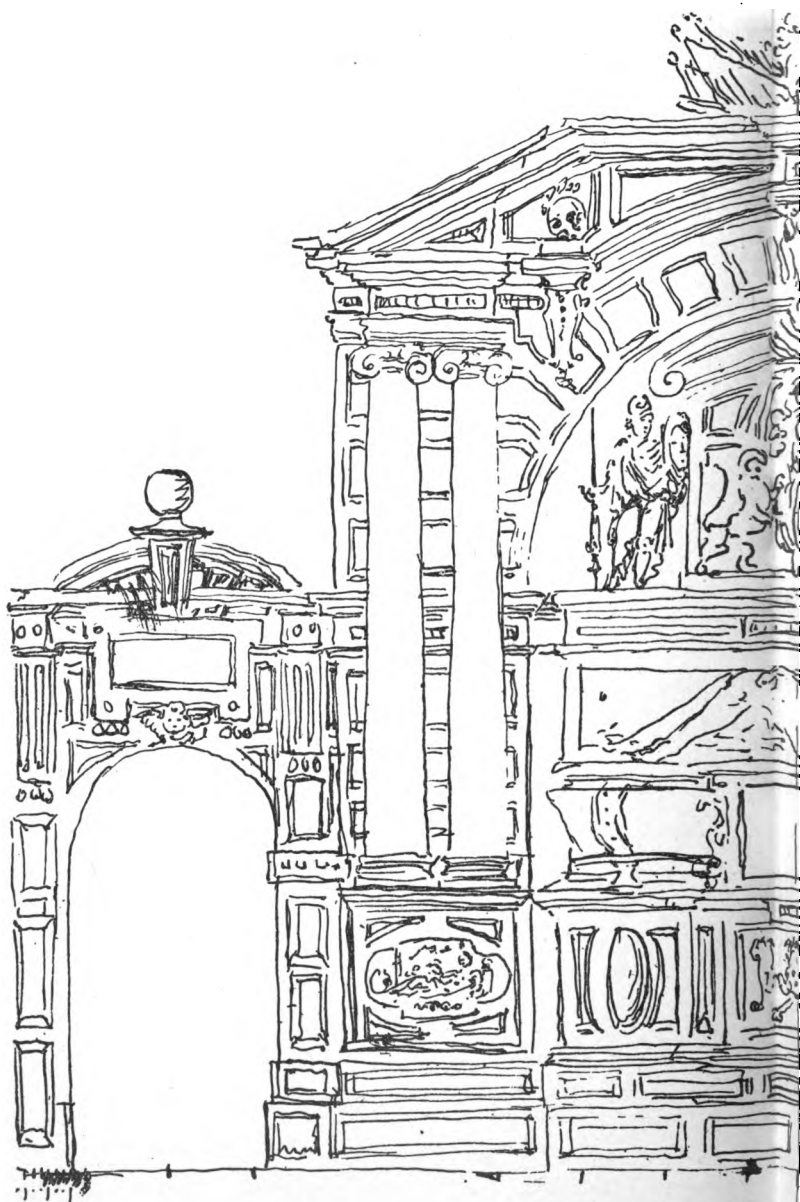
Ancienne co



BEAU, par JEAN RICHIER

tion Bonnaire, de Nancy

(D'après un calque de M. A. Jacquot)



projet de tombeau

PROJET DE TOMBEAU

Ancienne collection



EAU, par JEAN RICHIER

à Bonnaire, de Nancy

(D'après un calque de M. A. Jacquot)

2
cl
e
tu
q
d
i
c
r
c
:

ger (1), première femme du connétable (2). Cette œuvre, charmante dans sa simplicité, mais de bien moins grande envergure que la précédente, en suivit toutes les vicissitudes et se trouve aujourd'hui au même lieu. Je pense qu'elle aussi va avoir les honneurs d'un nouveau et dernier déplacement.

J'espère pouvoir donner bientôt une étude complète et détaillée, accompagnée de planches photographiques, de ces deux compositions, trop peu connues encore en Lorraine, même à l'heure actuelle, et qu'il me fut possible d'examiner à loisir il y a quelques années (3). Les enfants joufflus et si joliment modelés, les têtes de morts voilées de légères draperies, les grands écussons armoirés, toutes ces caractéristiques si particulières des œuvres funéraires de l'atelier sammiellois se retrouvent dans ces deux tombeaux. Ainsi s'affirme, dans cette tribu déracinée des Richier, la persistance de cet esprit original et familial infusé par le grand ancêtre : cette sorte de personnalité collective qui semble avoir, jusqu'au bout, absorbé et confondu les différents artistes de ce même atelier, et sur laquelle, avec tant de raison, Courajod, jadis, a si vivement insisté.

PAUL DENIS.

(1) Ces deux monuments ont été décrits par J. ROMAN, *Répertoire archéologique du département des Hautes-Alpes* ; Paris, 1888, p. 108-109 ; Courajod reproduit cette description, *lib. cit.*, p. 285. Le tombeau du connétable de Lesdiguières est reproduit en lithographie dans *l'Album du Dauphiné*, par Passien de Debelle, t. II, p. 80 ; il se trouve également dans la *Correspondance de Lesdiguières*, pl. VI, publiée par J. Roman.

(2) Jacob Richier fit, plus tard, le tombeau de la seconde femme de Lesdiguières, Marie Vignon : il fut élevé dans l'église du couvent des religieuses de Sainte-Claire, à Grenoble. Ce monument a disparu, et ne nous est connu que par une description.

(3) Cette étude sera la première étape du travail que j'espère pouvoir mener à bien, et publier un jour comme suite de mon précédent volume : *Le Maître de Saint-Mihiel. Recherches sur la vie et l'œuvre de Ligier Richier*, dont la maison Berger-Levrault termine en ce moment l'édition définitive illustrée. La première, présentée en 1906 comme thèse de Doctorat, à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, n'a pas été mise dans le commerce.

Les bas reliefs de l'église de Brioules-sur-Meuse

Construite en 1774, l'église de Brioules-sur-Meuse (1) présente sinon par son style, du moins par son ameublement, certains détails dignes d'intérêt (2).

On remarque en particulier le revêtement intérieur des murs du chœur, formé de panneaux de pierre sculptée en bas-reliefs, encastrés dans une colonnade tracée selon les règles de l'art grec. Les scènes figurées sur ces panneaux ont trait à la vie de la sainte Vierge, patronne et titulaire de l'église.

Les archives paroissiales de Brioules nous ont fourni de curieux détails sur l'origine de cette décoration sculpturale. Celle-ci, nous l'avouons, ne se recommande nullement par son cachet artistique : ce n'est point l'œuvre d'un maître : l'expression manque dans les physionomies, les traits sont lourdement accusés, les poses tourmentées. De telles imperfections n'empêchent pas cependant cette œuvre d'échapper à la banalité, de mériter quelques instants l'attention du curieux.

La paroisse de Brioules formait sous l'ancien régime, une cure régulière de l'ordre de Prémontré, sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Paul de Verdun. Cette cure était desservie par six religieux dont le supérieur avait le titre de curé.

Le 28 juillet 1694, par traité conclu entre frère Nicolas Coffin, curé de Brioules, et Nicolas Durux, marbrier, de-

(1) Canton de Dun, arr. de Montmédy (Meuse).

(2) Voir les *Inscriptions de l'ancien décanat de Dun* dans les *Mém. de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, 1906.*

meurant au Pont d'Arches (1), ce dernier s'engage à fournir tous les marbres, « nécessaires pour l'autel de l'église dudit Brioules », construit par Firmin Arnould, maître sculpteur demeurant à Sorcy. Le sieur Durux se charge de faire transporter ces marbres par voie d'eau, jusqu'au port de Brioules. Il recevra pour cette fourniture la somme de 220 l. dont 100 en délivrant l'ouvrage et 100 un an après : 20 l. lui ayant été préalablement données.

Ce marché fut passé à Mézières en présence de messire Majorel, prieur du Mont-Calvaire (2), qui ajouta sa signature à celle des intéressés.

Le 16 janvier 1695, l'autel étant achevé, maître Arnould promet de « faire une gloire consistant en nuages, testes « de chérubins, depuis le commencement du fronton de « l'autel, en tournant tout à l'entour de la vistre du milieu, jusqu'à l'autre costé dudit fronton ». La fenêtre centrale de l'abside, détournée de son usage, servira de niche à une statue « du Père Éternel de deux pieds de haulteur pour « le moins ». Deux anges d'égale hauteur, placés un peu plus bas, « soutiendront la draperie dudit Père Éternel ». Deux autres anges, aussi d'égale hauteur, seront posés au dessous des premiers : enfin deux anges adoreurs seront mis « au haut des deux autres fenestres dudit sanctuaire, « avec les nuages pour servir d'accompagnement audit Père « Éternel ».

Ces travaux doivent être exécutés avec de la pierre extraite des carrières de Sorcy, que maître Arnould s'oblige à fournir et à faire transporter à ses frais jusqu'à Verdun ; le reste du transport de Verdun à Brioules sera exécuté aux frais de la fabrique.

(1) Le Pont d'Arches a fait partie de Charleville jusqu'en 1791, époque à laquelle il fut réuni à Mézières.

(2) Le couvent du Mont-Calvaire fut érigé en 1627 par le duc Charles I^{er} de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue, et fondateur de Charleville.

Celle-ci fournira de même le fer nécessaire « pour asseoir « toutes lesdites pierres et statues » ; le plomb reste à la charge du sculpteur.

En retour, l'administration fabricienne payera à maître Arnould la somme de 90 l. après réception des travaux par « frère Joachin, religieux, maistre menuisier et sculpteur « du couvent de Saint Paul de Verdun ».

A cette époque où la guerre était déclarée aux plus belles productions de l'art ogival, on croyait ne pouvoir mieux faire que de composer chaque pièce d'ameublement selon les règles de l'architecture antique ; règles qu'on appliqua principalement aux rétables des autels.

Comme à Brioules, la pierre extraite des carrières de Sorcy fut employée dans l'ancienne église Saint-Vaast de Toul. Dans un article érudit de notre confrère M. Paul Denis (1), nous lisons que de 1650 à 1652, les confrères de Saint-Nicolas des Clercs de la ville de Toul, firent construire, dans leur église Saint-Vaast, un autel selon le goût du temps, c'est-à-dire surmonté d'un rétable formé de pilastres de marbre. D'après le marché conclu entre les intéressés, « sera mise pierre de taille dure jusques à la hauteur de la table de l'autel et le reste de *pierre blanche de « Sorcy*. Et le fond derrière la Notre Dame, sera rempli « *de même pierre de Sorcy* ».

Le 30 janvier, Arnould prend des arrangements avec le sieur J.-B. Jacquemin « maître chirurgien demeurant à Brioules ». Celui-ci s'engage à fournir l'hospitalité au sculpteur et à deux ouvriers, tant que dureront les travaux. Pour leur dépense, la fabrique payera trente sous par jour.

Le 3 mai suivant, nouvel accord entre le sculpteur Arnould et les membres de la Fabrique représentés par Jean Mesurel et Henri Cordonnier.

(1) *Notes sur quelques artistes toulous. Deux documents inédits sur le sculpteur Siméon Drouin dans le Bulletin mensuel de la Société d'Archéologie lorraine, 1907, p. 85.*

Arnould s'oblige à « continuer l'architecture de l'autel « qu'il commence dans le sanctuaire, tout à l'entour du « sanctuaire, de même hauteur et de même ordre que l'autel, c'est-à-dire l'ordre de Corinthe ».

Ces ouvrages consisteront en « six quadres de bas relief, « le trois quarts de bosse, en pierre, fixés sur le mur du « chœur, séparés chacun par un pilastre de marbre « noir ». Les sujets à traiter seront d'un côté : 1^o l'Intérieur de N. D.; 2^o la Présentation de la Vierge au Temple; 3^o l'Annonciation. Du côté opposé : 1^o la Visitation de Notre Dame à sainte Elisabeth; 2^o le mariage de la Vierge; 3^o l'Immaculée Conception. Le tout devra être exécuté « selon les estampes qui seront les plus propres aux dits « sujets ».

Le sculpteur prend l'engagement de dorer les chapiteaux et les bases des colonnes et pilastres, les « diadèmes de dessus « les testes des six anges qui sont sur les colonnes, comme « aussi leurs ceintures, diamants et sandales et rubans qui « traversent la chair. A la Nostre Dame, maitresse figure, « il dorera un ornement qui tient son vestement, ses « sandales et le diamant qui tient son vestement auprès de « la gorge et le bord des manches et un petit bord à la draperie ».

Cette « Nostre Dame » figurait la Vierge en son Assomption. On avait sans doute réfléchi que, sur l'autel d'une église dédié à la Mère de Dieu, une telle représentation convenait mieux que celle du « Père Éternel » dont le projet fut abandonné (1).

De plus, maître Arnould fera le pavé du sanctuaire « en « échiquier avec le marbre qui lui est fourny et « des pierres « de la coste Saint Michel de Verdun » qu'il fournira lui-même.

(1) Une visite canonique faite dans l'église de Brioules en 1772 note ceci : « Au rétable du maître autel, il y a une Assomption en grand et bas relief. »

Il fournira également la pierre de Sorcy nécessitée par l'augmentation de ces travaux, comme aussi les feuilles d'or pour la décoration.

Le sculpteur s'engage enfin à terminer ces travaux dans l'espace de deux mois. En retour, la fabrique lui payera la somme de 350 l. dans la période de trois ans.

De l'œuvre de maître Arnould, il ne reste que les « six « cadres de bas relief » encastrés par des pilastres de marbre noir qui garnissent l'intérieur du chœur. Les anges qui sont debout sur chacun des pilastres sont modernes, ainsi que la Vierge qui occupe la place de l'Assomption disparue. Quelques débris de celle-ci gisent encore dans une des dépendances de l'église.

Le 9 septembre 1696, tous les travaux étant terminés, Arnould donnait une quittance définitive de toutes les sommes à lui dues par la fabrique de Brioules. Cette quittance nous apprend qu'alors le sculpteur résidait à Mont-devant-Sassey. (1) Il y était évidemment occupé à exécuter pour l'église un travail analogue à celui de Brioules.

Le touriste qui visite la belle église romane de Mont, peut remarquer, au dessus du maître autel, de style Louis XIV, une Assomption présentant les mêmes défauts que les bas reliefs de Brioules. Ce groupe, formé par la Vierge accostée de six anges, est d'une grande lourdeur.

Maître Arnould dut également travailler dans l'église de Liny-devant-Dun, où un ancien maître autel avec rétable à colonnes de marbres, et différentes statues portent la marque de son médiocre talent.

J. NICOLAS.

(1) L'église de Mont-devant-Sassey, canton de Dun, véritablement architecturale, est classée comme monument historique.

Épitaphe à Laneuvelotte.

(RECTIFICATION.)

Dans une note publiée à la p. 263 du *Bulletin* de l'an dernier, nous avons laissé échapper une erreur fâcheuse que veut bien nous signaler notre confrère, M. Louis Bossu : nous avons écrit que la seigneurie de Laneuvelotte avait passé au commencement du *xvii^e* siècle de la famille Champenois à la famille de Nogent. En réalité, il y a là une seule et même famille qui a changé de nom, comme l'explique très bien dom Pelletier à la page 112 de son *Nobiliaire*. En 1600, Nicolas Champenois, seigneur de Laneuvelotte, conseiller d'Etat, bailli d'Apremont, capitaine de Vaudrevange, fut reconnu, par arrêt du Conseil d'Etat (1), comme gentilhomme issu de la maison des barons de Nogent-le-Roi. Dès lors, il quitta les armes des Champenois : *d'azur au chevron d'or coticé de sable, accompagné en chef de deux étoiles d'or et en pointe d'un lion d'argent*, pour prendre celles, assez différentes, des Nogent : *d'azur semé de croix recroisettées au pied fiché d'or, à un lion de même, armé, lampassé et couronné de gueules, portant un cœur de même sur l'épaule gauche, au chef d'argent, herminé de sable, chargé d'un lambel à trois pendants de gueules*.

Ce Nicolas Champenois, devenu Nicolas de Nogent, est le père d'un autre Nicolas, celui que vise, semble-t-il, l'épitaphe retrouvée à Laneuvelotte, et qui mourra en 1639. Il avait épousé en 1612 Louise du Buchet, et dom

(1) Cet arrêt du Conseil est homologué dans les lettres patentes de Charles III du 11 avril 1600. (Arch. de M.-et-M., B. 71, fol. 61 v°), où nous lisons que l'affaire avait été remise à l'examen du Conseil d'Etat dès 1593.

Pelletier nomme un fils, Robert, et deux filles, Charlotte et Anne, qui naquirent de cette union et atteignirent l'âge adulte. Il faudrait donc à ces trois enfants en ajouter un quatrième, Claude Thérèse, que dom Pelletier n'a pas connue parce qu'elle mourut jeune, et dont l'existence ne nous est révélée que par l'épithaphe en question ; si toutefois nous avons eu raison d'identifier l'anonyme seigneur de Laneuvelotte mentionné sur cette pierre avec le Nicolas de Nogent désigné par dom Pelletier et par le contrat de 1624. Comme les familles nobles d'alors, on vient de le voir, changeaient facilement de nom, les seigneuries changeaient souvent de maîtres, et il convient de ne rien avancer que sous réserve.

E. DUVERNOY.

NÉCROLOGIE

M. Henri Lefebvre.

Quand, cet automne, à leur retour de vacances, les amis de M. Henri Lefebvre le revirent, ils furent douloureusement surpris de l'altération de ses traits et de cet irrémédiable épuisement sous lequel il semblait fléchir. Deux mois plus tôt, ils l'avaient quitté alerte et gai, rêvant voyages, études. Ils le retrouvaient marqué d'un signe fatal. La légère amélioration qu'un moment nous crûmes constater était illusoire. Le 18 février, notre confrère, miné par un mal implacable, s'est éteint doucement, en la plénitude de ses facultés. L'élévation de ses sentiments, la solidité de ses convictions l'ont consolé et soutenu dans l'épreuve finale. Il avait soixante-quatre ans.

On redira sans doute ailleurs, avec quelque détail, l'existence simple et digne de cet homme de devoir et de

bien. Mais comment ne pas adresser ici, dès maintenant, un adieu ému au membre aussi sympathique qu'érudit qui nous appartenait depuis 1886 ? M. Lefebvre nous était attaché par des liens étroits. Non seulement il fut l'un des auditeurs les plus assidus à nos séances, un collaborateur apprécié et fidèle de nos publications. En toutes circonstances il aimait à vivre de notre vie. Tant que ses forces le lui permirent, il se retrouva périodiquement au milieu de ses collègues. Lorsqu'elles l'eurent trahi, il ne cessa de s'intéresser à eux. Une de ses dernières pensées, de ses suprêmes sollicitudes peut-on dire, fut pour l'avenir de la Société d'archéologie lorraine.

Nancéien d'origine, M. Lefebvre, après avoir songé à la préparation de l'École forestière, s'était décidé à entrer dans l'administration des Finances. Mais la gêne d'une myopie excessive le contraignit à interrompre sa carrière. Contrôleur principal des contributions directes, il demanda sa mise en disponibilité. Puis il revint se fixer dans sa ville natale. Cette retraite prématurée ne fut pas le repos. De ses loisirs forcés le fonctionnaire de la veille fit deux parts. L'une fut consacrée aux œuvres de charité et d'édification. Il réserva l'autre à des recherches d'histoire locale. De quel côté, cependant, en l'ardeur de sa bonne volonté, M. Lefebvre allait-il diriger ses investigations ? La piété de souvenirs chers lui désignait une contrée hier encore peu connue des touristes, dépourvue de moyens de communications faciles : la pittoresque Haye. Avec une sorte de touchant amour pour la délaissée, il en fouillera le passé ; il reconstituera les annales de ses châtellenies. En 1891, M. Lefebvre publiait dans nos *Mémoires* le résultat de sa sagace enquête sur *Manonville et ses seigneurs*. Il nous offrait en 1894 et 1895 *le Marquisat de Noviant-aux-Prés et son origine*. En 1902, il évoquait pour nous, avec *les Sires de Pierrefort de la maison de Bar*, des princes restés jusqu'alors à demi légendaires, Pierre l'Ancien,

Henri et Pierre II, dont l'inquiétante activité remplissent, dans les Duchés et hors des frontières, le xiv^e siècle. C'est là l'ouvrage le plus important de M. Lefebvre. Sans rien sacrifier de sa précision rigoureuse et de sa sobriété coutumière, l'auteur, séduit par l'ampleur et le pathétique du sujet, a su par instants imprimer à son récit une allure presque épique. Quelle indomptable énergie que celle de ses trois héros — l'aïeul, le fils et le petit-fils, — et quel dénouement lamentable quand, soudain, cette race étonnante sombra dans une catastrophe inouïe : vers la fin d'octobre 1380, le fougeux Pierre II de Bar, victime de la coalition de ses ennemis ameutés, vient s'abattre aux champs de Bouconville.

Entre temps, M. Lefebvre insérait dans le *Journal* de la Société — depuis 1901 le *Bulletin mensuel* — de fréquentes communications. Il nous donnait les unes en notables compléments et en rectifications scrupuleuses à ses précédents écrits. Il traitait dans les autres de questions très diverses. Mais qu'il examinât un sceau de Simon II, qu'il dissertât de Geoffroi de Kayzersberg, qu'il signalât des documents provenant de la prévôté d'Arches conservés aux Archives du Doubs, qu'il composât des notes sur l'origine mussipontaine de la Maison de la Tour-en-Voivre, toujours M. Lefebvre se distinguait par sa documentation consciencieuse, souvent par l'ingéniosité de ses rapprochements. L'Académie de Stanislas, l'élisant en 1895 son associé-correspondant lorrain, prouvait à notre confrère en quelle estime elle tenait ses travaux.

Travaux austères, dont la probe ordonnance, la correction sévère sont bien en harmonie avec une nature droite et un esprit réfléchi. N'envisager M. Lefebvre que sous cet aspect dominant, serait toutefois l'ignorer. Chez lui une apparence un peu froide cachait une réelle bonté. Sa réserve se tempérait d'indulgence. Le sérieux de l'abord se relevait vite d'humour. Volontiers, dans une tiède

ambiance, notre collègue se laissait gagner à un enjouement à son tour communicatif. Ainsi apparut-il aux habitués de nos réunions hebdomadaires, dans cette salle haute de la bibliothèque où, le dimanche matin, sous la flèche élancée du Palais ducal, s'engagent d'intimes et cordiales causeries. Mais c'est surtout au cours des excursions organisées par la Société, que M. Lefebvre se montrait vraiment soi. De chacune de ces promenades il se faisait à l'avance une véritable fête. Il y arrivait plein d'entrain. Et rentré dans son cabinet, autant semble-t-il afin de prolonger un plaisir personnel que pour dédommager les absents, il en rédigeait d'agréables et instructifs comptes rendus. Qu'on relise le récit de son voyage, par un pluvieux début de mai, à la vieille forteresse espagnole de Montmédy, aux merveilles architecturales d'Avioth, au curieux cimetière de Marville, aux ruines désolées de l'abbaye d'Orval, on trouvera dans ces pages d'aimables traces de sa verve heureuse, voire d'une ironie amusée. Il n'y a pas un an, M. Lefebvre se joignait à quelques compagnons pour visiter Blanzey et gravir la côte escarpée d'Amance. Pensons-nous à la descente, alors qu'il s'app préparait à adresser, par la voix du *Bulletin*, un chaleureux appel en faveur de déplacements si profitables, pensons-nous que cette course était pour lui la dernière?

Depuis 1893 M. Lefebvre siégeait au Comité du Musée. Membre de la Commission des finances, il en fut plusieurs fois le rapporteur méthodique. En 1902, enfin, il s'était fait inscrire comme membre perpétuel de la Société. Son nom restera donc à jamais sur nos listes. Sa mémoire aussi sera conservée. Nous n'oublierons ni les services rendus par notre regretté confrère, ni l'aménité de son caractère et la loyauté de son commerce.

PIERRE BOYÉ.

CHRONIQUE

La Croix de Bourgogne.

La Société d'Archéologie lorraine s'est donné la mission de conserver et de remettre en honneur tous les vestiges d'un passé glorieux ; elle ne peut qu'approuver le projet formé par quelques-uns de nos concitoyens de rappeler par un monument plus digne d'un si grand souvenir le lieu où fut frappé à mort Charles le Téméraire dans la bataille du 5 janvier 1477. Projet déjà ancien, car un Comité s'était formé, il y a seize ou dix-sept ans, pour remplacer la Croix de Bourgogne actuelle, mesquine et mal située, et cette louable initiative avait été signalée en son temps (1). Divers obstacles avaient empêché alors l'entreprise d'aboutir, mais elle vient d'être ressaisie par un nouveau comité composé de personnalités assez nombreuses et assez influentes pour la mener, semble-t-il, à bonne fin. Ce comité a commencé sa propagande en publiant une fort belle et instructive brochure sur *La bataille de Nancy*. On y trouve réunies trois études : de M. Ch. Pfister, *La bataille de Nancy et le monument dit « La Croix de Bourgogne »* ; de M. Albert Collignon, *La bataille de Nancy dans la poésie, au théâtre et dans le roman* ; de M. Emile Hinzelin, *Le monument de l'unité nationale à Nancy*. Elle est ornée de planches qui représentent, d'après des documents anciens, divers épisodes du siège et de la bataille, l'étang Saint-Jean aux bords duquel elle finit, René II et Charles le Téméraire, ainsi que leurs étendards, les croix commémoratives assez dissemblables qui furent érigées successivement au lieu où avait été retrouvé le corps de ce dernier, enfin Pierre de Blarru, le poète contemporain qui chanta en beaux vers latins la

(1) *Journal de la Soc. d'Archéol. lorr.*, 1892, p. 261-262.

vaillance et le triomphe des Lorrains. Elle est protégée par une couverture en couleurs, œuvre d'un de nos confrères, particulièrement versé dans le dessin héraldique, où la Croix de Lorraine porte l'alérion ducal et le chardon de Nancy, et est accostée des écussons de Lorraine, de Bourgogne, de Suisse et d'Alsace.

Cette brochure sera remise à toute personne qui versera une souscription supérieure à deux francs. On peut se la procurer au siège même de notre Société où un nombre suffisant d'exemplaires sont déposés. Beaucoup de nos confrères voudront sans doute mettre dans leur bibliothèque un recueil aussi attrayant, qui commémore une des plus belles pages de notre histoire, et en même temps apporter leur obole à une œuvre aussi digne d'intérêt.

* * *

Le château de Lunéville.

Un critique d'art de grande autorité, M. André Hallays, bien connu en Lorraine depuis la publication de son joli volume sur Nancy, écrit ce qui suit dans le *Journal des Débats* du 21 février 1908 :

« Un jour, j'ai décrit à cette même place l'admirable château que le duc Léopold fit bâtir par Boffrand à Lunéville, que Stanislas Leszczinski embellit et qui sert aujourd'hui de casernement à des dragons et des chasseurs cyclistes. Du palais, les dehors seuls ont été respectés. Les salles d'apparat ont été remplacées par des chambrées. Mais une aile élevée en retour du côté des bosquets n'avait pas été jusqu'à présent dévastée. C'était dans ce corps de bâtiment que se trouvaient les appartements du roi de Pologne, de sa famille et de ses hôtes les plus illustres : Voltaire et madame du Châtelet y ont été logés. Cette partie du château est maintenant habitée par deux généraux de brigade et un général de division, et le cercle militaire est installé dans l'ancienne salle des

gardes. Ces diverses pièces ont gardé des lambris et des sculptures du dix-huitième siècle. Or, le génie vient de recevoir du ministère de la guerre l'ordre de transformer ces appartements magnifiques en une caserne pour deux compagnies de chasseurs à pied ! Les généraux seront mis à la porte et les salons royaux deviendront des chambrées comme le reste du château. On grillera les fenêtres. On clouera des rateliers d'armes sur les élégantes boiseries du dix-huitième siècle. On suspendra une planche à pain au plafond de la chambre de Stanislas. Le charmant décor sera saccagé, et tous les aimables souvenirs de la vieille résidence seront profanés. »

Il est extrêmement désirable que ce qui reste du château de Lunéville, et aussi la charmante promenade des Bosquets qui en dépend, soient respectés et gardent intact leur aspect xviii^e siècle. Si on les modifiait, Lunéville, qui ne possède aucun monument ancien, n'aurait plus grand attrait et deviendrait une ville un peu banale.



La Cathédrale de Metz.

Le *Bulletin* de 1907, p. 71, a annoncé les modifications assez importantes apportées aux plans des travaux de cet édifice par suite du départ de l'architecte, M. Tornow. Le nouvel architecte, M. Schmitz, vient d'exposer ses projets à la Délégation d'Alsace-Lorraine : pour les exécuter, il faudra 2.100.000 marks payables en douze ans. Il propose de restaurer la tour de la Mutte, de construire une nouvelle sacristie, d'agrandir le chœur et de le décorer. Le dallage de la cathédrale coûtera 100.000 marks, les portes en bronze du portail occidental demanderont 200.000 marks, les nouvelles verrières en exigeront 400.000. Enfin on établira dans l'église un nouveau chemin de croix, dont fera partie, à titre de 14^e station, un groupe du xvr^e siècle qui provient de l'église de Xivry-

Circourt, dans l'arrondissement de Briey et le canton d'Audun-le-Roman, et qui avait été acquis par le chapitre de la cathédrale en 1846

Au moment où se projettent ces travaux de restauration qui ne sont pas tous également heureux, on apprendra avec intérêt que trois érudits fort qualifiés, dont deux sont membres de notre Société, MM. G. Durand, C. Enlart et J. de Pange, préparent une monographie de la cathédrale de Metz que publiera l'éditeur Marty à Paris.

* * *

Les Cartes de Waldseemuller.

Le prince Waldburg-Waldoé vient d'acquérir d'une librairie américaine au prix énorme de 1.200.000 marks un atlas composé de cartes de l'Amérique tirées en 1507 et 1516. La carte de 1507 qui se divise en 12 feuilles est l'œuvre de Martin Waldseemuller, l'un des membres du fameux gymnase vosgien de Saint-Dié, qui a été étudié par M. Meaume, dans les *Mémoires* de notre Société pour 1888, et par MM. Albert Gérard, Arthur Benoit, Gaston Save et Henri Bardy dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* (tomes 7, 13, 15, 18). Comme le dit M. Bardy dans ce dernier volume, p. 389, c'est à Saint-Dié que s'est fait le baptême de l'Amérique, par le moyen des cartes de Waldseemuller.

Versements de membres perpétuels.

Ont versé la somme de 200 francs dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1891, et sont en conséquence devenus membres perpétuels de la Société d'archéologie lorraine :

M. Masson (Pierre-Eugène), 9, rue Sainte-Catherine, à Nancy ;

M. des Robert (Edmond), 9, faubourg Saint-Georges, à Nancy.

DONS AU MUSÉE LORRAIN

SECTION I (1).

Par M. Mercier, ingénieur à Jarville (intermédiaire M. Nicklès) : Meule en basalte, trouvée avec des fragments de poteries dans un foyer de l'époque de la Tène, entre Pannes et Thiaucourt.

— M. O. Gruyer, instituteur à Villey-Saint-Etienne, (intermédiaire M. le Comte J. Beaupré) : Cinquante silex taillés (grattoirs, flèches, etc.), 1/2 marteau-hache en balsate perforé, un grain de collier (fossile perforé), deux monnaies romaines, et un arc de fibule romaine, en bronze.

— M. Loppinet, inspecteur des forêts à Nancy : Un couteau, deux bracelets, deux petits anneaux, une petite boule et les restes de menus objets de parure, en fer ; une fusaiole en terre cuite, des fragments de poteries, charbons etc., provenant des tumulus à sépultures par incinération de Montzéville (Meuse). M. Loppinet a donné le compte rendu des fouilles qu'il a faites sur cette station funéraire dans le *Journal* de la Société en 1890 (p. 19 à 21). Le Musée Lorrain avait reçu de lui, antérieurement à ce dernier don, un vase et un bracelet de fer.

— M. le Comte J. Beaupré, à Nancy : Neuf pointes de flèches en silex, provenant de Djéneien (Tunisie).

SECTION III.

Par M. George, négociant à Nancy, 19, rue St-Georges : Un prie-Dieu orné de tapisserie aux armes de Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy. Ce prie-Dieu faisait partie du mobilier de l'Evêché.

— M. G. Demeufve : Une assiette en étain, poinçon à la croix de Lorraine couronnée, accostée des lettres N. H. et de la date 1710.

— M. le Dr Bermbach, de Cologne : Un petit vase (poterie en partie vernissée du xv^e siècle), trouvé à Fuchen, province du Rhin.

— M. P.-E. Masson : Un poids ancien à trois fleurs de lys.

(1) Par une délibération du 24 janvier, qui paraîtra au prochain numéro du *Bulletin* dans le procès-verbal de la séance de la Société du 7 février, le Comité du Musée lorrain a divisé ce Musée en quatre sections : I, Périodes préhistorique, gallo-romaine et franque. — II, Monnaies et Médailles. — III, Mobilier et objets d'art. — IV, Estampes, livres et sceaux.

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 3. — MARS 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 7 février 1908.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

Le Président rend compte de la séance du Comité du Musée lorrain qui s'est tenue le 24 janvier sous la présidence de M. Beauchet, maire de Nancy, vice-président né du Comité. Il s'agissait de pourvoir à la succession du vénéré conservateur du Musée, M. Lucien Wiener, que son âge et l'état de sa santé ont forcé à donner sa démission. La spécialisation s'imposent à notre époque, on a décidé de choisir quatre conservateurs et de donner à chacun la section du Musée qui répondait le mieux à ses goûts et à ses études antérieures, savoir :

I. M. Jules Beaupré, périodes préhistorique, gallo-romaine et franque.

II. M. René Martz, monnaies et médailles.

III. M. Georges Demeufve, mobilier et objets d'art.

IV. M. Georges Goury, estampes, livres et sceaux, ce dernier restant bien entendu bibliothécaire de la Société. Par là on est revenu, en l'étendant, à la division qui existait autrefois, quand MM. Cournault et Wiener étaient en même temps conservateurs du Musée lorrain. Leurs successeurs actuels auront le titre de conservateurs *au* Musée lorrain. Pour coordonner le travail, régler les questions communes aux diverses sections, et en même temps maintenir le lien entre la Société d'archéologie et le Musée lorrain, le Comité a décidé que le président même de la Société serait administrateur du Musée, sauf à déléguer en cas d'absence le vice-président ou le secrétaire perpétuel.

Le bureau étant incomplet n'a pas cru pouvoir jusqu'à présent prendre d'initiative, et s'est borné à l'expédition des affaires courantes ; mais aujourd'hui, sur la proposition que M. Guyot lui a faite, il demande à la Société de décider s'il y a lieu d'inscrire à l'ordre du jour de la prochaine séance l'élection de M. L. Quintard, président démissionnaire, comme président honoraire. Plusieurs membres de la Société exprimant leur surprise qu'il ne soit pas également question de conférer l'honorariat à M. L. Wiener, ancien conservateur du Musée, le Président leur explique que c'est le Comité de ce Musée qui nomme le conservateur en fonctions, et par suite le conservateur honoraire. Divers de nos confrères estimant préférable que la Société se prononce en même temps sur ces deux honorariats, sauf à consulter au préalable le Comité du Musée lorrain au sujet de M. L. Wiener, la question est mise aux voix : par 59 voix contre 4, il est décidé qu'à sa prochaine séance la Société d'archéologie aura à voter sur l'honorariat pour M. Quintard et pour M. L. Wiener.

Distinctions honorifiques.

MM. Collignon et Albert Denis ont été nommés cheva-

liers de la Légion d'honneur, MM. Lespine et Grosjean ont été nommés officiers d'Académie.

Admissions.

MM. Paul Delaval, Jean de Pange, Paul Laprevôte, René Wiener, Émile Krantz, Warion de Beaumont sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. René **Xardel**, avocat à la Cour, 18, rue Montesquieu, par MM. Goury, Beaupré et Demeufve ; le chanoine **Vagner**, 6, rue du Manège, par les mêmes ; **Frœlich**, professeur agrégé à la Faculté de médecine, 22, rue des Bégonias, par MM. le Dr Zilgien, Paul Perdrizet et Pierre Boyé ; **Étienne** (Georges), professeur agrégé à la Faculté de médecine, 30, rue du Faubourg-Saint-Jean, par les mêmes ; **Jacques**, professeur agrégé à la Faculté de médecine, 41, rue du Faubourg-Saint-Jean, par les mêmes ; **Adam** (Alexis), docteur en médecine, 2, rue de la Salpêtrière, par les mêmes.

Élection d'un président.

Il est procédé au scrutin pour l'élection d'un président en remplacement de M. Quintard, démissionnaire. Il y a 62 votants, la majorité absolue est de 32. Obtiennent : MM. Boyé 43 voix, Quintard 2 voix, de Mont 2 voix, P.-E. Masson 1 voix, Guyot 1 voix, Duvernoy 1 voix, abbé Martin 1 voix, Perdrizet 1 voix, Beaupré 1 voix ; il y a 8 bulletins blancs et 1 bulletin nul. En conséquence, M. Pierre Boyé est élu président de la Société pour le reste de l'année, et il y a lieu de mettre à l'ordre du jour de la prochaine séance l'élection d'un vice-président pour remplacer M. Boyé.

M. Boyé remercie ses confrères de l'honneur qu'ils lui

ont fait en l'élisant ; il déclare accepter cette présidence parce qu'il est sûr de trouver autour de lui des appuis éprouvés et dévoués. Il tient à faire un pressant appel à la collaboration de tous et assure que le bureau et son président travailleront de toutes leurs forces à la prospérité de la Société d'archéologie lorraine.

Ouvrages offerts à la Société.

François de Rosières, seigneur de Chaudeney, par M. Léon GERMAIN, Nancy, Berger-Levrault, 1908, in-8 de 7 pages.

Histoire de Nancy, t. III, par M. Chr. PFISTER, Nancy, Berger-Levrault, 1908, in-8 de 914 pages.

Essai de reconstitution de l'abbaye de Bonjays, par MM. CLASQUIN et LIÉGEAIS, Épinal, 1908, in-8 de 27 pages.

Une protestation touchant l'histoire de l'art en France au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, par M. Léon GERMAIN, Malzéville, E. Thomas, 1907, in-8 de 11 pages.

Renouvellement des Commissions.

Les commissions des finances et du *Bulletin* sont des commissions permanentes ; leur composition reste la même, sauf que dans la première MM. Maur et Lallemand de Mont remplacent MM. Larguillon et Laprévôte, décédés. Au contraire, les commissions des excursions et des fouilles sont nommées pour un an : sur la proposition du président, les membres de ces commissions ont leurs pouvoirs renouvelés, sauf que M. Coureur passe, sur sa demande, de la commission des excursions à celle des fouilles ; de plus, M. Grenier entre dans la commission des fouilles.

Lectures.

A la séance de décembre 1907, l'examen des objets exposés par M. Beaupré a fait oublier de voter l'impres-

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE.

*La Société se réunira le Vendredi 10 Avril 1908, à quatre heures et demie précises
au Palais ducal.*

ORDRE DU JOUR :

Rapport présenté au nom de la Commission des finances, pour l'année 1907, par
M. Ch. Guyot.

LECTURES : { M. Prister : Le prieuré bénédictin de Sainte-Croix et l'abbaye Saint-Léopold de Nancy.
M. Paul Denis : Complément à une note sur le général Drouot.

Monsieur

sion de son travail et de nommer une commission de revision. La Société vote l'impression de ce travail dans ses *Mémoires* et nomme pour former la commission de revision MM. Goury, Grenier et Maure.

MÉMOIRES

Excursions dans l'histoire de Saint-Mihiel.

I. Le premier tabernacle d'autel à l'église abbatiale.

Une « Réponse » que j'ai faite récemment, à propos de statues qui appartenaient à l'église paroissiale de Saint-Mihiel (1), m'a amené à relire certaines parties de l'*Histoire* de cette ville par Dumont. J'ai retrouvé ou remarqué à nouveau beaucoup de choses surprenantes, qui me paraissent devoir provoquer des explications nécessaires et parfois des corrections obligées. Je me propose d'exposer, à mesure que les circonstances le permettront, quelques-unes de ces questions ; elles pourront être des motifs de discussions et de communications instructives, dont l'intérêt dépassera les limites de l'ancienne capitale du Barrois non mouvant.

Puisque j'ai eu dernièrement à parler de « repositoires » eucharistiques (2), je commencerai cette série de petites études en m'occupant de ce que je crois avoir été le premier tabernacle d'autel posé à l'église abbatiale Saint-Michel.

(1) *Bulletin mensuel de la Société des lettres, sciences et arts, de Bar-le-Duc*, 1907, p. XXVI-XXVIII et XL.

(2) *Ibidem*, 1907, p. XXXII à XXXVIII et 1908, p. VI à X.

Je ne vois pas que, dans le chapitre de son *Histoire de Saint-Mihiel* qu'il a consacré à l'église abbatiale. Dumont parle d'un tabernacle d'autel, sauf dans le passage qui se rapporte à l'ancien trésor et aux objets donnés par l'abbé Henri de Lorraine (1607-1626). On y lit en effet :

« Du temps de dom de l'Isle, au xviii^e siècle, le Trésor était, selon lui, le mieux pourvu de tous ceux des monastères de la Lorraine. J'y trouve à différentes époques...

« Un tabernacle à deux faces, soutenu par deux anges, orné des images de la Vierge et de l'archange Gabriel, lui annonçant l'incarnation du Verbe. *Cet autel* (1), autre présent du même Abbé, fut transporté, lorsqu'il eut perdu de son lustre, au fond du chœur, où son mérite fut notablement éclipsé (2). »

En écrivant *cet autel*, Dumont a fait l'une de ses syllepses qui sont trop fréquentes dans son style et le rendent souvent obscur. Je dois dire à sa décharge que, ainsi qu'on va le voir, pareille expression existe dans la mention du même objet par dom de l'Isle. Mais on devait la comprendre plus facilement au milieu du xviii^e siècle qu'au milieu du xix^e, et, lorsqu'un historien rencontre un mot peu intelligible, il doit chercher à l'expliquer, ou déclarer qu'il ne le comprend pas, afin de le signaler à l'attention des érudits ou des spécialistes.

Il importe de reproduire le texte de dom de l'Isle, qui s'exprime ainsi, à l'occasion du même Henri de Lorraine, abbé commendataire :

« On peut dire que, si le Prince n'a pas été Religieux Bénédictin d'effet, il le fut d'affection. C'est ce qui le porta à donner des marques éclatantes de ses bontés envers son Abbaye de St-Mihiel. Il y fit faire le beau Tabernacle à deux faces, qui s'y voit encore et qui est soutenu par deux Anges ; au dessous on voyoit la figure de l'ancienne Arche

(1) C'est moi qui souligne.

(2) DUMONT, *Hist. de Saint-Mihiel*, t. IV, p. 31.

d'Alliance avec les deux Chérubins, et à côté l'image de la sainte Vierge et celle de l'Archange Gabriel, qui lui annonçoit l'Incarnation du Verbe. Toutes ces pièces sont d'un très bon goût et parfaitement exécutées. Depuis qu'on a bâti une nouvelle Eglise, on a transporté cet Autel au fond du nouveau chœur avec les figures qui l'accompagnoient, et on le conserve encore aujourd'hui, comme un précieux monument (1). »

Quel était donc l'autel sur lequel on voyait le tabernacle ? Dumont paraît l'avoir considéré comme un autel secondaire ; mais, à mon avis, ce ne pouvait être que le maître-autel, pour cinq raisons que voici :

1^o Le tabernacle avait deux faces ; c'est donc que l'autel était placé au milieu d'un espace assez considérable pour que de nombreux fidèles pussent s'y tenir des deux côtés ; or, on ne voit que le maître-autel qui ait pu se trouver en telle situation.

2^o Si l'autel avait été secondaire, on l'aurait dédié au Saint-Sacrement, et ce vocable n'aurait guère manqué d'être conservé par des documents, comme ceux qui ont fait connaître seize chapelles de l'église et quelques autels qui n'étaient point dans une chapelle particulière.

3^o La tradition médiévale en Gaule, ou, pour mieux dire, dans les pays septentrionaux, était de garder la sainte Eucharistie au maître-autel (ou au retable) ; on s'en écarta pendant la Renaissance, mais on y revint au xvi^e siècle. Que dis-je ? A l'église abbatiale et à l'église paroissiale de Saint-Mihiel, on ne s'en est, tout l'indique, jamais écarté (2).

4^o L'usage ancien de la pyxide eucharistique, suspendue

(1) Dom Joseph DE L'ISLE, *Hist. de l'Abbaye de St-Mihiel*, 1757. p. 278.

(2) Est-il nécessaire de rappeler le très remarquable retable, du xvi^e siècle, qui a heureusement été conservé au fond du chœur de l'église Saint-Etienne, l'ancienne église paroissiale, et qui est surmonté du tabernacle, auquel on accédait par un escalier placé par derrière ?

au-dessus ou un peu en arrière du maître-autel, semble avoir toujours existé à l'église abbatiale ; du moins, un texte de 1742 témoigne de cet usage à l'année indiquée (1) ; il est peu probable que l'on y ait renoncé depuis l'abbatiate de Henri de Lorraine jusqu'à celui de dom Maillet, qui fit transporter le tabernacle au fond du chœur : ce n'est pas après une aussi longue interruption que l'on aurait repris la coutume antique, alors presque partout abandonnée. Or, il est absolument interdit de conserver le Saint-Sacrement en plus d'un endroit dans une même église (2) ; par conséquent, il fallait bien que le tabernacle se trouvât au maître-autel, de même que la pyxide. On pourrait s'étonner que le tabernacle et la pyxide aient servi en même temps ; mais c'est ce qui se fait encore de nos jours, paraît-il, à la cathédrale d'Amiens, où la colombe pyxide n'a pas cessé d'exister concurremment avec le tabernacle, et pour l'usage de laquelle un indult a été obtenu ; le principe de l'unité de lieu est sans doute considéré comme maintenu par le fait que le tabernacle et la colombe se trouvent à un même autel.

5^o Enfin, si les textes ne nous disent pas que Henri de Lorraine ait donné un maître-autel nouveau, ils attestent du moins que l'on doit à ce prélat la décoration de celui qui existait, ce que son épitaphe rappelle parmi les œuvres qui devaient perpétuer sa mémoire : *cum in majoris Ecclesie hujus ære decoramentis* (3) ; cela ne peut s'entendre que de l'autel principal, car tout autre aurait reçu une dénomination le spécialisant.

Il convient de mentionner ici un texte qui ne laisse pas

(1) DUMONT, *op. cit.*, IV, 8-9.

(2) A la cathédrale de Nancy, l'on passe sur cette interdiction. Mais je crois que de telles libertés sont très modernes.

(3) Cf. mon travail *Monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel*, dans les *Mém. de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 2^e série, t. V (1886), p. 73.

que d'être embarrassant. Après avoir parlé de différents dons de l'abbé Henri de Lorraine vers 1610, entre autres « quelqu'argent pour un Ornement rouge (1), qui servit à décorer l'Autel », dom de l'Isle ajoute (p. 275) : « M. le conseiller Bousmard avoit une affection particulière pour les Bénédictins réformés (2) de l'Abbaye de St-Mihiel. Sachant qu'ils avoient conçu le dessein de faire faire des tableaux pour orner le Maître Autel de leur Eglise, (il) leur donna neuf Ducats... »

Que faut-il penser de ce texte ? A cette époque, les grands tableaux d'autel n'étaient pas encore de mode dans nos contrées, et les triptyques ne l'étaient plus. D'ailleurs, un tableau central n'aurait pu s'accorder avec le tabernacle à double face. S'agissait-il de petits tableaux décorant une sorte de *predella*, au-dessus de laquelle se serait élevé le tabernacle, qui eût formé ainsi un compromis entre le tabernacle surmontant le retable, comme à l'église paroissiale, et le tabernacle d'autel moderne ? Ou bien encore, étaient-ce des tableaux de dimensions médiocres accostant le tabernacle ? En en admettant un seul de chaque côté, on fût déjà arrivé au nombre de quatre, puisque l'autel avait deux faces. D'autre part, il faut peut-être voir là un projet non suivi d'exécution ; les moines, ayant eu l'idée de placer des tableaux au retable, ont pu y renoncer dès le moment où l'abbé leur fit don d'un riche tabernacle, et ils auront appliqué à une autre œuvre l'offrande du conseiller Bousmard. Force nous est d'en rester à des hypothèses.

(1) Je crois qu'en Lorraine et dans la plus grande partie des Gaules, le rouge était précisément la couleur liturgique du Saint-Sacrement ; dans la liturgie romaine, c'est le blanc. Pendant l'un de mes derniers voyages en Belgique, j'ai vu des dais de procession, encore en usage, dont les pentes étaient rouges. En France, où tout se fait à outrance, on a détruit, ou du moins renouvelé, tous les dais lors de l'essai d'adoption de la liturgie romaine qui a eu lieu au milieu du XIX^e siècle.

(2) C'est-à-dire ayant adopté la réforme de Saint-Vanne.

Pourquoi l'autel a-t-il été changé par dom Maillet ? Il me paraîtrait fort léger d'admettre facilement le motif allégué par Dumont, à savoir que cet autel aurait « perdu de son lustre ». J'inclinerais plutôt vers une raison dont la légitimité est assurément très contestable, mais qui n'en a pas moins une irrésistible force : les variations de la mode et, un peu, les changements liturgiques. Au commencement du xvii^e siècle, les autels pouvaient encore être de médiocres dimensions ; en beaucoup de contrées et surtout dans les églises monastiques, on n'y posait guère à demeure que la croix et deux chandeliers ; le gradin n'y existait pas toujours et l'usage des encombrants « cartons d'autel » ou « canons » commençait seulement à se répandre. Mais, au xviii^e siècle, on visa à faire grand ; il fallut, du reste, allonger les autels pour y placer un grand tabernacle et les six chandeliers, dont les dimensions devinrent trop souvent exagérées. Il est facile de comprendre que dom Maillet, qui était partisan des nouveautés, ait voulu que, dans l'église transformée par lui, il y eût un maître-autel nouveau, plus considérable que le précédent, un tabernacle nouveau aussi, sans doute plus volumineux que l'ancien, et qu'il ait fait reléguer au fond du chœur, pour y être gardé comme objet précieux, mais hors d'usage, l'autel et le tabernacle qu'il croyait remplacer avantageusement (1).

Il est possible, du reste, qu'au xviii^e siècle on se trouvât, comme il en serait aujourd'hui, mal disposé à admettre, sur un tabernacle, la figuration de la Salutation angélique : représenter la Vierge et l'ange Gabriel, n'est-ce pas mélanger le culte d'honneur dû à des créatures, au culte d'adoration dû au Christ ?

Sûrement, on n'en jugeait pas ainsi au commencement du

(1) Dans les grandes églises dépourvues de déambulatoire, il était assez habituel de placer un autel tout au fond de l'abside ; c'est ce que l'on nommait : l'autel *de retro*.

xvii^e siècle, où les traditions de la symbolique chrétienne n'étaient pas encore toutes oubliées. On ne trouvait pas qu'il fût mal, auprès du tabernacle où le corps du Sauveur est présent hypostatiquement, de rappeler que Jésus a été incarné humainement dans le sein de la Vierge Marie, du moment où l'ange la salua et prononça les paroles de l'« Annonciation ». C'est une idée analogue à celle qui, antérieurement, avait fait inscrire l'*Ave Maria* sur la porte métallique de certains repositaires eucharistiques ; j'en ai parlé trop récemment pour qu'il y ait lieu d'insister (1).

Le tabernacle de Henri de Lorraine n'était point pareil à ceux d'à présent, qui sont des armoires posant directement sur le gradin ; je ne m'arrêterai pas à ce qu'il était à deux faces, car il en existe encore maintenant de tels dans certaines églises conventuelles. surtout, je crois, pour des religieuses cloîtrées. Mais, si je saisis bien la description trop sommaire faite par dom de l'Isle, la base du tabernacle proprement dit ne posait pas sur l'autel ou sur un gradin ; il était soulevé au-dessus d'un socle par deux anges, qui soutenaient à la base, et sans doute aussi latéralement, le corps de l'armoire eucharistique. Le socle devait être assez important, et c'est sur ses deux faces qu'étaient représentées l'Arche d'alliance, — « préfigure » très connue, encore usitée, de l'Eucharistie, — et l'Annonciation, image dont j'ai plus haut expliqué le sens.

Ce tabernacle est très intéressant par sa forme et par l'époque à laquelle il remontait. J'aurais voulu rechercher, pour les lui comparer, les monuments analogues de la Lorraine qui sont connus par des tableaux, des gravures, ou par des textes. Mais le travail serait long et mérite d'être fait à part.

Toutefois, il me paraît utile d'ajouter une observation.

(1) Voir *Bulletin mensuel de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 1907, p. XXXV.

Il est permis de regretter les poétiques et pittoresques usages du moyen-âge et de la Renaissance ; mais, attribuer l'institution en France, des tabernacles posés sur le maître-autel, à un simple esprit de symétrie, à un goût fâcheux pour les vaines pompes (1), même à des idées gallicanes et jansénistes, comme je crois l'avoir entendu dire plus d'une fois, c'est se tromper complètement. Il n'est peut-être aucun siècle qui, plus que le xvii^e, ait montré une dévotion spéciale et féconde pour l'Eucharistie. De tous côtés, l'on ne voit que création de congrégations et de confréries religieuses vouées à ce culte (2) ; les fondations, messes et autres institutions pieuses, ayant pareil objet sont innombrables ; la fameuse Compagnie du Saint-Sacrement étend sa domination occulte sur toute la France ; même les querelles sur la communion fréquente et sur les dispositions nécessaires témoignent de l'importance du mouvement (3).

C'est bien dans un esprit de piété, la contradiction est impossible, que l'on a voulu poser le tabernacle eucharistique sur l'autel majeur, qui forme, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le centre moral de l'église. Bien loin de faire une innovation gallicane, on se rapprochait ainsi de

(1) Cf. *Bulletin mensuel de la Société d'Archéologie lorraine*, 1907, p. 20.

(2) L'abbé Henri de Lorraine, lui-même, fonda à Saint-Mihiel une confrérie de ce genre (Dom DE L'ISLE, p. 279).

(3) De cette époque date aussi l'institution de la « première communion » faite en commun, qui fut si efficace et s'est répandue dans les pays septentrionaux. Les « purs Romains » du milieu du xix^e siècle ont naturellement attaqué cette institution qui leur paraissait sans doute janséniste et gallicane ; ils ignoraient qu'elle était née, non dans les Etats du roi de France, mais en Lorraine, à Pont-à-Mousson, et non sous l'influence des Jansénistes, mais apparemment sous celle des Jésuites, qui dirigeaient la célèbre Université de laquelle sont sortis les grands réformateurs lorrains, dom Didier de la Cour, saint Pierre Fourier et Servais de Lagrue. Quelle aurait été leur surprise, s'ils avaient su que, un demi siècle plus tard, un pape, S. S. Pie X, essaierait d'introduire cette institution à Rome même !



BANDEROLE DE TROMPETTE DU RÉGIMENT DU PLESSIS-PRASLIN

l'usage de Rome, où le tabernacle a toujours, en règle générale, été placé sur un autel ; il est vrai que, dans les grandes églises, c'est un autel secondaire, en une chapelle dédiée nommément au Saint-Sacrement ; mais, en Gaule et dans tous les pays septentrionaux où, pendant tout le moyen-âge, la pyxide avait été élevée au-dessus du maître-autel et où, à l'époque de la Renaissance, les tabernacles édicules et les repositaires n'avaient jamais quitté le sanctuaire (sauf exception très rares et motivées), il parut plus convenable de s'inspirer de la tradition médiévale ; certainement, l'on fut convaincu qu'il serait plus avantageux pour la dévotion et plus honorable pour la sainte Eucharistie, que le tabernacle fût placé sur le maître-autel.

Celui que donna Henri de Lorraine est, presque sûrement, le premier de ce genre qui ait existé dans l'église abbatiale ; c'était un monument précieux par sa valeur intrinsèque et artistique, un spécimen curieux et rare, en nos contrées, des plus anciens tabernacles d'autel.

(6 mars 1907.)

L. GERMAIN.

Banderole de trompette du régiment du Plessis-Praslin.

Un de nos amis, qui a publié de nombreux travaux d'histoire et d'archéologie sous le pseudonyme de Saint-Quirin, a eu dernièrement la bonne fortune d'identifier une banderole de trompette aux armes des Choiseul et l'aimable pensée de faire profiter de sa découverte une revue lorraine. C'est dans ce sens qu'il nous écrivait en nous adressant la note reproduite ci-après, note que nous destinions immédiatement au *Bulletin*, en nous promettant de la faire suivre d'une courte explication des armoiries

figurées sur la banderole et de quelques renseignements bibliographiques sur le propriétaire du régiment pour lequel fut brodé ce souvenir de notre ancienne armée.

La flamme de trompette que reproduit la photographie ci-contre appartient à Monsieur Kuhnholz--Lordat, ancien officier de cavalerie. Elle provient du Château de Laurens, à quelques kilomètres au nord de Béziers et était possédée par la famille de ce nom d'où elle est passée, par alliance, dans la famille qui la détient aujourd'hui.

L'écusson brodé sur cette flamme reproduit en abîme les armes des Choiseul et, autour, les armes des du Plessis-Praslin (1), bien que les armoriaux actuels en disposent autrement les meubles.

D'autre part, un des correspondants du journal *l'Intermédiaire des Chercheurs* à qui était posée la question d'identification de ce fragment d'étoffe que l'on prenait alors pour un étendard, répondait : « J'ai dans mes archives de famille une lettre dont le cachet reproduit exactement les armoiries figurées sur cet étendard. L'écusson est timbré d'une couronne de comte et supporté par les bâtons de maréchal de France. Cette lettre a été adressée à Pierre d'Alvymare, maréchal de camp, sous-gouverneur de Gaston d'Orléans, tué en 1650 à la bataille de Rethel, par César de Choiseul, dit le comte du Plessis-Praslin, maréchal de France en 1643, duc et pair en 1663, et mort en 1675. »

Ce qui motive l'impossibilité d'attribuer cet écusson à César de Choiseul ; c'est l'absence des bâtons de maréchal dont il n'eût pas manqué d'orner cet attribut militaire. D'autre part, la branche des Choiseul-Meuse ne portait que le titre de marquis de Meuse, et celle dont descendait le ministre de Louis XV avait le titre de duc d'Amboise et non de duc de Choiseul. Ce n'était pas la terre de Choiseul aux environs de Langres qui fut érigée en duché mais bien d'autres apanages. Il en résulte que les ducs de Choiseul-Praslin sont ducs, non de Choiseul, mais de Praslin.

Notre tablier de trompette est donc celui d'une trompette du régiment du Plessis-Praslin, levé en 1663 par Alexandre de Choiseul, comte du Plessis-Praslin, régiment qui fit la campagne de Flandre en 1667, et fut licencié à Alverhingen, le 24 mai 1668.

Par quel enchaînement de circonstances la tradition veut-elle que ce vestige de notre ancienne armée ait figuré à la bataille de Fontenoy ? Il serait possible qu'un Choiseul-Meuse, qui y joua d'ailleurs un rôle connu, ait donné cette banderole à quelque ascendant des barons de Laurens. En tous cas, la date de ce *bibelot* n'est pas douteuse : il est bien du xvii^e siècle et non du xviii^e, et les A couronnés qui garnissent les angles de l'étoffe augmentent la probabilité de l'attribution que nous proposons (A, Alexandre).

Une seconde flamme, exactement semblable à la première, lui était opposée (du côté de la couronne). L'étoffe garnissait donc les deux côtés des longues trompettes de cavalerie d'alors (0^m30), la disposition double

(1) Voir plus loin l'explication de ces quartiers. E. R.

des broderies permettait de présenter sur les deux faces du tablier les armes du colonel propriétaire. Les émaux sont ternis, un peu moins pourtant que les couleurs : quant aux franges, les anciennes ont disparu et ont fait place à des franges modernes, supprimées dans la photographie.

Nous adressons nos vifs remerciements à Monsieur de Fortanier qui a bien voulu faire pour nous ce cliché et à Monsieur le comte de Choiseul qui nous a prêté, dans cette délicate identification, l'aide de sa compétence et de sa gracieuseté.

SAINT-QUIRIN.

Alexandre était le troisième fils de César, duc de Choiseul, pair et maréchal de France, comte du Plessis-Praslin, vicomte de Saint-Jean, baron de Chaource et de Chitry, bailli de Troyes, conseiller du Roi en tous ses conseils, chevalier des Ordres, général des armées, surintendant des maison et finances, gouverneur de Philippe d'Orléans et premier gentilhomme de sa chambre, et de Colombe Le Charron. Comte du Plessis-Praslin, premier gentilhomme du duc d'Orléans en survivance de son père, Alexandre fut mestre de camp du régiment de cavalerie pour lequel fut faite la banderole, objet de cette note, et maréchal de camp des armées du Roi. Au siège d'Arnheim, en Hollande le 14 juin 1672, pendant qu'il faisait rétablir sur le Rhin un pont nécessaire à la prise de la place, il fut tué du seul coup de canon tiré de la ville ; il était âgé d'environ trente-huit ans et avait épousé, le 16 juillet 1659, Marie-Louise Le Loup-de-Bellenave, dame d'honneur de Charlotte-Elisabeth de Bavière, duchesse d'Orléans. Sa femme mourut à Paris, le 25 septembre 1724, âgée de quatre-vingt quatre ans, après s'être remariée à René de Gillier, marquis de Clérambault, premier écuyer des duchesses d'Orléans, gouverneur de Toul. Alexandre n'eut de son union qu'un fils, César-Auguste, duc et pair après le décès de son aïeul, mort à vingt ans, sans alliance, d'une blessure à la tête, produite par un éclat de bombe reçu au siège de Luxembourg.

Ce fut César-Auguste, frère puîné d'Alexandre, qui succéda à son neveu et homonyme dans toutes ses digni-

tés ; chevalier des Ordres, lieutenant général des ville, province, comté et évêché de Toul, lieutenant-général des armées du Roi, il joua un rôle important et glorieux aux armées et mourut à Paris, le 12 avril 1705, âgé de soixante-huit ans. Il avait laissé quatre enfants, dont un fils mort en bas-âge, des deux unions qu'il avait contractées avec Louise-Gabrielle de La Baume-Le Blanc de La Vallière, le 30 juillet 1681, et avec Marie Bouthillier de Chavigny, le 4 mai 1699.

Les armes bien connues des Choiseul sont : *d'azur à la croix d'or cantonnée de dix-huit billettes du même, cinq à chaque canton du chef mises en sautoir, quatre à chaque canton de la pointe posées deux et deux.*

Le maréchal de Praslin, dont nous reproduisons ci-contre le blason, d'après Magnagney (1), écartelait les armes de Choiseul avec celles d'Aigremont (2) qui sont : *de gueules au lion couronné d'or.* Était ainsi appelée l'alliance de Jean I^{er} de Choiseul et de Berthemette, surnommée Alix, dame héritière d'Aigremont (milieu du xiii^e siècle). Puis, il plaçait sur le tout un écu contre-écartelé *d'argent à la fasce de gueules*, qui est Béthune, et *d'or au lion de sable*, qui est Flandre. Les armes de Béthune étaient là un souvenir de l'union contractée au milieu du xvi^e siècle

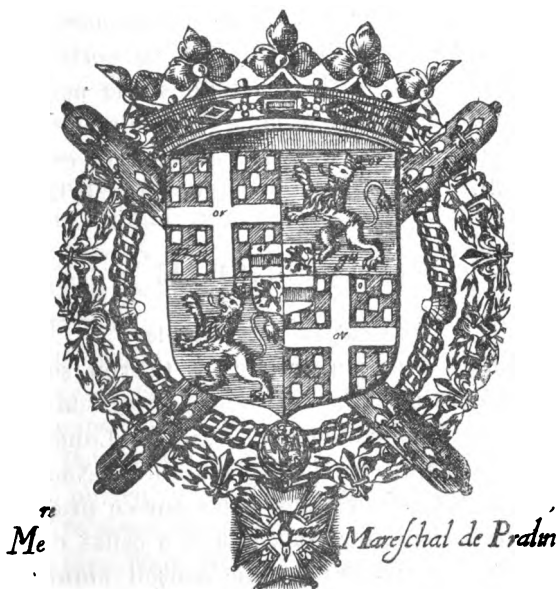
(1) MAGNAGNEY, *Recueil des armes de plusieurs nobles maisons et familles... selon la Forme que l'on les porte de présent en ce Royaume de France.* Paris, Claude Magnagney, 1633, petit in-folio entièrement gravé. Voir la fig. reproduite ci-dessus, au folio 66.

PALLIOT, dans *La vraye et parfaite science des armoiries.* Dijon et Paris, 1660, in-folio, à la page 609 donne au maréchal l'écu écartelé. Choiseul et Aigremont comme ci-dessus avec un écusson sur le tout : *parti d'argent à deux fasces de sable et d'argent au lion de sable.*

LA CHESNAYE-DESBOIS et BADIER, *Dictionnaire de la noblesse*, tome V, Paris, Schlesinger, 1865, in-4°, indiquent les mêmes armes que PALLIOT, sans doute d'après lui, mais sans le citer. Il doit y avoir là une erreur et nous préférons les versions de MAGNAGNEY et de TRUDON, car elles concordent entre elles et ne contredisent nullement ce que nous apprend l'étude des armoiries elles-mêmes, tout au contraire.

(2) Ce quartier figure déjà sur le sceau de Régnier de Choiseul, seigneur d'Aigremont, en 1315. (Archives de M.-et-M., B. 964, n° 10.)

entre Ferry 1^{er} de Choiseul, aïeul du maréchal de Praslin et Anne de Béthune, dame d'Hostel, vicomtesse de Chavignon, dernière de sa branche. Les armes de Flandre, comme quartier de Béthune, rappelaient sans doute les alliances qu'eurent entre elles les deux maisons.



Alexandre, fils du maréchal, et dont nous étudions plus particulièrement le blason, ajouta à ces armoiries celles des du Plessis qui sont : *fascé d'or et de sable de huit pièces*, ainsi qu'a bien voulu nous le faire savoir Madame la comtesse de Choiseul-Gouffier, née Czapska, à laquelle nous sommes heureux de présenter ici nos plus respectueux remerciements. Ces armes remémorent le mariage qui unit, le 1^{er} juillet 1479, Pierre III de Choiseul et Catherine du Plessis.

Depuis nous avons trouvé dans Trudon (1) que César-

(1) TRUDON, *Nouveau traité de la science pratique du blason*, Paris, Nicolas Le Gras, 1689, in-12.

Auguste, mentionné plus haut, porta exactement le même blason moins la couronne du lion du quatrième quartier : *Écartelé, au 1, de gueules au lion couronné d'or qui est Aigremont ; au 2, fascé d'or et de sable de huit pièces qui est du Plessis ; au 3, d'argent à la fasce de gueules qui est Béthune ; au 4, d'or au lion de sable couronné* (1) qui est Flandre et sur le tout Choiseul. Les supports habituels des Choiseul ne sont pas les deux lions que nous voyons figurés sur notre banderole, mais deux hommes sauvages généralement appuyés sur des massues et cela dès le xv^e siècle (2).

EDMOND DES ROBERT.

CHRONIQUE

Le Château de Lunéville.

On apprendra avec plaisir que M. Chéron, sous secrétaire d'État à la Guerre, a fait connaître que son administration renonçait à modifier le château de Lunéville et à transformer des appartements en chambrées. Nous aimons à penser que les observations faites sur ce projet par la Société d'archéologie lorraine, jointes à celles des représentants du département et du conseil municipal de Lunéville, auront contribué à cet heureux résultat.

(1) Les armes des comtes de Flandre sont plus exactement : *d'or au lion de sable, armé et lampassé de gueules*.

L'Armorial de France..., composé vers 1450 par Gilles LE BOUVIER, dit BERRY, premier roi d'armes de Charles VII, roi de France, publié par M. VALLET (DE VIRIVILLE), Paris, Bachelin-Deflorenne, 1866, in-8°, donne simplement pour armes au comte de Flandre, pair de France : *d'or au lion de sable*.

L'Armorial de l'Europe au xv^e siècle (manuscrit 4790, de la Bibliothèque de l'Arsenal), publié en chromolithographie par la maison Berger-Levrault, nous fait voir le lion armé et lampassé de gueules. Dans TUDON, p. 432, où elles sont mentionnées comme quartier des Choiseul-Praslin, elles sont données de même.

Le lion de Flandre a été sans doute couronné par inadvertance sur le quatrième quartier des armoiries de la banderole.

(2) Voir le seau de Guillaume de Choiseul, de 1436, aux Archives de M.-et-M., B. 853, n° 68.

L'Église Saint-Maximin de Metz

M. André Hallays nous donne les renseignements suivants dans le *Journal des Débats* du 28 février 1908 :

« Saint-Maximin est sur le point d'être démoli. C'est un édifice du douzième siècle. un très curieux spécimen du style qui florissait dans la vallée de la Moselle à l'époque de l'art roman. Son abside est toute pareille aux absides bourguignonnes du même temps. De grands souvenirs rendent cette église particulièrement chère aux Messins. Les plus grandes familles de la ville y sont ensevelies et là se trouvait le tombeau de Henri de Gournai, dont Bossuet, archidiacre de la cathédrale, prononça l'oraison funèbre sous les voûtes mêmes de Saint-Maximin. Au dix-huitième siècle. un délicat portail fut ajouté à la construction romane.

« Saint-Maximin est, dit-on, trop étroit et trop obscur. Le curé s'est mis en tête de faire bâtir une église neuve. Si les besoins de la paroisse l'exigent, on comprend son dessein. Peut-être eût-il pu agrandir l'église ancienne. Mais, s'il ne veut pas d'un tel expédient, pourquoi jeter par terre le vieux sanctuaire ?

« Quelques bons Messins se sont insurgés contre le vandalisme du curé. Alors celui-ci a réuni ses paroissiens et leur a demandé leur avis. Ainsi qu'on le pouvait prévoir, 167 paroissiens se sont prononcés pour la démolition. Du moment que le clergé manque à son devoir en abandonnant la défense des vieux monuments chrétiens. il n'est pas surprenant que la foule obéisse à son instinct de destruction. »

* * *

ERRATUM

Dans le dernier numéro du *Bulletin*, il faut retourner les termes de l'achat des cartes de l'Amérique, œuvre de Waldseemüller. C'est le prince de Waldburg qui est le vendeur, et le libraire américain l'acquéreur.

BIBLIOGRAPHIE

Dom Calmet et A. de Vigny.

Dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* de 1907, p. 627-636, M. Albine expose qu'Alfred de Vigny s'est beaucoup servi, en 1822, pour écrire ses premiers poèmes bibliques, des Dissertations de dom Calmet jointes à la *Bible de Vence*. Il a trouvé là toutes les notions érudites qui lui étaient nécessaires pour donner à ces poésies l'exactitude et la couleur locale. On n'aurait pas cru que le grave et savant, mais un peu terne et lourd bénédictin eût jamais inspiré un poète. Cette gloire elle-même ne lui manque point.

* * *

Archives enlevées de La Mothe.

Dans la *Revue des Autographes* de la Maison Charavay d'avril 1907, on voit ceci :

103. Gobelin (Claude), intendant de justice, finances et police à Nancy (1634), à Orléans (1637) ; il en est parlé dans les Mém. de Bassompierre ; en 1634, il fut chargé par Richelieu de rechercher dans les archives de Lorraine les pièces qui pourraient servir à réunir cette province au domaine et à annuler le mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine. — Pièce signée ; vers 1634 ; 3 p. in-fol. 15 francs.

Mémoires sur les documents qu'il a fait transporter du château de la Mothe (ville ruinée dans l'arr. de Chaumont, souvent assiégée par les armées de Louis XIII), de concert avec Denis Godefroy, par devant l'abbé de Gorze, Jeannin et Perrin ; le comte de Brassac se propose de faire escorter les papiers par 15 ou 20 cavaliers. Ces documents pourront servir aux droits du roi sur le Barrois et la Lorraine ; de nombreuses villes ou abbayes de Lorraine sont citées dans ce texte.

Armoiries du roi René.

A la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 28 février 1908, M. le comte Paul Durrieu a exposé sur les œuvres d'art du ^{xv}^e siècle des vues qui sont particulièrement intéressantes pour nous, car il date ces œuvres en les rapprochant de l'histoire d'un prince qui gouverna longtemps la Lorraine, de 1431 à 1453, et plus longtemps encore le Barrois, de 1421 à 1480, le roi René d'Anjou. En effet, celui-ci a employé différents types de blasons, et M. Durrieu a reconnu que ces divers types correspondent à autant de périodes de sa vie, nettement limitées par des événements. Suivant donc qu'une création d'art quelconque, édifice, sculpture ou enluminure de manuscrit présente tel ou tel type d'armoiries, on peut en conclure que l'exécution de l'œuvre se rapporte à telle phase, dont la plus longue n'excède pas dix-huit ans.

* * *

Jeanne d'Arc.

A la séance de la même Académie du 28 décembre 1906, M. Noël Valois a signalé un document découvert par lui à la Bibliothèque impériale de Vienne. C'est un mémoire rédigé à la fin de 1429, par un membre de la Faculté de décret de l'Université de Paris, en réponse à l'opuscule que Gerson venait de consacrer à la défense de la Pucelle. L'auteur, très dévoué au parti des Anglais, accuse déjà **Jeanne** d'hérésie, de superstition et d'idolâtrie, la dénonce à l'Université et voudrait mettre en mouvement contre elle la double action de l'évêque et de l'inquisiteur ; c'est comme l'ébauche de l'acte d'accusation qui fut produit dans le procès de Rouen. Ce témoignage d'un ennemi éclaire d'un jour nouveau les débuts de la Pucelle. Nulle part n'est attesté avec plus de précision le culte populaire rendu, dès 1429, à la libératrice : on vénère ses images et ses statues, avoue l'auteur, comme si elle était déjà béati-

fiée. De cette dévotion spontanée il cite un exemple gracieux : de petits enfants, en plusieurs villes, avaient offert à Jeanne des cierges allumés, et elle, en guise de remerciement, avait secoué sur leurs têtes quelques gouttes de cire en leur promettant qu'ils seraient bons. »



Monnaie épiscopale messine.

Dans la *Revue numismatique* de 1907, p. xcix, M. A. Blanchet écrit :

« M. H. Buchenau vient de publier, dans les *Blätter für Münzfreunde* (1907, col. 3743, pl. 171, b.), une intéressante pièce au type suivant : IACOB'... Buste à mi corps de l'évêque avec mitre et crosse, à gauche; grènetis ᚠ. METENSIS. Autour d'une croix pattée cantonnée aux 1 et 4 d'une étoile, aux 2 et 3 d'un croissant; grènetis. C'est le type ordinaire du denier de Jacques de Lorraine, évêque de Metz de 1239 à 1260, souvent décrit, en particulier par Saulcy (n° 59). Seulement, la nouvelle pièce est une épreuve d'or et pèse 0 gr. 75, au lieu de 0 gr. 65, poids moyen du denier. Il n'y a pas de doute à concevoir au sujet de l'authenticité de l'exemplaire d'or qui est certainement frappé, car on distingue sur le métal l'empreinte des traits de lime qui ont égalisé la surface du coin. »



Tables de Sociétés savantes

Deux de ces répertoires, si utiles pour faciliter les recherches, viennent de paraître en même temps, et il convient de les signaler ici parce qu'ils se rapportent à nos études :

Notre confrère, M. Charles Sadoul a rédigé la *Table alphabétique générale des trente premiers volumes des Bulletins de la Société philomatique vosgienne (1875-1905)*, volume de 102 pages in-8 publié à Saint-Dié en 1907, sur le même

plan que la Table des publications de notre Société: c'est assez en faire l'éloge.

M. Jules Vannérus a publié à Arlon en 1908, in-8 de 65 pages les *Tables méthodiques des Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg* (tomes I à XLII, 1851-1907). Le plan est assez différent, méthodique plutôt qu'alphabétique, mais commode également pour les recherches. A la p. 51 on trouvera un tableau des divisions de ces tables. L'histoire du Luxembourg a beaucoup de rapports avec celle de la Lorraine, ce qui rend indispensable de consulter les travaux de la Société d'Arlon; ainsi, dans la section consacrée à l'histoire des localités, nous voyons énumérées diverses études sur Avioth, Chiny, Orval. D'autre part, la table des noms d'auteurs nous fait voir que notre confrère, M. Léon Germain, a souvent collaboré à ces *Annales*.



Dans le catalogue de mars 1908 de la librairie Lebodo frères, à Tours, on trouve :

1775. — TABLEAU DES REVENUS, charges et imposition du diocèse de *Verdun*, partie françoise, présentée à Monseigneur l'Évêque comte de Verdun par son très humble et très obéissant serviteur Coster, chanoine de la Cathédrale, vicaire général et syndic du Clergé; pet. in-8, maroq. olive, large et fine dentelle encadrant les plats de reliure, gardes de papier doré, armoiries, 200 francs.

Intéressant manuscrit de 28 pages, contenant tous les renseignements sur les cures, chapelles, fabriques du diocèse de Verdun.

Le titre est orné d'un charmant dessin original au lavis à l'encre de Chine par Wandelaincourt et chaque page est ornée d'un encadrement au lavis, par le même, tous différents.

Très belle reliure ancienne aux armes de l'évêque de Verdun (1), d'argent au lion de gueule armé.

(1) Henri-Louis-René Desnos (1746-1793), évêque de Verdun de 1769 à la Révolution.

MUSÉE LORRAIN

COMITÉ DU MUSÉE

Dans sa séance du 4 mars, le Comité du Musée lorrain a nommé à l'unanimité M. Lucien Wiéner, conservateur honoraire.

Dans la même séance, MM. Lucien Wiéner et Georges Demeufve ont été élus membres du Comité.

DONS AU MUSÉE

SECTION I

M. Pierre-Eugène Masson :

Une poterie en terre noirâtre en forme de tasse, ornée de dessins ; pièce intéressante, malheureusement d'origine incertaine.

M. Charles Masson :

Un anneau de jambe en bronze, trouvé dans son domaine de la Garenne, à Liverdun. Cette pièce provient de la station funéraire dont le Musée historique lorrain possède, grâce à la générosité de M. C. Masson, la série bien complète des mobiliers jusqu'ici découverts.

SECTION IV

De M. E. Nicolas, avocat, lettres d'anoblissement données à Adrian Waultrin, lieutenant du bailli de Châtel-sur-Moselle, par Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont et tuteur de Charles III, le 23 juillet 1554.

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 4. — AVRIL 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 13 mars 1908.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Paul Delaval, Krantz, Laprevôte, le comte Jean de Pange, Warion de Beaumont ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires. M. le Président donne lecture d'un passage de la lettre de M. Krantz, particulièrement flatteuse pour la Société.

MM. Pierre Eugène Masson et Edmond des Robert sont devenus membres perpétuels.

Par lettre du 12 février, M. le Maire de Lunéville a demandé à la Société, par l'intermédiaire du Secrétaire perpétuel, de joindre sa protestation à celle du Conseil municipal de Lunéville, touchant le Château et les Bosquets. M. le Dr Briquel donne lecture des trois premiers paragraphes du vœu émis à ce sujet par la municipalité de Lunéville :

« Le Conseil municipal de Lunéville, considérant que l'ensemble architectonique de premier ordre, formé par le Château et les Bosquets, avec la belle perspective ouverte de l'Est à l'Ouest à travers les hautes baies du Donjon, constitue le seul monument historique et artistique capable d'attirer des visiteurs à Lunéville ;

« Considérant que les Bosquets sont la seule promenade, où tous les Lunévillois civils et militaires, et principalement ceux qui n'ont pas de jardin — puissent trouver de l'air, de l'ombre et de l'espace, dans un milieu hygiénique et artistique ;

« Considérant que de la transformation en caserne de la partie orientale du Château résulteraient une modification fâcheuse des façades, une altération ou la suppression de la perspective, et une emprise plus ou moins considérable sur les Bosquets, émet, au nom de la population tout entière, le vœu que nulle atteinte ne soit portée à l'intégrité absolue des Bosquets, tels qu'ils sont actuellement loués à la ville, ni à toute la partie orientale du Château. »

La Société s'associe pleinement à ce vœu.

La Société des Études historiques a mis au concours pour le prix Raymond le sujet suivant : Études critiques de la valeur documentaire d'un ouvrage de Mémoires historiques, choisis parmi les plus importants, déjà publiés, et relatifs au XVIII^e ou au XIX^e siècle. Les conditions de ce concours sont déposées sur le bureau.

M. le Président présente à la Société le volume des *Mémoires* pour 1907, et fait remarquer les modifications intéressantes apportées à son agencement.

Le volume comprend 487 pages et la liste des membres arrêtée au 4 mars 1908.

Le dernier volume de *Documents* publié par la Société est déjà vieux de douze ans. M. le comte Jean de Pange met à la disposition de la Société son travail : *Catalogue des actes de Ferry III*, et s'engage à couvrir la différence

entre les volumes souscrits et les volumes imprimés. La Société adresse à M. le comte Jean de Pange ses plus vifs remerciements et vote l'impression de ce travail dans un dix-neuvième volume de *Documents*.

M. F. Bretagne remplace, à la Commission des finances, notre regretté confrère, M. Henri Lefebvre.

Au sujet des candidatures, le Bureau propose à la Société de revenir au vote à main levée, sauf demande expresse de vote secret introduite par un ou plusieurs membres, ce qui est adopté. Toutefois aucune présentation ne devra être faite en séance, toute candidature devant avoir été antérieurement soumise au Bureau.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès du comte Van der Straten-Ponthoz, membre correspondant du Comité du Musée depuis 1849 et de la Société depuis 1852, qui avait été délégué aux fêtes du Cinquantenaire par la Société d'archéologie de Bruxelles ; puis de celui de M. Henri Lefebvre, membre de la Société depuis 1886, membre perpétuel depuis 1902, qui faisait partie des Commissions des finances et des excursions.

Distinctions honorifiques.

M. Henri Bernard vient d'être nommé officier d'Académie, et M. Bernardin Coureur a reçu, à l'occasion du séjour à Nancy de la Mission cambodgienne, la décoration du Muni Séraphon.

Admissions.

MM. René Xardel, le chanoine Wagner, les docteurs Frœlich, Georges Étienne, P. Jacques et Alexis Adam sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Ont été présentés en qualité de membres titulaires :
MM. Charles **Étienne**, professeur de Lycée, en congé, 50, route de Metz, Pont-à-Mousson, par MM. Émile Duvernoy, Paul Denis et Pierre Boyé ; Robert **Cohen**, licencié en histoire, 7, boulevard Morland, Paris (IV^e), par MM. Chr. Pfister, Émile Duvernoy et Pierre Boyé ; Henri **Brun**, directeur particulier de la Compagnie d'assurances générales sur la vie, 17 *bis*, rue Isabey, par MM. Charles Sadoul, Justin Favier et Mellier ; Victor **Vagner**, libraire, 3, rue Raugraff, par MM. Georges Goury, Mellier et Justin Favier ; Jean **Lambert**, libraire, 3, rue Raugraff, par MM. Paul Chenut, comte de Mahuet et Charles Sadoul ; Joseph **Dory**, libraire, 31, rue des Carmes, par MM. Pierre Boyé, Pierre-Eugène Masson et Henri Bernard ; Eugène **Claudin**, lieutenant-colonel en retraite, 71 *bis*, rue Isabey, par MM. le commandant Barbas, Émile Duvernoy et Pierre Boyé ; Victor **George**, négociant, 36, rue de la Ravinelle, par MM. Charles Sadoul, Justin Favier et Pierre Boyé ; Charles **Cartier-Bresson**, industriel, 16, rue de la Ravinelle, par MM. Mellier, Paul Chenut et Charles Sadoul ; Joachim, professeur agrégé au Lycée de Nancy, 23, rue Sigisbert-Adam, par MM. E. Châtelain, René Harmand et Émile Duvernoy ; Henri de **Conigliano**, capitaine-commandant au 18^e chasseurs, Lunéville, par MM. Pierre Boyé, Léon Germain et Charles Sadoul ; Charles **Donders**, industriel, président de l'Association des Amis du Nouveau-Nancy, 1, rue de la République, par MM. Charles Sadoul, Pierre Boyé et Alexandre de Roche du Teilloy ; Robert **Deubel**, avocat à la Cour, 6, rue de Serre, par MM. Georges Goury, Bazoche et Lespine ; Henri **Claude**, avocat à la Cour, 17, faubourg Saint-Jean, par MM. Mengin, Georges Goury et Lespine ; docteur **Ganzinotty**, 38, rue des Carmes ; **Hammer**, administrateur de la Compagnie générale électrique,

58 bis, rue de Metz, et Alfred Krug, industriel, 26, avenue de la Garenne, par MM. le Docteur Zilgien, Paul Perdrizet et Pierre Boyé.

Élection d'un vice président.

Il est procédé au scrutin pour l'élection d'un vice-président en remplacement de M. P. Boyé, nommé président. Il y a 43 votants, la majorité absolue est de 22. Obtiennent : MM. Favier 39 voix, l'abbé Martin 2 voix, Duvernoy 1 voix ; il y a un bulletin blanc.

En conséquence, M. Justin Favier est nommé vice-président pour le reste de l'année. La Société et le Bureau adressent leurs félicitations au nouveau vice-président.

Honorariat.

L'ordre du jour appelle la question de l'honorariat à décerner au Président et au Conservateur démissionnaires. Le Comité du Musée a décidé de conférer l'honorariat à M. Lucien Wiener, ancien Conservateur du Musée. La Société est invitée à s'associer à ce vote et à se prononcer en ce qui concerne l'ancien Président, M. Léopold Quintard. Le scrutin est ouvert, il y a 45 votants et, à la majorité, la Société s'associe au vote du Comité et confère également l'honorariat à M. Léopold Quintard. En conséquence, M. Léopold Quintard et Lucien Wiener sont déclarés Président honoraire et Conservateur honoraire.

Lectures.

M. Robert Parisot entretient la Société d'un projet de Congrès des Sociétés historiques et archéologiques à Nancy en 1909. Cette question méritant d'être prise en considération, le Bureau l'étudiera avec l'intérêt qu'elle comporte.

Le temps faisant défaut pour donner lecture des travaux portés à l'ordre du jour, il est décidé de remettre ces travaux à l'ordre du jour de la prochaine séance.

Mort de M. Léopold Quintard, président honoraire.

Le jeudi 9 avril se répandait une douloureuse nouvelle. M. Léopold Quintard, président honoraire de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain, venait de mourir subitement dans la nuit. Bien que l'état de santé de M. Quintard laissât depuis quelque temps à désirer, rien ne faisait prévoir ce rapide et fatal dénouement. Le défunt n'était âgé que de 64 ans. Il était ainsi le contemporain de M. Henri Lefebvre, dont la Société avait déjà tout récemment à déplorer la perte.

Les obsèques de notre regretté confrère ont eu lieu le 14. Le Bureau s'est fait un devoir d'y assister en corps, et un grand nombre de membres ont accompagné leur ancien président effectif, leur président honoraire, à sa dernière demeure. M. Quintard souhaitait des funérailles simples ; il ne voulait ni fleurs, ni couronnes ; de son désir exprès, aucun discours ne devait être prononcé sur sa tombe. Le Bureau a tenu néanmoins à ce qu'un suprême adieu fût adressé en son nom, au nom de la Société tout entière, au disparu. Dans ces circonstances, M. Charles Guyot, également président honoraire et ami personnel de M. Quintard, était tout particulièrement désigné pour remplir cette mission. M. Guyot voulut bien l'accepter, et c'est en ces termes qu'il s'est fait, au cimetière, l'interprète de nos regrets :

« MESSIEURS,

« Quand la mort vient frapper au milieu de sa famille celui que Dieu rappelle à lui, certes le deuil est grand, la séparation toujours amère ; mais c'est néanmoins une

consolation pour la veuve, pour les enfants qui restent, d'avoir entouré de leurs soins l'époux, le père disparu, d'avoir eu son dernier regard, son dernier serrement de main. Combien plus vif est le chagrin, plus cruelle la souffrance, lorsque, comme il est arrivé à M. Léopold Quintard, personne n'a pu être auprès de lui pour adoucir l'angoisse du redoutable passage ! La peine est d'autant plus profonde pour les siens, que momentanément séparés, ils devaient être prochainement réunis sous le ciel bleu de la Tunisie. Hélas, en quelques instants, ces beaux projets ont été anéantis pour toujours. Que Madame Quintard et ses fils reçoivent l'expression de notre respectueuse sympathie, au nom de tous ceux qui ont connu, aimé et estimé l'homme excellent, le confrère érudit et dévoué que nous venons de perdre.

« De l'homme, je ne dirai rien que ne sachent ceux qui ont vécu auprès de lui : son caractère loyal et ferme, la sûreté de ses relations l'avaient fait apprécier de tous ses contemporains. Mais il me sera permis d'insister sur les services qu'il a rendus à son pays et de dire quelle part fut la sienne dans le domaine des études historiques et artistiques appliquées à notre province. En 1862, il était introduit à la Société d'Archéologie lorraine par M. Bretagne, qui lui donna le goût des collections archéologiques et lui montra la voie qu'il devait suivre brillamment. Sous la conduite de cet excellent maître, Léopold Quintard acquit rapidement les connaissances les plus variées, non seulement en numismatique, mais aussi dans toutes les branches de notre histoire locale. De plus, il s'intéressait à la peinture, à l'exemple de son frère Lucien, et il était devenu un amateur distingué en même temps qu'un fin collectionneur.

« En 1881, il était reçu au titre d'associé-correspondant par l'Académie de Stanislas. Secrétaire-adjoint de la Société d'Archéologie lorraine de 1869 à 1883, puis vice-président

de cette Société de 1888 à 1899, il était enfin élevé à la présidence, qu'il devait conserver jusqu'en 1908. Dans ces diverses fonctions, il tenait à justifier les suffrages de ses confrères, auxquels il était très sensible, par des travaux remarquables, insérés dans nos Mémoires et dans notre Journal, et par de nombreux services rendus à la Société ainsi qu'au Musée historique lorrain. Je mentionnerai surtout l'organisation de ces fécondes excursions autour de Nancy, dans lesquelles il apportait tant de gaieté et de belle humeur, secondé qu'il était par son ami Henri Lefebvre, dont nous avons récemment déploré la perte.

« Aussi lorsque, il y a peu de jours, Léopold Quintard décida d'abandonner ses fonctions actives de Président de la Société d'Archéologie, il put voir ses amis, empressés de lui offrir un témoignage d'estime et de sympathie, se réunir pour lui faire conférer le titre de Président honoraire, auquel il avait droit ; et ce fut pour lui l'occasion de compter le grand nombre de ceux qui tinrent à s'associer à cette cordiale manifestation. La satisfaction qu'il ressentit alors fut très grande, et nous sommes heureux de la lui avoir procurée.

« Je ne saurais mieux terminer ces quelques mots d'adieu sur une tombe ouverte qu'en m'inspirant des paroles que prononçait ici même, en 1891, Léopold Quintard, aux obsèques de M. Bretagne, secrétaire perpétuel de la Société d'Archéologie lorraine : homme de convictions sincères, il a pu envisager sans terreur la mort soudaine qui l'a si vite enlevé aux siens, et nous, qui avons les mêmes convictions et les mêmes espérances, nous pouvons lui dire sûrement au revoir.

« Au nom de la Société d'Archéologie lorraine, qui m'a choisi pour la représenter, comme un de vos plus anciens collègues, mon cher Président, mon cher ami, soyez assuré de notre fidèle et affectueux souvenir. »



Conseils à nos collaborateurs.

Afin d'assurer aux *Mémoires* et au *Bulletin mensuel* de notre Société l'unité et la clarté typographique, ainsi que l'exactitude dans les références qu'on exige maintenant des travaux d'érudition, ceux de nos confrères qui voudraient collaborer à ces publications sont priés de tenir compte des indications suivantes :

Tout manuscrit destiné à l'impression doit n'être écrit qu'au recto et lisiblement ; il faut laisser une marge suffisante pour que les mentions destinées au compositeur puissent y être consignées, et ne pas employer des feuillets de trop petit format qui se perdent facilement. Les feuillets doivent être numérotés. Pour la correction des épreuves, on est prié de se conformer au modèle établi par l'imprimeur de la Société et dont tous nos collaborateurs recevront un exemplaire.

Quand on cite un ouvrage, l'usage est de mettre le nom de l'auteur en petites capitales (souligner deux fois sur le manuscrit), le titre en italiques (souligner une fois). La description des armoiries, les mots latins cités isolément sont en italiques. Les citations de quelque étendue doivent être entre guillemets ; les documents imprimés in-extenso sont imprimés en petits caractères et formeront alinéa. Les inscriptions s'impriment dans le même genre de caractère que l'original (gothique, petite capitale, italique), et il suffit de les transcrire sur sa copie en caractères ordinaires et d'indiquer en marge le caractère que doit employer l'imprimerie. Quand on publie un texte ancien, il faut y mettre la ponctuation, les accents, les apostrophes, les majuscules, différencier les *i* et les *j*, les *u* et les *v*, développer les abréviations, de façon à le rendre intelligible à tous, tout en le reproduisant exactement.

Il y a tout avantage à écrire en chiffres et non en toutes lettres les nombres qui désignent des dates, des sommes d'argent, des distances, poids, mesures, population, etc., au moins quand ces nombres sont élevés ; les chiffres frappent plus les yeux et tiennent moins de place.

Si l'on doit toujours mettre des majuscules aux noms propres, on évitera, soit dans sa rédaction personnelle, soit dans les textes cités, d'en donner aux noms communs, sauf à quelques-uns, tels que Parlement, Chambre des Comptes, Université, etc., où l'usage les a conservés.

Il est absolument nécessaire d'indiquer les documents ou les travaux de seconde main d'où proviennent les faits allégués. Ces indications ne doivent pas, sauf de très rares exceptions, être placées dans le texte entre parenthèses, mais en note au bas des pages ; elles doivent être très précises et comporter non seulement le numéro d'un manuscrit, mais son folio, non seulement le titre d'un ouvrage, mais le tome s'il y en a plusieurs et la page. Si l'on cite un ouvrage peu connu, il faut, dans la première citation qu'on en fait, outre le nom d'auteur (en petites capitales) et le titre (en italique), marquer en caractères ordinaires le lieu et la date d'impression, le nombre de volumes et le format (de la façon suivante : in-folio, in-4, in-8, in-12, etc.).

Pour que ces références bibliographiques ne prennent pas trop de place, l'usage s'est établi de noter en abrégé celles qui reviennent fréquemment, après les avoir données une fois tout au long ; ou bien encore, si le travail a de l'étendue, de placer en tête une liste des abréviations employées (voir, par exemple, les *Mémoires* de 1907, p. 196). Chacun sera juge de la façon de procéder et des titres à abrégé. Dans tous les cas, il semble que les titres des publications de notre Société, qui naturellement reviendront très souvent au bas des pages, pourraient être

abrégés de la façon suivante qui ferait gagner beaucoup de place :

M. S. A. L. *Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine.*

J. S. A. L. *Journal de la Société d'Archéologie Lorraine.*

B. S. A. L. *Bulletin mensuel de la Société d'Archéologie Lorraine.*

C'est ainsi que ces collections sont indiquées en note dans des ouvrages récents et imprimés avec soin, par exemple dans l'*Histoire de Nancy* de M. Pfister.

Quand une localité peu connue est nommée, soit dans un texte ancien, soit dans la rédaction d'un travail, il faut l'identifier en indiquant en note le département, l'arrondissement et le canton dont elle dépend ; parfois il peut se trouver nécessaire d'indiquer en outre les anciennes circonscriptions civiles ou ecclésiastiques dont ce lieu faisait partie à l'époque que l'on étudie.

Il ne manque pas, dans les *Mémoires* de notre Société, de travaux rédigés d'après cette méthode, et que nos confrères pourront prendre comme modèles, s'ils sont embarrassés pour la suivre. Nous leur signalerons, par exemple, une histoire des *Forêts lorraines* qui y a paru de 1884 à 1886, une monographie de *Chaligny* imprimée dans les volumes de 1903, 1906 et 1907, une étude sur *Les origines de la Haute Lorraine et sa première maison ducale* dont la publication commence avec le volume de 1907.

Les auteurs ont tout intérêt à établir leurs manuscrits correctement, à en arrêter définitivement la rédaction avant de les envoyer, et, autant que possible, à ne pas faire sur épreuves de changements à cette rédaction, car il est de règle que les corrections que l'imprimeur aurait à faire par suite de ces changements *in extremis* sont à la charge des auteurs, non de la Société.

Beaucoup de travaux ont besoin d'être illustrés et même, au moins pour les travaux plus courts destinés au *Bulletin mensuel*, l'illustration peut très bien être l'essentiel, et le

texte qui l'accompagne se présenter comme un simple commentaire des planches. Cette illustration doit toujours avoir un caractère documentaire, et non de fantaisie. Nos confrères qui posséderaient ou auraient à leur portée d'anciennes estampes, qui pourraient faire ou se procurer de bons clichés de monuments et d'objets anciens, rendront leurs études plus attrayantes en les illustrant de la sorte. Ceux qui n'auraient pas de tels éléments sous la main les trouveront en beaucoup de cas dans le Musée lorrain ou dans la riche collection d'estampes jointe à la bibliothèque de notre Société. Dans bien des cas, une description, si détaillée soit-elle, d'un objet d'art ne suffit pas, et une planche est absolument exigible pour faire comprendre la description.

Enfin, il est indispensable, avant de traiter un sujet, de s'assurer qu'il ne l'a pas encore été, avant de publier un texte ou un monument, de vérifier s'ils sont bien inédits, et pour cela de consulter les instruments bibliographiques en usage. Ne pouvant les citer tous, nous signalerons du moins les plus importants et les plus récents, la *Table des publications* de notre Société jusqu'en 1900, par M. Charles Sadoul (Nancy, 1903, in-8), la *Table de la Société philomatique vosgienne* jusqu'en 1905 par le même (Saint-Dié, 1907, in-8), le *Catalogue du fonds lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy*, par M. Favier (Nancy, 1898, in-8), la *Table des publications de l'Académie de Stanislas* jusqu'en 1900, par le même (Nancy, 1902, in-8). La *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de France*, entreprise par M. de Lasteyrie et non encore terminée (quatre volumes in-4 ont paru à l'Imprimerie Nationale, le cinquième s'imprime en 1908) rendra également d'utiles services en faisant connaître l'œuvre des Sociétés qui n'ont pas, comme celles citées plus haut, fait paraître une table spéciale de leurs publications.

MÉMOIRES

Le prieuré bénédictin de Sainte-Croix et l'abbaye Saint-Léopold de Nancy.

Le 30 avril 1603, grâce aux énergiques efforts de dom Didier de la Cour, avait eu lieu en Lorraine une grande réforme de l'ordre bénédictin. Les moines qui appartenaient aux deux monastères de Verdun et de Moyenmoutier s'unirent en congrégation sous la double invocation de saint Vanne et de saint Hidulphe (1) ; ils s'engagèrent à observer la règle de saint Benoît en toute sa rigueur, c'est-à-dire à s'abstenir perpétuellement de chair, sauf le cas de maladie, à jeûner depuis l'Exaltation de la Sainte-Croix (14 septembre) jusqu'à Pâques, à réciter l'office de nuit, à se consacrer à l'étude. Les anciennes maisons bénédictines décidées à accepter la stricte observance furent invitées à s'affilier à la congrégation. Bientôt celle ci prit un grand développement, si bien que le duc Henri II (1608-1624) songea à créer à Nancy une maison de bénédictins réformés. L'ordre, de son côté, désirait vivement avoir un établissement dans la capitale du duché. Il alléguait qu'autrefois il y possédait le prieuré Notre-Dame (2) et que ce n'était pas sans protestations de sa part que ce prieuré avait été uni au chapitre primatial. Un dédommagement était

(1) Cette congrégation fut reconnue par le pape Clément VIII le 7 avril 1604. Voir les pièces publiées par dom E. DIDIER-LAURENT, *Dom Didier de La Cour de La Vallée et la réforme des Bénédictins de Lorraine* dans les *M. S. A. L.*, 1903, p. 305 et 309.

(2) *Histoire de Nancy*, t. I, p. 76-86.

dû aux disciples de saint Benoît. Le duc et les bénédictins avaient de la sorte un même désir.

Mais, au début du xvii^e siècle, le trésor était pauvre et les particuliers ne disposaient plus de biens considérables en faveur de couvents. On s'en était bien aperçu au moment de la création du chapitre primatial, dont la mense avait été formée de revenus appartenant à une série de prieurés. Pour doter un nouveau monastère, il fallait en supprimer un ancien. Henri II et les religieux cherchèrent, et ils ne tardèrent pas à fixer leur choix sur le prieuré de Belval (1).

L'origine de ce prieuré, placé sous l'invocation de la Sainte-Croix, se perdait dans des temps très anciens ; il avait été créé au début du xii^e siècle par Gérard I^{er}, comte de Vaudémont, et sa femme Hadwige de Dagsbourg (2). Longtemps, il avait dépendu de la grande abbaye de Moyenmoutier ; mais il finit, ainsi qu'il arrivait très souvent, par conquérir son indépendance ; comme l'on disait dans le droit canon, d'obédientiel il devint titulaire (3).

En 1606, il se rallia à la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe. Il semblait donc que rien ne fût plus facile que de détruire ce prieuré et d'en donner les biens à un nouveau monastère bénédictin réformé à ériger dans Nancy. Mais Belval avait à sa tête un religieux commandataire, Olry d'Ourches, grand-chantre de la primatiale ; la mort de ce dernier ne leva pas tous les obstacles. Le pape Pie V, par des lettres d'expectative, avait déjà cédé le bénéfice à Nicolas Viardin, écolâtre du même chapitre ; d'un autre côté, le prieuré avait été

(1) Aujourd'hui, écart de la commune de Portieux, canton de Charmes Vosges.

(2) L'image de ces deux fondateurs a été transportée en 1818 de Belval à l'église des Cordeliers de Nancy. *Histoire de Nancy*, t. I, p. 631-632.

(3) Voir sur cette question, abbé JÉRÔME, *L'abbaye de Moyenmoutier*, t. I, p. 252-254.

promis aux jésuites, à charge pour eux d'établir un collège à Nancy. Il fallait obtenir la permission du pape pour le transfert à Nancy du prieuré de Belval, et il fallait désintéresser tous ceux qui avaient escompté la succession d'Olry d'Ourches (1).

A Rome, le pape Paul V céda d'assez bonne grâce, et les religieux bénédictins durent payer à la daterie un *quindenium* (2) très élevé, 40.000 francs, que leur prêta pour quelque temps l'évêque de Toul, Jean des Porcelets de Maillane; contre promesse d'une pension et bonnes espèces sonnantes, Viardin et les jésuites cessèrent toute opposition. Le 29 décembre 1616, parurent les bulles d'érection et d'union (2).

Était érigé à Nancy un monastère de Saint-Benoit, de la congrégation de Saint Vanne et de Saint-Hidulphe, sous telle invocation et dénomination que les supérieurs voudraient choisir; il servirait de demeure à un abbé ou à un prieur, élus selon les règles de la congrégation, et à douze religieux pour le moins. Était uni et incorporé à la nouvelle maison le prieuré de Sainte-Croix de Belval avec toutes ses appartenances et dépendances; mais, si les revenus de ce prieuré ne suffisaient pas à l'entretien d'un abbé ou prieur et des douze religieux, les abbés, prieurs et religieux de la congrégation seraient obligés de démembrer de leurs fonds un revenu annuel de deux cents ducats d'or, qui s'ajouteraient à celui du prieuré de Belval.

Le 20 juillet 1617, l'évêque de Toul, Jean des Porcelets de Maillane, approuva à son tour la création du monastère;

(1) Toute cette histoire est faite avec ce qui subsiste des archives de Saint-Léopold, **A. D.**, H. 17-44. Voir l'histoire des origines du prieuré de Sainte-Croix dans des mémoires de 1742. H. 18.

(2) Voir DUCANGE au mot.

(3) La bulle a été imprimée dans un recueil de titres de l'abbaye de Saint-Léopold du début du XVIII^e siècle, 18 pages in-fol. L'original se trouve H. 33.

le 22 juillet, le duc Henri II donna permission aux religieux de s'emparer des biens du prieuré et, le 15 novembre, cette prise de possession eut lieu devant notaires et dans les formes ordinaires (1).

Les biens du prieuré ne laissaient pas que d'être assez importants (2). Les religieux possédaient la seigneurie haute, moyenne, basse et foncière à Belval ; ils étaient décimateurs de tout le ban, avaient droit de vaine pâture et de troupeau à part, pouvaient même conduire leur bêtes sur une partie des bois de Portieux et de Moriville (3). Ils possédaient dans le voisinage 275 arpents de forêts (partie de la forêt de Terne, partie de la forêt de Fraise). Ils étaient seigneurs de Portieux et y levaient toutes sortes de redevances : taille à Pâques et à la Saint-Remi, poules, corvées, grosses et menues dîmes ; sur le même ban, ils possédaient un gagnage, un moulin banal, le droit de pêche, celui « de barque et de nacelle et passage des habitants dudit lieu et des étrangers ». A Moriville, ils avaient les deux tiers des grosses dîmes, la moitié des menues et vertes dîmes (4), de même à Châtel-sur-Moselle et à Damas-aux-Bois (5). Il y avait là un groupe important de biens sur un rayon assez peu étendu et, au début du moins, les revenus en suffirent à l'entretien des religieux.

La première nécessité pour les Bénédictins était d'acquérir une demeure à Nancy et d'y construire une église. Ils furent secondés dans cette tâche par le duc Henri II. Dès 1615, celui-ci leur avait donné un terrain dans la Ville-Neuve à l'extrémité de la rue des Artisans (*Clodion*). Les religieux achetèrent de leur côté une série de maisonnettes d'aspect

(1) Recueil cité.

(2) Voir le cartulaire du prieuré de Belval. H. 32. Cf. H. 33.

(3) Canton de Châtel-sur-Moselle.

(4) Les dîmes sont les droits qu'on levait sur les légumes, le chanvre, etc.

(5) Même canton. Ils avaient droit de nomination du curé de Damas.

assez misérable qui se trouvaient des deux côtés de la rue Notre-Dame (1); ils acquirent aussi à un prix assez fort un vaste jardin (2); ils firent enfermer tout cet espace par un mur, très laid et très élevé; ce mur coupa les rues Notre-Dame et des Artisans, si bien que ces voies, au lieu d'aboutir au rempart, se terminèrent désormais en cul-de-sac. La ville de Nancy, qui était déjà irritée de la fondation d'un nouveau couvent, fit opposition à cette construction, qui enlevait à la cité de Charles III son ordonnance et sa symétrie. Mais elle fut déboutée par arrêt du Conseil du 20 décembre 1624, au début du règne de Charles IV (3).

Déjà les religieux avaient commencé à bâtir; ils avaient élevé une petite chapelle provisionnelle qui reçut le titre de Sainte-Croix, jadis porté par le prieuré de Belval; longtemps on voyait sur une maison à l'extrémité de la rue de Grève une croix entourée d'une couronne d'épines, c'était l'emplacement de la chapelle primitive (4). Puis, ils s'étaient installés dans les plus belles de ces maisons qu'ils avaient achetées, en attendant que le moment fût venu de construire leur couvent.

Pour toutes ces acquisitions, les Bénédictins avaient dépensé de grandes sommes et, pourtant, ils continuaient

(1) Tous les contrats d'acquisition de ces maisons ont été conservés A. D. H. 19. Ils vont de 1617 à 1622. Un peu plus tard, en 1627, les Bénédictins achetèrent des immeubles sur la rue des Ponts où ils construisirent leur église définitive. Parmi ces acquisitions, signalons celle sur Elisabeth Langlois d'une maison formant quart sur la rue de Grève (*Charles-III*) et la rue Notre-Dame, pour 1000 livres (3 octobre 1618).

(2) Chanoine de la Primatiale de 1619, contemporain de ces faits, dans DOM CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. II, col. 70.

(3) Additions du libraire NICOLAS au chanoine de 1629, dans DOM CALMET, *l. c.*, t. II, col. 103.

(4) LIONNOIS, t. III, p. 4. L'église était en dehors de l'enceinte du couvent et ouverte au public; quand elle fut désaffectée, les Bénédictins en firent une demeure qu'ils louèrent; on continua de l'appeler la Vieille-Église.

de vivre avec les revenus du prieuré de Belval et avec les dons qui leur étaient faits. Les maisons bénédictines de Lorraine ne s'empresaient point de leur assurer les deux cents ducats dont il était question dans la bulle de Paul V. Cependant, en 1625, il fut question d'unir au monastère de Nancy la mense abbatiale de Longeville (1); l'abbé dom François Thierry était décidé à faire la cession, et une bulle d'Urbain VIII du 7 août l'approuva. Mais il y eut un malentendu. Dans la bulle il était question à la fois de la mense abbatiale et de la mense conventuelle; et si les Bénédictins consentaient à ce que l'abbé se dépouillât, ils entendaient maintenir leur maison de Longeville. Le projet n'eut aucune suite; et bientôt l'abbé Thierry résigna en faveur de son neveu, M. de Sainte-Catherine (2).

Heureusement, les religieux de Nancy trouvèrent un puissant protecteur. C'était Henri de Lorraine, fils naturel du duc Henri II, dit de Bainville-aux-Miroirs, légitimé le 10 janvier 1605. Il était entré dans les ordres, avait reçu en commande les abbayes de Saint-Mihiel, de Bouzonville, de Saint-Pierremont. Très riche, il sut se montrer très généreux. Il voulut habiter à côté des Bénédictins de Nancy; son père Henri II lui avait cédé, le 7 septembre 1621, une demeure spacieuse sise au coin de la rue Devant (*de la Source*) et des Etuves (*de la Charité*) et que lui-même avait acquise, le 23 août précédent, de Henri de Beauvau, conseiller d'État et grand gruyer de Lorraine (3); mais

(1) Longeville-lès-Saint-Avold, aujourd'hui au canton de Fauquemont, Lorraine annexée.

(2) Libraire NICOLAS dans dom CALMET, *l. c.*

(3) Nous publions la charte de donation de Henri II à son fils, d'après l'original H. 49, parce qu'elle est intéressante pour la topographie de Nancy: « Henry, par la grâce de Dieu duc de Lorraine, marchis, duc de Calabre, Bar, Gueldres, marquis de Pont-à-Mousson, Nomeny, comte de Provence, Vaudémont, Blâmont, Zutphen, etc. A tous ceux qui verront les présentes salut. Ayant mis en favorable considération ce qui vous a esté représenté par nostre très cher fils naturel l'abbé de Saint-Mihel de la difficulté qu'il a de trouver quelque maison commode en ce lieu de Nancy pour y continuer sa résidence ordinaire et s'ac-

l'abbé de Saint-Mihiel la troqua, encore le 3 novembre de la même année, contre une maison rue Neuve (*de la Hache*), à côté du rempart, près des Bénédictins. Et il n'avait qu'une pensée : faire la charité aux religieux (1) et élever pour eux une superbe église rue des Ponts, sur un terrain qui formait hache avec le couvent. Elle devait être bâtie sur le modèle de celle des Incurables de Rome, et l'un des Drouin — il s'agit selon toute apparence de Siméon (2) — fut envoyé dans la Ville-Éternelle pour prendre les dimensions de ce sanctuaire et s'inspirer de son architecture. Aussitôt après son retour, on jeta les fondements de la nouvelle église, dont la première pierre fut posée le 2 juillet 1626 par Antoine de Lenoncourt, primat de Lorraine; deux tours devaient en orner les façades; dans l'une on

quitter de l'assiduité qu'il doit près nostre persounne pour nous y servir à toutes occasions, estant mesmes presentement obligé de se pourvoir d'autre logement pour estre le temps du louage de la maison où il demeure expiré, Sçavoir faisons que pour le contentement que nous avons des bons devoirs et comportemens de nostre dit fils et desirans luy pourvoir de quelque demeure propre et certaine pour d'autant le soulager de l'incommodité que peut apporter le changement de diverses maisons, nous pour ces causes et autres bonnes à ce nous mouvantes, avons desclaré et desclarons par cestes avoir donné, cédé et transporté, donnons, cédon et transportons pour nous et nos successeurs duz par donation entre vifs, pure et irrevocable, à nostredit fils l'abbé de Saint-Mihel la maison par nous acquestée de nostre trèscher et féal conseiller d'Etat et grand gruyer de Lorraine, le S^r de Beauvau, située en ce lieu de Nancy en la rue Devant, entre la rue des Estuves d'une part et Jean Lambert, tailleur d'habits, d'autre, avec les escureries en deppendantes au contenu du contrat qui en a esté fait et passé par devant nostre trèscher et féal conseiller secretaire en nostre conseil et tabellion general en nostre duché de Lorraine, Jean Vignolles, le vingt-troisième jour d'aoust dernier, pour jouyr dela dite maison et ses deppendances par nostredit fils et ses ayans cause en tous droitz de propriété... Données en nostre ville de Nancy, le septième jour de septembre mil six centz vingt un. »

(1) Le 22 mai 1624, Claude Jacquot, contrôleur en la monnaie de Lorraine, et Agnès d'Acraignes, sa femme, reconnurent devoir à Henri de Lorraine une somme de 10,000 francs, monnaie du pays, pour laquelle ils engagèrent tous leurs biens, promettant de payer un intérêt de 7 0/0. L'abbé de Saint-Mihiel céda cette créance aux Bénédictins de Nancy. H. 18.

(2) HENRI LEPAGE, *Une famille de sculpteurs lorrains*, dans les *M. S. A. L.*, 1863, p. 73.

plaça un médaillon du duc Charles IV; dans l'autre une lame de cuivre portant l'inscription commémorative (1).

(A suivre).

CHR. PFISTER.

Armoiries du roi René (2).

Il ne faudrait pas donner à penser que les historiens provinciaux se laissent toujours devancer par les Parisiens, même quand il s'agit d'un savant éminent et estimé comme M. le comte Paul Durrieu, qui était le président de la Société des Antiquaires de France lors de la solennelle célébration du centenaire de cette célèbre compagnie, et qui récemment a été élu membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres (3).

Plus d'une fois, j'ai appelé l'attention sur les variations des armoiries et sur les multiples emblèmes du roi René, en montrant leur importance pour dater les monuments de ce règne, qui s'est étendu sur des pays si divers, et en m'attachant à prouver que A. Lecoy de la Marche avait eu tort de ne pas s'arrêter assez sur ce sujet.

Je l'ai fait notamment en 1896, à propos de la « souche »

(1) Elle est publiée par LIONNOIS, I. III, p. 6. « D. O. M. et immaculatæ Virgini MARIÆ Henricus a Lotharingia, Sancti Michaelis de Sancto Michaelē, Sanctæ Crucis de Bozonisvilla et Sancti Petri ad Montem Abbas commendatarius perpetuus, templum hoc anno jubilei II, Urbano VIII P. M., Carolo IV duce, episcopo Tullensi Nicolao a Lotharingia, sexto monas Julii Deiparæ Virgini sacravit MDCXXI. »

(2) Cette communication se rapporte à une note qui a paru dans la Bibliographie du dernier n° du *Bulletin*, p. 69.

(3) C'est M. Durrieu qui possède le seul exemplaire signalé du plus ancien missel imprimé du diocèse de Toul qui soit connu (1492) ; cf. *J. S. A. L.*, 1896, p. 4-10.

et de l'orange (1), et l'année suivante, à propos du chapelet (2).

Dès 1880, j'avais incidemment indiqué les transformations successives de l'écu de René. Tout d'abord, ses sceaux administratifs et ses monnaies pour la Lorraine et le Barrois offrent un *écartelé d'Anjou et de Bar, et, sur le tout, de Lorraine*. Vers 1435, héritier de Jeanne II d'Anjou, il adopte les écus des trois royaumes sur lesquels il affiche des prétentions, et porte : *coupé d'un, parti de deux, formant six quartiers* ; les supérieurs de Hongrie, de Naples et de Jérusalem, les inférieurs d'Anjou, de Bar et de Lorraine. Après la mort de sa femme Isabelle, duchesse de Lorraine, et l'abandon qu'il fait de cet état à leur fils aîné (1453), il supprime le 6^e quartier. Enfin, à la suite de son élection au trône d'Aragon, vers 1466, il place les armes de ce royaume en cœur des siennes.

Les recherches de M. Durrieu seront sans doute beaucoup plus complètes et pourront profiter de nombreux travaux qui ont paru depuis 1880 ; peut-être s'occupera-t-il aussi des ornements extérieurs : je crois qu'ils ont beaucoup varié suivant les circonstances et la fantaisie du prince ou celle des artistes qu'il employait ; j'ai expliqué que la tête d'autruche qu'il porte en cimier dans l'*Armorial équestre* de la Bibliothèque de l'Arsenal n'est autre que le cimier de Hongrie (3). — Il sera très intéressant de faire connaître les résultats du travail que prépare un maître autorisé.

L. GERMAIN.

(1) *La souche et l'orange, emblèmes du roi René* ; Caen, 1896 (extr. du *Bulletin monumental*).

(2) *Le chapelet, emblème du roi René* ; Nancy, 1897 (extr. des *M. S. A. L.*).

(3) *Annales de l'Est*, 1893, p. 322. — Sur la couverture d'un livre publié en Provence, j'ai vu mettre en cimier des armes de René une chauve-souris : c'est le cimier, peu connu, des armes d'Aragon, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte à Barcelone.

BIBLIOGRAPHIE

Le nom de Jeanna d'Arc.

Dans le *Journal des Débats* du 12 avril, M. Germain Lefèvre-Pontalis explique que le nom de la Pucelle est écrit *d'Ay* ou *Day* dans les documents contemporains, et devait donc être prononcé ainsi par tous ceux qui le portaient. Il donne en outre comme possible que la famille d'Arc soit originaire d'Art-sur-Meurthe, dont le nom s'écrivait *Airc* et devait se prononcer *Ai*. Si ceci était vérifié, l'origine lorraine de Jeanne ne pourrait plus être contestée. Avis aux chercheurs lorrains.

* * *

Société de géographie de l'Est.

Dans le *Bulletin* de cette Société pour 1907, sous le titre *Promenades aux environs de Nancy*, M. Pfister parle de Custines, des chartreuses de Sainte-Anne et de Bosserville et des personnages de notre histoire que ces localités nous rappellent, entre autres Charles IV, Melchior de La Vallée, André Des Bordes. Puis il commence des *Promenades à travers Nancy*, en faisant l'historique de deux des couvents de la rue des Quatre-Églises, ceux des Carmélites et des Tiercelines. Des gravures et plans sont joints à ces études.

Signalons encore dans ce volume, quoiqu'elle soit purement géographique, une note de M. Auerbach sur *Le régime de la Moselle*.

DONS AU MUSÉE LORRAIN

SECTION I.

Par le comte Jules Beaupré : Environ 1,300 pièces, comprenant des pointes de flèches, de dards, des haches, des

grattoirs, perçoirs, écorchoirs, racloirs, broyeurs, perceurs, meules, polissoirs, etc., les uns en quartzites, grès, silex, etc., les autres en métal, des fragments de poteries.

Ces objets remontent aux époques de la pierre, du bronze et du fer. Toutes ces pièces sont d'origine lorraine bien déterminée, et ont été recueillies en place par le donateur.

Une urne gallo-romaine trouvée à Scarpone en 1843.

Un moule à poteries trouvé à la Madeleine près de Saint-Nicolas, vers la même époque.

Une poterie franque trouvée à Dombasle.

Une fibule gallo-romaine trouvée à Clayeures.

Une fibule, trouvée aux environs de Bayon.

Un style trouvé à Grand.

— M. Georges Goury : Une fusaïole trouvée au camp d'Afrique.

— M. Auguste Pierson, adjudant en retraite, agent d'assurances : Une hache polie en silex.

SECTION II.

Par le comte J. Beaupré : 32 monnaies gauloises, la plupart de provenance régionale.

— M. Aug. Pierson : une monnaie romaine en bronze.

SECTION III.

Par M. Charles Sadoul : Moulin à épices. Art populaire lorrain (xviii^e siècle).

— M. Aug. Pierson : Balance à peser les monnaies avec la série de poids (xvii^e siècle).

— M^{lle} Philippine Jung : Croix de la Légion d'honneur, médaille de Sainte-Hélène et son brevet, ayant appartenu à Jean-Jacques Jung, lieutenant au 4^e chasseurs à cheval, né en 1785, décoré au passage de la Bérésina, mort à Nancy en 1874.

— M. Roumestan, directeur de la mine de Ludres (intermédiaire du comte J. Beaupré) : Grand vase en terre

cuite (xv^e siècle) trouvé dans une galerie des mines de Ludres.

— M. le Maire de la Ville de Nancy : Biscaten trouvé le 5 novembre 1906, dans les fouilles de l'égout de la rue du Bastion, aux abords du boulevard Charles V.

— M. Vuillaume, négociant : Deux taques de cheminée provenant de la maison n^o 4 de la place Saint-Epvre : l'une aux armes du duc Charles III ; l'autre ornée d'un cœur enflammé et percé d'une flèche.

— le comte J. Beaupré : Éperon en fer à large molette (xvii^e siècle), trouvé dans la grotte du Géant, près Villey-le-Sec.

Carreau d'arbalète trouvé dans les ruines du château de Foug.

Serrure à trois pènes (travail allemand, xviii^e siècle).

Petit ange en argent doré, provenant d'une pièce d'orfèvrerie religieuse (xiii^e siècle).

SECTION IV.

Par la comtesse E. Beaupré, née Viard : Lettre autographe du maréchal Duroc, duc de Frioul, grand maréchal du palais impérial, à son ami le baron Viard.

— M. Aug. Pierson : Affiche-monitoire du curé de la paroisse Saint-Sébastien à Nancy, pour rechercher les auteurs d'un assassinat.

ACQUISITION

SECTION IV.

Rouleau de parchemin de 3^m55 de long sur 0^m50 de large contenant une sentence du bailliage de Vitry, en date du 13 janvier 1568, n. st., pour l'abbaye Saint-Epvre-les-Toul.

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 5. — MAI 1908.

Procès-verbal de la Séance du 10 avril 1908.

PRÉSIDENTE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le comte Jules Beaupré par laquelle notre confrère déclare donner au Musée ses collections préhistorique, gallo-romaine et franque, d'origine lorraine, et cela à la seule condition de toujours conserver le classement par stations. M. le Président se fait l'interprète de la Société en adressant de sincères remerciements au zélé et dévoué conservateur.

Le Bureau trouve qu'il serait temps d'organiser quelques excursions ; la Commission nommée à cet effet aura donc à se réunir. Les membres de la Société qui désireraient recevoir des convocations individuelles sont priés d'en faire la demande au secrétaire annuel.

Il est donné avis à M. Robert Parisot, présent à la séance, de la décision prise par le Bureau dans sa dernière réu-

nion : convoquer à l'occasion de l'Exposition tous les membres de la Société à une assemblée plénière et inviter les Sociétés françaises voisines à s'y faire représenter par des délégués. M. Pfister fait savoir que M. le Recteur a l'intention de réunir les Sociétés savantes à la même époque ; notre Société pourrait prendre part à cette assemblée.

M. R. Xardel a adressé ses remerciements à l'occasion de son admission comme membre titulaire.

Nécrologie.

M. le Président rappelle en quelques mots la perte faite par la Société en la personne de M. Léopold Quintard, l'un de ses présidents honoraires, membre depuis 1862, secrétaire-adjoint de 1869 à 1883, puis vice-président de 1888 à 1899, époque à laquelle il fut élevé à la présidence qu'il conserva jusqu'à ces derniers temps. Dans sa dernière séance la Société lui avait décerné l'honorariat. Il avait souvent collaboré à nos publications.

M. le Président donne aussi avis du décès de M. Maurice Chevalier, directeur de la Compagnie d'assurances *La Nationale*.

Admissions.

MM. Charles Etienne, Robert Cohen, Henri Brun, Victor Vagner, Jean Lambert, Joseph Dory, Eugène Claudin, Victor George, Charles Cartier-Bresson, Joachim, Henri de Conigliano, Charles Donders, Robert Deubel, Henri Claude, Ganzinotty, Hammer et Alfred Krug sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. le général Pau, commandant le 20^e Corps d'armée, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain ; Raymond Poincaré,

ancien ministre de l'Instruction publique et des Finances, sénateur de la Meuse, 26, avenue des Champs-Élysées, Paris, par les mêmes ; le général **Langlois**, sénateur de Meurthe-et-Moselle, 185, rue de Vaugirard, Paris, par les mêmes ; le docteur **Chapuis**, député de Meurthe-et-Moselle, questeur de la Chambre, Palais-Bourbon, Paris, par les mêmes ; **Fayelle**, député des Vosges, 15, rue de Phalsbourg, Paris, par les mêmes ; Jean **Grillon**, député de Meurthe-et-Moselle, 3 bis, rue Rosa-Bonheur, Paris, par MM. Charles Sadoul, Pierre Boyé et Georges Goury ; René **Grosdidier**, député de la Meuse, maire de Commercy, 13, rue de Strasbourg, Paris, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain ; Albert **Lebrun**, député, président du Conseil général de Meurthe-et-Moselle, 35, boulevard Raspail, Paris, par les mêmes ; Louis **Marin**, député de Meurthe-et-Moselle, 13, avenue de l'Observatoire, Paris, par les mêmes ; **Furby**, procureur général à la Cour d'appel de Nancy, 28, Faubourg Saint-Jean, par MM. le docteur Zilgien, Paul Perdrizet et Pierre Boyé ; **Gillet**, conseiller à la Cour d'appel de Nancy, 2, rue Girardet, par MM. René Martz, Luxer et Edgard Gégout ; Charles **Dessez**, inspecteur d'Académie, 5, cours Léopold, par MM. Justin Favier, Emile Mellier et Pierre Boyé ; le docteur Henri **Aimé**, 42-44, rue Saint-Dizier, par MM. Charles Sadoul, Pierre-Eugène Masson et Pierre Boyé ; Gustave **Imhaus**, imprimeur-éditeur, 36, avenue de la Garenne, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Charles Sadoul ; **Steinheil**, imprimeur-éditeur, 7, rue des Glacis, par les mêmes ; Jules **Frœhlich**, chef de service à la maison Berger-Levrault, 38, rue Sellier, par les mêmes ; **Lambert**, avoué au Tribunal, 21, rue Saint-Dizier, par MM. Georges Goury, Bullier et Louis Lespine ; Léon **Pireyre**, rédacteur à l'*Est Républicain*, à Malzéville, par MM. Julien Knecht, Léon Bernardin et Marcel Knecht ; l'abbé **Kalbach**, curé de Villers-sous-Prény, par MM. le comte Jules Beaupré,

l'abbé Eugène Martin et Pierre Boyé ; Pierre **Puton**, substitut du procureur de la République à Lure, par MM. Justin Favier, Paul Chenut et Charles Sadoul ; Aimé **Boulvain**, directeur des usines Solvay à Dombasle-sur-Meurthe, par MM. le docteur Zilgien, Paul Perdrizet et Pierre Boyé ; Léon **Malgras** (René d'Avril), directeur du *Couarail*, 63, rue Pasteur, par MM. Léon Germain, Marcel Knecht et Charles Sadoul ; Germain **Mathieu**, 24, rue Saint-Michel, par MM. Albert de Novital, Joseph Berthelin de Doulevant et François Berlet ; Jean **Baudesson**, avocat à la Cour, par les mêmes ; Emile **Aertz**, notaire, 31, rue des Carmes, par MM. Pierre Boyé, Georges Goury et Charles Sadoul ; Léon **Cloud**, ancien notaire, 3, rue Grandville, par MM. Paul Thouvenin, Justin Favier et le docteur Zilgien ; Georges **Garnier**, avocat, 8, rue Isabey, par MM. Léon Bernardin, Marcel Knecht et Charles Sadoul ; Auguste **Kind**, villa du Sapin, par MM. Charles Sadoul, René Wiéner et Pierre Boyé ; Charles **Louis**, notaire à Thiaucourt, par MM. Charles Sadoul, Pierre Colleson et Justin Favier ; Mathias **Schiff**, artiste-peintre, 5, rue du Faubourg Stanislas, par MM. Emile Duvernoy, le comte Jules Beaupré et Lucien Wiéner ; Charles **Masson**, 8, rue Mazagran, par MM. Pierre Boyé, le comte Jules Beaupré et Georges Goury ; Emile **Chénin** (Moselly), professeur au Lycée, 36, rue de la République, Orléans, par MM. Charles Sadoul, Georges Chepfer et René Perrout ; Victor **Prouvé**, président de l'Ecole de Nancy, 6, avenue de la Garenne, par MM. Charles Sadoul, René Wiéner et Pierre Boyé ; François **Maurice**, négociant, 47, rue des Carmes, par MM. A. Poirot, le comte Jules Beaupré et Georges Goury.

Rapport de la Commission des finances.

M. Charles Guyot donne lecture du rapport qu'il présente au nom de la Commission des finances. Les conclusions

de ce rapport, approuvant les comptes de l'exercice 1907, sont mises aux voix et adoptées.

Ouvrages offerts à la Société.

La Forêt communale de Toul de son origine à nos jours, par Paul MARTIN, avril 1908, in-4 de 22 p., 2 fig. dans le texte, 2 plans, un tableau et une planche hors texte.

Les lettres de cachet en Lorraine au XVIII^e siècle, par Emile DUVERNOY, Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de 18 p. (Extrait de la *Revue des Etudes historiques*, nov.-déc. 1907).

Les signatures ouvrières en quatre de chiffre, par Antoine SABATIER, Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1908, gr. in-8 de 14 p. (Extrait du *Bulletin* de la Société archéologique, historique et artististique *Le Vieux Papier*, mars 1908), 1 fac-simile de signature.

Lectures.

M. Pfister donne lecture de son travail sur *le Pricuré bénédictin de Sainte-Croix et l'abbaye Saint-Léopold de Nancy*, travail destiné au *Bulletin*.

RAPPORT FAIT AU NOM DE LA COMMISSION DES FINANCES POUR L'ANNÉE 1907.

MESSIEURS,

Votre Commission s'est réunie le 27 mars 1908 ; elle a examiné les comptes de votre trésorier, M. Knecht, et elle m'a chargé de vous exposer comme il suit les résultats de sa vérification.

Pour la Société, les divers éléments de recettes et de dépenses sont les suivants :

Recettes.

Cotisations perçues.	3.796 »
Vente de livres	134 10
Publicité du Bulletin	100 »
Arrérages de rentes sur l'État	259 50
Versements de membres perpétuels	600 »
Intérêts des sommes en banque.	25 »
TOTAL des recettes de l'Exercice	<u>4.914 60</u>

Dépenses.

Impressions	Mémoires. 2.088 70 Bulletin 1.042 60 Divers. 83 50	3.214 80
Planches et illustrations		530 10
Achat de rente 3 % (membres perpétuels).		581 45
Recouvrements, correspondances, écritures et frais divers.		<u>267 60</u>
TOTAL des dépenses de l'Exercice		<u>4.593 95</u>

L'excédent des recettes sur les dépenses est ainsi de 310 fr. 65. La situation financière est donc satisfaisante. Toutefois nous devons constater que la diminution du nombre de nos membres, déjà signalée dans les comptes précédents, s'est encore accentuée dans le courant de cette année. Le nombre des membres payant une cotisation n'est plus que de 442, dont 286 abonnés au Bulletin mensuel, et 156 recevant les Mémoires seulement. Nous avons, il est vrai, augmenté de trois nouveaux noms la liste de nos membres perpétuels : leur nombre est de 35, dont 16 décédés.

Quant au Musée, l'élément le plus intéressant des recettes, avec les subventions de la Ville et du Département, consiste dans le droit d'entrée, perçu pour la troisième fois cette année, et qui se maintient à peu près au même chiffre que les années précédentes. Nous pouvons par ce moyen doter suffisamment nos différents services. Nous prévoyons même pour cet exercice l'édition d'un Guide du Musée, qui a été récemment décidée et dont la dépense sera facilement soldée par nos recettes ordinaires.

Il importe de signaler aussi la subvention exceptionnelle de 300 fr. accordée par le Ministère pour encourager les fouilles que dirige avec tant de compétence notre confrère M. le Comte Beaupré. Nous sommes en mesure d'allouer pour cet objet à la Commission spéciale tous les fonds qui lui seront nécessaires.

Nous ne nous laissons pas d'espérer pour un avenir prochain la prise de possession des terrains occupés par l'Ecole des Beaux-Arts qui nous permettront de donner plus d'extension à notre Musée. A ce moment nous nous attendons à de fortes dépenses, et c'est dans cette prévision que nous nous efforçons de vous préparer de bonnes finances pour faire face aux nécessités futures. Espérons aussi qu'alors les appuis officiels et les généreux concours ne nous feront pas défaut.

Votre Commission me charge enfin de vous proposer de voter des remerciements à notre dévoué trésorier M. Knecht, qui n'épargne ni son temps ni sa peine pour l'administration de vos finances et dont les comptes sont toujours présentés avec une clarté qui rend la vérification très facile.

Ch. GUYOT.

MÉMOIRES

La mort du duc Charles III, 14 mai 1608.

Le 14 mai de la présente année ramène le 300^e anniversaire de la mort du duc Charles III, surnommé le Grand, l'un des souverains les plus remarquables que la Lorraine ait eus, qui fit surtout beaucoup pour Nancy en créant la ville neuve. Il a semblé que le *Bulletin* pourrait avec à propos commémorer cet anniversaire en reproduisant une planche contemporaine qui représente le prince sur son lit de mort. Aucun portrait de Charles III n'a du reste été jusqu'à présent inséré dans les diverses publications de notre Société, et nos confrères seront sans doute bien aises de trouver ici son image. Il n'a que 65 ans, et la figure est encore jeune ; il est étendu les mains jointes sur un lit de parade, enveloppé du manteau d'hermine, la couronne ducale sur la tête que surmonte un dais. A sa gauche, un personnage assez singulier tient d'une main une corne d'abondance, de l'autre deux livres. Tout autour, les neuf muses, dans une attitude éplorée, apportent chacune une couronne, marquant ainsi la protection éclairée dont le défunt prince avait favorisé les lettres et les arts.

Cette belle planche sert de frontispice à une sorte d'éloge funèbre de Charles III, qui fut composé aussitôt après sa mort par Charles Lepois, doyen de la Faculté de médecine de Pont-à-Mousson, né à Nancy en 1563, mort en 1633, fils de Nicolas Lepois, et neveu d'Antoine Lepois. Le livre est écrit en latin, avec introduction d'un mot grec dans le titre : *Caroli III... makarismos* (béatitude). C'est un volume in-4 de 261 pages, qui a été imprimé en 1609 à Pont-à-Mousson chez Jacques Garnich. Il est décrit par Beaupré



CHARLES III SUR SON LIT DE MORT

dans ses *Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine*, Nancy, 1845, in-8, p. 257 ; le frontispice a été reproduit par M. Favier à la planche 78 de son *Trésor du bibliophile lorrain*, Nancy, Sidot, 1889, in-4.

La gravure n'est pas signée : Noël, dans son *Catalogue raisonné des collections lorraines*, n° 2123, l'attribue à Bellange, sans dire pourquoi. Beaupré, dans l'ouvrage que nous venons de citer, en fait honneur à un autre artiste lorrain, Alexandre Vallée, bien moins connu, et sur lequel on ne trouve dans la *Bibliothèque lorraine* de dom Calmet, col. 973, que cinq lignes insignifiantes. Vallée n'en était pas moins un graveur de mérite : en 1593, il avait exécuté un tableau généalogique de la maison de Lorraine depuis Charlemagne jusqu'à Charles III (1), destiné sans doute à faire valoir devant les Etats de la Ligue les prétentions du duc lorrain à la couronne de France ; en 1605, il avait fait le frontispice du *Discours des choses advenues en Lorraine, depuis le décès du duc Nicolas, jusques à celui du duc René*, discours dont l'auteur est le célèbre procureur général de Lorraine, Nicolas Remy (2) ; en 1610, il composera partie des gravures du *Voyage du roi à Metz*, publié aux frais de cette ville (3). Le concours qu'il a donné à des œuvres aussi officielles rend assez vraisemblable que Charles Lepois se soit adressé à lui pour illustrer son panégyrique.

(1) Arch. de M.-et-M., B. 1234, fol. 269 v°. — Voici les deux articles de ce compte du trésorier général de Lorraine, relatifs à ce tableau :

A maistre Jean Comtesse, peintre demeurant en ce lieu, la somme de douze escus sol, revenant à cinquante sept frans, que Son Altesse luy a donné et octroyé en considération des peines, salaires et vacations qu'il a faict à travailler de son estat à peindre une nouvelle table de la généalogie de la maison de Sadiete Altesse depuis Charlemagne jusques à présent, nouvellement mise en lumière.

A Alexandre Vallée, graveur, la somme de vingt six escus sol, revenant à cent vingt trois frans six gros, que Son Altesse luy a donné et octroyé pour avoir gravé ladicte table de généalogie.

(2) NOEL, *Catalogue*, n° 28.

(3) *Ibid.*, n° 1399.

Son art lui avait assuré une certaine aisance, car nous voyons qu'il possédait une maison dans la ville neuve de Nancy, à côté du collège des jésuites (1). C'est sans doute après avoir comparé la planche du *Makarismos* à des œuvres signées d'Alexandre Vallée, que Beaupré a cru y reconnaître le style de ce graveur, et on ne peut qu'adopter, jusqu'à plus ample informé, l'avis ou plutôt la conjecture d'un juge aussi compétent.

E. DUVERNOY.

Le prieuré bénédictin de Sainte-Croix et l'abbaye Saint-Léopold de Nancy.

(Suite).

On continua de travailler à l'église, quand tout à coup une catastrophe frappa les religieux. Le 24 novembre 1626 mourut le jeune abbé Henri (2). Il s'était montré très dévôt à la fin de sa vie ; sur les conseils de Charles d'Urre de Thessières, seigneur de Commercy, il avait même voulu embrasser la vie religieuse (3). Son corps fut porté dans l'église abbatiale de Saint-Mihiel, où lui fut élevé un superbe monument ; son cœur resta dans la chapelle provisionnelle du monastère de Nancy. Le prince avait testé en faveur des Bénédictins ; mais la succession provoqua tant de procès que les religieux n'en tirèrent qu'un bénéfice médiocre.

(1) Arch. de M.-et-M., G. 700.

(2) DOM CALMET, t. I, col. CLXXXIV. Dans l'église des Bénédictins, on lisait à tort sur un caveau de pierre la date du 11 juillet 1626. LIONNOIS, t. III, p. 12.

(3) Sur ce personnage, voir la biographie de Charles DE GONDRECOURT que nous citons plus loin et DUMONT, *Histoire de Commercy*, t. II, p. 17-58.

Ils furent dès lors obligés de renoncer à la construction de l'église, dont les fondations avaient déjà absorbé 20.000 francs barrois. Les travaux demeurèrent interrompus, comme ceux de la Primatiale, et il fallut attendre près de 70 ans, pour qu'ils fussent repris. Cependant, en 1627, les religieux purent achever la construction de leur monastère. Ils élevèrent le grand corps de logis ayant vue sur un jardin à l'est, une cour à l'ouest (1); ils auraient voulu que le président de la congrégation de Saint-Vanne se fixât à Nancy, et ils désiraient offrir l'hospitalité à tous les Bénédictins que leurs affaires appelleraient dans la capitale.

Survinrent bientôt les grands malheurs de la Lorraine qui arrêtaient les progrès des religieux. Pourtant, même en ces jours néfastes, ils trouvèrent occasion de rendre service à la ville. Les jésuites, ne touchant plus aucune rétribution de l'Hôtel-de-Ville, avaient fermé les classes de leur collège; les Bénédictins consentirent à instruire la jeunesse et ils s'acquittèrent fort bien de cette tâche de 1648 à 1651. La ville les remercia vivement de leur zèle, qu'elle reconnut publiquement; pour marquer sa gratitude, elle leur accorda un filet d'eau qui alimenta la fontaine de leur cour (2).

Il n'y a aucun autre événement à signaler dans l'histoire du monastère nancéen, sinon que ses religieux furent assez souvent accusés de jansénisme et que, le 18 juillet 1632, Jean Midot, vicaire général de Toul, leur dut donner un certificat d'orthodoxie (3). Souvent, à cause du malheur des temps, le nombre des religieux était réduit à trois, cinq ou sept (4), et à leur tête se trouvait, au lieu d'un prier,

(1) Librairie NICOLAS, dans DOM CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. II.

(2) NICOLAS dans DOM CALMET, l. c.

(3) Il a été publié par LIONNOIS, t. III, p. 7.

(4) L'intendant de Vaubourg des Marêts mentionne sept religieux en 1697. *Mémoire concernant les états de Lorraine et du Barrois*, p. 50.

un simple sous-prieur ; nous donnons la liste de ces supérieurs (1), parmi lesquels nous relevons les noms de Charles de Gondrecourt, auteur d'une biographie de Charles d'Urre, seigneur de Commercy (2), et celui d'Hyacinthe Alliot, plus tard, abbé de Moyenmoutier, et l'un des correspondants ordinaires de Mabillon (3).

Avec le retour de Léopold dans ses États héréditaires, la maison va jeter un nouvel éclat. On songea avant tout à augmenter ses revenus et à donner son plein effet à la bulle de Paul V. On proposa de transférer à Nancy la mense abbatiale de Senones. Dom Pierre Alliot, qui la possédait, y avait donné son consentement ; mais le dessein n'aboutit pas. Et l'on en revint à l'idée de demander à chaque abbaye de Lorraine de se dessaisir d'une partie de ses biens en faveur de la maison nancéienne.

Léopold, qui désirait posséder à Nancy une abbaye des quatre ordres rentés (Bénédictins, Chanoines réguliers, Prémontrés et Cisterciens) ne cessait de rappeler aux reli-

(1) Voici la liste des prieurs du monastère de Nancy jusqu'au XVIII^e siècle. Dom Bernard Peterlot commença la communauté ; il resta prieur jusqu'en 1624. Dom Emilien Saleur (1624) ; dom Hidulphe Jobart (1625-1627), dom Claude François (1628). En 1629 et 1630, la charge est vacante. Dom Humbert Rollet (1631-1632). Suit une période d'anarchie. Dom Claude Cachet (1644), dom Humbert Finot (1645), dom Clément Dulot (1646), dom Romain Henri (1647-1650), dom Eloy l'Ecuyer, avec le titre de sous-prieur, parce qu'il n'y avait plus que trois religieux à Nancy ; dom Nicolas Boquart (1652-1655), dom Robert des Gabetz (1654), dom Athanase Maupois (1655), dom Barthelemy Claudon (1656), dom Alexandre Moy (1657-1660), dom Charles de Gondrecourt (1660-1664), dom Hyacinthe Alliot avec le titre de sous-prieur (1665), dom Antoine Lebègue (1666-1667), dom Hilarion de Bar (1668-1669), dom Hyacinthe Alliot (1670-1675), dom Gabriel Maillet (1676-1681), dom Gabriel Castellan (1682-1683), dom Gabriel Maillet (1684-1688), dom Joseph Baudinot (1689-1691), dom Placide Beaufort (1692), dom Gabriel Maillet (1693-1696), dom Joseph Baudinot (1697), dom Gabriel Maillet (1698-1699), dom Humbert Belhomme (1700) ; celui-ci reçoit en 1701 le titre d'abbé.

(2) L'ouvrage fut imprimé à Toul en 1690 et Charles de Gondrecourt était mort le 16 janvier 1678. Voir DOM CALMET, *Bibliothèque lorraine*, col. 426.

(3) DOM CALMET, *Bibliothèque lorraine*, col. 38. En général, dom Calmet insiste sur les membres de la congrégation de Saint-Vanne.

gieux les termes de la bulle de fondation. Il fit si bien que, sur la requête du procureur général de la congrégation, dom Humbert Belhomme, les abbés et prieurs lorrains se réunirent à Luxeuil, et chacun se décida à un sacrifice pour le monastère de Nancy. Il fut même résolu qu'ils lui abandonneraient des revenus non pas seulement pour 200 ducats, mais, comme le pouvoir de l'argent avait diminué, pour 400 ducats. En échange, ils demandèrent au duc d'ériger en abbaye la maison de Nancy qui était simple prieuré, ainsi que le permettait la bulle pontificale, et ils le prièrent de permettre que la nouvelle abbaye fût placée sous l'invocation de saint Léopold, « afin, disaient-ils, de servir d'un témoignage public et d'un monument à la postérité de la profonde vénération, de la haute estime et de l'attachement inviolable que les religieux ont pour V. A. R., dont le nom et le souvenir leur sera toujours extrêmement cher. » Le 10 décembre 1701, le duc accéda à cette demande ; et, le 24 janvier 1702, la Cour souveraine enregistra les lettres patentes. Elle stipula seulement qu'on ne pourra élire aucun abbé de Saint-Léopold qui ne fût « sujet naturel » de Lorraine ou agréé par le duc (1).

Voici les nouveaux biens qui furent attribués à la maison de Nancy, en sus de ceux qui provenaient du prieuré de Belval. L'abbé de Saint-Mihiel, dom Gabriel Maillet, sépara de sa mense abbatiale et annexa au monastère de Nancy sa part dans les grosses et menues dîmes du village d'Essey-en-Woèvre (2). Dom Hyacinthe Alliot, abbé de Moyenmoutier, ancien prieur de Nancy, abandonna la moitié des dîmes de Brantigny, Ubexy et Evaux avec la seigneurie sur Brantigny, toutes les rentes et corvées en

(1) Tous les documents sont réunis dans la brochure que nous avons signalée plus haut.

(2) Aujourd'hui Essey-et-Maizerais, canton de Thiaucourt.

relevant, en outre la seigneurie sur une partie d'Essey-la-Côte (en la rue l'Abbé), une partie des dîmes à Marainville-sur-Madon (1). Dom Pierre Aillot, abbé de Senones, donna la cure Saint-Pierre à Art-sur-Meurthe (2), et une partie des dîmes de Laneuveville-devant-Nancy. Dom Mathieu Galliot, abbé de Saint-Avoid, céda une dette de 7,000 francs barrois que devaient à sa mense les religieuses du Saint-Sacrement de Toul; dom Hilarion de Bar, abbé de Longeville, renonça en faveur de Saint-Léopold à sa part de dîmes à Fossieux, Craincourt, Aulnois, Doncourt (3); enfin, dom Charles Noirel, prieur de Flavigny, abandonna les dîmes d'Haussonville, Dompetail, Romain, Ville-en-Vermois, Coiviller, Manoncourt (4). L'abbaye s'enrichissait ainsi et doublait son revenu. Elle devait acquérir elle-même d'autres biens, des prés près la porte Saint-Georges et dans la prairie, des vignes sur la côte des Chanoines et à Médréville. On lui unit le prieuré de Pont-Saint-Vincent qu'avait autrefois créé Catherine de Lorraine et que continuèrent de desservir deux religieux, sous l'autorité de l'abbé de Saint-Léopold (5). A la tête de l'abbaye fut placé l'ancien prieur dom Humbert Belhomme.

On n'avait point attendu la fin de ces négociations pour reprendre la construction de l'église sur les anciens fondements. Le 4 juin 1701, on posa pour la seconde fois la première pierre; on mit sous les tours une médaille de Léopold, une autre d'Élisabeth-Charlotte et une inscrip-

(1) Brantigny, Ubexy, Evaux-et-Ménil, canton de Charmes, Vosges; Essey-la-Côte, canton de Gerbéviller, Meurthe-et-Moselle; Marainville-sur-Madon, canton de Charmes.

(2) Un grand nombre de droits étaient attachés à cette cure.

(3) Fossieux, Craincourt, Aulnois sont des villages du canton de Delme, dans la Lorraine annexée; Doncourt, aujourd'hui détruit, se trouvait entre Aulnois et Craincourt.

(4) Haussonville, Dompetail-en-l'Air, Romain, au canton de Bayon; les trois autres localités au canton de Saint-Nicolas.

(5) Voir notre étude sur *Catherine de Lorraine* dans *M. A. S.*, 1897, p. 294, n. 1.

tion commémorative (1). Quatre années après, elle était achevée et, le 14 novembre 1705, M. de Camilly, évêque de Toul, la bénit ; finalement, elle fut consacrée par Mgr Bégon le 30 septembre 1734 (2).

L'église de Saint-Léopold était, écrit Lionnois, « une des plus belles et des mieux proportionnées de Nancy (3). Aujourd'hui rien n'en subsiste plus et nous ne pouvons juger de son aspect que par un petit cartouche dans la planche de Hærpin : *Civitatis Nanceianæ monumenta sacra* (4) ». Le portail, d'ordonnance classique avec fronton circulaire, était flanqué de deux tours carrées, assez élancées, avec un dôme couvert d'écailles. Deux rangées de colonnes ioniques sur lesquelles tombaient les arcs-doubleaux, la partageaient en trois nefs. Le chœur, surélevé de quelques marches, avait un aspect imposant. De chaque côté des collatéraux se trouvaient trois chapelles. Des tableaux ornaient tous les autels ; d'autres garnissaient les murs du chœur. Ils représentaient divers saints et des scènes de la vie du Christ. Les principaux auteurs étaient Provençal, l'inévi-

(1)

Serenissimus ac regius Princeps

LEOPOLDUS I

Dei gratia dux Lotharingæ et Barri, Marchio, Rex Ierusalem, Dux Calabr. Gueld. comes Provinc.

Novi sæculi primordia immortalī pietate consecrans,

Primum hujus Templi sub invocatione D. Leopoldi confessoris

D. O. M.

dicati lapidem posuit,

pridie nonas Junii, anno post Christum natum

M-D-CC-I.

Journal de NICOLAS, p. 30.

(2) NICOLAS, *ibid.*, p. 94.

(3) T. III, p. 10.

(4) La vue est prise de la Croix de Bourgogne dont nous avons l'image exacte. Le dôme qu'on voit au second plan est celui des Grandes-Carmélites, entre la rue des Quatre-Églises et la rue des Ponts.

table Claude Charles, Du Perron et Guyon (1) (souvent en un même tableau les personnages étaient de Du Perron et les paysages de Guyon). L'église était aussi garnie de monuments funèbres. On y voyait celui du cœur de Henri de Lorraine, celui de Hugues, comte de Vaudémont, qu'on y transféra de Belval le 25 juillet 1718; les mausolées de François de Malvoisin, président à mortier de la Cour souveraine de Lorraine, † 1756, de Nicolas-François de Gondrecourt, premier président de la même Cour, † 16 juin 1735, de François-Anne Dupuy, seigneur de Domgermain, Arrainville et Vassecourt, maître des requêtes, † 1742 (2), etc. On y avait enterré le 31 octobre 1736 l'avocat François-Xavier Breyé et, le 24 octobre 1751, Charles-Alexis Roguier, conseiller en la Cour souveraine (3).

(A suivre).

CHR. PFISTER.

Epitaphes à Bouxières-aux-Dames.

L'église paroissiale de Bouxières-aux-Dames (canton de Nancy-Est) possède une épitaphe d'un certain intérêt que Raymond de Souhesmes a signalée en deux mots sans juger à propos de la reproduire (4). Elle est écrite en lettres dorées sur une plaque de marbre noir de 80 cent. de haut

(1) Sur eux voir LEPAGE, *Quelques notes sur les peintres lorrains des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles*, dans *M. S. A. L.*, 1853, p. 100.

(2) LIONNOIS reproduit toutes les inscriptions funéraires, p. 12-15.

(3) LEPAGE, *Les Archives de Nancy*, t. IV, p. 62.

(4) *Nancy inconnu, répertoire archéologique de la ville et des cantons de Nancy*, Nancy, 1899, in-8, p. 42 (extrait des *Mém. de la Soc. d'Archéol. lorr.* pour 1899).

sur 50 de large, fixée au mur du bas-côté épître, et entourée d'un cadre en pierre sculptée :

D. O. M.

CY-GIT

M. MATHIEU LALLEMENT

CONSEILLER DU ROY, ANCIEN ÉCHEVIN DE NANCY,

CHRÉTIEN PIEUX ET ZÉLÉ POUR LE CULTE DIVIN

IL DÉCORA CE TEMPLE,

IL AIMA TENDREMENT SES ENFANS,

IL SOULAGEA L'INDIGENCE,

SA VIE FUT PURE,

SES MŒURS FURENT IRRÉPROCHABLES.

AU MILIEU DES LARMES DE SA FAMILLE,

DES REGRETS DES GENS DE BIEN,

PLEIN D'ESPÉRANCE ET DE CONFIANCE EN DIEU,

IL MOURUT LE 30 AOUST 1787,

AGÉ DE 82 ANS, 6 MOIS, 6 JOURS.

PRIEZ DIEU

POUR LUY.

Le décès de ce personnage est aussi mentionné à sa date dans l'état-civil de la commune de Bouxières, registre G G. 8 ; on y voit qu'il a été inhumé le lendemain du décès, dans le cimetière de la paroisse, à la droite extérieure de la nef, en présence de son fils Jean-François-Eloy Lallement, écuyer ; de ses gendres, Ferdinand Pichon, maître particulier des eaux et forêts, subdélégué de Pont-à-Mousson, et Stanislas-Jean-Népomucène Brévilier, échevin de Nancy, receveur de la ferme du tabac ; de son frère, Jean-François Lallement, abbé régulier de Sainte-Marie-Majeure de Pont-à-Mousson. Ajoutons que son portrait au pastel ainsi que

celui de son fils sont au Musée lorrain, nos 456 et 457 du *Catalogue* de 1895 (1).

A Bouxières-aux-Dames, le cimetière, assez vaste, entoure encore l'église ; en avant de celle-ci, du côté évangile, on voit une tombe très simple, avec, sur une plaque de marbre blanc, cette inscription assez récente, mais qu'il paraît bon néanmoins de transcrire, parce qu'elle rappelle un ancien état de choses :

A NOS INSIGNES
BIENFAITRICES
LES DAMES CHANOINESSES
FONDATRICES
DU BUREAU DE BIENF^{ce}
ET DE
L'ÉCOLE DES FILLES
EN 1742
ET A NOS CHÈRES
RELIGIEUSES DE LA D^{ne} [Doctrine chrétienne]
RECONNAISSANCE.

Dans ce cimetière, nous n'avons pas relevé d'autre inscription relative à l'ancien régime, mais quand on commencera — dans un demi-siècle peut-être, — à publier l'épigraphie du xix^e siècle, il fournira quelques documents utiles.

E. DUVERNOY.

(1) D'après ce *Catalogue*, Mathieu Lallement serait né à Dornot, près de Gorze, le 24 février 1705 ; ce même ouvrage se trompe en mettant sa mort au 30 avril.

CHRONIQUE

Excursions de la Société.

La série des excursions de la Société pour l'année 1908 s'est ouverte le jeudi 23 avril, par une promenade à Écrouves. Ceux de nos confrères qui s'étaient rendus à notre appel, ont admiré la curieuse église de cette petite localité du Toulais. Elle remonte à la première moitié du ^{xiii}^e siècle. C'est un des plus remarquables spécimens de nos vieux sanctuaires ruraux, un type très intéressant d'église fortifiée, qui mérite d'être étudié dans tous ses détails. Aussi ce monument fera-t-il sous peu l'objet d'une monographie, destinée à nos publications. Les excursionnistes ont visité à leur retour, et grâce à l'obligeance de son propriétaire, M. G. Aubry, la faïencerie de Bellevue, fondée en 1756 et où sont encore conservés et utilisés différents moules de Cyflé.

Il a semblé utile de faire quelques excursions le dimanche, plusieurs de nos confrères n'étant pas libres en semaine. C'est pourquoi, la Société s'est rendue le dimanche 17 mai à Custines et le dimanche 31 mai à Dieulouard et Scarpone.

A Custines on a étudié l'église dont le chœur est du ^{xv}^e siècle, et auquel se trouve adossée une très curieuse chapelle seigneuriale du début du ^{xvi}^e, différentes maisons de la Renaissance et enfin les ruines du vaste château-fort qui se dressait au-dessus du village.

A Dieulouard nous appelaient l'église commencée vers 1480 et bâtie sur crypte, puis le château des évêques de Verdun élevé vers la fin du ^x^e siècle, mais souvent remanié au cours des âges et dont l'ensemble est encore très

imposant ; nous avons visité aussi l'emplacement de l'ancienne ville romaine de Scarpone auquel ne s'applique que trop bien le « *etiam periere ruinæ* » du poète.

D'autres excursions auront lieu prochainement. Le programme et la date en seront régulièrement annoncés dans les journaux de Nancy. Toutefois les membres de la Société qui, comptant y prendre part d'habitude, soit seuls, soit avec leur proche famille, désireraient être personnellement avisés de ces déplacements, sont priés de le faire savoir à notre secrétaire annuel, M. Edmond des Robert, 9, rue du faubourg Saint-Georges.

Par suite d'une décision spéciale de l'Administration des chemins de fer de l'Est, les membres de la Société bénéficient de la faveur du demi-tarif sur ce réseau.

Thèses de doctorat.

Notre confrère, M. Paul Perdrizet, maître de conférences à l'Université de Nancy, a soutenu, le 20 mai, devant la Faculté des Lettres de Paris, ses thèses de doctorat, sur les sujets suivants :

1. *La Vierge de Miséricorde : étude d'un thème iconographique* (Paris, Fontemoing, éditeur).

2. *Étude sur le Speculum humanæ salvationis* (Paris, Champion, éditeur).

M. Perdrizet a obtenu, à l'unanimité, la mention « très honorable. »

Versement de membre perpétuel.

A versé la somme de 200 francs dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1891, et est en consé-

quence devenu membre perpétuel de la Société d'archéologie lorraine : M. Henri de Conigliano, capitaine commandant au 18^e chasseurs, à Lunéville.

BIBLIOGRAPHIE

Louis Bossu. — *La Famille des Portes*, Paris, A. Picard et fils, 1906, in-8 de 45 p.. — *La Famille de Dalle*, Paris, A. Picard et fils, 1907, in-8 de 88 p. (Extraits de la *Revue historique ardennaise*.)

Notre confrère, M. Louis Bossu, a entrepris la publication, dans la *Revue historique ardennaise*, de travaux généalogiques sur des maisons ardennaises éteintes ou disparues. Nous n'avons pas la prétention de faire des comptes rendus, mais simplement d'indiquer ce qu'étaient les familles, objets de ces études et de relever d'une manière très sommaire ce qui pouvait se rapporter à notre région.

La famille Des Portes portait comme blason : *de gueules à la tour d'argent*. La similitude de nom, d'armoiries et divers autres indices semblent prouver qu'elle tirait son extraction du lignage flamand des Portes. Famille champenoise, elle fut maintenue par le Conseil du Roi après appel d'une condamnation prononcée par Caumartin sur avis du traitant Jacques Duret.

Au point de vue lorrain, nous mentionnerons un certain capitaine Gaucher, au service de France, qui tenta d'enlever par surprise et trahison, Villefranche-sur-Meuse, place dont Pierre Des Portes était lieutenant au gouvernement, et un officier au régiment du comte de Grandpré-

cavalerie, Jacques Didion, sieur de La Valle, d'origine lorraine, paraît il, qui épousa Françoise d'Yvory, veuve en secondes noces de Louis Des Portes, fils de Pierre précité.

Cette étude généalogique est bien présentée et accompagnée de preuves abondantes, de même que la suivante plus importante.

La famille de Dalle, maintenue par Caumartin en 1667, portait : *bandé d'or et de gueules de huit pièces ; coupé de gueules à trois membres d'aigle d'or.*

Elle semblerait, à première vue, être d'origine messine et tirer son nom du ban de Dalle, maintenant sur le territoire de la commune de Devant-les-Ponts, d'autant plus que le premier membre connu, Anglebert ou plutôt Engelbert, était un soldoyeur du fameux Robert de Sarrebruck, damoiseau de Commercy. Mais la forme germanique du prénom Engelbert et l'existence d'une maison de de Daël en Wesphalie, avec un *écu d'argent à un membre d'aigle de gueules*, rapprochées du fait que lors de la recherche de Didier Richier, les Dalle portaient encore simplement : *trois membres d'aigle d'or sur champ d'azur*, sans coupé, donnent les plus sérieuses probabilités à l'opinion qu'émet M. Bossu, quant à l'origine allemande de cette maison.

Sans passer en revue les faits, souvent intéressants, présentés dans cette consciencieuse étude d'une famille peu connue, nous relevons simplement les noms barrois ou lorrains qui s'y trouvent mentionnés : Aspremont, des Bernard, Cherisy, Condé, Cranne, Gervaise, Gratinot, Jobart, Lescamoussier, Lary, Marchéville, Monflin, Montoy, Mouzay, Pouilly, Saint-Laurent.

E. R.

DONS AU MUSÉE LORRAIN

SECTION I.

Par M. Edmond Des Robert : Un buste de Minerve en bronze.

Une clef en bronze avec cachet.

Un manche de couteau en bronze.

Un fragment de moule à poterie, en terre cuite.

Les trois premiers objets viennent de Grand et le quatrième de Dieuze (époque romaine).

— M. C. Masson : Sept bracelets de bronze et des fragments d'un huitième.

Une fibule en bronze.

Ces objets viennent de la Garenne à Liverdun, ils datent de l'époque de la Tène, et ont été recueillis pendant les fouilles de la Société.

— M. Pierre Boyé : Un fragment de mosaïque trouvé à Grand (époque romaine).

SECTION II.

Par M. le comte J. Beaupré : Deux monnaies gauloises (en potin).

Deux monnaies de Marseille (en argent).

— M. Pierre Boyé : Un tiers de thaler de l'évêque de Liège, Érard de la Marck.

SECTION III.

Par le comte J. Beaupré : Deux mouchettes en acier (commencement du xix^e siècle).

— M. Grollin-Gilbert, chef mineur à Ludres (intermédiaire du comte J. Beaupré) : Deux pots fragmentés du moyen âge, trouvés dans les mines de Ludres.

SECTION IV.

Par le Comité de Nancy de l'Alliance française : Diplômes d'examens.

— M. Pierre Boyé : Quatre cachets : cachet indéterminé (xv^e siècle) ; cachet de Georges Steger, curé (xv^e siècle) ; cachet de Sarrebourg, armoiries (xviii^e siècle) ; cachet de la commune de Taisy (Restauration).

— M. Edmond Des Robert : Portrait du duc Charles V, gravure allemande.

ACQUISITIONS

SECTION III.

Jeu de tarot, édité par la maison Pellerin, à Épinal (première moitié du xix^e siècle).

Grande soupière ronde, faïence à côtes ; décor : roses et œillets. Fabrique de Saint-Clément.

SECTION IV.

Cachet de la prévôté de Longuyon (xviii^e siècle).

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 6. — JUIN 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 8 mai 1908.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Charles Donders, Alfred Krug, le capitaine de Conigliano, le lieutenant-colonel Claudin et Henri Brun ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

M. de Conigliano a effectué un versement de 200 fr. et a été déclaré membre perpétuel.

M. le Questeur de l'Académie de Stanislas invite les membres de la Société à assister à la séance publique de l'Académie de Stanislas qui aura lieu le jeudi 21 mai dans le salon carré de l'Hôtel de Ville. M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Robert Parisot, annonçant la conférence qu'il doit faire dans l'amphithéâtre de la Faculté des lettres le vendredi 13 mai, à 5 heures.

Les membres de la Société prenant part aux excursions organisées par elle pourront bénéficier du demi-tarif en se

trouvant à la gare assez de temps avant le départ du train et en se faisant connaître de celui de nos confrères chargé de l'organisation de l'excursion.

M. Duvernoy a rédigé certains conseils à nos collaborateurs, un tirage à part en a été fait et se trouve à la disposition des membres de la Société.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. l'abbé Laroche, curé de Damas-devant-Dompaire, membre de la Société depuis 1886.

Admissions.

MM. le général Pau, le général Langlois, Raymond Poincaré, le docteur Chapuis, Flayelle, Jean Grillon, Grosdidier, Albert Lebrun, Louis Marin, Furby, Gillet, Charles Dessez, Emile Aertz, docteur Henri Aimé, Jean Baudesson, Aimé Boulvain, Emile Chenin (Moselly), Léon Cloud, Jules Frœlich, Georges Garnier, Gustave Imhaus, l'abbé Kalbach, Auguste Kind, Lambert, Charles Louis, Léon Malgras (René d'Avril), Charles Masson, Germain Mathieu, François Maurice, Léon Pireyre, Victor Prouvé, Pierre Puton, Mathias Schiff, Steinheil, sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. Adolphe Bonnet, préfet de Meurthe-et-Moselle, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain ; Camille Krantz, ancien ministre, député des Vosges, 226, boulevard Saint Germain, Paris, par les mêmes ; Marc Mathis, député des Vosges, 274, boulevard Raspail, Paris, par les mêmes ; Charles Berlet, avocat à la Cour, par MM. P. de Lallemand de Mont, François Berlet et Edmond Des

Robert ; **Roger Corbin**, 4, boulevard Saint-Martin, Paris, par MM. Georges Goury, Eugène Corbin et le comte Jules Beaupré ; **Auguste Daum**, maître-verrier, ancien président du Tribunal de commerce, rue du Pont-Cassé, par MM. René Martz, Pierre Boyé et Léon Germain ; **Hubel**, avoué à la Cour, 15, rue de Serre, par MM. le docteur Zilgien, Paul Perdrizet et Pierre Boyé ; **Kronberg**, négociant, 33, boulevard Lobau, par MM. le docteur Zilgien, Charles Sadoul et Paul Perdrizet ; **Léopold Lallement**, vice-président du Bureau de Bienfaisance, 22, rue de Metz, par MM. René Martz, Pierre Boyé et Charles Sadoul ; **Lecomte**, juge d'instruction, 66, rue Charles III, par MM. Georges Goury, le comte Jules Beaupré et René Martz ; **A. Meyer**, rentier, 16 bis, rue de Boudonville, par MM. le docteur Zilgien, Paul Perdrizet et Pierre Boyé ; **Paul de Novital**, ancien inspecteur des forêts, 5, rue des Dominicains, par MM. Sechehaye, Albert de Novital et Edmond des Robert ; **Hubert Passerat**, inspecteur des domaines en retraite, 25, rue Nationale, Bar-sur-Aube, par MM. Charles Sadoul, Georges Chepfer et René Martz ; **Charles de Roche du Teilloy**, négociant, conseiller municipal, 96, rue du Faubourg des Trois-Maisons, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Léon Germain et Emile Duvernoy ; **Thiria**, peintre-verrier, 50, place Saint-Louis, Metz, par MM. Léon Germain, Georges Goury et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Les vieilles forges du pays de Longwy, contribution à l'histoire de la métallurgie et du fer en Lorraine, par A. Guyot, s. l. n. d., petit in-12 de 131 p.

Le département des Vosges et le ravitaillement de l'Armée du Rhin (1792-1793), par Léon Bernardin, Epinal, Imprimerie Nouvelle, 1908 (Extrait de 34 p. in-8 du *Bulletin du Comité départemental des Vosges pour la re-*

cherche et la publication des documents économiques de la Révolution française.)

Tactique des Vosges ? par le même. (Extrait de 4 p. in-8 du *Pays Lorrain*.)

La Noce de not' Ugène, comédie de mœurs lorraines, suivie de quinze paysanneries, par Emile Badel, 10^e édition, 1908, petit in-8 de 215 p., nombreuses figures hors texte.

Nancy, ville d'eaux, parc Sainte-Marie, projet d'établissement thermal et piscine populaire, par Emile Badel, Nancy, Royer et C^{ie}, 1908, 16 p. in-8.

Lectures.

M. Pierre Boyé donne lecture de son travail : *La Malgrange de Stanislas*.

MÉMOIRES

Le prieuré bénédictin de Sainte-Croix et l'abbaye Saint-Léopold de Nancy.

(Suite et fin).

A la construction de l'église se rattache le souvenir de Philippe Vayringe, qui, à peine âgé de 20 ans, fut employé par les entrepreneurs et travailla à la grille du chœur. Lionnois saisit l'occasion pour raconter avec force détails sa biographie (1). En même temps que l'église fut bâtie, les bâtiments claustraux furent transformés. Alors, ce semble fut construite la porte d'entrée entourée de colonnes doriques, qui subsiste encore en face la rue Notre-Dame. Le réfectoire, au rez-de-chaussée, sur la ruelle des Bénédictins, était très vaste. On l'orna d'une série de grands

(1) T. III, p. 16-22.

tableaux que Claude Charles avait peints pour les jésuites de Pont-à-Mousson, et qui représentaient des scènes de la vie du Christ (1).

La nouvelle abbaye de Saint - Léopold, agrandie et restaurée, devint l'une des principales maisons de la congrégation de Saint-Vanne et son histoire n'est pas sans gloire. Les abbés en furent nommés, dans la première moitié du XVIII^e siècle, pour un intervalle plus ou moins grand, par le chapitre général de la congrégation qui eut soin de les choisir parmi les religieux les plus illustres (2). Le premier abbé fut, ainsi qu'il a été dit plus haut, dom Humbert Belhomme, né à Bar-le-Duc, en 1653, et qui devint en 1704 abbé de Moyenmoutier. Il publiera dans son *Historia Mediani Monasterii in Vosago* une série de documents très importants sur son monastère (3). Le chapitre le remplaça en 1705 par dom Mathieu Petitdidier, de Saint-Nicolas-de-Port, qui devint plus tard abbé de Senones et dont le nom fut mêlé aux querelles du jansénisme (4). Il céda en 1709 la place à dom Charles Georges, de Nancy, dont l'histoire manuscrite de l'abbaye de Remiremont est encore consultée avec fruit (5). En 1711, reparut dom Mathieu Petitdidier, qui eut comme successeur, en 1716, dom François Guillaumé, le moins connu de ces supérieurs. Mais dom Augustin Calmet en est le plus célèbre. Il gouverna la maison de 1718 à 1723. Né à Mesnil-la-Horgne le 26 février 1672, il prit l'habit en 1688 au monastère de Saint-Mansuy de Toul et fit profession

(1) LIONNOIS, t. III, p. 116.

(2) La liste exacte en est donnée dans le *Journal* de NICOLAS, p. 30.

(3) DOM CALMET, *Bibliothèque lorraine*, col. 99.

(4) DOM CALMET, *ibid*, col. 724. Dom Mathieu Petitdidier avait fait imprimer à Bruxelles, chez Foppens, une *Apologie des lettres provinciales* ; plus tard, pour obtenir en cour de Rome l'abbaye de Senones, que lui disputait l'abbé de Bouzey, il accepta la bulle *Unigenitus* et publia à Luxembourg, en 1724, un traité sur l'*Infailibilité du Pape*.

(5) DOM CALMET, *ibid.*, col. 409.

en 1689, échangeant son prénom d'Antoine contre celui d'Augustin. Il séjourna tour à tour à Munster en Alsace, à Moyenmoutier, à Paris, au monastère des Blancs-Man-teaux, poursuivant ses études, ramassant des notes innom-brables, rédigeant ses commentaires sur la Bible, et s'annonçant comme l'homme des grandes compilations. Nommé en 1715 prieur de Lay-Saint-Christophe, il revint en Lorraine, et bientôt il fut appelé à la tête de Saint-Léopold. Les cinq années qu'il y passa eurent une grande influence sur sa vie. Il entra en relations avec la famille ducale ; fort bien vu de Léopold, malgré ses liaisons jansénistes, il forma le dessein d'écrire l'*Histoire de Lorraine* et en réunit les matériaux. Lorsqu'en 1727, après dom Hilaire Rustant (1723-1725) et dom Claude Jacquinet (1725-1726), il fut abbé de Saint-Léopold pour la seconde fois, son œuvre était achevée, et le titre de l'*Histoire de Lorraine* porte : par le R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, Abbé de S. Léopold de Nancy, Président de la Congrégation de S. Vanne et de S. Hydulphe, Prieur Titulaire de S. Clou de Lay. Nancy, chez Jean Baptiste Cusson: MDCCXXVIII. La publication du plus grand ouvrage sur notre histoire locale se trouve ainsi liée à celle du monastère de Nancy. Dom Calmet ne devait pas garder cette charge longtemps ; le 9 juillet 1728, il était élu abbé de Senones, et son existence allait s'écouler sur les bords du Rabodeau, calme et paisible, tout entière consacrée aux travaux d'érudition (1). A la tête de l'abbaye de Nancy se succédèrent après lui dom Benoit Renault (1728-1730), dom Claude Jacquinet pour la seconde fois (1730-1735), dom Joseph de L'Isle (1735-1738), originaire de Brainville (2), dans le Bassigny, le futur auteur de *la Vie de Saint-Nicolas* (3) et de *l'Histoire de*

(1) On consultera Aug. DIGOT, *Notice sur dom Calmet*, dans les *M. S. A. L.*, 1860, p. 5-137.

(2) Cant. de Bourmont, arrond. de Chaumont, Haute-Marne.

(3) A Nancy, chez Abel Cusson, 1745, in-8. Elle est dédiée au roi de Pologne.

l'abbaye de Saint-Mihiel (1), puis dom Claude Jacquinot pour la troisième fois (1738-1742).

Ce n'étaient pas seulement les abbés de Saint-Léopold qui se distinguèrent ; certains religieux de Nancy se sont fait un nom dans l'histoire. Nous citerons parmi eux Grégoire Berthelet. Il était né à Belrain-en-Barrois (2), et a composé de nombreux traités sur la vie religieuse et sur divers points de droit canon (3). Mais il fut fortement soupçonné de jansénisme et tenu à l'écart ; il dut se contenter du poste secondaire de bibliothécaire de Saint-Léopold ; plus tard même, au temps de Stanislas, il fut relégué à l'abbaye de Saint-Mihiel (4). Dom Calmet, très prudent, ne lui consacre qu'un article fort sec dans sa *Bibliothèque lorraine* parue en 1751. Il trouve plus d'éloges à décerner à dom Thomas Maugeart, autre religieux de Saint-Léopold (5). Maugeart donna à Nancy, en 1739, un *Octave des morts avec un traité dogmatique et critique sur le Purgatoire* (6). En 1747, il se rendit à Vienne auprès du prince Charles-Alexandre de Lorraine, fut employé par lui à réunir un superbe cabinet de médailles antiques, 600 pièces gravées, 15,000 monnaies. Il devint ainsi un numismate remarquable, et, quand il revint à Saint-Léopold en 1761, il avait réuni de nombreux matériaux pour un grand ouvrage, que revit Michelet d'Ennery

(1) A Nancy, chez Haener, 1737, in-4.

(2) Cant. Pierrefitte, arr. Commercy, Meuse.

(3) Voir l'énumération dans DOM CALMET, *Bibliothèque lorraine*, col. 110.

(4) Aug. DIGOT, t. VI, p. 317, n. 1.

(5) DOM CALMET, *ibid.*, col. 627. Maugeart fut du reste aussi soupçonné de jansénisme. On lit dans le Journal de DURIVAL à la date du 9 mars 1743 : « Thomas Maugeart, bénédictin, exilé à l'abbaye de Longeville », t. I, fol. 58. Le 20 août, on l'autorisa à prendre les eaux de Plombières pour quinze jours ; après quoi, on l'invita à se retirer au Saint-Mont, près de Remiremont. *Ibid.*, fol. 63.

(6) 2 vol. in-8, chez Antoine Leseure.

et que D. Etienne Adam, prieur de Nancy, fit paraître à ses frais peu de temps après la mort de l'auteur (1).

Le couvent bénédictin de Nancy, tout en portant le titre d'abbaye, n'était, somme toute, qu'un simple prieuré; l'abbé vivait avec les autres religieux sur le fonds commun. Il n'y avait pas une mense abbatiale à côté de la mense conventuelle : l'abbaye n'était pas en titre, elle était *manuelle*. Or, voici que Stanislas, devenu duc de Lorraine, émit la prétention de nommer l'abbé et de faire créer pour lui une mense spéciale. En 1742, il concède l'abbaye à dom Benoît Belfoy (2), religieux de la congrégation de Saint-Vanne, homme très intrigant, qui avait obtenu de Rome l'abbaye de Saint-Mihiel et n'avait renoncé à ses prétentions que contre une pension de 500 écus romains, soit 3,875 livres au cours de Lorraine. Grand fut l'émoi parmi les bénédictins du duché de Lorraine ; dom Michel Fouant, prieur de Saint-Vanne de Verdun et président de la congrégation réformée, se fit leur interprète (3), et en appela au Conseil d'État. Mais, malgré toutes les preuves qu'il accumula, le Conseil lui donna tort par arrêt du 24 janvier 1744 ; les biens de Saint-Léopold furent partagés en trois parts : la première devait constituer la mense abbatiale ; elle comprenait les biens à Art-sur-Meurthe, Essey-en-Woëvre, Fossieux, Craincourt, Doncourt, Ville-en-Vermois, quatre maisons à

(1) *Introduction à la science des médailles, pour servir à la connaissance des dieux, de la religion, des sciences, des arts, etc.* Paris, d'Houry, 1763, XXIV-586 pages in-fol. Cf. LIONNOIS, t. III, p. 23. Maugeart fit faire une médaille en l'honneur de Charles-Alexandre, par J.-B. Harrewin ; il la présenta au prince en 1754 et il en publia une explication. Bruxelles, Pierre de Bart, 8 p. in-4.

(2) 1^{er} août 1742. Lettre à dom Bellefoi, nommé abbé de Saint-Léopold de Nancy. Journal de DURIVAL, t. I., fol. 54.

(3) *Mémoire du très Révérend Père dom Michel Fouant, prieur de l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun, pour les abbé, prieur et religieux de l'abbaye Saint-Léopold de Nancy, contre dom Benoît Belfoy*, s. d. n. l., 14 pages in-fol. Cf. les mémoires A. D., H. 18.

Nancy, dont l'une était la maison dite la Vieille-Église, rue de Grève, l'autre l'hôtel abbatial, etc.; la seconde part fut la mense conventuelle; la troisième était destinée à acquitter les charges; les religieux finirent par la prendre à leur compte et ils eurent dès lors en partage les biens à Belval, Brantigny, Châtel, Essey-la-Côte, Haussonville, Marainville-sur-Madon, Moriville, les vignes et les près de Nancy, les revenus de Pont Saint-Vincent, Portieux, un gavage et un moulin à Xeuilley. Les trois parts devaient supporter en commun les charges de l'abbaye, payer les religieux résidant à Belval, au prieuré de Pont-Saint-Vincent, entretenir les bâtiments, etc.

L'abbé dom Belfoy, à qui les religieux avaient fait un si mauvais accueil, mourut le 27 juin 1747 (1), et Stanislas donna le 19 juillet la maison à dom Joseph de l'Isle, l'auteur de l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel*. Mais il lui imposait des charges très dures : sur sa mense il devait payer, pendant vingt années, une pension de 3,000 livres aux jésuites des Missions royales; il devait acquitter 3,000 autres livres à l'abbé de La Galaizière, fils du chancelier et abbé de Saint-Mihiel (2), 1,500 livres à dom Léopold Goujet, abbé d'Hornbach (3); si l'on ajoute à ces charges les autres frais, le don gratuit, la pension de l'oblat, l'entretien des terres et bâtiments, l'on ne s'étonnera pas que les revenus dépassaient d'assez peu les dépenses; pourtant on envoyait le titre d'abbé de Saint-Léopold! A la mort de dom Joseph de l'Isle, au début de 1766 (4), Stanislas donna le poste à dom Bernard Pierson, — ce fut l'un des derniers actes de son règne. — Dom Bernard Pierson était encore en place, lorsqu'éclata la Révolution.

(1) « 27 juin, dom Bellefoi, abbé de Saint-Léopold de Nancy, y est mort aujourd'hui d'apoplexie. » Journal de DURIVAL, t. II, fol. 36.

(2) Journal de DURIVAL, t. II, fol. 37.

(3) LIONNOIS, t. III, p. 40.

(4) Sa mort est mentionnée par le Journal de DURIVAL au 27 janvier, t. VI, fol. 112.

Quand les ordres religieux eurent été dissous, dom Pierson et tous les religieux (1) optèrent pour la vie commune (7 janvier 1791) ; on les envoya à la Chartreuse de Bosserville où ils comptaient jouir longtemps de leur pension ; mais, à la fin de 1791, la Chartreuse elle-même fut fermée, et les religieux se dispersèrent. L'abbé, alors âgé de 76 ans, demeura au hameau de Bosserville et nous perdons sa trace. Deux des religieux furent victimes de la Révolution (2).

La bibliothèque des Bénédictins était la plus belle de la ville de Nancy. Dès le 23 mai 1791, les deux commissaires nommés par le district pour recueillir les livres des couvents, l'abbé Marquet et Claude Fachot se présentèrent à l'abbaye et leurs opérations ne durèrent pas moins de quinze jours. Ils enlevèrent, pour les déposer dans la salle de l'Université, 1,795 ouvrages formant 3,098 volumes. Plusieurs incunables de la bibliothèque de Nancy, les fameuses *Heures à l'usage de Toul*, imprimées à Paris pour G. Godard, proviennent de cette origine. Un certain nombre de manuscrits de la même bibliothèque, achetés sans doute plus tard, portent aussi l'*ex-libris* de cette maison (3).

(1) Les religieux étaient, outre l'abbé et Antoine Calabraise, prieur, les 12 pères suivants : Charles-Louis Raguel, sous-prieur ; Dominique Gallet, procureur général ; François Bossut, doyen ; Nicolas Chavanne, Claude Richard, Antoine Kœhren, Jean-Charles François, Pierre-Etienne Courvoisier, procureur, Jean Dauxer, Louis-Constant Melnotte, Jean-Baptiste Parisot, Jean-Baptiste Bailly et deux frères, Nicolas Jacquemin, François Manignet. A. D., L. 1720.

(2) Ce fut Courvoisier, né à Besançon le 2 septembre 1750. A la fermeture de la maison de réunion de Bosserville, il s'établit à Nancy. Le 2 novembre 1793, il fut enfermé au couvent des Grandes-Carmélites, puis mis au nombre des déportés de la Meurthe. Il mourut sur le vaisseau des *Deux-Associés* le 22 août 1794. Ce fut ensuite Claude Richard, né à Lérrouville le 19 mai 1741. Le 26 novembre 1793, il était enfermé aux Tiercelins puis déporté. Il mourut sur le vaisseau des *Deux-Associés* le 9 août 1794, Abbé Eug. MANGENOT, *Les ecclésiastiques de la Meurthe martyrs et confesseurs de leur foi pendant la Révolution française*, pp. 233-235.

(3) J. FAVIER, *Coup d'œil sur les bibliothèques des couvents du dis-*

Les biens de l'abbaye de Saint-Léopold furent mis à la disposition de la nation et vendus aux enchères dès le début de 1791. Nous n'avons pas à nous occuper de ceux qui étaient situés en dehors de la banlieue de Nancy; le tableau suivant indique ce que devinrent ceux qui étaient sur le territoire de cette commune :

N ^{os}	DATE DE VENTE	NATURE DU BIEN.	ACQUÉREURS.	PRIX en fr.	COTE.
1.	4 avril 1791.	4 jours 1/2 de vigne côte de Buthegnémont.	Bassel, concierge au château de Buthegnémont, pour Joseph - Maurice Toustain de Virey, maréchal de camp, député à l'Assemblée nationale.	2685	Q. 473
2.	7 avril.	Métairie de vignes appelée Médreville.	Clausse, boulanger à Nancy.	8000	Q. 473
3.	19 mai.	Quatre omées de vigne côte de Buthegnémont, entre la grande route et M. Virey.	Michaut, Henrion et André.	3500	Q. 475
4.	24 mai.	Deux omées de vigne sur les glacis à droite de la porte Saint-Nicolas.	Martin, rentier, faubourg St-Pierre.	450	Q. 475
5.	28 juin.	Maison rue des Ponts appartenant à l'église, habitée par Balthazard Claude, huissier.	Balthazard Claude.	6100	Q. 477
6.	11 août.	Sept fauchées de pré situées en la Prairie.	Le S ^r Labbaye, fondé de pouvoir de Jean Mariotte.	2975	Q. 478
7.	11 août.	Cinq fauchées de pré aux Benedictins et 13 omées voisines à Clairlieu.	Jean Mariotte.	2800	Q. 478
8.	15 mai 1792.	Maison dite la Vieille-Eglise, rue de Grève, n ^o 387, louée à Etienne Durez, paveur.	Antoine Aubry et Claude Dornier.	3050	Q. 480

trict de Nancy pendant la Révolution, dans les *M. S. A. L.*, 1883, p. 148-151 et procès-verbal, p. 187-190.

En somme, le district de Nancy n'avait vendu que les biens les moins importants ; les maisons principales et surtout le corps du monastère avec l'église restaient pour compte. Par suite de la loi du 28 ventôse an IV, le département fut chargé de vendre les biens nationaux et les quatre ventes suivantes eurent lieu :

N ^{os}	DATE DE VENTE	NATURE DU BIEN.	ACQUÉREURS.	PRIX	COTE.
1.	21 prairial an 4 (9 juin 1796).	Maison rue des Ponts, numéro 248, attenant à gauche à l'église, dite la maison abbatiale, laissée à bail à Balthazard Husson, ancien procureur au Parlement.	Nicolas Barbier.	8730	Q. 568
2.	22 prairial an 4 (10 juin 1796)	Maison rue des Ponts, numéro 236, laissée à bail à Antoine Breton, professeur de droit à l'Université.	Abraham Franck, dit Lajeunesse.	6300	Q. 568
3.	29 prairial an 4 (17 juin 1796)	Maison rue des Ponts, numéro 237, louée à la veuve Chavanne.	Abraham Moyse, commerçant.	5380	Q. 568
4.	29 prairial an 4 (17 juin 1796)	Maison rue des Ponts, numéro 238, louée à la veuve Maury.	Godechaux Franck, négociant.	5380	Q. 568

On remarquera que sur ces quatre maisons, trois furent acquises par des Israélites, qui sans doute ne tardèrent pas à les revendre avec bénéfice.

Cependant le monastère avec l'église ne trouvait toujours pas d'acquéreur. Le département de la guerre y avait installé quelques bureaux ; en une petite salle, sur la ruelle des Bénédictins, la ville avait remis ses pompes, échelles et seaux ; l'église avait été prêtée aux catholiques pour la célébration du culte ; mais les bâtiments non entretenus tombaient en ruines et perdaient chaque jour de leur valeur. Le 23 prairial an VI (21 juin 1798), l'architecte

Dominique Saunier dressa le plan des locaux que nous reproduisons ; il proposa, pour plus de facilité, de les diviser en trois lots. Le premier devait comprendre l'église et les jardins du monastère, derrière les maisons de la rue des Ponts. Seulement, Saunier proposait de prendre sur le chœur de l'église et sur les jardins l'espace nécessaire pour prolonger l'impasse de Fenélon (*rue Notre-Dame*) jusqu'à la rue de Grève (*Charles-III*) : on eût ainsi rétabli l'état de choses primitif. On exceptait aussi de la vente le grand autel, les bancs, chaises, armoires, tableaux de l'église et de la sacristie, qui devaient être laissés aux citoyens célébrant le culte catholique et enlevés par eux. Un tableau représentant saint Antoine aux pieds de la sainte famille devait être envoyé au *Museum*. Le second lot comprenait la plus grande partie du monastère, une partie du jardin et de la cour, *a NM.L.* ; on n'exceptait de la vente que le petit bâtiment des pompes *efg h*. Enfin, le 3^e lot, *LMOPQ*, renfermait tout le reste du terrain. Même après cette division, il ne se présenta aucun acquéreur, et il fallut que l'Etat attendit jusqu'au 28 ventôse an VII (18 mars 1799). Ce jour-là, le citoyen Brandon, agissant au nom de Henri Hæner père, imprimeur, acquit aux enchères l'église et le monastère pour une somme de 1.131.000 francs, payable partie en papier-monnaie, alors fort déprécié. L'acheteur devait se soumettre aux réserves indiquées dans le rapport de Saunier, moins toutefois à la clause de l'ouverture de la rue Notre-Dame (1).

Henri Hæner était un esprit très entreprenant (2). Il était le principal imprimeur de Nancy : il avait établi ses presses dans les anciens bâtiments des Dominicains, à

(1) *A. D.*, Q. 593.

(2) Henri Hæner était fils de Jean-Jacques Hæner, originaire du grand-duché de Hesse-Darmstadt et qui vint s'établir à Nancy. Le 3 avril 1735, il abjura le luthéranisme à la paroisse Saint-Sébastien.

notre *passage du Casino* ; à côté de l'imprimerie, il avait créé une fonderie de caractères ; il avait acheté la papeterie de Champigneulle et, en 1801, il résolut d'installer dans l'abbaye de Saint-Léopold une industrie nouvelle à Nancy : une faïencerie. Bientôt là où autrefois méditaient et priaient les religieux bénédictins, l'on vit des équipes d'ouvriers, maniant l'argile et la terre glaise. L'entreprise réussit et, en 1803, dans la *Statistique de la Meurthe*, le préfet Marquis en constata le succès : « Il n'y a que trois ans, écrit-il, que cette manufacture est en activité. M. Haener père a monté d'abord dans le ci-devant monastère des Bénédictins, cette fabrique de poêles économiques de faïence, dont on commence à faire un grand usage dans le département. Ils sont faits avec beaucoup de goût ; mais on reprochait un défaut de solidité à ceux qui sont provenus des premiers essais. Il paraît cependant que le manufacturier a trouvé moyen de leur faire mieux soutenir l'action du feu... M. Haener fabrique aussi, depuis l'année dernière, de la poterie façon d'Angleterre ; les formes en sont agréables et elle résiste bien au feu... Déjà cette faïence se vend avantageusement à Paris et dans les départements de l'intérieur (1). » La faïencerie dura aussi longtemps que le régime napoléonien ; avec le retour des Bourbons, il fallut songer à liquider, et alors se présenta pour acheter les bâtiments de Saint-Léopold une congrégation puissante.

C'était celle de la Visitation. Quelques dames de l'ancienne Visitation de Nancy avaient, sous le règne de Napoléon I^{er}, ouvert rue de la Source un pensionnat qui fut transporté en 1813 dans l'ancien couvent des Tierce-lins (2). Bientôt les Visitandines songèrent à reconstituer

(1) *Statistique de la Meurthe*, p. 206.

(2) Abbé Eug. MARTIN, *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, t. III, pp. 281 et 313.

leur communauté; elles ne pouvaient plus acquérir leur ancien couvent occupé par le lycée; elles achetèrent en 1816 à la famille Hæner le monastère des Bénédictins, qui fut rebéni le 23 mai 1817 et où elles entrèrent en pompe deux jours après, au jour de la Pentecôte (1). Elles y tinrent longtemps un pensionnat, mais finirent par renoncer à cette tâche pour se consacrer tout entières à la méditation pieuse. L'ancien monastère était rétabli en son intégrité; malheureusement, les religieuses y apportèrent un grand changement. Elles trouvaient leur église trop grande et trop froide, elles la démolirent par suite en l'année 1822, et ainsi disparut l'un des principaux monuments de Nancy, que peut-être nous nous imaginons plus beau qu'il était en réalité, puisque presque rien n'en subsiste plus. On ne voit plus que des vestiges du chœur à gauche de la porte d'entrée sur la rue Notre-Dame. En 1840, les religieuses qui n'avaient pas d'oratoire bâtirent sur une partie de l'emplacement de l'église une chapelle « dont la forme rappelle celle d'une grange » (2). Elle fut édiflée principalement aux frais du marquis Théodore de Ludres, dont le souvenir est rappelé par une inscription (3). Elle a été ouverte au public jusqu'en ces dernières années. Au dehors de la chapelle, à droite, a été placé un grand Christ, souvenir de la Mission de 1825. Depuis que les sœurs de la Visitation se livrent à la vie contemplative, elles n'ont plus d'histoire. Rappelons seulement que leur bibliothèque renferme des copies d'ouvrages ascétiques faites au XVIII^e siècle à la Visitation de Nancy et parmi lesquelles

(1) Abbé MARTIN, *o. c.*, t. III, p. 314.

(2) CAYON, *Histoire de Nancy*, p. 166.

(3) « Une somme de cinq cent mille francs fut consacrée par le marquis à rétablir la chartreuse de Bosserville, le couvent des Dames de la Visitation et nombre d'églises et de monastères pauvres. » COMTE DE LUDRES, *Histoire d'une famille de chevalerie lorraine*, t. II, p. 361.

les religieuses prétendaient bien à tort se trouver des fragments inédits de Bossuet (1).

CHR. PFISTER.

A propos d'une récente étude sur Marville.

Dans le dernier fascicule de la *Revue belge de numismatique* (1^{re} livraison 1908), M. Éd. Bernays publie un important travail intitulé : *Esterlins ardennais inédits* (p. 22-51). J'en remarque deux qui sont attribués à des comtes de Chiny, Louis V (1268-1299) et Arnould III (1299 juin 1310). L'auteur examine à nouveau la filiation de ces petits souverains, depuis la création du comté. Avec M. Vanderkindere, il dit de l'ouvrage du P. Goffinet (2) que « toute cette étude est à refaire ». Il est vrai que le regretté jésuite a eu trop de confiance dans le manuscrit du prieur de Suxy ; mais son livre, qui renferme quantité de chartes, sera toujours de nature à rendre de très grands services. M. Bernays parle du *Tournoi de Chauvency* de Jacques Bretex ; il ne paraît pas avoir connu le savant et charmant commentaire

(1) Parmi les copies, se trouvent en effet des ouvrages de Bossuet, mais bien connus. Il y eut au début du xvii^e siècle des relations entre les diocèses de Toul et de Meaux ; Mgr Thiard de Bissy passa du premier siège au second où il succéda à Bossuet. Il appela comme supérieure de la Visitation de Meaux une visitandine de Nancy, madame de Bassompierre, et ces copies de Bossuet furent envoyées de Meaux à Nancy. Les ouvrages inédits dans lesquels on a voulu reconnaître l'œuvre du grand orateur ne sont en réalité pas de lui. Voir sur cette question, A. VACANT, *Notes sur de prétendus ouvrages inédits de Bossuet conservés au monastère de la Visitation de Nancy*. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, 1882.

(2) P. Hippolyte GOFFINET, *Les Comtes de Chiny, Etude historique*, Arlon 1880, in-8.

que MM. E. Duvernoy et R. Harmand en ont donné dans les *Annales de l'Est et du Nord* (1905, p. 368-416 ; aussi tiré à part). Depuis 1204, le comté de Chiny relevait des comtes de Bar et ainsi il entre directement dans notre domaine historique.

Davantage encore nous intéresse un esterlin attribué au roi Jean l'Aveugle (1309-1346) ; il proviendrait d'un atelier de Marville, dont ce serait le seule pièce connue jusqu'à ce jour. La légende du revers porte : $\Omega \text{ T R} - \text{V} . \text{L} - \text{L} \text{ T D}$ — SEN. L'auteur croit retrouver là le nom de Marville ; toutefois il ne dit rien des dernières lettres. « Il resterait, observe-t-il (p. 31), à expliquer pourquoi Jean l'Aveugle y ouvrit un atelier monétaire, mais cette question demeure malheureusement sans réponse... Peut-être l'atelier de Marville est-il contemporain de celui de Damvillers, auquel cas son établissement daterait de 1330, tous deux ayant servi à attester les prétentions du roi de Bohême sur le Verdunois. » Le roi a-t-il élevé des prétentions sur « le Verdunois » ? Marville en était assez loin. Cette localité se trouvait alors indivise entre les comtes de Luxembourg et de Bar ; ce dernier aurait-il laissé un comparsonnier y frapper monnaie à son seul nom ? Il me reste des doutes ; mais la pièce n'en est pas moins curieuse à faire connaître.

A ce sujet, M. Bernays s'est livré à de vastes recherches sur l'histoire de Marville (p. 22-31) ; il cite plusieurs ouvrages modernes qui changeraient passablement les faits, tels qu'ils étaient présentés jusqu'ici. Ce serait une longue étude que d'approfondir tout cela ; mais il convient de signaler à l'attention de nos historiens locaux ce travail nouveau.

L'auteur morigène beaucoup l'abbé Clouët (1) ; je ne sais s'il a constamment raison : il ne me paraît point l'avoir toujours très bien compris ou traduit. Ainsi, c'est, ce me semble, d'après Clouët qu'il dit que le fameux cimetière

(1) Abbé CLOUET, *Histoire de Verdun*, t. II (1868), p. 337.

de Marville « possède un *immense* ossuaire » ; Clouët a écrit : « un *grand* et très ancien ossuaire », ce qui est différent et plus exact ; il s'agit d'une salle carrée, grande, mais non pas immense. M. Bernays nous affirme encore de Clouët : « Ce même auteur voudrait faire de cette localité (Marville) une dépendance du comté de Fauquemont ». Cela est erroné : jamais personne, que je sache, n'a fait de Marville une dépendance d'un comté situé dans le Limbourg. D'après dom Calmet (1) [que M. Bernays ne cite pas], Clouët dit que des biens importants situés à Marville (mais non tout le territoire) furent donnés à l'abbaye de Rebais (2) par le « seigneur Louis de Montjoie et de Fauquemont, qui périt à Nicée, dans la croisade de Godefroy de Bouillon... : de là le prieuré Saint-Nicolas, le patronage de la cure, et les autres possessions de Rebais à Marville ».

« C'est là une fable », ne craint pas de dire M. Bernays ; et, d'une citation de Bertholet dont il me paraît exagérer la portée, il ajoute que « la fondation de Marville serait en tous points semblable à celle de Damvillers, d'Étain, de Saint-Mihiel, toutes localités situées dans la même région, et dont la création remonte à des largesses faites aux abbayes par de grands propriétaires de la cour des rois francs. Ici, c'est de saint Ouen qu'il s'agirait ; ce personnage qui vivait au *vii^e* siècle sous le règne de Dagobert I^{er} tradidit.... (3) *non pauca possessionnis prædia sanctæ Resbancensis Ecclesiæ, inter quæ ea Fallagium* (4) *et Martisvillam...* (5) » Cela serait à examiner de près. Mais, en admettant l'authenticité de ce récit, je ne vois pas en quoi il contredit

(1) *Notice de la Lorraine*, t. I, art. *Marville*.

(2) Rebais, abbaye bénédictine du diocèse de Meaux, fondée par saint Ouen vers 610.

(3) Ces points existent dans le texte de M. Bernays.

(4) Faily (le Grand ou le Petit) près de Longuyon.

(5) M. Bernays termine ainsi sa citation, tirée de BERTHOLET, *Histoire du duché de Luxembourg*, 1742, t. IV, p. 413-414.

celui de dom Calmet : au vi^e siècle, saint Ouen a pu posséder des biens à Marville et les donner à l'abbaye de Rebais ; au xi^e, Louis de Montjoie a pu en posséder dans la même localité et les donner à la même abbaye. Un siècle plus tard, en 1198, M. Bernays l'admet, le comte de Bar fit un échange avec le même monastère. L'auteur dit : « Thibaut, comte de Bar, concède à l'abbaye de Rebais les dîmes, les revenus de l'église de cette localité (Marville), plus une charrue de terre, et l'abbaye lui abandonna en échange tout ce qu'elle y possédait antérieurement. »

Ce fait s'élève contre l'idée d'une ancienne donation générale du territoire à l'abbaye de Rebais, puisque cette abbaye abandonne non pas le territoire de Marville, mais seulement une partie, « tout ce qu'elle y possédait antérieurement ». L'auteur a-t-il raison de dire que « la fondation de Marville serait en tous points semblable à celle de Damvillers, d'Étain et de Saint-Mihiel » ? C'est improbable. Je n'ai pas le loisir de rechercher ce que l'on sait des origines de Damvillers et d'Étain, mais l'histoire de Saint-Mihiel m'est mieux connue : cette ville a commencé par la translation du monastère que Smaragde y fit au temps de Charlemagne ; elle n'existait pas auparavant. Au contraire, le nom même de Marville (*Martis-villa*, ix^e s.), nous reporte à l'époque gallo-romaine ; il indique une *villa*, non pas du dieu Mars, comme on le croyait au xviii^e siècle, mais d'un propriétaire ayant un nom plus ou moins approchant. J'ajouterai que, selon toute vraisemblance, le centre de cette *villa* devait se trouver non pas au cimetière Saint-Hilaire, mais sur le territoire de la localité actuelle de Marville ; c'est l'idée d'un dieu païen et du culte sur les lieux élevés, qui a dû faire croire à l'existence, sur la côte Saint-Hilaire, d'un temple consacré à Mars et dont Marville aurait pris son nom.

Je ne suivrai pas plus loin M. Bernays dans sa critique de l'abbé Clouët ; trop de temps et d'espace y seraient

nécessaires. C'est au futur historien de Marville à confronter toutes ces assertions contradictoires, à en rechercher les sources et à en tirer des conclusions. Il me suffit d'appeler son attention sur le travail qui vient de paraître.

J'aime à penser que mes observations critiques, mes doutes, mes hésitations, ne désobligeront pas M. Bernays, qui s'est imposé un labeur sérieux et méritoire ; elles devront au contraire, lui prouver l'importance que j'attache à ses recherches et aux questions difficiles qu'il a tâché d'élucider.

LÉON GERMAIN.

**Lettre de Madame de Phalsbourg ⁽¹⁾
à Charles IV ⁽²⁾ en 1639.**

Monsieur, je continue de très bon cœur mes vœux et souhaits pour la prospérité des armes de V. A. et conservation de sa personne, y estant obligée par mes propres intérêts et pour celui que je prendrai à la gloire de V. A. J'avois donc chargé ces jours passés au sieur de Falaise ⁽³⁾ de lui port(er) de ma part des lettres et la prier instamment de vouloir considérer les justes sentiments que M^{me} la

(1) Henriette de Lorraine, fille de François, comte de Vaudémont et de Christine de Salm, sœur de Charlotte IV, née le 5 avril 1605, veuve de Louis de Lorraine, bâtard de Guise, baron d'Ancerville et de Lixheim, mort le 4 décembre 1631. Echappée de Nancy en 1633, Henriette de Phalsbourg s'était réfugiée à Bruxelles. Elle venait de se remarier avec Carlos Guasco, marquis de Sallerio, général d'artillerie et gouverneur de Bruges.

(2) Charles IV, après avoir semblé vouloir traiter avec Richelieu, attendait, à Sierck, les couches de Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroix.

(3) Falaise, enseigne dans le régiment de Phalsbourg.

princesse de Salm (1) m'a tesmoigné [s] pour la personne de son fils (2), dont la conservation luy restan [t] aujourdhuy pour sa seule consolation au monde, ne demande pour sa vye que je procure aussy de V. A. un commandement absolu de venir pour un mois à Bruxelles sous prétexte d'employer ce tems là à donner satisfaction à sa mère et procurer son contentement pour achever la campagne où il y a assez d'occasion pour luy et je tascheray à luy faire trouver bon dans l'espérance que V. A. en prendra quelque soin particulier pour luy esviter les occasions plus périlleuses, quy sera une obligation bien grande que nous aurons, Monsieur, toutes les personnes qui prennent intérêt à cette maison dudit prince de Salme (*sic*) où il y a encore cet (*sic*) consideration que sy y vene à manque (*r*) sa maison tombe dans une quy est huguenote (3). Sy V. A. a la bonté de représente (*r*) l'obligation quy l'a à donner quelque satisfaction à M^{me} sa mayre et quy vienne issy un moy (*s*), dans lequel temps V. A. luy conservera sa compa-

(1) Christine de Croy, fille de Charles-Philippe de Croy, duc d'Arschot, marquis de Havré, prince du Saint-Empire, et de Diane de Dommartin, comtesse de Fontenoy et baronne de Fénétrange. Elle était veuve de Philippe-Othon Wild et Rhingrave de Dauhn et de Kyrbourg, comte de Salm, prince du Saint-Empire par diplôme de l'empereur Ferdinand II, du 8 janvier 1623, et décédé en 1633.

(2) Léopold-Philippe-Charles, comte de Salm, mort en 1663, devenu prince du Saint-Empire en 1654. Il épousa Marie-Anne, fille de Théodore, comte de Brœkhorst et d'Anholt, morte le 16 octobre 1661.

(3) Il s'agit ici de la branche de la maison de Salm, fondée par Philippe, Wild et Rhingrave de Dauhn et de Kyrbourg, qui eut en partage la moitié du comté de Salm et épousa Antoinette de Neubourg. Il eut pour fils Philippe-François qui épousa Marie-Egyptienne, fille de Louis, comte d'Oettingen, dont il eut, entre autres fils, Frédéric, Wild et Rhingrave, de Dauhn et de Kyrbourg, comte de Salm, etc., mort en 1608. Ce dernier eut de sa quatrième femme, Anne-Amélie d'Erpach, Frédéric-Magnus, Wild et Rhingrave qui eut en partage la terre de Neuville, fut gouverneur de Maestricht et mourut le 23 janvier 1673. Il avait épousé Marguerite Thésart, baronne de Tournebu, dame des Essars. Leur fils, Charles-Florentin, se convertit au catholicisme, fut gouverneur de Bréda, fut blessé devant Maestricht et mourut le 4 septembre 1676. Il avait épousé Marie-Gabrielle de Lalaing.

gny, je ressevrâi une obligation entière. En me donnant lieu de donner ses consolations à une mayre bien affligée de la perte quel a fayte et de la crainte de ce quy ly reste. J'astendray les sentiman de V. A. et l'assureray que je seray tousjours, Monsieur, vostre bien humble à vous servir.

HENRIETTE DE LORRAINE.

A Bruxelles, 23 juin 1639.

Sy vous agréé ce que sy dessu (s), il faudra sy luy plaist, donner une lestre au sieur de Salme et luy commander de me la porter avec son conjé pour un moi (s).

Lundy part d'issy l'abbé de Mersy (1) pour aller trouve (r) cet (sic) occasion des chose (s) importante (s) et où il ne faudra que V. A. y perde tans. L'on craint fort la perte d'Hesdin (2).

FERDINAND DES ROBERT.

BIBLIOGRAPHIE

Essai d'une nouvelle Congrégation bénédictine en Lorraine sous le règne de Léopold.

En parcourant une *Etude sur le journal de Dom Claude de Vic*, publiée par M. Hyrvoix de Landolle dans la *Revue*

(1) L'abbé de Mercy (Ernest), agent d'intrigues au service d'Espagne. Il était le frère de François de Mercy et doyen du chapitre de Saint-Pierre à Lille. Il intervint, comme agent provocateur, lors de la révolte du comte de Soissons, des ducs de Bouillon et de Guise contre Richelieu (1640-1642).

(2) Hesdin se rendit le 29 juin 1639 à La Meilleraye. — Ce document autographe fait partie de notre collection.

Mabillon (mai 1906, p. 61), nous avons remarqué l'extrait suivant :

« Nouvel institut bénédictin en Lorraine. [Commencement de 1713]. Un religieux lorrain vêtu d'un habit gris, avec deux bandes rouges par devant, dans l'une desquelles il portait les armes de Lorraine, c'est-à-dire la croix, et, dans l'autre, la figure de la Sainte Vierge, vint en cette cour [de Rome] pour y demander l'érection et confirmation d'un institut dont il était le fondateur, et qu'il voulait former sous la règle de saint Benoit, dont il avait autrefois porté l'habit, en qualité de frère convers de la Congrégation de Saint-Vanne, si je ne me trompe. Ce religieux avait déjà rassemblé sept, huit compagnons, dont plusieurs à ce qu'on disait, étaient des docteurs de Paris, lesquels le députèrent en cette cour, pour poursuivre la confirmation de leur institut. »

L. G.

La famille de Ballay.

Notre laborieux confrère, M. Louis Bossu, vient de publier une nouvelle brochure, *Ballay et sa seigneurie au moyen âge* (Paris, A. Picard, 1908, in-8 de 38 pages, extrait de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*), que nous signalons ici comme les précédentes, parceque les historiens lorrains pourront avoir à s'y reporter : Ballay est une commune du canton de Vouziers, et il y a eu deux maisons de ce nom, l'une au ^{xiii}^e siècle, l'autre au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e. On lira aux p. 13-18 le récit d'un curieux drame de famille assez peu sanglant du reste.

Pont-à-Mousson

Dans le *Journal des Débats* du 12 juin 1908, M. André Hallays décrit le petit séminaire de Pont-à-Mousson, ancien couvent des Prémontrés, construit dans les premières années du xviii^e siècle. Il fait ressortir son rare mérite architectural, son unité, sa belle situation au bord de la Moselle, son bon état de conservation, et demande instamment qu'il ne soit pas donné suite au projet d'y établir une caserne.

DONS AU MUSÉE LORRAIN

SECTION I.

Par M. Gouvy, à Dieulouard (intermédiaire de M. Busienne) : un grand scramasax et un petit couteau de fer, trouvés dans une sépulture de l'époque franque, à Dieulouard (lieudit : sur la Quemine).

SECTION II.

Par M. le Maire de la ville de Nancy : six menues pièces de monnaies et jetons trouvés dans les fouilles de la rue de la Gendarmerie en mai 1908.

SECTION III.

Par le Comité de Nancy de l'Alliance française : Insigne du Comité.

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

M. An-
on, an-
premi-
re mar-
oord de
de ins-
tablir un-

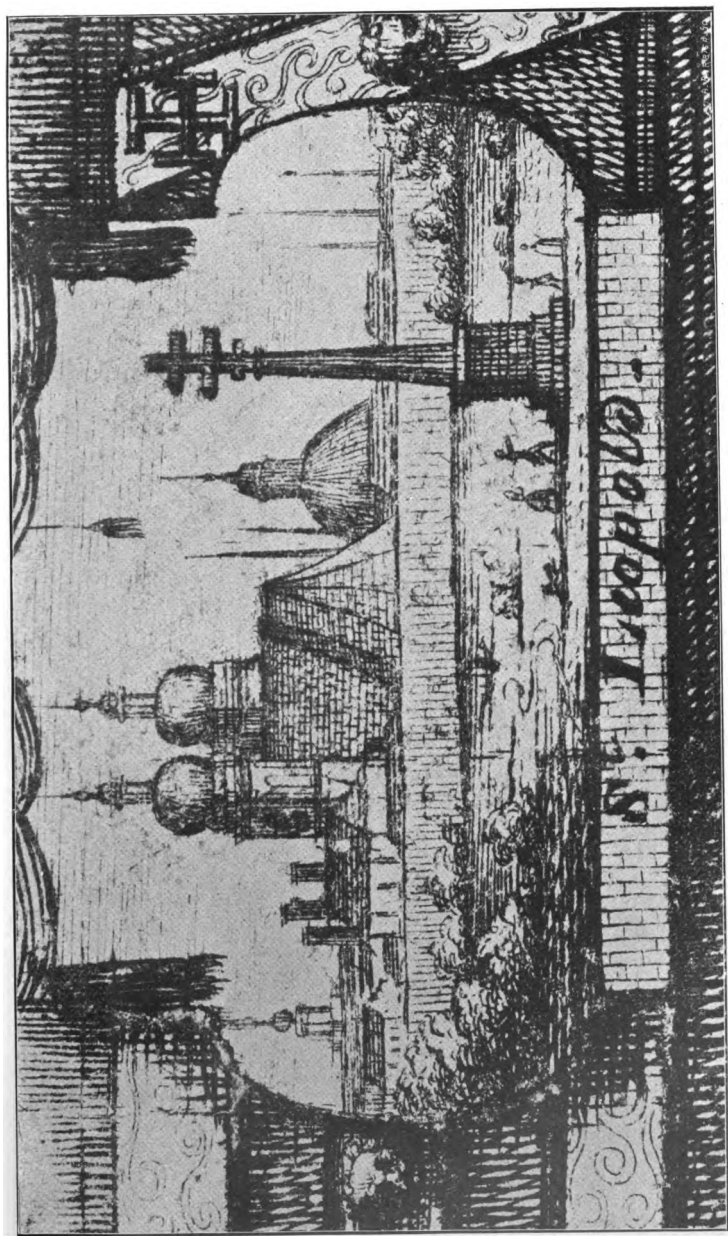
le M. B-
eau de la
e, à la

ues pi-
de la m-

: Insig-

p. BOYE

zier, Nam-



VUE DE L'ABBAYE SAINT-LÉOPOLD DE NANCY

Le
et
Re
pa
de

impasse des artisans

trache

la

impasse de Fénelon

Rue de

Ponts

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 7. — JUILLET 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 12 juin 1908.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Maurice Flayelle, Jean Grillon, Louis Marin, Gillet, Léon Pireyre et Victor Prouvé ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission commembres titulaires.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. l'abbé Modeste Baudouin, curé d'Igney (Vosges), mort subitement dans les derniers jours de mai, à l'âge de 62 ans.

Distinctions honorifiques.

M. Paul Perdrizet a soutenu ses thèses de doctorat ès lettres en Sorbonne, le 20 mai, et a été reçu brillamment.

Le président lui adresse ses félicitations et rappelle que le sujet d'une de ces thèses, *la Vierge de miséricorde*, intéresse la Lorraine.

Admissions.

MM. Adolphe Bonnet, Camille Krantz, Marc Mathis, Charles Berlet, Roger Corbin, Auguste Daum, Hubel, Kronberg, Léopold Lallement, Lecomte, A. Meyer, Paul de Novital, Hubert Passerat, Charles de Roche du Teilloy, Thiria sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. **Henri Castara**, maire de Lunéville, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain; **Pol Chevalier**, avocat, maire de Bar-le-Duc, conseiller général de la Meuse, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Charles Sadoul; **Alfred Florentin**, notaire honoraire, vice-président du Conseil général de Meurthe-et-Moselle, à Vézelize, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain; **Gérard**, adjoint au maire de Nancy, 64, rue du Montet, par les mêmes; **Ferdinand de Langenhagen**, membre de la Chambre de commerce, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, à Lunéville, par les mêmes; le général comte de **la Rochethulon**, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, par les mêmes; **Charles Masson**, adjoint au maire de Toul, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, par les mêmes; **Henri Michaut**, ancien ingénieur des ponts et chaussées, adjoint au maire de Nancy, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, 49, rue Hermite, par les mêmes; **Phasmann**, maire de Saint-Mihiel, conseiller général de la Meuse, par MM. Pierre Boyé, Léon Germain et Henri Bernard, **Stein**, maire d'Épinal, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain; **Paul d'Arbois de Jubainville**,

archiviste de la Meuse, Bar-le-Duc, par MM. Emile Duvernoy, Robert Parisot et Pierre Boyé ; Henri **Bernard de Jandin**, à Saint-Nicolas-de-Port, par MM. Georges Demeufve, Georges Goury et Edmond Des Robert ; **Daupleix**, avoué à Saint-Mihiel, par MM. Eugène de L'Escale, Charles Sadoul et Léon Germain ; Ernest **Gaudchaux-Picard**, conseiller à la Cour d'appel, 6, rue Victor Poirel, par MM. René Martz, Lucien Wiéner et Pierre Boyé ; **Hérisé**, notaire à Pont-à-Mousson, par MM. Louis Robert, Pierre Boyé et le comte Jules Beaupré ; Louis **Laffitte**, secrétaire général de la Chambre de commerce de Meurthe-et-Moselle, Directeur général de l'Exposition de Nancy, 40, rue Gambetta, par MM. Pierre Boyé, Marcel Knecht et Charles Sadoul ; **Lagré sille**, conseiller à la Cour d'appel, par MM. Edgard Gegout, Luxer et René Martz ; le baron de **Latouche**, 8, rue Girardet, par MM. Charles Guyot, Jean Noël et Edmond Des Robert ; René **Mougenot**, docteur en droit vice-consul d'Espagne, 12, rue de Metz, par MM. Victor George, Paul Denis et Pierre Boyé ; Casimir **Pélerin**, bibliothécaire à la Bibliothèque publique, 8, rue Palissot, par MM. Justin Favier, Emile Mellier et Pierre Boyé ; **Pillon** docteur en médecine, 3, rue Gilbert, par MM. Victor George, Charles Sadoul et Pierre Boyé ; Prosper **Voinier**, ancien vétérinaire en chef, à Sornéville, par MM. l'abbé Edouard Chatton, Emile Duvernoy et Pierre Boyé.

Ouvrage offert à la Société.

Metz, seine Geschichte und Sammlungen, par le docteur KEUNE, Metz, R. Lupus, 1907, in-12 de 288 pages.

Lectures.

M. Boyé donne lecture du travail de M. Pfister : *Les protestants à Nancy*. Extrait du second volume en préparation de l'*Histoire de Nancy*.

MÉMOIRES

Observations au sujet des dessins de Jean et de Joseph Richier.

Dans son intéressant article *Le mausolée de Lesdiguières et les dessins de la collection Bonnaire* (1), M. Paul Denis me cite plusieurs fois d'une manière très obligeante; cependant, je crois devoir revenir sur deux points qui me paraissent exiger quelques explications.

I. L'auteur semble dire (p. 28) que, avant d'avoir pu examiner les dessins de la collection dont il s'agit, j'aurais élevé des doutes sur leur authenticité. Je ne vois rien dans mes articles qui puisse donner lieu à cette opinion. Il est vrai que, dans mon travail sur la famille des Richier, j'ai hésité à prendre pour des originaux les dessins possédés par Noël et Bonnaire qui représentaient des projets pour le tombeau de Lesdiguières; toutefois, il y avait des motifs sérieux à le faire: non seulement il était surprenant de retrouver à Nancy trois dessins pour un seul monument; mais surtout, à cette époque, certaines inscriptions qu'ils offraient paraissaient inadmissibles, et M. Natalis Rondot avait appelé très spécialement mon attention sur cette particularité (2). Une grande circons-

(1) *Bulletin mensuel de la Soc. d'archéol. lorr.*, février 1908, p. 27-33.

(2) *La famille des Richier*. 1885, p. 23 (extr. des *Mém. de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 2^e série, t. IV).

pection était d'autant plus de saison, que mon travail succédait de près à celui de l'abbé Souhaut, auquel je reprochais à bon droit son manque de critique et sa précipitation.

Sauf ce point spécial, je n'ai exprimé des doutes, absolument justifiés, que sur la parfaite fidélité des dessins de feu M. Morey, que M. le curé Souhaut avait pris pour des originaux (1) et dont il avait accepté les indications y inscrites ; or ces planches, M. Denis le reconnaît lui-même, et leur possesseur ne les donnait pas pour autre chose, ne sont que des copies ; en outre, plusieurs de leurs inscriptions sont inexactes : M. Morey avait généralement attribué à Joseph Richier les dessins qui portent le monogramme IR et qui sont de Jean Richier. Ainsi, le dessin du monument de Warin de Gondrecourt qu'il me montra offrait le nom de Joseph Richier et la date 1606, tandis que l'original, vu par feu M. Demoget, était, selon toute apparence, attribuable à Jean Richier et daté de 1608. Lors de mes recherches sur ce monument, publiées en 1882, mes réserves étaient d'autant plus opportunes que je m'efforçais de faire comprendre à M. Souhaut (ce fut malheureusement en vain) avec quelle prudence il faut procéder dans des investigations sur les œuvres d'artistes si peu connus et dont l'histoire est obscurcie par tant de légendes.

II. M. Denis estime que M. Morey était « bon juge en la matière ». Qu'a-t-il jugé ? On peut affirmer tout simplement que les planches de Justin Bonnaire lui ont paru assez intéressantes pour mériter qu'il en prit des copies ; j'admets même qu'il les ait reconnus pour des originaux. Toutefois il n'a pas su les attribuer d'une façon satisfaisante, puisque, je le répète, il a mis au compte de Joseph des dessins qui sont de Jean. M. Morey était bon dessina-

(1) Abbé SOUHAUT, *Les Richier et leurs œuvres*, 1883, p. 344.

teur, architecte de talent, ainsi que parfait honnête homme et excellent confrère ; mais ses études s'étaient faites surtout en Grèce et en Italie ; et, malgré le respect affectueux que j'ai pour sa mémoire je dois à la vérité de dire qu'il connaissait insuffisamment l'histoire de l'art français du moyen-âge et de la Renaissance ; il appartenait à cette école, bien démodée actuellement, qui voyait en tout et partout l'influence presque unique de l'Italie (1). Pour citer un exemple topique, il prenait pour l'œuvre d'un Italien une peinture, de vers 1525, qu'il a publiée en 1879, dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* ; or, tant par son style que par le sujet qu'elle offre, elle rentre dans les écoles germaniques et a dû être faite en Alsace ou non loin. Cette peinture représente le duc Antoine et, — moins un, dont l'image a peut-être été effacée, — les quatorze « Saints auxiliateurs » (*die vierzehn Nothelfer*), objets d'une dévotion qui paraît être toujours restée inconnue en Italie et en France ; c'est bien à tort que M. Morey a vu là un ex-voto du duc lorrain après la bataille de Saverne. De ces treize saints, dont la plupart sont faciles à identifier, il n'en a déterminé exactement que cinq (2).

(1) Touchant les influences étrangères sur l'art français au moyen-âge, consulter une récente conférence, d'un haut intérêt, de M. Enlart ; un résumé, publié dans la *Revue septentrionale*, en a été, à ma connaissance, reproduit dans les *Notes d'Art*, déc. 1907, p. 234, et dernièrement, dans le *Bulletin des Sociétés artistiques de l'Est*, n° de mars 1908 (avec un préambule que je m'abstiens d'apprécier ici), ainsi que dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1908, p. 138. Il est peut-être exagéré de dire que M. Enlart a *prouvé* que le style flamboyant est d'origine anglaise : il a apporté, en faveur de cette opinion, des arguments d'une grande valeur ; mais la question n'est pas encore absolument tranchée (V. la très savante et courtoise discussion qu'il a eu lieu, dans le *Bulletin monumental* de 1907, entre M. Enlart et M. Anthyme Saint-Paul). — M. le comte R. de Lasteyrie vient de montrer dans le *Journal des savants*, février 1908, p. 67-71, que la théorie de M. Enlart ne saurait, en l'état des choses, être acceptée complètement.

(2) Il y a deux ou trois ans, j'ai lu à l'Académie de Stanislas un travail sur cette curieuse peinture ; mais les circonstances ne m'ont pas encore permis de le terminer complètement et de le publier.

Il ne faut donc citer qu'avec circonspection les opinions de M. Morey sur les monuments de l'art en Lorraine (1) ; j'étais bien fondé à recommander de ne pas admettre facilement pour originaux les dessins des Richier qu'il possédait, et pour authentiques les textes et les dates qu'il y avait inscrits.

LÉON GERMAIN.

10 mars 1908.

Réception d'une ambassade française, à la cour de Lorraine, sous Henri II.

Le 28 août 1619, Ferdinand de Styrie était élu Empereur ; dès le 17 août les Bohémiens révoltés avaient choisi pour monter sur le trône impérial l'électeur palatin, qui prit le nom de Frédéric V ; la Sainte ligue catholique se rangea naturellement sous les ordres de Ferdinand ; l'Union Evangélique conserva pour chef Frédéric V ; ainsi s'opérait la division immédiate entre les catholiques et Ferdinand d'une part, les protestants et Frédéric de l'autre ; ainsi s'engageait cette longue lutte qui devait durer 30 ans. De côté et d'autre on chercha des alliés : Ferdinand eut l'appui de l'Espagne, de la Toscane, du Pape : pour être sûr du succès il lui fallait l'alliance ou, tout au moins, la neutralité de la France : Ferdinand envoya à cet effet pour ambassa-

(1) En dressant les plans de l'église Saint-Nicolas de Nancy, M. Morey prétendait à construire un édifice dans le style de la Renaissance lorraine. Je me suis toujours demandé quels ont pu être ses modèles.

deur à Paris le comte de Furstemberg : le secrétaire d'état français aux affaires étrangères Puisieux, conseillait au roi de ne pas intervenir dans la lutte qui commençait. « Mais le Jésuite Arnoux le jour de Noël 1619, prêchant devant le jeune Roi lui fit un devoir de conscience de soutenir l'empereur contre les hérétiques (1). » Et le même jour Louis XIII promettait à Furstemberg une intervention armée en faveur de Ferdinand. En février 1620 le président Jeannin faisant un rapport au roi sur les affaires d'Allemagne concluait à l'opportunité d'une ambassade française en Allemagne avant l'action décisive (2).

Louis XIII approuva ; cette ambassade extraordinaire était composée de trois grands seigneurs et de leurs suites : Charles de Valois, comte d'Auvergne, et depuis 1619 duc d'Angoulême, Philippe de Béthune, comte de Selles et de Charost, et Charles de l'Aubespine, sieur du Préaux Chateau-Nève. Le duc d'Angoulême, né le 28 avril 1573, était le fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet. Il avait épousé en 1591 Charlotte de Montmorency : d'abord fidèle admirateur de Henri IV qu'il avait servi pendant la Ligue, il ne tarda pas à se mêler aux intrigues de Biron en 1602, puis de la marquise de Verneuil. Il fut pour ce fait con-

(1) LAVISSE. *Hist. de France*, Tome VI, 2^e partie, p. 210-211.

(2) *Ambassade extraordinaire de Messieurs les ducs d'Angoulême*, p. 27-33. — Ce renseignement et tous les détails suivants sont empruntés à un recueil intitulé : « Ambassade extraordinaire de Messieurs les ducs d'Angoulême, comte de Béthune et de Préaux Chateau-Nève enuoyez par le roy Louis XIII vers l'Empereur Ferdinand II et les princes et potentats d'Allemagne en l'année mdcxx, avec les observations politiques de Monsieur de Béthune employé en cette ambassade et en plusieurs autres considérables sous les règnes de Henry IV et de Louis XIII. A Paris, chez François Prevveray. rue St-Jacques proche la Porte, au Croissant d'Argent MDCLXVII avec privilège du roi. — Ce recueil énorme, in-folio de 574 pages. (Bibliothèque Nationale Lg 90 Réserve) a été publié par Henri comte de Béthune, petit-fils de l'ambassadeur, il est formé par l'ensemble des lettres, circulaires, instructions, etc., qui ont été envoyées ou données à l'occasion de cette ambassade.

damné à mort, puis gracié et resta en prison jusqu'en 1616. En 1619 il était fait duc et pair par Louis XIII : c'était le chef véritable de l'ambassade de 1620. On lui adjoignit Philippe de Béthune, diplomate de carrière et qui avait rendu les plus grands services à la France en Ecosse et à Rome, et le sieur Des Préaux, excellent homme, pondéré et réfléchi, le futur garde des sceaux de Louis XIII de 1630 à 1633.

Quel était le but de cette ambassade ? C'était de négocier une paix honnête entre les partis, ou mieux (car on ne se faisait guère d'illusions à cet égard) de retarder l'ouverture des hostilités. Les instructions données par Louis XIII à ses ambassadeurs sont peu précises. « Il faut s'inspirer du moment », voilà ce qui ressort des ordres donnés au duc d'Angoulême ; il faut visiter les princes, voir quelles sont leurs intentions, ce que l'on peut espérer, puis réunir une conférence des princes allemands et là, prendre une décision en commun. Ce qu'il importe, pour les ambassadeurs c'est de voir le plus de monde possible : « Ils commenceront leurs visites par Monsieur de Lorraine » (1) ; après quoi, ils se rendront auprès d'autres souverains allemands : pour chacun Louis XIII leur donnait une lettre d'introduction ; elles sont toutes expédiées d'Orléans, le 13 avril 1620 : voici celle que le roi adressait au duc Henri II (2) :

« A mon oncle le Duc de Lorraine et de Bar. — Mon oncle. — Je scay avec combien de passion vous souhaitez de voir les mouemens de l'Allemagne appaisez ; & dans cette pensée ie ne doute point que vous ne secondiez avec joye les bons offices que j'employe pour procurer ce bien. L'envoye dans ce dessein sur les lieux mon cousin, le duc d'Angoulême, colonel général de ma cauallerie-Légère, le sieur

(1) *Op. c.*, p. 9.

(2) *Op. c.*, p. 19-20.

comte de Béthune, conseiller en mon conseil d'Estat, chevalier de mes ordres, et le sieur de Préaux, aussi conseiller en mon-dit conseil d'Estat, chancelier de mesdits ordres, mes Ambassadeurs Extraordinaires auxquels j'ay commandé de vous visiter de ma part, et vous confirmer les assurances de mon affection et bien-veillance, tant en vostre particulier que pour toute vostre Maison. Ils vous feront part aussi de mes bonnes intentions sur le sujet de la charge que je leur ay donnée, comme ie vous prie de leur vouloir faire de vos bons et sages advis, afin de rendre le voyage plus vtile et auantageux au bien public. Cependant je prie Dieu, mon oncle qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Vostre bon neveu. Louis. »

Les ambassadeurs devaient remettre en personne cette lettre à Henri II : il semble que le Duc ait été prévenu assez tardivement de cette visite, car il paraît avoir été surpris en pleins préparatifs de départ pour Plombières ; toujours est-il que le duc d'Angoulême et ses compagnons quittèrent Paris dans les premiers jours de mai : ils arrivèrent à Toul le 16 mai d'où ils envoyèrent au comte de Tornielle le jour même, le billet suivant (1) :

« A Mr le comte de Tornielle, grand maistre de Lorraine:
« Monsieur — Estant arriuez icy, nous auons creu devoir vous enuoyer ce gentil-homme pour vous en donner advuis recevoir de vous l'ordre que nous deuons tenir entrant dans les Estats de S. A. que nous espérons auoir l'honneur de voir Dimanche, ce qui nous empesche de faire celle-cy plus longue, si ce n'est pour vous asseurer que nous sommes, Monsievr, vos bien humbles à vous faire seruice. — Charles B. de Valois, Bethune, Préavx. De Thoul ce 16 may 1620. »

Tornielle répondit sur le champ à cette missive par ces quelques lignes (2) :

(1) *Op. c.*, p. 54.

(2) *Op. c.*, p. 55.

« Messievr. — Son Altesse a tant de joye de vous sca-
voir près d'Elle, qu'Elle attend avec beaucoup d'impatience
celle de vous voir & embrasser demain, & surtout de
vous servir dans toutes les occasions où vous la voudrez
employer. En mon particulier ie vous supplie très-hum-
blement de croire, Messieurs, que je me tiendray tou-
jours fort honoré de recevoir vos commandemens, vous
assurant que vous ne m'en départirez jamais que ie n'y
obéisse avec le respect que ie dois, ainsi que j'ay prié le
gentil-homme qu'il vous a plu de me despescher, de vous
vouloir assurer de ma part aussi bien que du très humble
service que ie veux vous rendre en tous lieux ne souhait-
tant rien avec plus de passion que de me conseruer la qua-
lité, Messieurs, de vostre très humble serviteur. Charles de
Tornielle. De Nancy, ce samedi 16 may 1620. »

Henri II s'appréta à recevoir dignement cette ambassade ;
il n'était pas ennemi des cérémonies fastueuses, et voulait
montrer que le duc de Lorraine savait, à l'occasion, tenir
son rang. Le récit de la réception du duc d'Angoulême à
Nancy nous a été conservé dans une petite plaquette de
14 pages, que voici reproduite intégralement (1).

Récit véritable de ce qui s'est passé à Nancy, ville capi-
tale de Lorraine à la réception de Monseigneur le duc
d'Angoulême, comte d'Auuergne, Messieurs de Béthune et
de Préaux tous trois destiné à l'Ambassade pour apaiser en
la Germanie les troubles eslevez en l'Empire pour la Cou-
ronne de Bohême, ensemble toutes les cérémonies qui s'y
sont faites.

A Paris,

Chez Pierre des Hayes en l'Isle du Palais
vis-à-vis des Augustins.

MDCXX.

(1) Cette plaquette (100^{mm} sur 160^{mm}) est aujourd'hui fort rare. L'exem-
plaire dont nous nous sommes servi est celui de la Bibliothèque de
Nancy (N° 564 du Fonds lorrain-Imprimés).

« Son Altesse (1) prince le plus débonnaire du monde, pendant qu'il se disposait à faire selon sa coustume le voyage annuel à Plombières (2) et y boire les eaux miraculeuses du lieu pour la conseruation de sa précieuse santé, reçoit inopinément aduis de l'arrivée de ceste solennelle ambassade en la ville Episcopale de Toul, resiouïe extrêmement de la venüe d'une si chrestienne legation, diffère son éminent voyage et pour tesmoigner au Roy quelque eschantillon de son devoir, se prépare de rendre à Sa M.ès personnes de sadite ambassade quelque marque d'une très singulière affection à la Couronne de France. Et en effet pour honnorer d'auantage cette venüe, Sadite Altesse en propre personne se met aux champs pour rencontrer et receuoir cette belle compagnie et sortit de la ville de Nancy, le dimanche 17, jour de May 1620, en l'ordre raporté cy après.

Premièrement — Marchoit la petite Escurie de Son Altesse en nombre de soixante pages bien montez et habillez de leur liurée et couleur de Son Altesse.

Après suiuit la grande Escurie de Monsieur le comte de Brionne de 12 pages bien montez et leurs cheuaux richement enharnachez, et force brodeure d'or et d'argent.

Venoient après 200 Nobles superbement vestus et montez à l'équipolent, parut après ceste belle compagnie la Grande Escurie de Monsieur le comte de Boulay de 27 pièces de grands cheuaux nompareil en beauté et adresse et

(1) Le duc Henri II, né le 8 novembre 1563, monté sur le trône le 14 mai 1608 et mort le 31 juillet 1624.

(2) Chaque année Henri allait prendre les eaux de Plombières, au mois de juillet de préférence ; sa santé débile exigeait ce déplacement pendant lequel Henri abandonnait à sa femme, Marguerite de Gonzague, les soins du gouvernement : cette dernière se dédommageait par de fréquents voyages dans le courant de l'année, de ce séjour forcé à Nancy ; mais, sauf aux occasions solennelles, le duc et la duchesse ne se montrèrent jamais ensemble hors de leur capitale.

si richement couuerts que le silence est capable d'en faire comprendre le prix et rareté ; ce lustre fut suivi de 50 coursiers, genets, barbes et autres excellens cheuaux de la grand' Escurie de Son Altesse qui donnèrent à tout le monde sujet d'estonnement pour leur pareure, perfection et excellence.

Ceste parade fut ornée par Monsieur de Massey, premier escuyer de la grand'Escurie de Sadite Altesse. La merveille du monde pour concerne la Caualerie monté sur vn coursier extraordinairement beau, puissant, gaillard, qui a porté et raporté son caualier à capriole de sa propre hauteur dans le chasteau, avec une extrême admiration de tous les présens.

Ces belles troupes estoient animées par douze trompettes avec leurs casaques de velours vert chamarrées et leurs trompettes d'argêt qui faisoient monter leur son jusques dans les nûes, au son desquelles suivoiét après 100 gentils-hommes suiuaus de Sadite Altesse parez montez à l'enuie l'un de l'autre.

Ces belles troupes estant passées en l'ordre susdit, vn peu après se feict voir la garde suisse de 100 homes, avec leur fifres et tambours en leurs liurées accoustumées, en leurs bonnets de velours bien empannachez, qui tenaient les rûes ouuertes ; Entr'eux venoient plusieurs jeunes Seigneurs, de l'ancienne Cheualerie superbement parez et montez, puis après parurent messieurs les Comtes de Marcossey, de Haraucourt. de Chambley, général de l'artillerie, de Haraucourt d'Acrigny, lieutenant-colonel du régiment de Toscane sous le comte de Dampierre en Hongrie.

Messieurs du conseil de guerre, les capitaines entretenus tant de caualerie que d'infanterie d'estinez à la conseruation du païs.

Marchoient après messieurs les grand Escuyer, grand Fauconnier, grand veneur.

Ensuite alloient 100 (1) chambellans de Sadite Altesse, puis Messieurs les gouuerneurs des places fortes de Lorraine, Barrois, Bassigny et Allemagne, en leur rang venoient les trois seneschaux.

Puis après on voit les dix Baillifs après lesquels suivoient Monsieur le comte de Brionne, grand chambellam de Lorraine, et maistre de la garde robe de Son Altesse.

M. de Bassompierre-Remonille grand escuyer de Lorraine, M. le comte de Iornielle (2) et de Chaland grand maistre et sur-intendant des finances.

M. le comte de Boullay (3) grand mareschal de Lorraine estait admiré pour sa beauté naturelle, sa parure et monture.

Toutes ces belles compagnies et cette généreuse ancienne Cheualerie et Noblesse, estant passée en l'ordre représenté à la veüe de Son Altesse estonnée d'une si grande splendeur et consolée du lustre d'une si copieuse et braue Noblesse, monta dans son carrosse avec Messieurs de Vaudemont, Prince de Vaudemont et Marquis de Mong, et s'en alla au deuant de ladite Ambassade suiue de M. de Frenets gouuerneur de Clermont, capitaine général des gardes du corps de Son A. et mareschal du camp de ses armes accompagné de 3 Lieutenans, 6 exempts, et 300 Archers avec leurs saies verts bien montez et armez.

En cest ordre et avec cette troupe Son A. arriua jusques sur le ruisseau de Boudonville et fit halte, jusques à ce qu'on ait descouuert les gens de la mesme Ambassade, et s'estant lors vn peu aduancée, elle eut le plaisir de voir

(1) Ce chiffre est excessif; il y a là sans doute une erreur typographique : 10 chambellans sans doute figuraient dans ce cortège : et ce nombre est déjà fort beau pour équipage d'un prince comme le duc de Lorraine, qui ne disposait point de ressources trop considérables pour soutenir son train de maison.

(2) Le comte de Tornielle.

(3) Louis de Guise, le futur prince de Phalsbourg.

venir la Venerie de M. le duc d'Angoulesme qui se doit présenter de la part du Roy à Sa M. Impériale et estoit de 94 chiens courans et 4 leurriers d'attache, le tout conduit par 14 valets de Venerie.

Passèrent après 15 chariots de bagage, 26 cheuaux d'offices, 6 Suisses, 47 valets d'escurie, La petite Escurie de M. le duc d'Angoulesme de 50 chevaux. Les Mareschaux des logis et Fourriers, pages de l'ambassade 22, 8 musiciens, 50 officiers de bouche, médecins, apotiquaires, chirurgiens, huissiers, argentiers, controolleurs, valets de chambre, ausmoniers, et en nombre de 40 personnes bien montez et 4 maistre d'Hostel.

Puis après reuenoient les gens de Son Altesse cy deuant représenté, et entr'autres parut de plus la grande Escurie de Monseigneur de Vaudémont de 40 pièces de cheuaux de prix inestimables, disposée et régie par le sieur de Bornet gentil-homme Bourguignon. Après cette-ci vint la grande Escurie de Monsieur le duc d'Angoulesme de 30 pièces de superbes cheuaux et qui donnèrent sujet d'admiration à Son Altesse et à Sa Noblesse.

Parurent incontinent parmi les seigneurs de l'Ancienne cheualerie vnze Seigneurs de marque et 59 Gentils-hommes de la suite de l'Ambassade en bel équipage, qui s'entresaluèrent avec tant de courtoisie que le peuple qui estoit accouru à cette réception fut rai de joye et contentement.

Incontinent on aperceust 45 laquais aux enuiron des trois carrosses de l'Ambassade qui abordèrent celui de Son Altesse : ce fut alors a contester d'honnesteté et courtoisie entre l'Ambassade et Sadite Altesse et les princes qui estoient avec elle, plus de carresses, plus d'embrasemens, bras sus, bras sous, et fut de tous remarquée vne mutuelle affection d'une si grande sincérité, que la joye en fit venir les larmes aux yeux à tous les assistans,

les trois Ambassadeurs estans donc entrez dans le carrosse de Son Altesse, ils tournèrent tous en l'ordre susdit à la ville.

La ville cependant fit ronfler le canon, Monsieur de Haraucourt Gouverneur de Nancy fit esclatter le salüe & mousqueterie de sa garnison. On n'oyoit que tintamarre, que son de trompettes tant dv Roy que de Son Altesse. Enfin ce n'estoit que joie, qu'allégresse, les cloches en bransle, tout rioit, tout applaudissoit, avec ce triomphe & ces fanfares & en tel ordre on entra dans le Chasteau de Nancy Palais digne de la réception d'un Monarque, pour Sa grandeur artificieuse structure et ingenieux simmetrie. Ce fut lors qu'on ouurit la boutique des honnestetez et courtoisies de part et d'autre, mais Son Altesse emporta le prix puisqu'elle conduisit l'Ambassade jusques dans la Chambre et désirant de leur donner le loisir du repos après leur auoir offert tout ce qui dépend de son pouuoir pour le seruice du Roy ; elle se retira en son quartier. Voilà ce qui s'est passé à la réception. Quant au traictement pendant que l'ambassade a séjourné à Nancy il a esté vraiment Royal, car & les meubles et le service a esté très-riche, très-magnifique et très-splendide, les passe-temps, les concerts de musiques y estoient superflues, les entretenemens y abondoient, rien ne défailloit, rien ne s'est trouué de difficile que la séparation qui fut faicte le mercredi après-disner 20, jour de May, auquel l'Ambassade partit de ce lieu pour aller en continuant son voyage visiter M. le Duc de Croy (1), Madame la duchesse sa femme,

(1) Charles-Philippe-Emmanuel de Croy, né le vendredi 7 juillet 1595 à Tournai et mort le 23 novembre 1640 ; il avait épousé sa parente Marie-Claire de Croy, fille et unique héritière de Charles-Alexandre duc de Croy. (Cf. pour la généalogie très compliquée des Croy : CHASTEL DE LA HOWARDERIE-NEUVIREUIL : *A propos de trois médailles*. Tournai, 1896, in-8 de 45 p., extr. des *Annales de la Soc. histor. et archéol. de Tournai*, 1896.) — Cette visite aux Croy resta à l'état de projet : les

vne des merveilles de ce siècle et pour sa beauté et pour sa bonté et pour vne quantité innombrable de belles parties et vertus qu'elle possède a iuste titre. Dieu veuille bénir ce voyage et faire qu'il soit autant fructueux qu'il seroit nécessaire pour la conseruation de la Germanie et repos de toute la Chrestienté. Adieu. »

Quelle impression produisit cette réception sur l'esprit des ambassadeurs ? Ils nous l'apprennent dans une lettre qu'ils envoyèrent de Lunéville au Roi le 22 mai (1) :

« Sire, nous avons creu devoir rendre compte à Votre Majesté du commencement de nostre voyage et l'informer a mesme temps de nostre arriuée à Nancy Dimanche dernier 18 du mois & de l'accueil et bonne réception qui nous y a esté fait par Monsieur le Duc de Lorraine qui n'en fait pas moins à tous ceux qui le visitent de vostre part, faisant touiours paroistre vne affection particulière au seruice de Vostre Majesté, le lendemain il nous donna audience & après luy auoir fait les compliments ordinaires et l'auoir asseuré de la bien-veillance de Vostre Majesté et luy auoir présenté la lettre qu'il vous a pleu de luy escrire, nous lui exposasmes au long le sujet de Nostre Ambassade. »

En effet ce n'était pas pure courtoisie que le duc d'Angoulême avait rendu visite à la Cour de Nancy. Louis XIII ne voulait pas seulement une assemblée des princes allemands pour assurer le succès de son plan ; il désirait encore une assemblée des trois électeurs ecclésiastiques et pour les décider à se réunir, il comptait sur Henri II. Les ambassadeurs expliquèrent donc à Henri II, que, grâce aux rela-

documents qui ont été conservés sur l'ambassade en question permettent d'affirmer que les envoyés français n'allèrent pas au château de Fontenoy ni à celui de Fénétrange. tous deux faisant partie du domaine des Croy ; et dans les papiers très complets des ambassadeurs il n'est pas fait la moindre allusion à une rencontre avec les Croy.

(1) *Op. c.*, p. 56-59.

tions qu'il entretenait avec chacun d'eux, il « était plus à propos que la proposition en fust faiste ausdits Electeurs Ecclésiastiques par ledit Sieur Duc ». Henri. de suite, « s'offrit d'enuoyer vers eux et de fait y despecha vn gentil-homme lequel nous (1) doit apporter la résolution desdits Electevrs dans ce huitième du mois prochain à Heilbronn ».

Ainsi, Henri avait rendu le service qu'on attendait de son inépuisable bonté. A Nancy les ambassadeurs français avaient trouvé un envoyé du duc de Wurtemberg et du marquis d'Anspach, leur annonçant que la conférence princière s'ouvriait à Heilbronn (2) le 1^{er} juin, et que le duc de Deux-Ponts, le landgrave de Hesse, le marquis d'Anspach, le duc de Wurtemberg, d'autres barons et des députés des villes sy trouveraient et aviseraient au moyen de maintenir la paix. A petites journées, comme à regret, les Français s'éloignèrent de Nancy : le 23 mai ils étaient à Blâmont, « le 28 à Strasbourg, le 30 à Liechtenau, le 2 juin à Iainigen ». — Le résultat final de l'ambassade fut la signature du traité d'Ulm le 3 juillet 1620 : catholiques et protestants promirent de ne point se quereller l'un l'autre en Allemagne : ils seraient libres d'agir à leur guise en Bohême. C'était changer le théâtre des hostilités.

ROBERT COHEN.

(1) *Ibid.* Ce sont les ambassadeurs qui parlent.

(2) Heilbronn, ville du Wurtemberg, sur le Neckar, à 50 kilomètres au nord de Stuttgart. La conférence devait avoir lieu dans le célèbre château de l'ordre teutonique, aujourd'hui caserne de la ville.

Complément à une note de M. Lucien Wiéner.

Dans le *Bulletin mensuel* de 1906, p. 23-24, M. Lucien Wiéner a publié le texte d'une lettre du général Drouot accompagnant l'envoi à la municipalité de Nancy, pour le musée de la Ville (1), d'un sabre turc qui lui avait été offert par Napoléon I^{er}.

J'ai retrouvé récemment, en dressant la table des actes du Conseil municipal de Nancy, le texte de la délibération par laquelle cette assemblée accepte le don de l'illustre général (2). Je crois bon de le faire connaître dans le but de compléter le document déjà publié et aussi de montrer, par cet échantillon d'une littérature déjà fort curieuse en elle-même, les sentiments dont les représentants de la ville de Nancy entouraient leur éminent compatriote.

La délibération, datée du 9 décembre 1835, reproduit tout d'abord la lettre du général, telle que l'a donnée notre dévoué conservateur honoraire, elle continue en ces termes :

(1) Ce sabre, après avoir figuré longtemps au musée de l'Hôtel-de-Ville, a été déposé au Musée Lorrain (N° 1310, catal. Wiéner, 1895).

(2) Cette délibération, précédée de la lettre qui l'avait motivée, a été imprimée en placard destiné, à ce qu'il semble, à être affiché à l'intérieur du Musée et dont j'ai retrouvé un exemplaire. Nancy, arch. mun., D. 2, affiches, 1835-1840.

Le Conseil, profondément touché de la lecture de cette lettre, décide que l'arme dont le Général fait présent à la Cité qui l'a vu naître sera déposée au musée de la Ville; près d'elle sera placée, avec toutes les mesures de conservation possibles, la lettre autographe du Général.

C'est elle qui attestera à la postérité que l'arme précieuse qu'elle accompagne est bien celle que l'homme qui éleva si haut la destinée de notre Patrie avait rapportée d'Egypte et donnée à notre illustre compatriote au moment de son abdication. Ainsi tout français trouvera, dans notre Musée, un souvenir irrécusable d'une gloire et d'une adversité immenses. Ce souvenir y sera attesté par la parole de celui qui n'a jamais dit que la vérité; par celui que le grand homme appelait *le Sage* et que tous nous appelons *le Bienfaisant*.

Cette lettre dira de plus, que dans l'état de cécité complète où il est réduit, loin d'être comme tous ceux qui partagent son sort dépendant de tout ce qui l'environne, le Général dont notre ville s'honore trouve, dans son infatigable activité, dans son inépuisable patience, des moyens pour exprimer à ceux qui ne sont pas assez heureux pour entendre sa voix, des sentiments patriotiques qui ne finiront qu'avec lui. Dans cet état, une foule de ses anciens compagnons d'armes lui doivent encore l'existence, l'aisance dont ils jouissent, un grand nombre de nos hameaux reçoivent et recevront, grâce à sa généreuse prévoyance, les bienfaits de l'instruction; nos bibliothèques (1), nos musées, s'enrichissent de ses dons, il n'a rien oublié, son pays ne l'oubliera jamais.

Le Conseil arrête que la présente délibération sera portée et lue au Général Drouot par une députation composée de MM. Welche, maire, Tardieu, Moreau, de Caumont et Blaise, conseillers municipaux (2).

Au cours de la séance du 29 décembre suivant, le maire soumettait au Conseil les plans et devis d'une vitrine destinée à être placée au musée de l'Hôtel-de-Ville et dans laquelle devait être exposé le sabre donné par Drouot.

(1) Allusion au don fait à la Bibliothèque publique de Nancy, le 16 novembre 1832, d'une remarquable collection de cartes, parmi lesquelles se trouve la carte de Cassini, donnée aussi à Drouot par l'empereur. Le Conseil avait déjà, à cette occasion, chaleureusement remercié le général. Voy. arch. mun., D. 1, vol. 43, p. 172-173.

(2) Nancy, arch. mun., D. 1, vol. 45, p. 199-200.

Un crédit de quatre cents francs était aussitôt voté pour l'exécution de ce meuble et il était arrêté que : « la lettre par laquelle le Général avait donné l'arme à la Ville, serait renfermée dans un tiroir fermé à clef et placé dans le bas de l'armoire et qu'enfin l'inscription suivante, d'après le vœu du Général, serait mise sur la base de la dite armoire :

« Ce sabre a été donné par l'Empereur Napoléon à son aide de camp le Général Drouot, qui en a fait don au Musée de sa ville natale le 3 décembre 1835 (1). »

Le meuble fut exécuté et le tiroir fermé, non pas par une serrure, mais au moyen d'un système particulier dont le secret avait été perdu. C'est ce qui explique comment a pu demeurer si longtemps ignorée, et soigneusement dissimulée à tous les regards, la lettre découverte et publiée par M. Wiéner.

PAUL DENIS.

Belleville ou Buzy ?

Deux chartes de Mathieu I^{er}, duc de Lorraine, l'une de 1140, l'autre de 1142, sont datées de *Busei*. Dans son savant

(1) Nancy, arch. mun., D. 4, vol. 43, p. 211. Dans cette même vitrine furent aussi placés, le 6 septembre 1846, deux autres souvenirs précieux qui s'y trouvent encore et dus également à la magnificence du général Drouot : un médaillon renfermant des cheveux de Napoléon ; une étoile de la Légion d'honneur ayant appartenu à l'empereur. La lettre d'envoi figure aux arch. mun., R. 2, musée, 1792-1850, accompagnée du procès-verbal de dépôt, scellé du sceau du général, apposé par son frère M. François Drouot et signé de MM. Welche, maire, Viriot et Blaise, adjoints, Alnot, Claudot et Butte, membres de la Commission du Musée.

travail sur ce duc, M. E. Duvernoy (1) a proposé d'identifier la localité en question avec Belleville (2); mais je crois qu'il s'agit de Buzy (3).

En effet, pour la première de ces deux localités, H. Lepage, dans son *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, donne la forme *Bellavilla* dès 948 et nous nous y trouvons en dehors des domaines du duc lorrain, dans le comté de Mousson, uni à celui de Bar.

Par contre, on a pour Buzy les formes *Buseium*, *Busey* en 1163, *Buzey* en 1322, etc. (4). Au ^{xiii} siècle, cette terre dépendait, ce semble, de la châtellenie de Prény, qui appartenait aux ducs; Buzy entra dans les propriétés ou les fiefs de la maison de Florange, branche cadette de Lorraine, issue d'un frère puîné de Mathieu (5).

C'est donc à Buzy, plutôt qu'à Belleville, que ce duc scella les chartes qui portent le nom de *Busei*.

L. GERMAIN.

(1) *Le duc de Lorraine Mathieu I^{er} (1139-1176)*, Paris, 1894, gr. in-8: voir pages 107, 164, 167.

(2) M.-et-M., arr. Nancy, cant. Pont-à-Mousson.

(3) Meuse, arr. Verdun, cant. Elain.

(4) F. LIÉNARD, *Dict. topogr. Meuse*.

(5) *Ibid.*, Claude Bonnabellé, *Notes sur Buzy*, 1885; cf. mon article *La statue tombale d'un Lenoncourt à Buzy*, dans les *Mém. de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (4^e série, t. IV, 1905).

Une inscription en l'église de Mancieulles (1)

Le village de Mancieulles possède une petite église qui doit dater du ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècle. Cette église a été plus grande qu'elle ne l'est actuellement, car on y observe des restes d'arceaux avec colonnes qui sont murés, et qui formaient une allée latérale, il y a aussi des chapiteaux sculptés.

Dans le mur donnant sur le cimetière, on remarque une niche, au-dessous de laquelle il y a une pierre formant tablette et supportée par une colonne en pierre ; autour de la niche on voit des restes de gonds, cette niche devait servir de repositoire eucharistique.

Le clocher est en forme de tour carrée.

Cette église, qui probablement disparaîtra dans quelques années par suite de l'augmentation de la population, à cause de l'usine que l'on est en train de construire mériterait d'attirer l'attention d'un archéologue, et d'être l'objet d'une description, car les vieilles églises sont rares dans la vallée du Woigot.

Devant le maître-autel, il y a une tombe en pierre blanche dont les armoiries sont effacées, et l'inscription presque illisible ; cependant on parvient à déchiffrer quelques mots qui font comprendre que cette tombe est celle d'un Le Picard de Fulaine capitaine de S. A. R.

Au-dessus de la porte de la sacristie, il y a une plaque en marbre noir, en tête de laquelle se voient les armoi-

(1) Canton de Briey, commune d'Anoux ; était du diocèse de Trèves avant la Révolution.

ries de la famille Le Picard de Fulaine (d'azur à 3 maillets d'or, celui de la pointe renversé) et l'inscription suivante en lettres majuscules dorées.

ICY REPOSE LE CORPS DE MESSIRE NICOLAS
LE PICARD DE FULAINE, VIVANT ESCUYER,
SEIGNEUR DE MANCIEULLES, CAPIT-
TAINÉ AU SERVICE DE S. A. R., DÉCÉDÉ
LE 22 JUILLET
1755, AGÉ DE 80 ANS, QUI PAR TESTAMENT
DÉPOSÉ CHEZ M^e NICOLAS N^{re} A BRIEY
A FONDÉ A PERPÉTUITÉ EN CETTE
ESGLISE QUATRE MESSES HAUTES DE
REQUIEM QUI SE CÉLÉBRERONT AVEC
VIGILE, OBSEQUES ET DEPROFUNDIS
SUR SON TOMBEAU AU QUATRE TERMES
DE L'ANNÉE, LESQUELS SERONT ANNONCÉES
AU PROSNE, IL SERA PAYÉ PAR AN, AU S^r
CURÉ 12^{l.}, AU RÉPONDANT 2^{l.}, A LA
FABRIQUE 4^{l.} 10^d ET POUR HONORAIRES D'UN
PRÊTRE QUI CHAQUE ANNÉE CELEBRERAS
A NOEL TROIS MESSES HAUTES DU DIT
JOUR 4^{l.} 10^d. RECU A TRÈVE LE 24^e Xbre 1755
R. I. P.

Cette inscription est la reproduction de celle qui figurait sur la susdite tombe.

Au-dessus de cette inscription, s'en trouve une autre. que l'on ne peut lire, à cause de la couche de badigeon qui la recouvre.

ÉMILE GROFFE.

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYE.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉROS 8-9. — AOUT-SEPTEMBRE 1908

MÉMOIRES

**Un poète tragique lorrain,
Jean de Schelandre ⁽¹⁾.**

I

La *Société des textes français modernes*, qui rend de si grands services aux historiens de notre littérature, grâce à la publication de textes rares ou inédits, n'intéresse pas moins l'érudition provinciale, puisque nos écrivains, tout en exprimant les traits généraux de l'esprit français, gardent souvent dans leurs œuvres quelque chose de leur

(1) *Société des textes français modernes*. JEAN DE SCHELANDRE. *Tyr et Sidon ou les funestes amours de Belcar et Méliane*. Tragédie. Edition critique publiée par Jules HARASZTI. Paris. Société nouvelle de librairie et d'édition. Edouard Cornély et C^{ie}, éditeurs, 1908, in-12 de X-LXX et 1-170 pages, avec fac-simile du titre de l'édition princeps (1608).

origine, du pays où ils sont nés (1). C'est ainsi que Louis Des Mazures, édité dans cette série en 1906, est digne d'attirer l'attention des Lorrains ; si nous ne l'avons pas encore signalé, c'est que le volume publié ne contient que ses tragédies sacrées ; l'auteur de l'édition, M. Ch. Comte, annonce une étude générale sur ce remarquable poète du xvi^e siècle, et nous attendons l'apparition de ce second tome pour présenter à nos confrères Louis Des Mazures et son critique. Aujourd'hui nous voudrions consacrer un article à Jean de Schelandre que M. Harazsti, professeur à l'Université de Klausenburg (Kolozsvár) [Hongrie], déjà connu pour de belles études sur André Chénier et sur le théâtre du xvi^e siècle, vient de remettre heureusement en lumière.

Le travail était assez difficile, car plusieurs circonstances, imputables à Jean de Schelandre lui-même ou à ses biographes, obscurcissaient le peu que l'on savait du poète et de son œuvre. *Tyr et Sidon* parut une première fois sous la forme d'une *tragédie* et sous le nom de Daniel d'Anchères en 1608 (chez Micard, au Palais, avec privilège du roi). Puis, en 1628, on voit sortir de l'imprimerie de Robert Estienne, rue Saint-Jean de Beauvais, une tragi-comédie de *Tyr et Sidon*, divisée en deux journées, dont la première représente *les funestes succez des amours de Leonte et de Philoline*, et la seconde *les divers empeschements et l'heureux succez des amours de Belcar et Meliane*. Cette édition paraît sans nom d'auteur, mais la préface d'Ogier et le privilège nomment Jean de Schelandre. Il a fallu attendre, après une longue période de tâtonnements et d'erreurs (2), le

(1) Prix de la cotisation annuelle : 10 francs. Publications : 3 volumes en moyenne, chaque année.

(2) On en trouvera la curieuse énumération dans l'introduction de M. Harazsti. Il cite : BEAUCHAMPS, *Recherches sur le théâtre de France*, Paris, 1735 ; LA VALLIÈRE : *Bibliothèque du Théâtre françois*, 3 vol., Dresde, 1768 ; DUPUTEL, *Notice bibliographique sur la tragédie de Tyr et Sidon* dans l'*Académie de Rouen*, 1832 ; ASSELINEAU, *Un poète in-*

travail de M. Haraszi pour établir définitivement : 1^o que Daniel d'Anchères est bien le pseudonyme et l'anagramme de Jean de Schelandre, — 2^o qu'il y a de grandes différences de rédaction entre l'œuvre de 1608, qui est une tragédie, et celle de 1628, qui est une tragi-comédie. Les remaniements du poète ont porté tout ensemble sur le plan, la forme et le style. La seconde partie de la tragi-comédie coïncide approximativement avec la tragédie ; encore les corrections de langue, les additions et les retranchements abondent. La fin est d'ailleurs modifiée, comme l'indique le sous-titre de la tragi-comédie ; ce genre ne comportait pas la mise à la scène de conflits sanglants, ni de dénouements funestes. C'est donc la tragédie de 1608 que publie M. Haraszi. Elle ne nous est connue que par deux exemplaires, dont l'un se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal (BL 10782) et l'autre au British Museum. Cette édition, de 198 pages, contient, outre *Tyr et Sidon*, quelques pièces liminaires, la dédicace à Jacques I^{er}, roi de Grande Bretagne, signée Daniel d'Anchères, un sonnet, des stances et un sizain à « sa mesme Majesté », un sonnet à la reine, des stances au prince de Walles ; toutes ces pièces sont de Schelandre. Il s'y joint une ode de Hodey sur le voyage de M. d'Anchère en Angleterre, un sonnet du même sur la tragédie, des stances de Paul-Antoine d'Agart à M. d'Anchère sur ses mélanges poétiques, et une réponse de l'auteur ; un sonnet de l'auteur sur sa Muse, un quatrain signé de la devise : *Plus d'enchères et plus vaut*, et après l'argument, un autre quatrain d'Esprit Aubert. Les *Meslan-*

connu et une tragédie romantique au xvii^e siècle. Athenaeum français, 1854, et *Notice sur Jean de Schelandre, poète verdunois*, 1585-1635. — En 1856. P. JANNET édite la tragi-comédie dans le *Théâtre français*. C'est là qu'il faudrait chercher les matériaux d'une comparaison intéressante entre la tragédie de 1608 et la tragi-comédie de 1628. M. Haraszi se contente d'indications rapides. — On peut citer aussi : AULARD, *Un romantique en 1608*, dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, 1883, N. 4 ; PETIT DE JULLEVILLE, *le Théâtre en France* ; RIGAL, *Alexandre Hardy*, 1889.

ges, que M. Haraszti ne publie pas, offrent, paraît-il, le *Procez d'Espagne contre Hollande*, des *Sonnets d'amour et autres meslanges poétiques*, des *Gayetez* et plusieurs poèmes en l'honneur de Maurice de Nassau, Catherine de Rohan, enfin quelques pièces fugitives. Quant à la tragi-comédie, Jannet, comme nous venons de le dire, l'a éditée, il y a plus de cinquante ans. On n'en connaît que cinq exemplaires, deux à l'Arsenal, les autres à la Bibliothèque Nationale, au British Museum et à la Sorbonne (1).

II

La vie même de Schelandre était, jusqu'à ce jour, fort mal connue. Son pseudonyme même de d'Anchères l'avait desservi auprès de la postérité, en égarant les historiens. M. Haraszti a résumé sa biographie d'après l'article que Guillaume Colletet lui avait consacré dans ses *Vies des poètes français* ; ce précieux manuscrit a, comme on sait, disparu en 1871, dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre ; mais il reste, heureusement, un nombre assez considérable de copies fragmentaires de ce vaste ouvrage ; Asselineau et d'autres encore en avaient extrait précédemment tout ce qui concernait Schelandre, et la tâche de M. Haraszti fut ainsi facilitée ; nous lui adresserons cependant un reproche ; il a cru trop aisément que les érudits, venus avant lui, avaient su tirer bon parti de cette source ; il se fie entièrement à Asselineau. Or nul n'ignore que les méthodes de travail en usage dans la première moitié du XIX^e siècle laissent beaucoup à désirer ; on ne recherchait pas la précision ; et l'imagination, trop souvent, comblait les lacunes des textes consultés. Bien plus, le nouvel éditeur de *Tyr et Sidon* avoue en note (p. V) qu'il n'a pu utiliser la copie de Colletet « provenant des collections de feu M. Ch. Buvignier de Verdun » ; il le regrette, mais il ne

(1) Tous ces détails sont empruntés à l'introduction de M. Haraszti.

dit pas où se trouve cette copie, et profite de l'occasion pour accorder sa confiance, une fois de plus, à Asselineau. N'y a-t-il pas là quelques traces de précipitation ? Nous aurions souhaité aussi que les recherches de M. Haraszti se fussent étendues aux pièces d'archives. A-t-il eu recours aux inventaires sommaires, s'est-il rendu à Bar-le-Duc, à Verdun, a-t-il consulté enfin les érudits meusiens et ardennais et ouvert les revues provinciales (1) ? Tant mieux, du reste, s'il laisse à nos confrères de province l'honneur de glaner après lui dans le champ qu'il a si largement moissonné ! Nous serions fort aises que cette conjoncture se produisît, car ce serait la preuve que les départements ont leur utilité, en matière d'histoire politique et littéraire, que l'œuvre scientifique ne peut s'accomplir sans la collaboration de Paris et de la province. Voici, du moins, les résultats, établis par M. Haraszti.

Jean de Schelandre est né à Sousmazannes (2), au château familial, vers 1585. Il était seigneur de Sousmazannes, de Tailly et de Vindebourse. « Son père, qui s'appelait aussi Jean, était le frère de Robert de Schelandre, gouverneur de Jametz, et le lieutenant de celui-ci au gouvernement de cette ville, dont le siège a été un événement important dans les guerres de religion. Les Schelandre s'y signalèrent par tant de vaillance que leur coreligionnaire d'Aubigné en parlera dans son *Histoire universelle* (3) ». En 1596 Jean était inscrit à l'université de Heidelberg et bientôt après, si nous en croyons Colletet, qui ignore ce séjour à l'étranger, il faisait « à l'université de Paris de

(1) Sans doute, il est difficile à un professeur de Klausenburg de faire en France des recherches aussi longues et aussi minutieuses. Mais on peut toujours recourir à des correspondants ; combien d'érudits lorrains eussent répondu avec empressement à une demande de M. Haraszti !

(2) Près Verdun, à 12 km., au N-N-E. Le hameau compte aujourd'hui 20 habitants. Il appartient à la commune d'Azannes-et-Sousmazannes, au canton de Damvillers.

(3) Edition HARASZTI. Introduction, p. V.

brillantes études ». Le biographe se trompe quand il montre Schelandre débutant dans la carrière des armes sous Turenne, en Hollande. Car ce n'est qu'en 1624 que Turenne entra au service de cette république (1). C'est donc plutôt Maurice de Nassau lui-même, qui fut le chef du jeune officier. M. Haraszti cite d'ailleurs plusieurs de ses poèmes écrits en l'honneur du stathouder. A Avignon, où on le retrouve non sans quelque étonnement (2), il chante la beauté d'une jeune fille, Anne de Montaut, et célèbre ses charmes avec une préciosité et une indiscrétion sensuelle, qui nous choquent, mais qui s'accordent bien au goût de ce temps. Il a dû prendre part aux réjouissances mondaines, fréquenter les salons, qui furent florissants en France, quoi qu'en disent les manuels de baccalauréat, bien avant le fameux hôtel de Rambouillet ; car les poésies de *circonstance* abondent dans son œuvre, et pour qui les écrivait-il, sinon pour un cercle de jolies femmes et de galants cavaliers ? Il songeait à la gloire dramatique de fort bonne heure, puisque sa tragédie de *Tyr et Sidon* était achevée en 1608.

Est-ce la trêve conclue par Maurice de Nassau avec l'Espagne qui arrêta la carrière et changea les desseins de Jean de Schelandre ? Il partit pour l'Angleterre et rechercha la faveur et les encouragements de Jacques I^{er}. Il comptait beaucoup sur sa tragédie pour gagner le cœur et l'esprit du souverain ; elle lui est en effet dédiée, et il est à peu près certain que l'impression a eu lieu après son arrivée en Angleterre (3). On remarque dans cette dédicace une promesse pleine d'espérance : « Cela m'encourage,

(1) HARASZTI, p. V et suiv.

(2) MM. Haraszti et Lanson nous rappellent que « Maurice de Nassau était en même temps prince d'Orange ; peut-être y a-t-il quelque rapport entre les deux faits ».

(3) L'auteur de l'édition ne se pose pas la question. Mais certains vers des pièces liminaires sont d'un homme qui connaît les souverains Anglais et qui les a vus.

Sire, de faire voir à mon Apollon mes dévotieuses prémices : fruits verdelets ou plustost fleurs de mon printemps que j'expose aux rayons de ce beau Soleil pour les amener à maturité. Et si V. M. me fait l'honneur de les avoir pour agreables, je promets que m'estant fortifié la voix sous ses favorables auspices, je feroy retentir au Parnasse François le divin subject de ses louanges, et pour arrester mon vœu, je luy offre ces frivoles fantasies comme tesmoignages plus veritables qu'artificiels que j'ay de demeurer à perpétuité, Sire, son très humble et très obéissant serviteur (1). »

Cependant les hasards de sa vie aventureuse devaient abrèger son séjour en Angleterre. Il publie les deux premiers chants de la *Stuartide* en 1611, à Paris. Cette épopée le rattache à l'école de Ronsard, auteur de la *Franciade*, que tant de poètes imitaient ou continuaient, au début du xvii^e siècle. La famille des Stuarts remonte, d'après Schelandre, à la déesse Astrée, qui renonce à son vœu de virginité pour épouser Banquo : celui-ci est l'ancêtre des rois d'Ecosse, car Fléonce, leur fils, aborde après un long voyage aux rivages du nord de l'Angleterre (2). Nous ne connaissons pas cette rarissime édition, que M. Haraszti devrait bien nous rendre, mais le jugement des critiques ne nous fait pas regretter notre ignorance, il est généralement des plus sévères ; tous y blâment l'emploi exagéré du merveilleux, le mauvais goût, l'abus de la flatterie. C'est probablement peu de temps avant cette publication que Schelandre quitta la cour de Jacques I^{er}, et retourna en France ; les circonstances de ce départ nous échappent. La guerre de la succession de Juliers a pu en être le motif ; c'est une hypothèse de M. Haraszti. Ce qui est certain, c'est que le poète épousa peu après « Marie le Goullon, fille de Jérémie Le Goullon, seigneur de Coin-lès-Cuvry, secrétaire-greffier

(1) *Tyr et Sidon*, p. 3 et 4.

(2) *Tyr et Sidon*. Introduction, p. XII et suiv.

de la ville de Metz et d'Elisabeth Lespingal, sa seconde femme (1) ». Les deux époux étaient de la religion réformée ; mais d'après le témoignage d'Asselineau qui suit Colletet, la jeune femme se convertit au catholicisme ; Colletet lui-même l'y aurait poussée ; de là une crise domestique et une certaine mésintelligence entre Schelandre et son ami ; toutes ces difficultés semblent d'ailleurs s'être aplanies assez vite (2).

Quelle fut alors la vie de Schelandre ? Nous sommes bien éloignés d'en connaître les principales particularités. Colletet, dans sa biographie, et Ogier, dans la préface de 1628, nous signalent la constance de ses goûts littéraires, la publication des livres III et IV de la *Stuartide*, et l'achèvement des *Sept excellents tableaux* (3), cette œuvre religieuse et d'esprit calviniste. Il faisait d'ailleurs partie — et c'est là un contraste piquant — « de la confrérie des chevaliers de la Table Carrée que Colletet avait établie au cabaret fameux de la Croix de fer » (4). Il y retrouvait aussi Ogier, le grave prieur, qui ne dédaignait point les poésies burlesques et bachiques et les gais entretiens. Notre Lorrain passait même pour *boire en Alexandre*, si nous en croyons une ode d'Ogier au gentilhomme nivernais Le Charnais. Ce qu'il y a de curieux à noter, c'est l'influence que s'attribue Colletet sur l'esprit de Schelandre ; il lui aurait fait apprécier la grave poésie de Malherbe, ramenant

(1) *Tyr et Sidon*. Introduction, p. XV.

(2) Ajoutons, pour diriger des recherches possibles, que les deux filles de Schelandre et de Marie Le Goullon épousèrent : Madeleine, son cousin germain, cavalier dans la compagnie de Vaubecourt, Richard de Chavenel, seigneur de Xourdaille, Rozérielles et Chény ; Judith, le maréchal des camps et armées du roi, Jean Lambert de Stroff de Lawenstein, seigneur de Tailly par son mariage, seigneur de Bacourt, de Dudeldorf, de La Grange-Mercier, près Metz.

(3) On ne connaît que les trois premiers des *sept tableaux de pénitence tirés de la Sainte Ecriture*. Dédicace à Jacques I^{er}, 1609. Un exemplaire au British. L'édition complète de 1631 (Sedan) n'a pas été retrouvée.

(4) *Introduction*, p. XVII (Haraszi d'après Asselineau).

le poète de l'imitation de Ronsard et de Du Bartas qu'il admirait si fort, à une forme plus sobre et plus classique (1).

Sa carrière militaire était-elle interrompue, à cette époque, ou bien reprenait-il du service par intervalles ? M. Haraszti n'a point fait sur ce sujet de recherches particulières. Il faudrait, semble-t-il, consulter les archives de la Guerre, car Turenne entra au service de la France en 1630, et le gentilhomme verdunois le suivit ; mais une circonstance a dû plus d'une fois éloigner Schelandre de ce métier qui lui tenait tant à cœur : c'est l'embarras de ses affaires domestiques. Colletet nous avoue que « l'auteur embarrassé par le soin de sa fortune engagée par son père lors du siège de Jametz, s'était peu à peu retiré du monde ». D'autre part Ogier, dans la préface de 1628, nous décrit en ces termes les sentiments et la situation de son ami : « Faisant profession des lettres et des armes, comme il fait, il sçait les employer chacune en leur saison ; de sorte qu'il ne seroit pas homme pour entretenir le théâtre de combats en peinture, tandis que les autres se battent à bon escient, si des considérations importantes, qu'il n'est pas besoin que tu sçaches, ne luy donnoient malgré luy le loisir de solliciter des procez et de faire des livres. » Ce qui se dégage intact du fonds vague et indécis de cette existence troublée, c'est le double amour des armes et des lettres. Il allait du reste mourir en soldat, réalisant ainsi le vœu qu'exprimait en des vers fameux son maître Ronsard, épris lui-même de gloire militaire (2). Il fit dans les

(1) C'est dans cet esprit qu'il remanie en 1623 la tragédie de 1608. Il corrige les archaïsmes, éclaircit les tours de phrases, donne à son style plus de force et de netteté. Nous ne parlons pas ici des modifications, souvent peu heureuses, qu'il apporte au plan primitif.

(2) ...Je te salue, heureuse et profitable Mort.

...Donne-moi que soudain je te puisse encourir

Ou pour l'honneur de Dieu ou pour servir mon prince,

Navré, poitrine ouverte, au bord de ma province.

(Hymne à la mort.)

troupes françaises la campagne d'Allemagne ; pendant la difficile retraite de La Valette (1635), au corps duquel Turenne appartenait comme maréchal de camp, il fut blessé très grièvement, et vint mourir dans son domaine de Sousmazannes.

III

Telles furent la vie et la mort de Jean de Schelandre. Il ne nous paraît pas sans intérêt d'étudier brièvement la tragédie de *Tyr et Sidon*, dans la rédaction de 1608. Nous nous contenterons de brèves indications, renvoyant pour le surplus à la préface de M. Haraszti. Le sujet est pathétique, et si les péripéties ne sortent pas encore naturellement des caractères, ces derniers sont du moins tracés avec une précision, rare à cette époque. Schelandre a su opposer les uns aux autres deux groupes de personnages, deux cités, deux familles, dont les haines et les violences mutuelles ruinent le bonheur de deux amants.

Nous apprenons au 1^{er} Acte, grâce au monologue de Cassandre, fille aînée du roi de Tyr Tiribaze, l'amour sans espoir qu'elle ressent pour un prince étranger, insensible et beau comme Hippolyte. Mais elle soupçonne sa sœur Méliane de toucher ce cœur farouche. Bientôt paraît ce jeune homme, prisonnier, sur parole, de Tiribaze ; c'est Belcarqui, dans un autre monologue, proclame sa tendresse pour Méliane. Après un court entretien de cette princesse et de sa nourrice Eurydice, qui lui prodigue de sages conseils et s'efforce en vain de modérer son ardeur, les deux amants sont en présence : scène charmante, où Mari-vaux s'annonce déjà par quelques traits ; la jeune fille rappelle sa pudeur chancelante, et résiste au bouillant empressement du Sidonien Belcar, qui la supplie.

Si vous me chérissiez, pourquoy n'avez-vous pas
Pitié de vostre amy si voisin du trespas ?
Il est comme un Tantale aux cavernes beantes,
Baillant après les mets et les ondes fuyantes,
Vous l'avez introduit au jardin de bonheur ;
Que ne permettez-vous qu'il en cueille une fleur (1) ?

Aux scènes d'amour succèdent les scènes politiques.
Tiribaze, roi de Tyr, père de Cassandre et de Méliane,
s'entretient avec le courtisan Phulter, fidèle confident de
ses joies et de ses peines. C'est un tyran fort rude, qui
n'aspire qu'à la guerre, à la domination assurée par la
force des armes.

La guerre des estats affermit les colonnes,
La guerre est la boutique où se font les couronnes :
C'est la guerre qui peut, seule eschele des cieux,
Faire les hommes Rois et les Rois demi-dieux :
La guerre est la portière au temple de memoire,
La guerre est le sentier d'une éternelle gloire... (2).

Il s'inquiète de l'état de son royaume ; il supporte malai-
sément la pensée du demi-échec que viennent d'éprouver
ses troupes, au cours de la lutte séculaire qui met aux
prises Tyr et Sidon. Il se fait conter une fois de plus les
épisodes de cette bataille indécise ; sans doute Belcar, fils
du prince de Sidon, blessé grièvement dans le combat, est
son prisonnier, mais son propre fils Léonte est resté aux
mains des ennemis. Cette scène, où s'achève l'exposition,
se termine par un superbe chœur des soldats tyriens qui
exaltent l'activité, l'énergie, la gloire des armes :

L'homme n'est point de nature divine
S'il n'est ambitieux,
La lente paix sous terre l'achemine,
Les batailles aux cieux (3).

(1) Nous ne suivons pas toujours exactement la ponctuation de
M. Haraszti qui reproduit, avec des scrupules trop philologiques, le
texte de 1608. Il y a des corrections nécessaires, inévitables, et dont
un éditeur doit, croyons-nous, prendre la responsabilité.

(2) V. 433 et s.

(3) V. 617-620. Le chœur s'étend du v. 589 au v. 652.

ACTE II. — Un événement imprévu s'est produit : la mort de Léonte, « meurtri » par des assassins, à Sidon. Il aimait une femme, étroitement surveillée par un vieillard jaloux ; une entrevue secrète a été suivie de ce meurtre, et c'est son ami Marmodon, confident de ses derniers soupirs, qui vient annoncer aux soldats tyriens la funeste nouvelle ; il frémit en pensant qu'il doit avertir le malheureux père. Cependant, Cassandre, qui ignore la mort de son frère, ne songe qu'à son propre amour ; sa jalousie s'exalte, elle brûle du désir d'être aimée. Elle se résignerait même à toute humiliation, et l'idée d'un partage ne lui répugne pas.

...Si, dis-je, m'approchant du sujet qui m'enflamme,
J'espandoy devant luy les desirs de mon ame
D'un discours suppliant, il prendroit à mespris,
Malcourtois et cruel, un don de si grand prix ?
Les amans d'aujourd'huy ne sont pas si fideles
Qu'ils n'osent accepter deux differentes belles... (1).

En vain la nourrice essaie-t-elle de la ramener à d'autres sentiments. Les sages conseils ne peuvent rien sur ce cœur ardent, obstiné ; le dialogue, tantôt bref et « stichomythique », à la manière des anciens, tantôt animé d'un mouvement lyrique, oppose bien ces deux caractères. La passion de Cassandre s'exalte par la contradiction même ; elle pousse des cris d'amour éperdus, dont le seul défaut est d'être trop mythologiques.

Il [l'Amour] a souvent celui qui meut tout l'univers
Fait mouvoir à son gré par cent efforts divers,
Le transformant en or pour fondre d'une nue,
Or en toreau neigeux à la teste cornue,
Or en cigne à long col, or en autres façons,
Les Nymphes ne sont pas soubz les roides glaçons
Au seur de son brandon, soubz les vagues profondes
Il navre les Tritons et le prince des ondes.
En vain, nourrice, en vain votre conseil donné
Veut combatre mon mal si fort enraciné ;

(1) V. 853 et s.

Il me faut succomber ou franchir la carrière,
Le destroit ne permet de rebrousser arriere,
Je suis, tant me previent ce premier mouvement,
Et sourde de l'oreille et de l'entendement,... (1).

Elle finit par songer au suicide, et devant cette menace Eurydice faiblit ; elle promet de favoriser la passion de Cassandre :

Car les tourments plus forts, les pechés plus blasmables
Nous sont à supporter moins fâcheux que la mort,
Mort, estrange sommeil, qui jamais ne dédort (2).

Mais, tandis qu'elle hésite, paraît Tiribaze désespéré, agitant des projets de vengeance, que Phulter encourage, et que Marmodon désavoue. Tiribaze injurie Marmodon, blâme sa lâcheté, et se tournant vers Belcar, que les archers lui amènent, menace de mort le prince, son prisonnier. Le tyran et sa victime se bravent :

TIRIBAZE.

Et bien, malheureux fils d'un détestable pere,
Mourant, n'accuse point mon courroux trop sévère,
Qui t'a donné la vie est auteur de ta mort.

BELCAR.

Le ciel sera tesmoin, quand vous me ferez tort.

TIRIBAZE.

Le ciel de sa malice est juge irréprochable.

BELCAR.

Il le punira donc, s'il le juge coupable.

TIRIBAZE.

Le glaive punisseur commencera sur toy.

BELCAR.

C'est en vostre pouvoir, mais contre vostre foy.

TIRIBAZE.

En seroy-je lié, puisque luy s'en exempte ?

BELCAR.

Fondez vostre soupçon de preuve suffisante (3).

(1) V. 985 et s.

(2) V. 1032.

(3) V. 1155 et s.

Le jeune prince, qui cesse d'être prisonnier sur parole, est confié à Thamis et conduit en prison, tandis que son supplice se prépare. Le tyran, un peu calmé par cette sentence, va chercher quelque repos dans le sommeil ; les soldats tyriens chantent avec mélancolie la tristesse de la destinée humaine, soumise à la double nécessité de la Mort et de l'Amour.

ACTE III. — Que vont devenir les deux sœurs, amantes et rivales ? Est-ce l'honneur ou l'amour qui triomphera, et Belcar sera-t-il sauvé ou abandonné ? Méliane, la première, se montre avec sa passion non moins profonde, mais plus inquiète. La jeune fille essaie de lutter, opposant son devoir à son amour. Un cadavre la sépare de Belcar, le cadavre de son frère bien aimé. La crise n'est pas, sans doute, dépeinte aussi nettement dans ce drame qu'elle le sera, vingt-huit ans plus tard, dans le *Cid*, de Corneille.

Voilà de mon Belcar le tourment préparé,
Qui, seul Roy de mon cœur, veut estre preferé ;
Et si de mon plus cher l'encombre je lamente,
Le sang m'est un remords, la pudeur me tourmente,
Tant pour mettre en oubly le malheur fraternel
Que pour couvrir en l'ame un amour criminel :
Il faut, ô desespoir ! que je sois déclarée
Ou desloyale amante ou sœur desnaturée ;
Et bien que les deux points de ma calamité
Soyent d'une mesme source et mesme qualité,
Le premier des meschefs fait que ma plainte n'ose
Eventer le second dont il est seule cause,
Et faut (si je le puis), ô double creve-cœur !

Tesmoigner un desir de quoi j'ay plus de peur (1).

Ce monologue, où Méliane espère et maudit tour à tour son père et son amant, est tragique, mais un peu long. Quand ensuite elle est en présence de sa nourrice, elle revendique âprement les droits de l'amour :

L'un n'estoit que mon frere, et l'autre est un moy-mesme (2).

(1) V. 1321 et s.

(2) V. 1448.

En vain Eurydice lui oppose les arguments d'une morale qui sauvegarde les intérêts de l'État et de la famille ; en vain elle lui montre les difficultés insurmontables, auxquelles se heurte son projet de sauver Belcar ; les refus de la nourrice ne sauraient résister à l'obstination de la princesse ; la vieille confidente se décide à tenter l'entreprise, à corrompre les gardes et leur chef, à entraîner sur un vaisseau le prince déguisé, elle s'efforcera même d'y faire monter aussi la jeune fille. Mais voici la triste Cassandre, dont la douleur languissante et plaintive fait ressortir par contraste la sauvage énergie de sa sœur. Elle échange avec le chœur de tristes stances, au rythme monotone, trop pénétrées de souvenirs antiques.

Ne te plains point, malheureuse Cassandre,
Le coup si grand ne te permet d'entendre
A soupirs ny a pleurs,
Les moins ferus ce recours peuvent prendre,
Toy meurs, pauvrette, meurs (1) !

Son chagrin, on le voit, ne s'analyse pas comme celui de Méliane, ses sentiments restent confus, désordonnés. Pourtant elle ne souffre pas les consolations de Phulter, dont la résignation philosophique se rehausse d'une fermeté presque sauvage ; il aime la vie, tout en la trouvant mauvaise.

...Non, non, ne croyez pas
Que sortant de la vie, on sorte de misère,
La chair, proie des vers, dans le sein de sa mere
S'exempte de douleurs, mais le souffle divin,
C'est l'homme proprement qui ne prend point de fin,
Et qui porte son mal, quelque part qu'il s'envole,
Comme un daim traversé le matras qui l'affole.
Mal d'autant plus cuisant qu'en l'hideuse noirceur
Des antres souterrains on ne trouve qu'horreur,
Et qu'ayant une fois eschappé la lumière,
Il ne peut remonter en sa place première.
Vivons donque, vivons, et armés de vertu

(1) V. 1609 et s.

Ne nous rendons jamais sans avoir combatu,
Laisson l'impatience à la folle commune,
Le seul et seur moyen de vaincre la Fortune,
C'est de la mespriser... (1).

Mais la rudesse de Phulter, qui voit déjà en imagination et annonce avec rudesse la ruine prochaine de Sidon, la mort plus prochaine encore de Belcar, ne fait que redoubler la profonde et presque silencieuse douleur de Cassandre ; elle s'évanouit, et la dévouée Eurydice, qui l'aime encore plus que Méliane, puisqu'elle l'a nourrie, tout éperdue à ce spectacle, s'engage à lui rendre Belcar, à les embarquer sur le même navire

Tous deux joyeux ensemble et francs de tout danger (2).

Cet acte se termine par trois scènes d'un caractère moins tragique : d'abord deux monologues, l'un où Thamis, décidé par les instances de Méliane à mettre Belcar en liberté, appréhende cependant les conséquences de cette aventure ; l'autre où Belcar, « seul en la prison », rêve à sa chère Méliane, et se souvient avec joie de tous les bienfaits qu'elle lui a prodigués, des peines d'amour qu'il a endurées lui-même, quand elle le soignait avec tant de dévouement. Soudain Thamis et Eurydice entrent dans le cachot. Ils forcent le prince à se déguiser en vieille femme, et la scène est d'un réalisme comique ; Eurydice lui dit :

Prince, despechez-vous, posez cette coiffeure
Au lieu d'une salade ; endossez pour armeure
Un de mes vestements, esbarbez ce menton...

et Thamis ajoute :

Il faut de ce linccul la jouë embeguiner,
Monstrez dans ce corset vostre eschine courbée (3).

On pousse Belcar vers le navire qui doit l'emmener à

(1) V. 1676 et s.

(2) V. 1763.

(3) V. 1780 ...1795.

Chypre ; mais Eurydice, qui a promis à Cassandre de faire son bonheur, annonce à l'amant de Méliane :

Celle qui vous chérit veut à la desrobée
S'évader quand et vous... (1).

L'action va rebondir sur ce quiproquo ; comique en son fonds, il sera la source d'événements tragiques. Ce n'est pas sans intention que le poète achève son acte par un chœur, où les filles tyriennes déplorent l'incertitude des choses humaines, l'inégal partage, en ce monde, des biens et des maux, et vantent la vertu comme l'unique moyen de salut.

Le début de l'ACTE IV se passe en un autre lieu, à Sidon, et c'est le roi, le père de Belcar, Aristarque, qui occupe la scène ; sa physionomie, son caractère, ses propos le distinguent profondément de son voisin et rival. C'est un philosophe, qui sait, quand il le faut, se résoudre à la guerre, mais qui ne l'aime pas. Il célèbre les bienfaits de la paix, et médite sur la condition des hommes, assujettis à la fortune, inquiets et ambitieux. Il regrette la mort de Léonte, ce détestable crime où il n'a point trempé. Balorte, son confident, s'efforce de le rassurer. C'est une grande figure, et toute shakespearienne, que celle de ce souverain, guerrier malgré lui.

O filles de la nuit, inevitables Parques,
Qui des moindres pasteurs et des plus grands monarques
Filans les ans divers, sur eux exécutez
Les éternels destins par le ciel arrêtés !
D'où vient, malignes sœurs, que vos funestes forces
Atterrent au cercueil des plus jeunes les forces,
De ceux le plus souvent moissonnent le printemps
Qui voudroient voir le jour et devroient plus longtemps ?
Et ceux qui, saouls des biens, las des maux de ce monde,
N'ont autre ambition qu'une fosse profonde,
On les voit impuissants, chagrins, caduques, vieux,
Traîner envi le faix de leurs jours ennuyeux.

(1) V. 1997.

O mort, que tardes-tu que tu ne viens dissoudre
Ceste inutile chair en sa première pouldre ?
Que me rest-il encor à desvider icy
De plaisir, de travail, de joye ou de soucy (1) ?

Le lieu de la scène change encore une fois, et c'est Méliane qui paraît, anxieuse, elle aussi ; surprise de l'absence de sa sœur, elle est encore plus étonnée de n'avoir pas revu Eurydice ; qu'est-ce que ce navire, qui a mis à la voile sous ses yeux ? — Tumulte : ce sont les gardes, qui lui font brièvement le récit de l'évasion de Belcar, puis Tiribaze, donnant des ordres, et l'amiral qui se lance à la poursuite du fugitif avec menaces et bravades, enfin le domestique de Belcar qui défend son maître contre les reproches des Tyriennes. L'acte s'achève sur un chœur des serviteurs du Sidonien, opposant, dans une noble antithèse, la vertu et la fortune, ces deux puissances qui remplissent le monde de leurs luttes ; mais la fortune n'est rien sans la vertu, et celle-ci assure le succès.

ACTE V. — Le dénouement se prépare. Tiribaze, furieux, éclate en menaces contre Méliane ; il la croit coupable du meurtre de Cassandre, car il a trouvé, au crépuscule, près des dunes du littoral, Méliane agenouillée devant le cadavre de sa sœur, et retirant un poignard du sein de la morte. La criminelle mérite le dernier supplice, et c'est en vain que Phulter intercède.

Sus, procédez en bref, je n'auray bien en l'ame
Que son corps n'ait repeu la vengeresse flamme (2).

La malheureuse va donc mourir. Mais un homme paraît, c'est Marmodon. Il sort des taillis où il s'est réfugié, après

(1) V. 2069 et s. — Signalons à M. Haraszti un vers faux : 2221. « Des mortels succombants au fort des encombres. » Il signale dans les notes le texte de 1628 : « D'hommes de part et d'autres incroyables en nombre », mais ne dit rien de celui de 1608. L'erreur est-elle imputable au premier éditeur ? Il eût fallu, en tout cas, la signaler et proposer la correction : *au plus fort*.

(2) V. 2630.

avoir annoncé au roi la fuite de Belcar ; la colère du tyran l'a épouventé ; il n'ose plus reparaitre devant Tiribaze, mais il vient — un peu longuement — faire au soldat le récit de ce qu'il a vu : il a assisté, sans être aperçu de Méliane, au désespoir de la princesse, quand le vaisseau de Belcar fuyait sous ses yeux. Elle a maudit — telle Didon — ce prince qui avait juré de l'aimer.

O monstres Avernaux, fantômes du Tenare,
Eumenides fureurs, hostesses du Tartare,
Aprochez à la fois, ramenez chez les morts
Cest enfer de tourments qui m'anime le corps !
Hélas ! que tardez-vous ? Les grands feux qui me rongent
Se renforcent d'autant que mes jours se prolongent,
(Feux d'amours, de douleurs et d'enragé courroux) ;
Enlevez-moy d'icy ! Je m'abandonne à vous.
Estrange desespoir ! qui, me venant poursuivre,
Me fait desespérer de mourir et de vivre !
Car bien que dans mon cœur soit né par cest effort
De la mort des désirs le désir de la mort,
Je vi malgré moy-mesme, ainsi me puis-je dire
N'obtenir jamais rien de ce que je désire (1).

Malgré les traits de pure rhétorique et de mauvais goût (O mer amère, mère à la mère d'amour...) cette scène — qui n'est malheureusement qu'un récit — offre une étude de sentiments remarquable pour ce temps.

Mais les événements se précipitent. Eurydice confesse sa faute à Tiribaze et à l'Amiral. Elle explique comment elle a cédé à son affection pour l'ainée des princesses, dont le désespoir contenu la touchait, comment elle l'a menée jusqu'au navire. Pendant la fuite, Cassandre, repoussée par Belcar, qui avait cru trouver devant lui Méliane, s'est frappée d'un poignard et jetée dans les flots.

Cas admirable à voir ! Les Nymphes aux yeux pers
Levoient son corps flottant sur la face des mers (2).

Ainsi Méliane n'est pas coupable, ce n'est pas elle qui a

(1) V. 2730.

(2) V. 2962.

frappé sa sœur. Le malheureux père, hors de lui, envoie Eurydice à la mort. Méliane ne sera donc pas sauvée ; un messenger vient annoncer son supplice et vante le courage dont elle a fait preuve à ses derniers instants :

Sans forme de procès on a fait aprocher
Le char, muni d'escorte, au préparé buscher,
Char dont le mouvement et le morne attelage
Monstroient aux regardans un tragique visage ;
Tout pleuroit à l'entour, les juges angoissés
Derrière l'attirail sembloient estre forcés
Comme princes vaincus, qu'un triomphe captive ;
L'air sonnoit de rumeur confusement plaintive,
La belle patiente et au front et à l'œil
Portoit la gravité beaucoup plus que le ducil (1).

A ce récit de la mort d'une héroïne succède l'atroce spectacle des fureurs de Tiribaze ; la douleur a rendu fou ce prince orgueilleux et brutal ; l'éternelle justice lui fait expier sa coupable précipitation. Il maudit les Dieux ; inconscient, il tue Phulter, ce courtisan aimable, conciliant et ambitieux, au moment où il s'empressait auprès de lui ; mais dans cette lutte sauvage, le courtisan a lui-même frappé le roi d'une blessure mortelle.

IV

Tel est ce drame, fort remarquable, en dépit de ses défauts, pour le temps où il a été écrit. Les sources, où Schelandre a puisé, n'ont pas été découvertes. M. Haraszti, après MM. Droz et Rigal, inclinerait à reconnaître dans l'argument de la pièce un souvenir, une vague imitation de la *Franciade* de Ronsard, où le héros est, lui aussi, placé entre deux femmes qui l'aiment et qui souffrent de leur amour ; Clymène comme Cassandre a recours au suicide. Mais il y a peut-être, à l'origine de cette tragédie, quelque drame espagnol, quelque roman étranger ou français, lu

(1) V. 2980.

et profondément modifié par Schelandre. Car cette œuvre est originale ; sans doute elle nous déconcerte par plusieurs particularités qui tiennent aux usages contemporains. Le décor *multiple et simultané* (suivant l'heureuse expression de M. Rigal), au milieu duquel furent joués les mystères du Moyen-Age, subsistait encore au début du xvii^e siècle ; de là ce morcellement de l'action, ces changements de lieux, moins fréquents d'ailleurs chez le poète lorrain que chez Hardy, et cette absence à peu près complète de *l'unité de lieu* (1). Ce qui est nouveau dans ce poème, paru avant la publication des drames de Hardy, c'est l'analyse des caractères, la lutte des passions entre elles dans le cœur des personnages, et cette noble opposition du devoir et de l'amour. Avec une plus grande intelligence de la scène, avec un goût plus délicat qu'aucun de ses contemporains (2), Schelandre sait concilier les contrastes, les effets comiques et tragiques, faire parler les grands et les petits, peindre d'une plume brillante les aspects variés de la nature, dégager de la multiplicité des événements une impression unique, laisser entrevoir sous le désordre apparent des existences humaines une loi mystérieuse et fatale. Ajoutons enfin qu'il est poète, et que son lyrisme est plus personnel, plus intime et plus profond que celui

(1) Remarquons encore que les scènes ne sont pas numérotées ; ce qui les distingue, c'est, en tête de chacune d'elle, l'énumération des personnages qui y paraissent.

(2) Principaux auteurs et principales représentations d'après HARASZTI, *Introd.*, XXXVII et suiv. : Pierre MATHIEU, auteur d'*Esther*, *Vasthi*, *Aman*, *Clytemnestre*, et d'une tragédie sur le meurtre du duc de Guise. — DE L'AUDUN D'ALGALIERS écrit les *Horaces*, 1596, — HEUDON *Pyrrhe*, 1598 ; — NICOLAS DE MONTREUX remanie la *Cléopâtre* de Jodelle 1594, et publie *Sophonisbe*, 1601. Les débuts de MONTCHRESTIEN sont de 1596. — La ville de Pont-à-Mousson se distingue par son goût pour le théâtre ; on y représente un *Saül* (probablement de JEAN DE LA TAILLE), en 1599, la *Soltane* (de BOUNYN). — PIERRE DE NANCEL publie ses tragédies en 1607, MONTCHRESTIEN donne deux éditions en 1604 et 1608. — CLAUDE BILLARD et HARDY remportent d'éclatants succès. Les cinq volumes de Hardy sont de 1624-1628...

des dramaturges du xvi^e siècle, d'un Jodelle, d'un Garnier ou d'un Montchrestien. En combien de ses chœurs se reflète son âme de soldat, de philosophe et d'artiste ! Presque tous ceux qui l'étudièrent, dès le commencement du xix^e siècle, l'ont comparé à Shakespeare. Peut-être eût-il égalé ce maître du drame, si les circonstances lui eussent permis de développer son génie et de produire davantage. On s'est même demandé si Schelandre avait, par un privilège bien rare chez les auteurs de cette époque, lu et apprécié les œuvres de Shakespeare. La réponse est difficile, car nous ignorons si le gentilhomme verdunois avait appris la langue anglaise, avant de rechercher la protection de Jacques I^{er}. Sans doute, il a pu entendre des pièces de Shakespeare soit à Paris, où quelques troupes d'acteurs anglais se risquèrent vers la fin du xvi^e siècle et en 1604, soit à Londres, au théâtre du Globe (1). Mais il avait déjà, semble-t-il, rédigé *Tyr et Sidon*, quand il passa la mer, et le spectacle du drame anglais n'a pas dû modifier sensiblement ses idées. On voudrait encore déterminer les traits proprement lorrains de son talent. La question est bien délicate aussi ; ce qu'un artiste doit à la terre où il est né reste d'autant moins perceptible que ces impressions primordiales sont plus profondes. S'il fallait, à tout prix, démêler dans l'œuvre de Schelandre les traces d'une influence lorraine, ne faudrait-il pas les chercher dans ce mélange d'ardent enthousiasme et de précision élégante (2) ? Quoi qu'il en soit, Jean de Sche-

(1) HARASZTI, *Introd. de Tyr et Sidon*, p. X-XI.

(2) Cette conjecture — très risquée — nous est personnelle. Pour soutenir une hypothèse de ce genre, il faut un faisceau de preuves solides. Nous avons essayé autrefois, à propos d'un poète normand, de dégager les traits de son origine. La comparaison minutieuse que nous avons faite de ce poète avec une douzaine d'auteurs normands du même temps ne nous a laissé aucun résidu bien net. Cf. *Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf*. Paris, Soc. franç. d'impr. et de libr., 1897, in-8 de 492 p.

landre, gentilhomme verdunois, occupe une place d'honneur dans l'histoire de notre théâtre, à cette époque que nous avons appelée quelque part la période du *premier romantisme* ; sa tragédie de *Tyr et Sidon* est peut-être la plus remarquable qui ait paru avant les premiers chefs-d'œuvre de Corneille.

R. HARMAND.

Notice sur Saulxerotte.

Saulxerotte est un petit village du canton de Colombey, à dix kilomètres sud-est de ce bourg, à 100 mètres environ de la ligne de Toul à Mirecourt. Il occupe un léger pli de terrain, à une faible distance de Favières, dont il semble rait un écart si les maisons parfaitement groupées autour de l'élégante église qui les domine toutes, ne formaient un tout bien distinct.

Son nom a peu varié ; on trouve dans les documents les diverses formes : SAULXURETES, SALSURIOLE, SAXURETTES, qui semblent un diminutif du nom plus commun Saulxures

L'étymologie de Saulxerotte est incertaine. Suivant les uns, ce mot viendrait de *salin*, *salinier*, parce qu'autrefois, un certain nombre d'habitants étaient occupés à recueillir dans la forêt les herbes dont les cendres étaient employées à produire le salin. Suivant d'autres, Saulxerotte dériverait du mot latin *salix*, *salicis*, saule, arbre ; Grille de Beuzelin (1) donne à Saulxerotte une étymologie allemande : d'après lui, ce nom signifierait *terre rouge*.

(1) *Statistique monumentale*, arrondissement de Toul.

Ce serait prétention que de vouloir donner de l'importance à un hameau qui n'en a pas. Rien même en lui ne trahit une origine bien ancienne ; ni son église toute neuve, ni ses maisons sans caractère et de modeste apparence n'offrent aux curieux de vestiges d'antiquités (1). Cependant Saulxerotte date du moyen âge et peut sans témérité réclamer une petite place dans l'histoire du pays.

Malheureusement, comme beaucoup d'autres villages plus importants même que lui, il a à regretter la disparition presque complète de ses archives locales qui fourniraient de précieuses lumières sur son histoire. Les registres des actes de baptêmes, de mariages et de décès, dont le plus ancien date de 1649, deux registres des délibérations municipales de la fin du XVIII^e siècle, quelques titres de la même époque constituent toute la somme des documents anciens conservés au greffe de la mairie. La fabrique ne possède que des titres du XIX^e siècle. Mais les archives départementales complètent ces lacunes et fournissent quelques renseignements précis sur l'origine de Saulxerotte et quelques notes sur ses seigneurs (2).

Primitivement Saulxerotte ne se composait que de quelques maisons formant un écart de Favières et dépendant de cette dernière commune. C'est du moins ce que semblent indiquer les habitants même du hameau dans une requête (3) adressée au duc de Lorraine Léopold, pour demander la vaine pâture dans la forêt de Haye en 1710. « La requeste, y est-il dit, présentée par les habitants et communauté de Saucerotte deppendant du comté de Vaudémont, contenant que s'étant détaché du village de Favier pour former de quelques mazures un village

(1) Quelques morceaux de sculpture provenant certainement de l'église primitive sont encastrés dans le mur des maisons V^e Rouyer Victor, Thouvenin Joseph et Claude Daleau.

(2) H. LEPAGE a utilisé ces renseignements et notes pour ses *Communes de la Meurthe* (1854).

(3) Conservée dans les archives communales de Saulxerotte.

séparé, ils ont accrus jusques au nombre de dix-huit feux, quoique le finage soit très petit, etc.... »

La découverte sur le territoire de Favières de pièces gauloises et de débris de constructions romaines fait remonter ce village à une date fort reculée ; mais jusqu'ici aucune découverte de ce genre sur le territoire de Saulxerotte n'autorise à penser qu'un monument quelconque s'élevait à l'époque celtique ou romaine sur l'emplacement du village actuel (1). Sur les confins du territoire il existe cependant une ancienne voie qualifiée par les gens du pays du nom de voie romaine.

Au XIII^e siècle, les quelques mesures dont il vient d'être parlé et qui appartenaient partie aux moines de Saint-Mansuy de Toul, partie au comte de Vaudémont, furent constituées en village. Une charte de Roger de Marcey, évêque de Toul, de 1230 à 1252, charte datée de mars 1242 et conservée aux archives départementales (2), donne la substance d'un accord intervenu entre Hugues, comte de Vaudémont, et les religieux de l'abbaye de Saint-Mansuy pour la fondation du village de Saulxerotte.

Cette charte, dont le texte a été publié par Henri Lepage dans ses *Communes de la Meurthe*, fait connaître fort au long les dispositions du traité. « La neufve ville de Saxurottes » était érigée « aux usaiges et coustumes de Belmont (3) ». Les intéressés se communiquaient l'un à l'autre

(1) OLRV, dans son *Répertoire archéologique* du canton de Colombey (*Mém. Soc. archéol. lorr.*, 1865), signale quelques découvertes de monnaies anciennes : « Saulxerotte, moyen âge. Village fondé en 1242 par Hugues, comte de Vaudémont. Au lieu dit le Grand-Jardin, ruines d'habitations, où la tradition prétend qu'il a existé un couvent, — époque moderne — au Haut-de-Beaumont vers 1836 trouvaille de monnaies lorraines. Il y a environ soixante ans, découverte d'un pot à huit pans renfermant plusieurs pièces d'or, au Haut-du-Hézeux. »

(2) Layette B. 960, n° 139.

(3) Sur la loi de Beaumont donnée en 1182 à Beaumont-en-Argonne (départ. des Ardennes, arr. de Sedan, cant. de Mouzon), par le cardinal Guillaume de Champagne, archevêque de Reims, et sur son expansion, surtout dans la Lorraine et le Barrois, voir Edouard BONVALOT, *Le tiers état d'après la charte de Beaumont et ses filiales*, Paris, 1884, in-8.

leurs biens réciproques de manière à posséder le tout en commun. Néanmoins l'abbé et les religieux de Saint-Mansuy se réservaient « l'église de la dicte ville, c'est assavoir le droit de patronage, les dimes gros et menues, offrandes et almosnes et tout ceu que pour raison de l'église se puet panre et havoir en l'espirituel » : et un homme avec tout son héritage en la dicte ville, lequel volront eslire pour servir à eux etc.... » Les mêmes religieux se réservent aussi en la « dicte ville une aire pour édifier une maison une grange et le meix derrier avec dous faulciés de prés. » Le comte de Vaudémont pour sa part jouit des droits seigneuriaux : mais il doit la moitié des revenus aux Bénédictins.

Saulxerotte appartient aux comtes de Vaudémont jusqu'à l'avènement de René II au trône ducal. On lit dans les comptes du domaine de Vaudémont à la date de 1583 : « Saulxerotte est du domaine et souveraineté du comté de Vaudémont, sujet en droit de Belmont. Les habitants paient rentes comme les autres qui sont de pareille nature et droitures, esquelles rentes l'abbé de Saint Mansuy a accoutumé de prendre la moitié contre notre souverain seigneur. Ledit abbé ou ceux qui ont son droit, a un maire appelé le maire de fer qui reçoit ses rentes. Les habitants dudit lieu sont sujets d'aller garder la porte de Vaudémont par jour de foire et par temps de guerre aller garder ladite ville. Ils paient pour le présent les pargées (1) comme les autres du domaine. Ils sont sujets aux impôts et aides extraordinaires et générales, mais ils sont exempts de corvées et charrois. Chacun conduit doit par chacun an douze deniers tulois pour les rentes des bourgeois (2). »

Au XVII^e siècle, une partie du domaine de Saulxerotte était engagée, puisqu'on trouve en 1622 Jean Marchal,

(1) Pargées, amendes de délits champêtres (LEMOINE, *Diplomatique pratique*, Metz et Paris, 1765-1772, 2 vol. in-4, t. I, p. 368.)

(2) Cité par H. LEPAGE, *Comm. Meurthe*.

receveur du comte, qui fait ses reprises pour ce qu'il avait acquis au ban et village de Saulxerotte. Au XVIII^e siècle, la seigneurie foncière de Saulxerotte appartenait à la famille Bourcier. On a des actes de foi et hommage de cette seigneurie donnés par Joseph-Hubert Bourcier, écuyer, lieutenant-général au bailliage du comté de Vaudémont (20 janvier 1701) ; Louis de Bourcier de Pinguet, seigneur de Houdemont, ancien capitaine pour le service du roi, 8 avril 1772 ; Marguerite-Suzanne Humbert, née comtesse de Girecourt, douairière de Charles Dieudonné, comte de Bourcier, né des anciens comtes d'Irpot, baron d'Harnemont, etc....., 28 décembre 1776 et 24 janvier 1777 (1). Un peu plus tard, la seigneurie de Saulxerotte avait passé entre les mains de la famille de Thiballier. Mathieu Constantin de Thiballier, chevalier, seigneur de Saulxerotte et autres lieux, préside l'assemblée municipale de Saulxerotte pour l'élection des représentants du tiers état, 8 juin 1788 (2).

La requête des habitants en 1710 constate un accroissement assez notable de la *neufve ville* du XIII^e siècle ; mais à partir de cette époque, on peut affirmer que le hameau n'a pas sensiblement augmenté en population pas plus qu'en importance. L'état du temporel des paroisses de 1709 (3) donne le chiffre de 24 feux ou ménages, y compris les veuves ; et le recensement des habitants fait en l'an 3 de la République indique le chiffre de 237 individus. Ce chiffre s'est maintenu jusque vers 1860. Alors la population décroît sensiblement : de 225 habitants en 1864, elle est arrivée en 1889 à 143, soit une diminution d'un tiers dans l'espace d'un quart de siècle.

Aucune notoriété importante ne donne de relief à la

(1) H. LEPAGE, *ibid.*

(2) Registre des délibérations municipales 1788, à la mairie de Saulxerotte.

(3) Arch. de M.-et-M., B. 290, fol. 187.

petite commune qui ne compte guère parmi ses habitants que des laboureurs qui constituent la partie notable de l'endroit, des bûcherons, des manœuvres et d'humbles artisans de toutes sortes, sabotiers, pantoufliers, ébaugeurs de bois de violons, ciriers, faïenciers. Dans le cours du xviii^e siècle, un bourgeois de Nancy, le sieur Beaulieu, vient exploiter les bois de Son Altesse Royale et s'établit transitoirement à Saulxerotte. Durant la plus grande partie du même siècle, la famille François fournit à la commune ses maires et ses régents d'école. C'est peut-être la seule famille qui fasse quelque figure. Un certain nombre de croix remplaçant les signatures dans les actes indiquent que l'instruction était négligée, particulièrement chez les filles.

Comme aujourd'hui, les revenus peu considérables du hameau suffisaient à peine à couvrir les dépenses de chaque année. Les habitants s'en plaignent dans la requête déjà citée adressée par eux à Léopold pour obtenir la vaine pâture dans la forêt de Haye (1710).

La communauté de Saulxerotte, y est-il dit, « s'est accrue de dix-huit feux depuis le xiii^e siècle, quoyque le finage soit très petit et fort ingrat dans son rapport par la stérilité des terres, joint à la charge qu'ils ont de dixmes au sixième, ce qui leur oste le moyen de nourrir les bestiaux tant pour les labourages que pour les ayder à subsister par la rareté des fourages, n'ayant que très peu de prairies et point de paquis (1) ny autres lieux propres aux pasturages, ce qui les oblige de nourrir dans leurs maisons leurs dits bestiaux, la plus grande partie de l'année, par l'achapt des fourages qu'ils font dans les villages voisins ; étant environné de toutes parts du finage dudit Favier et de nos bois qui les entourent : en sorte qu'ils ne peuvent laisser sortir leurs bestiaux sans danger

(1) Une déclaration des mêmes habitants en 1738 constate cependant que la commune possède environ 32 jours de paquis et 300 arpens de bois, dont elle est en possession.

d'être repris à toutes heures et n'ont d'autres ressources que l'espérance qu'ils ont que nous leur permettrons les vainpasturages pour leurs dits bestiaux tant de charues qu'autres servant à la nourriture dans les bois de Haye, deppendant du comté de la gruerie de Vaudémont, aux offres qu'ils font de payer un cens à notre domaine de quatorze francs annuellement pour raison desdits pasturages et d'observer l'ordonnance de gruerie en tel cas requis. »

Dans la feuille du recensement des grains de la commune qui dut être adressée au directoire du district de Vézélise, conformément à l'arrêté du Comité de salut public du 4 germinal an 3, on lit à la colonne des observations : « Il y a à observer que dans la Commune de Sauxrotte, les récoltes les plus abondant de chaque année ne sont point en état de nourrir les individus de la ditte commune pendant la moitié de l'année, comme leur territoire est le plus mauvais de l'arrondissement du district de Vézélise à cause qu'il est entouré de bois et que ce n'est qu'un territoire sauvage. Chaque individu n'a que cinquante et une livres de pain à vivre jusque les récolte prochaine ce qui leur est insuffisant à cause du tems des traveau. Aux surplus, c'est que les citoyens de la ditte commune sont dans la grande contrainte de voir qu'ils ne peuve plus s'approprière dans les village voisins comme ille l'ont fait il y a déjà longtemps. La ditte Commune espert que l'on prandrat le présent en considération et que l'on exanterat du cinquième dont s'agit et qu'au contraire les citoyens administrateurs leur.. (mots illisibles)... et ont des moyens pour les substanter jusqu'à les récolte prochain, vue que la plus grande partie des citoyens de la ditte commune sont dépourvus totalement » (1).

Le tableau suivant, dressé par les membres de la muni-

(1) Registre des délibérations municipales, fol. 43.

cipalité le 16 juillet 1788, indique l'état officiel des charges de la Commune de Saulxerotte à la fin du XVIII^e siècle :

« 1^o La Communauté est chargée de 430 toises de ponts et chaussées, pour lesquelles elle est obligée de payer la somme de 171 livres 3 deniers.

2^o Elle doit aussy les marques d'affoiges se montant à la somme de 47 livres 18 sols, cours de France ; de même que le vingtième se montant aussy à la somme de 23 livres 6 sols 9 deniers, même cours de France.

3^o Elle est aussy chargée de payer le gage de son maître d'écolle qui se monte à la somme de 55 livres.

4^o Elle est aussy chargée de payer la dixme au six et au sept dans tous les héritages dépendant du finage dudit lieu ; chaque habitant doit deux poulles, moitié au roy et l'autre moitié au seigneur foncier, de plus un gros par habitant pour droit de foin ;

La Communauté dudit lieu doit 8 francs un gros de rente moitié au Roy et l'autre moitié au seigneur foncier.

La moitié de la grande dixme, la totalité des novalles et toutes les mêmes dixmes appartiennent au sieur curé, le quart de la grande dixme appartient au Roy, et l'autre quart au seigneur foncier.

5^o Elle est aussy chargée de payer pour création de maire et frais de plais annaux de chaque année la somme de 10 livres de Lorraine.

Elle est chargée de l'entretien d'une fontaine, d'un gueilloire (1) des cloches de l'église, de la tour, d'un orloge à la tour et des murail du cimetière.

Elle est aussy chargée du curement des tranchées de ses bois, qui lui coutent annuellement 26 livres.

Elle est aussy chargée de ses chemins vissinaux qui contiennent environ 600 verges.

(1) Ancienne forme d'*égayoir*, mot spécial à la Lorraine, d'après Littré.

Telles sont toutes les charges actuelles de la ditte communauté que nous avons reconnu, cest pourquoy nous avons dressé le présent procès-verbal fait les ans jour et heures avant dits. »

L'acte est signé par J-B^{te} Cossin, curé de Saulxerotte, Chev. de Thiballier. C. Rouyer, J. François, F. Laddoney syndic, N. Baery, greffier (1).

En 1830, le nouveau projet de répartition des contributions foncières fut renvoyé au préfet avec quelques corrections. Le conseil municipal y disait entre autres « que le territoire de Saulxerotte est extrêmement stérile et qu'il y a peu de bonne propriété... que Saulxerotte est une commune très pauvre et peut-être la plus chétive du département ».

Il y avait là sans doute une légère exagération qu'explique facilement la sérieuse préoccupation d'obtenir une diminution de charges et d'impôts pour la commune.

En réalité Saulxerotte est demeuré ce qu'il était dès l'origine, un très humble hameau, dont les habitants tous ouvriers gagnent plus ou moins péniblement leur vie.

* * *

Saulxerotte fit toujours partie du diocèse de Toul. On a vu que dès son érection en paroisse en 1242, l'abbé de Saint-Mansuy s'en était réservé le patronage. Le pouillé du P. Benoit Picart indique que la cure était au concours (2).

D'après les registres des actes de baptêmes et de mariages, la paroisse se trouve composée du village de

(1) D'après le *Pouillé du diocèse de Toul*, du P. Benoit PICART, Toul, 1711, t. I, p. 368, le curé de Saulxerotte était décimateur pour la moitié des grosses et menues dîmes et l'abbé de Saint-Mansuy, patron de la cure, pour l'autre moitié; le bouvrot était de cinq paires de reseaux de rente, cinq fauchées de prés et un jour de vignes. Le maître d'école a la redime de la menue.

(2) Le Pouillé de Chatrian fixe les revenus de la cure à 900 l.

Saulxerotte, de la ferme de Saint-Amon (1) et d'un écart désigné dans les actes sous le nom de bois de Hays. Ce bois de Hays n'était vraisemblablement qu'une maison de bûcherons. Quant à la ferme de Saint-Amon, dépendante de la Commanderie de Robécourt, ordre de Malte, elle n'eut jamais grande importance. Elle se trouvait près de l'ermitage fondé en souvenir du saint évêque de Toul Amon, non loin de la grotte sanctifiée par la retraite du même saint. En 1763, la ferme de Saint-Amon comprenait trois maisons avec trois ménages, indépendamment des deux ermites, gardiens de la chapelle. De temps immémorial Saint-Amon était rattaché pour le spirituel à la paroisse de Saulxerotte. Le *Pouillé* du P. Benoit Picart et la *Notice de la Lorraine* de dom Calmet l'affirment également. Aucun service religieux n'avait lieu dans la chapelle de l'ermitage ; fermiers et ermites venaient à l'église paroissiale assister aux saints offices et recevoir les sacrements : les morts étaient transportés à Saulxerotte et inhumés au cimetière de la paroisse ; les actes mentionnent une seule exception à cette règle. Le 26 août 1737, frère François Thiébaut, ermite, fut inhumé à la chapelle dudit Saint-Amon.

(1) Les actes donnent à cette ferme le nom de hameau qui pourrait faire croire à un certain nombre d'habitants. D'après la tradition populaire, un petit village aurait réellement existé près de la grotte de Saint-Amon et les débris de constructions, des pierres amoncelées en cet endroit seraient pour beaucoup une preuve irrécusable de la vérité de la tradition. Ce qui est hors de doute, c'est qu'au commencement du XVIII^e siècle, un certain nombre d'étrangers, gens sans aveu, sans religion, vinrent s'établir dans cette vallée solitaire ; ils y construisirent de modestes cabanes qu'on leur fit ensuite raser, à la suite d'un grand procès intenté par les communes de Barisey-au-Plain, Harmonville, etc... dont ils dévastaient les bois. Ce procès est conservé tout au long aux archives de M.-et-M., B. 10852. Faut-il penser que la tradition populaire repose sur d'autres fondements et qu'au commencement du XIX^e siècle quelques familles vinrent habiter réellement Saint-Amon ? Il faudrait d'autres preuves pour en être assuré. Sur tout ceci, voir notre étude précédente, *La grotte et l'ermitage de Saint-Amon*, dans le *Bulletin* de 1907, p. 133.

La vallée de Saint-Amon est à environ une lieue du village de Saulxerotte et ce n'était pas sans difficulté et sans fatigue que le curé de Saulxerotte remplissait à Saint-Amon les devoirs de son ministère. Aussi le voit-on à la fin du siècle dernier chercher à s'affranchir de cette charge. En 1757, Jean Michel, dans la rédaction de l'acte des fiançailles de Médard Liégeois et de Marie Baranger, déclare qu'il a reçu et béni les promesses des fiancés : « et « ce sans préjudice de la signification que j'ai fait faire à « ceux de Saint-Amon qu'ils aient à se pourvoir d'un « autre curé que moi ». L'acte suivant qui est l'acte de mariage des deux fiancés précités se termine par la même protestation. Jean Michel mourait en 1762 et comme ses confrères dans l'acte de son décès rendent hommage à son « exactitude à remplir tous les devoirs d'un bon pasteur » il est juste de penser que le défaut de zèle ne fut pour rien dans la détermination du curé.

Une note (1) de son successeur nous apprend que le curé de Favières voulut bien se charger de la desserte de Saint-Amon, mais comme si M. Tisserand avait voulu donner une décision définitive à la question, le curé de Saulxerotte se trouve presque embarrassé de reprendre le service de Saint-Amon, à la requête de l'évêque de Toul, qui promet du reste de le décharger dans la suite, lorsqu'il le demandera. Le curé Marchal a pris soin de consigner tous ces détails dans la note qu'il a intercalée dans les actes. J-B^{te} Pernot, qui succéda à Marchal en 1767, recommence la petite querelle de la desserte de Saint-

(1) Voici cette note : « Il y a à Saint-Amon trois maisons et un ménage dans chacune qui sont et dépendent de la Commanderie de Malthe. M. le curé de Favières s'était chargé de leur administrer les sacrements et ils alloient à Favières comme paroissiens : de là en 1763 M. le curé de Favières pria Monseigneur l'Evêque de le décharger. Sa Grandeur me pria, moi nouvellement nommé à la cure de Saulxerotte de les recevoir et m'en charger avec promesse que dans la suite et après tems, elle m'en déchargerait pareillement si je le requerrois. » (Registre des actes paroissiaux, 1763.)

Amon. Il fait suivre l'acte de baptême de Catherine Liégeois, enfant de Saint-Amon, de la protestation suivante :

« Ladite Catherine Liégeois n'a été baptisée à Saulxerotte que parce qu'il n'y avait personne qui fut chargé de Saint-Amon. Et dans la crainte qu'elle ne manqua d'un sacrement si nécessaire ne prétendant par là déroger au droit de quiconque ni acquérir aucun droit ni contracter aucune charge pour moi ni mes successeurs, ainsi que je l'ai déclaré, lorsqu'on m'a présenté ledit enfant pour être baptisé en présence de Nicolas François, maître d'école à Saulxerotte et Joseph François, son fils qui ont signé avec moi les ans et jours dits dans l'acte supérieur. » On ne tint très certainement nul compte des notes et protestations des curés Marchal et Pernot, puisqu'ils continuent à baptiser les enfants, à présider aux mariages et aux sépultures des habitants de Saint-Amon. La question fut enterrée définitivement avec le dernier des protestataires et les curés de Saulxerotte demeurèrent et demeurent encore aujourd'hui chargés de Saint-Amon (1).

Le peu d'importance du village de Saulxerotte, son isolement relatif n'ont pas contribué à donner à la paroisse une renommée qu'elle ne pouvait ambitionner et de l'intérêt à ses annales religieuses. Rien de particulier à signaler ; les choses se passent à Saulxerotte comme

(1) On sera peut-être moins étonné de cette petite querelle, quand on saura que le hameau de Saint-Amon relevait au temporel de Favières et que ses habitants fermiers et ermites étaient considérés comme faisant partie de cette dernière commune. « Le hameau de Saint-Amon, disent les registres des délibérations de l'administration de la Meurthe du 7 nivose, an 6 de la république, le hameau de Saint-Amon se trouve placé dans la forêt du même nom, que, ceux qui l'habitent ont été constamment et sont encore imposés aux rôles des contributions foncière mobilière et personnelle de Favières. » (Extrait dans les archives de Saulxerotte.)

Aujourd'hui encore, la seule famille qui habitait, il y a quelques années, la maison de Saint-Amon, bien qu'appartenant à la commune de Favières, reconnaissait Saulxerotte pour paroisse.

dans la plupart des localités lorraines. Le curé préside l'assemblée des élections municipales ; c'est entre ses mains, conformément au rituel, que la sage-femme élue à la pluralité des suffrages par les femmes de l'endroit, prête serment. Il a la charge singulière de fournir les bêtes mâles. Il n'en est déchargé qu'après 1787. Il vend son taureau à la municipalité qui le lui paye 66 livres, cours de France.

Quelques pieuses fondations, dont aucune n'a survécu à la Révolution, témoignent, à défaut d'autres documents, de l'esprit religieux de la population. Une messe haute en l'honneur de sainte Anne était célébrée tous les premiers mardis de chaque mois suivant les intentions de Catherine Claude, veuve de Claude François. Menne et Béatrix Du Preys, de Saulxerotte, avaient pareillement fondé une messe solennelle du Très Saint-Sacrement les premiers jeudis du mois (1). La copie d'une bulle pontificale portant concession d'indulgences, retrouvée aux archives municipales, constate l'existence d'une confrérie du Très Saint-Sacrement établie à Saulxerotte par Claude Henry (2), curé de Selaincourt et de Dolcourt. « Comme nous avons appris, dit la bulle, qu'une pieuse et dévote confrérie des fidèles de l'un et de l'autre sexe a été canoniquement érigée dans l'église paroissiale de Saulxerotte, diocèse de Toul, sous le titre du Très Saint-Sacrement, dont les confrères et consœurs font profession de s'adonner à diverses œuvres de charité ; afin que ladite confrérie accroisse de plus en plus, tous les jours, nous confiant en la miséricorde de Dieu tout-puissant et sur l'autorité des Bheux Apôtres Pierre et Paul, accordons

(1) Des obits avaient été fondés par Sébastien Sablot, veuve de Henry Génin ; par le maire Jean François ; par Maugeon Lhuillier, femme de Henry Régnier ; par Adeline Millery ; par Claude François, femme de Dominique Mirguet ; par Jean Contal de Selaincourt.

(2) Il avait légué à cet effet une somme de 2.000 francs barrois.

miséricordieusement en Notre Seigneur à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui vraiment contrits et repentants entreront en la dite confrérie, le jour de leur entrée, s'ils s'approchent des sacrements de pénitence et d'eucharistie ; indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés. »

La même bulle accordait en outre aux dits confrères indulgence plénière à l'article de la mort et le jour de la fête principale de la Confrérie ; sept ans et sept quarantaines d'indulgences, les jours saint Maurice, le jour de Noël, le 1^{er} et le 2^o dimanche de Carême, à la seule condition de visiter l'église paroissiale. Le 21 avril 1722, l'évêque de Toul autorisait la publication de la présente bulle et d'un bref obtenu en même temps, qui accordait au maître-autel de l'église de Saulxerotte la faveur de l'autel privilégié. La Révolution qui a fait disparaître cette confrérie et ces fondations, a détruit également les règlements, comptes et procès-verbaux qui pourraient donner une idée de leur fonctionnement.

Le souvenir du saint évêque Amon, dont le lieu de retraite, comme nous l'avons vu, se trouve sur la paroisse de Saulxerotte, ne fut pas sans influence sur les habitants. L'exemple du saint fut suivi et le lieu sanctifié par sa présence et par sa pénitence devint un ermitage célèbre. Deux ermites entretenus par la charité des fidèles, y gardaient la chapelle en perpétuant le culte de saint Amon. Saulxerotte vit aussi s'élever à cent mètres environ des maisons, une chapelle, encore debout aujourd'hui, où les pieux fondateurs se retirèrent en qualité d'ermites, après en avoir obtenu la permission de l'évêque de Toul. Les deux inscriptions suivantes, que le visiteur ne peut plus distinguer à cause de la couche de badigeon qui les recouvre, indiquent fort grossièrement l'origine de la chapelle et le nom des fondateurs :

FRÈRE THIRIONS HERMITE, CLAUDE THIRIONS
ET SES ERERE NATIF DE SAUCLROTTE ONT
FAIT BASTIR CETTE CHAPPELLE SOUS
L'INVOCAON DE NOS ERE DAME DE
MISERICODE PAR LA PERMISSION DE
MONSEIG^R ANDRÉ DU SAUSSAY COME
& EVESQUE DE TOUL ILS EN ONT OBTENUE
LA PLACE DES ABITANS DU LIEU PAR
LE CONSENTEMENT DE MONSIEUR LE
P^R GENE DONT IL AU SON SON FONDATEURS
L'AN 1669.

D. O. M.

CY GIT BRIS Y DE FEU FRAÇOIS
THYRION OREGINAIRE DE SAUSERAT
QUI DECEDA LE 3 AOUST 1680 & A VISCU
L'ESPES IJ AN EN CEST CHASPEL AVEC
SON FILS THYRION ENNACORET COLLATEUR
& FONDATEUR DE LA DITTE CHASPEL.

PRIÉ DIEU PO^R SON AME.

Les actes de décès font aussi mention en l'année 1723 du frère Pierre Thyrion, garde de la chapelle Sainte-Claire, décédé à l'âge de 67 ans. Il a été inhumé au cimetière de Saulxerotte.

La chapelle, primitivement dédiée à Notre-Dame de Miséricorde, porte aujourd'hui le nom de Sainte-Claire (1), et a donné lieu, au commencement du siècle dernier, à une sorte de fête publique qui attirait beaucoup d'étrangers et contrastait singulièrement par ses bruyantes réjouissances avec la pensée des fondateurs (2). La chapelle appartient

(1) On ignore à quelle époque et dans quelles circonstances eut lieu ce changement de vocable. Toujours est-il que ce changement date des premières années du XVIII^e siècle.

(2) La fête ou rapport de sainte Claire ne se célèbre plus depuis longtemps. Au dire des anciens, elle provoquait une telle affluence d'étrangers, que le chemin qui va de la chapelle au village était littéralement couvert de voitures. Les curés sur la feuille de visite se plaignent que cette fête n'engendre que des abus.

aujourd'hui à la famille Potier, de Thuilley-aux-Groseilles, qui l'a reçue en héritage de Jean-Baptiste Prudhomme.

L'église paroissiale du ^{xiii}^e siècle dédiée à saint Maurice, devenue sans doute trop petite, fut remplacée au ^{xv}^e siècle par une autre qui a subsisté jusqu'en 1872. Cette seconde église, en forme de croix latine, avait une seule nef, avec transept formé de deux chapelles. La chaire ouvragée avec croix de Lorraine, portait la date de 1732 (1).

Abbé M. DEMANGE.

Liste des Curés de Saulxerotte.

MILLERY (Jean), avant 1635, devient curé de Favières.

PHILIPPE (J.), vers 1667.

LEPARGNEUR (Jean), sans date.

ALBA (Charles-Nicolas), 1690-1695.

BLIN (Sébastien), 1695-1703, passe à la cure de Neuveville-sous-Châtenois (Vosges), où il est mort.

DIDELOT (Nicolas), 1703-1737, meurt le 24 novembre 1737 et est inhumé dans le cimetière de Saulxerotte.

MICHEL (Jean), 1738-1762, meurt le 20 août 1762, et est inhumé dans le cimetière.

MARCHAL (François-Nicolas), 1762-1767, quitte Saulxerotte en avril 1767, pour aller à Beaufremont (Vosges), où il est mort.

SARDOT (Pierre-Léopold), natif de Coussey (Vosges), prêtre en 1761, vicaire à....., puis vicaire résidant à Ménil, annexe de Ramonchamp et à Gérardmer, annexe de Corcieux, curé de Saulxerotte en mai 1767, meurt le 2 juillet suivant à Gérardmer, avant d'avoir pris possession.

PERNOT (Jean-Baptiste), 1767-1769, mort le 3 janvier 1769, et a été inhumé au cimetière.

COSSIN (Jean-Baptiste), 1769-1798, prête tous les serments schismatiques.

(1) OLRY, ouvrage cité.

Liste des régents d'école de Saulxerotte.

FRANÇOIS (Nicolas), père, 1715.

FRANÇOIS (Nicolas), fils, 1747.

FRANÇOIS (Joseph), 1769.

BERY (Nicolas), 1770.

Excursions dans l'histoire de Saint-Mihiel.

(Suite.)

II. — L'ANCIENNE CHAPELLE DE SAINT MICHEL A L'ÉGLISE
ABBATIALE DE SAINT-MIHIEL.

Il existait dans le chœur de l'église abbatiale, à Saint-Mihiel, quatre colonnes de cuivre rouge ou de bronze, dont l'emploi est demeuré douteux pour M. Dumont (1), qui ajoute :

« Lors des changements opérés par Dom Maillet (2), elles furent transportées près des autels Saint-Michel et de la Vierge, jusqu'à la Révolution (3)... »

Où était situé cet autel dédié à l'archange chef de la milice céleste, patron de l'abbaye ainsi que de toute la ville, laquelle a pris son nom et l'a conservé légèrement altéré ? C'est ce que, ce me semble, a complètement oublié de dire l'auteur ; il ne cite nullement l'autel dans sa nomenclature des dix-sept chapelles ou autels que renfermait cette église, outre l'autel majeur.

La question mérite d'être examinée.

Mais, d'abord, où Dumont a-t-il puisé le renseignement qu'il fournit ? C'est surtout, je pense, dans l'ouvrage de

(1) J'étudierai cette question dans un autre article.

(2) Au commencement du XVIII^e siècle.

(3) DUMONT, *Hist. de Saint-Mihiel*, t. IV, p. 8.

Dom de l'Isle, qui, écrivant vers 1757, disait ceci des mêmes quatre objets :

« Ces colonnes sont présentement à côté des deux parties (1) situées l'une à côté de l'Autel de la Vierge et l'autre à côté de l'Autel de saint Michel (2). »

Le mot que j'ai souligné n'est pas recevable et rend la phrase inintelligible ; je suis persuadé qu'il y a là un *lapsus* typographique : l'auteur a dû écrire *portes*, et cette rectification, si naturelle, va nous être d'un grand secours pour élucider le problème.

Un usage très ancien et très général veut que, dans les églises, l'entrée du chœur soit accostée de deux autels ou chapelles dédiés l'un à la Sainte Vierge et l'autre au patron (3) : cela est très logique lorsque le patron est différent du titulaire. Quand il s'agit d'un même saint, on ne devrait pas agir pareillement ; car, le maître-autel étant nécessairement dédié au titulaire, on ne saurait alléguer aucun motif sérieux de lui consacrer un autel secondaire (4). Néanmoins, la raison et les prescriptions liturgiques n'ont jamais pu entraver, d'une manière importante, la coutume établie. Je crois qu'il en a été de la sorte à l'abbatiale de Saint-Mihiel.

Dans les églises à nef accostée de bas-côtés, ces deux autels les terminent d'habitude.

Deux chapelles sont installées ainsi dans l'édifice qui nous occupe et je pense que l'une d'elles contenait l'autel dont nous recherchons l'emplacement. Il devait sans doute faire pendant à la chapelle de la Vierge : précisément, cette

(1) C'est moi qui souligne ce mot.

(2) Dom J. DE L'ISLE, *Hist. de l'abb. de Saint-Mihiel*, Nancy, 1757 ; voir p. 279.

(3) On trouve l'autel de la Vierge tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : je ne sais s'il a jamais existé des règles à ce sujet.

(4) Sur cette question, cf. mon article : *Le titulaire de l'église de Cons-la-Grandville et le patron de la paroisse*, Nancy, 1882, in-8, 46 p.

chapelle se trouve à l'un des endroits indiqués ; on l'y a toujours connue, ainsi que l'atteste Dumont, qui s'exprime en ces termes : « LA CHAPELLE NOTRE-DAME, dédiée à la Vierge probablement par l'Abbaye... était placée sous la tour du Nord, au même endroit que celle actuelle (1). »

Pour bien faire comprendre la situation par les personnes qui n'ont pas présente à l'esprit la topographie de l'église, je dois rappeler que, dans les angles formés par les croisillons du transept et le chœur se dressent deux tours, au-dessous desquelles sont disposées les chapelles qui terminent les bas-côtés. La chapelle de saint Michel devait donc avoir place au-dessous de la tour Sud, là où est actuellement l'autel dédié à saint Joseph.

Or, dans ces deux chapelles, contre les murs latéraux et l'une en face de l'autre, existent deux portes semblables : celle de la chapelle de la Vierge s'ouvre sur un passage qui traverse une ancienne chapelle abandonnée (2), puis la petite maison moderne du sacristain, et aboutit à la rue, autrefois le cimetière ; l'autre donne accès aux sacristies (3).

Voilà, j'en suis persuadé, les deux portes que Dom Maillet fit orner des quatre colonnes enlevées du chœur. Le texte altéré de Dom de l'Isle est ainsi expliqué et nous pouvons, si je ne m'abuse, conclure en toute certitude : l'autel de saint Michel occupait la place de l'autel actuel de saint Joseph, au-dessous de la tour du Sud ; conformément aux usages, la chapelle du patron-titulaire — en pendant de la chapelle de la Vierge — existait à l'extrémité de l'un des bas-côtés et accostait le chœur.

23 sept. 1907.

L. GERMAIN.

(1) DUMONT, *o. c.*, p. 18.

(2) J'y reviendrai dans un autre article.

(3) Dans ces chapelles, vis-à-vis des deux portes indiquées, il en existe deux autres pareilles, qui donnent accès dans le chœur ; mais elles sont beaucoup moins en vue.

Lettre de René II du 24 octobre 1476.

Dans le *Bulletin* de 1907, p. 164, nous avons publié une lettre adressée par le duc René II au chapitre de Saint-Dié, moins d'un an après la bataille de Nancy. Voici une autre lettre de ce même duc au même chapitre, d'un intérêt encore plus grand, car elle est écrite à un moment où les affaires de René II paraissaient bien compromises, le 24 octobre 1476, un peu plus de deux mois avant la bataille où triompha la nationalité lorraine. Comme l'autre, cette lettre nous est obligeamment communiquée par notre confrère, M. George, notaire à Lunéville, qui en possède l'original sur papier dans sa collection, et à qui les lecteurs du *Bulletin* sauront beaucoup de gré de mettre ainsi ses richesses à leur disposition.

René II avait repris Nancy aux Bourguignons le 7 octobre; Charles le Téméraire qui amenait une armée de secours n'arriva pas à temps pour sauver la place, mais dans les opérations qui suivirent, entre Custines et Pont-à-Mousson, les Lorrains subirent plusieurs échecs; de plus, les mercenaires allemands qui s'étaient joints à eux et qui, sans doute, n'avaient pas reçu régulièrement leur solde, se mutinèrent. Le jeune duc vit bien qu'il ne pouvait continuer la lutte dans ces conditions: il mit des garnisons dans Nancy et dans plusieurs autres forteresses, et leur fit promettre de se bien défendre; puis il partit pour aller chercher des auxiliaires en Alsace et en Suisse. Il avait déjà quelques soldats suisses dans son armée et les emmenait avec lui pour mieux convaincre leurs compatriotes. Mais arrivés à Raon, nous dit M. Pfister (1), ces Suisses se

(1) *Histoire de Nancy*, t. I, p. 437. — Voir aussi LEPAGE, *Commentaires sur la Chronique de Lorraine*, Nancy, 1839, in-8, p. 63, 64.

révoltèrent et réclamèrent les 300 florins qui leur étaient dus pour leur solde (1). Ils auraient retenu le duc prisonnier, si des habitants de la ville, entre autres Jean Cachet, dont la famille fut anoblie pour ce fait, ne lui avaient avancé cette somme. C'est sans doute pour les rembourser que René s'adressa au chapitre de Saint-Dié, sur lequel il croyait pouvoir compter, car, trois mois auparavant, le 24 juillet, il avait juré sur l'autel de la collégiale de respecter tous les privilèges de cette antique maison religieuse (2). Nous ne savons comment le chapitre accueillit sa demande, et ne pouvons que donner le texte de celle-ci.

E. DUVERNOY.

(*Au dos*) A vénérables noz très chiers et bons amys, lez doyen et chappitre de Saint-Diey.

Le duc de Lorraine, marchis, conte de Waudémont et de Harrecourt, etc.

Vénérables, très chiers et bons amys, depuis nostre parlement de nostre ville de Nancey, avons séjourné au lieu d'icy pour donner orde au paiement des Suiczaires et compaignons de guerre qui jusques cy nous ont servy, affin que, sans dommaige faire à noz subgets lez puissions boutter hors de noz pays, et de fait en avons envoyé la pluspart. Mais pour ce que ne povons le tout fournir ainsy que désirons, force nous est lever aucunes sommes par emprunt de noz bons et loyaulx subgets, serviteurs et amys. desquelx nous vous tenons les principaulx. Sy vous prions, tant et sy acertes (3) que povons, que pour fournir ausdictes charges qui redonderont (4) au bien et descharge de nous et nostre pays, vous nous voullîes prester inconti-

(1) Le florin valait alors 2 fr. barrois, ou 8 fr. 67 de notre monnaie. Voir de RIOCOUR dans *M. S. A. L.* 1883, p. 90.

(2) Cet engagement est dans dom CALMET, *Histoire de Lorraine*, 2^e éd., t. VI, col. 263 des preuves.

(3) Avec insistance.

(4) Retomberont.

nant la somme de deux cens florins d'or et la délivrer à nostre très chier et féal conseiller et gouverneur de nostre estappe de Raon, Jehan d'Ainvau (1). Et nous vous promettons par cez présentes la vcus restituer, et vous en rembourser dedans lez XV jours prochains sans aucune difficulté. Et ce faisant, vous nous ferez tel et sy agréable plaisir que à tousjours nous en réputerons tenuz à vous, et le recongnoisterons de bon cuer envers vous en général et particulier, au plaisir de Dieu qui, vénérables, très chiers et bons amys, vous ait en sa sainte garde.

Escript à Raon le XXIII^e jour d'octobre MCCCCLXXVI.

RENÉ.

LUD.

BIBLIOGRAPHIE

Le baron de THOMASSIN DE MONTBEL, *Manteville en Lorraine.*

La maison forte, la seigneurie, les seigneurs. Nancy, Albert Barbier, 1908, in 8 de 130 pages, 7 planches et un tableau généalogique hors texte, 5 figures dans le texte.

Manteville, connu en tant que fief dès la fin du XIII^e siècle, est une maison forte, du XIV^e, semble-t-il, située tout près de la frontière belge, à l'extrémité nord du département de Meurthe et-Moselle, autrefois Barrois, prévôté de Pierrepont, puis de Sancy. Ce fief donna son nom à une ancienne famille éteinte à la fin du XVIII^e siècle en la per-

(1) Ce Jean d'Ainvau est nommé par LEPAGE, *Commentaires sur la Chronique*, p. 57. Il devint lieutenant, puis châtelain de Saint-Dié, et il semble que sa famille se perpétua dans cette charge, car on voit Claude d'Ainvau, lieutenant et receveur à Saint-Dié de 1491 à 1504 (Arch. de M.-et-M., B. 8611-8613), et Georges d'Ainvau, receveur de Saint-Dié de 1522 à 1543 (*Ibid.*, B. 8621-8630). Dans B. 8611, l'Inventaire-Sommaire écrit à tort Jean pour Claude.

sonne de Philippe-Louis de Manteville (1767-1795), mais le dernier possesseur du château, en portant le nom, fut l'oncle de Philippe-Louis : François-Christophe Innocent de Manteville (1700-1788) qui, lésé dans certains partages au profit de son frère cadet, trouva bon de léguer le château et le fief de son nom, non à son neveu Philippe-Louis, mais à un parent par alliance : le baron Jean-Baptiste de Reumont, qui fut le dernier seigneur de Manteville. Le baron de Reumont mourut pendant l'émigration à Limbourg, le 18 avril 1795 ; son neveu et héritier, portant mêmes nom et prénoms, laissa trois enfants, entre autres l'aïeule de l'auteur qui apporta Manteville dans la famille de Montbel.

Notre confrère le baron de Montbel, en possession du chartrier de Manteville, en entreprit la monographie. Avant tout, il demande l'indulgence ; sans prétention à l'érudition — l'exactitude des références, le développement des abréviations et bien d'autres points sur lesquels était appelée tout dernièrement l'attention des lecteurs du *Bulletin*, auraient permis à l'auteur d'éviter certaines critiques — il a réuni tout ce qu'il a pu trouver sur Manteville et ses possesseurs, accomplissant ainsi un devoir de piété filiale envers ceux dont il tient la vieille maison forte qu'il s'est plu à relever après l'avoir reçue presque en ruines.

Il commence par donner une minutieuse description de la maison forte accompagnée de trois planches hors texte, dont deux nous montrent le château sous de différents aspects et la troisième nous fait connaître la cheminée monumentale qui orne la pièce principale, maintenant salle à manger, autrefois cuisine.

Puis il nous promène aux environs et en particulier à Épiez, village qui autrefois ne forma avec Manteville qu'un seul et même fief.

Bien des détails, connus de ceux qui s'intéressent aux

études historiques, sont donnés pour les lecteurs qui ne les possèdent pas et c'est surtout à ceux-ci que s'adresse l'auteur. Cette remarque est générale et se rapporte à de nombreux développements ou explications que nous n'avons pas à signaler.

Une fois terminée l'histoire de la seigneurie elle-même, le baron de Montbel entreprend la généalogie de la famille de Manteville, précédée d'une planche hors texte de 21 blasons et suivie d'un tableau généalogique où nous comptons 12 générations, depuis le milieu du xiv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e. Elle est encore illustrée de trois planches hors texte représentant des monuments funéraires et de reproductions, dans le texte, d'épithaphe, inscriptions et uniformes. La famille de Manteville occupait un bon rang dans la région comme en font foi ses alliances avec les Des Bernards, de Bonchamps, de Bouvigny, de Chamissot, d'Erize, Du Faing, de Gourcy, Du Hautoy, de Laitre, de La Marck d'Aremberg, Pintault, de Pouilly, de Roncel, de Saint-Vincent, de Suys, de Thonne-le-Thil, de Tige, de Verlaine, de Wal, de Wapersnow et de Xonot.

Nous féliciterons le baron de Montbel d'avoir su faire revivre une famille de cette noblesse de province dont les membres ne quittaient guère le domaine patrimonial — au moins dix générations de Manteville habitèrent le château de leur nom — que pour exercer quelques fonctions dans le pays ou prendre du service aux armées, et vivaient modestement sur leurs terres en s'efforçant de faire le bien autour d'eux.

E. R.

Paul SCHIMBERG, *Recherches sur la Chambre des Comptes du duché de Bar*. Nancy, Berger-Levrault, 1908, in-8 de 158 pages.

La Chambre des Comptes du duché de Bar n'a pas à se plaindre des érudits du xx^e siècle : après le gros volume

de M. le baron de Dumast, dont il a été rendu compte ici (1), après l'étude plus courte de M. Fourier de Bacourt, parue dans les *Mémoires* de notre Société de l'an dernier, voici l'ouvrage de M. Schimberg, thèse de doctorat en droit présentée à la Faculté de Nancy et reçue avec la mention « Très bien ». Quand donc fera-t-on quelque travail analogue sur la Chambre des Comptes de Lorraine, plus importante encore que celle de Bar ? Peut-être n'en est-on détourné que par le trop grand nombre des matériaux à employer.

Ce volume est composé surtout à l'aide des riches archives départementales de la Meuse ; en seconde ligne, l'auteur a consulté les manuscrits de la bibliothèque de Bar et les ouvrages imprimés. Il l'a divisé en trois parties : dans la première, il examine les origines de l'institution dont il renonce à fixer la date, et fait son histoire depuis le règne de René d'Anjou, qui organisa le premier la Chambre des Comptes, jusqu'à la Révolution qui la supprima. Dans la seconde, il explique la composition de la Chambre, le nombre des conseillers qui a été en s'augmentant de siècle en siècle, leurs émoluments, leur costume, le serment qu'ils prêtaient, décrit le lieu de leurs séances et les jetons qu'ils recevaient (2). Dans la troisième, il énumère les attributions si nombreuses et complexes de la Chambre, qui faisaient d'elle le rouage essentiel du gouvernement et de l'administration du duché de Bar.

Nous relèverons quelques inadvertances : p. 5, Thierry Alix est désigné comme président de la Chambre des Comptes de Lorraine en 1554 ; or, nous savons depuis dix ans, par la biographie que M. Boyé a écrite de ce magistrat, qu'il est né en 1530 ou 1531, et fut nommé président

(1) *Bulletin* de 1907, p. 117.

(2) Une planche représentant les plus beaux de ces jetons, au xvi^e et au xvii^e siècles, est en regard de la p. 94.

de la Chambre par lettres-patentes du 31 août 1569, à l'âge de trente huit ans, ce qui est déjà fort beau. Au même endroit et ailleurs, on lit : Cour des Comptes, expression moderne, au lieu du terme ancien de Chambre des Comptes. A la p. 33, il faudrait Barrois qui désigne les habitants de tout le duché de Bar, au lieu de Barrisiens, qui ne s'applique qu'aux habitants de la ville de Bar-le-Duc. Les titres des ouvrages employés sont parfois donnés avec peu d'exactitude, par exemple, p. 3, *Notices de Lorraine* pour *Notice de la Lorraine*. Enfin, M. Schimberg cite plusieurs fois Bellot-Herment qui ne mérite pas d'être pris au sérieux, comme l'a montré Konarski dans sa notice sur Servais (1). Taches légères, et qu'on serait mal venu à trop reprocher à un ouvrage de début, qui sera suivi, espérons-le, de plusieurs autres.

E. D.

DONS AU MUSÉE LORRAIN

SECTION III.

Par M. l'abbé Peitz, curé de Heillecourt : Importants fragments de la pierre tombale de Michel Bouvet, inhumé à Heillecourt en 1613.

— M. l'abbé Nicolas, curé de Laneuville-devant-Stenay : Une très ancienne bouteille en verre.

— M. Messain-Munier (Émile-Joseph), de Dieulouard (intermédiaire M. Busienne) : Une épitaphe d'un comte de Salm, décédé le 28 avril 1768.

— M^{me} Julien Tourtel : Quatre taques de cheminée.

(1) *Mém. de la Soc. des lettres de Bar-le-Duc*, 1885, p. 246.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 10. — OCTOBRE 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 10 juillet 1908.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. A. Bonnet, préfet de Meurthe-et-Moselle, le général Pau, Henri Lecomte, Paul de Novital, Hubert Passerat, et Charles de Roche du Teilloy ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

M. le Recteur a fait parvenir à la Société une demande officielle de participation à l'Exposition de Nancy de 1909, Groupe I, classe II (Enseignement supérieur et scientifique). Il est convenu d'envoyer les volumes des 10 dernières années et la *Table*.

Une Assemblée générale accompagnée d'une conférence, pourrait être tenue à l'occasion de l'Exposition. Réponse sera faite dans ce sens.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès, survenu le 25 juin, de M. Sechehaye, conseiller à la Cour honoraire.

Distinctions honorifiques.

M. A. Bonnet, préfet, vient d'être nommé officier du Mérite agricole. M. Pfister a reçu, sur la fondation Audifret, un prix de 2.000 francs de l'Académie des sciences morales et politiques pour le troisième volume de son *Histoire de Nancy*.

Admissions.

MM. H. Castara, Pol Chevalier, Alfred Florentin, Gérard, F. de Langenhagen, général de La Rochethulon, Charles Masson, H. Michaut, Phasmann, Stein, Paul d'Arbois de Jubainville, Henri Bernard de Jandin, Daupleix, Ernest Gaudchaux-Picard, Hérissé, Louis Laffite, Lagrésille, le baron de Latouche, René Mougenot, Casimir Pélérin, docteur Pillon, Prosper Voinier, sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : S. A. S. le prince Alfred de Salm-Salm, à Anholt (Wesphalie), par MM. Edmond des Robert, Emile Duvernoy et Pierre Boyé; MM. Abel Noël, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, 6, place Carnot, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et

Léon Germain ; le docteur **Messier**, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, à Badonviller, par les mêmes : **Baséil**, docteur en médecine, à Frouard, par MM. Justin Favier, Lucien Wiéner et Pierre Boyé ; Georges **Boulangé**, pharmacien à Pompey, par MM. Ch. Sadoul, Justin Favier et P. Boyé ; Ferdinand **Donders**, ingénieur civil, 8, rue de Thionville, par MM. Victor Georges, P. de Beaumont et Léon Germain ; le capitaine **Ducrot**, 50, rue Hermite, par MM. le comte Jules Beaupré, Georges Goury et Jean Noël ; H. **Farnier**, photographeur-imprimeur, avenue Marcel, par MM. Charles Sadoul, Georges Demeufve et Georges Goury ; l'abbé **Marin**, docteur ès lettres, professeur au collège de la Malgrange, par MM. l'abbé Victor Jacques, l'abbé Eugène Martin et Pierre Boyé ; Alexis **Samain**, 6, rue de la Chèvre, à Metz, par M. Pierre Braun, Emile Duvernoy et Georges Goury.

Ouvrages offerts à la Société.

Recherches sur la Chambre des Comptes du duché de Bar, par Paul SCHIMBOURG, docteur en droit, avocat, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1908, in-8 de 158 pages.

Ballay et sa seigneurie, par Louis Bossu, Alphonse Picard et fils, 1908, in-8, de 38 pages.

Annuaire de Lorraine pour 1908.

Lectures.

M. Paul Perdrizet entretient ses confrères de *La plus ancienne description de la Lorraine*. Il rédigera, sur ce sujet, une notice pour les publications de la Société. M. Emile Duvernoy donne lecture d'une partie de son travail sur *Alphonse de Ramberouillers et le bailliage de Vic, aux XVI^e et XVII^e siècles*, travail destiné aux *Mémoires*.

MÉMOIRES

Pierre tombale de Catherine de Housse

En août 1897, M. l'abbé Viansson-Ponté, notre confrère, maintenant curé de Haucourt (Meurthe-et-Moselle), signalait à un autre de nos confrères, le baron de Montbel, la pierre tombale de Catherine de Housse, conservée dans l'église de Marville mais inédite car, jusque-là, elle avait été recouverte par les bancs de l'église. A cette époque cet intéressant monument funéraire fut dégagé du pavé et soigneusement dressé contre le mur intérieur de l'église, à droite de la porte principale en entrant.

Par la suite, description en fut donnée, d'abord par M. l'abbé Viansson-Ponté (1), puis par M. F. Houzelle (2), ensuite par M. Louis Schaudel (3), enfin le baron de Montbel la reproduit à la page 62 de sa monographie de Manteville (4).

Cette pierre tombale, gravée au trait assez grossièrement, mesure environ 2 m. 25 sur 1 m. Comme le baron de

(1) *Bull* de la Soc. des nat. et arch. du Nord de la Meuse, 1898, T. X., p. 143 et 144.

(2) HOUZELLE, *Des sépultures antiques dans le Pays montmédien*, Montmédy, Pierrot, 1899, in-8 de 66 p. — Le même : *Les monuments de Marville*, 66 p. au T. XIX du *Bull.* déjà cité, 1907.

(3) SCHADEL, *La Seigneurie de Breux*, Arlon, F. Brück, 1906, in-8 de 96 p., extrait des *Publications de l'Institut archéologique du Luxembourg*, T. XLI des *Annales*.

(4) BARON DE THOMASSIN DE MONTBEL, *Manteville en Lorraine*, Nancy, A. Barbier, 1908, in-8 de 133 p.



Cliché de M. l'abbé Robinet.

PIERRE TOMBALE DE CATHERINE DE HOUSSE.

Montbel a bien voulu nous autoriser à nous servir du cliché établi pour son travail, nous renvoyons le lecteur à la planche hors-texte ci-contre.

Voici reproduction de l'inscription, peu visible :

CY GIST HONORABLE DAME CATHERINE DE HOVSSE
EN SON VIVANT DAME DE BREVX, SANCI, DAMPICOVRT
ETC LAQLE ESPOVSA E PMIER NOPCES HONNORE
SR THIEBAULT DE CUSTINE SR DE PIEDMONT EPIEZ
LA FOLLYE ETC ET E SECODE HONNORE SR NICOL
LAS DE MANTEVILLE SR DVDIT LIEV POVILLYE VIL
LERS LE ROND ETC LAQVLE DECEDA LE 24^E. IO^R
OCTOBRE 1608. PEZ DIEV POVR ELLE.

Les armoiries sont assez frustes. De chaque côté de la tête, figure un écu *parti* aux armes de Catherine de Housse (1) et de ses deux maris, Thiébaut, de Custine (2) et Nicolas de Manteville (3), à dextre, place d'honneur, sont celles du second.

Puis deux rangées de quatre écussons flanquent la bonne dame. A dextre, nous distinguons la blason de Housse où le *chef échiqueté* occupe près des deux tiers du champ ; en dessous est celui, très reconnaissable, de la famille d'Espinal (4), plus bas un vague *palé* et enfin un écu qui semble *écartelé*, à senestre nous reconnaissons le blason de

(1) HOUSSE : *D'argent au chef, échiqueté d'or et d'azur de trois traits.*

La plus grande partie des sceaux que nous avons rencontrés avec le blason des Housse portent un *échiqueté de trois traits* et non de quatre, comme on le voit sur la pierre tombale.

(2) CUSTINE : *Ecartelé aux 1 et 4, d'argent à la bande de sable accompagnée de deux cotices du même (CUSTINE); aux 2 et 3, de sable semé de fleurs de lys d'argent (LOMBUS).*

(3) MANTEVILLE : *D'or à la tour de gueules.*

(4) ESPINAL : *D'azur à trois chevrons d'or, le premier coupé ; au chef échiqueté d'argent et de gueules de quatre traits.*

Lutz (1), puis un écu à un pal chargé d'une vergette, brochant sur trois faces ; un écu écartelé aux 1 et 4, à une bande ; aux 2 et 3, à une clé en pal, le panneton à dextre et en dernier lieu un écu à une bande.

Des banderoles placées au-dessous de chaque blason portaient primitivement le nom de la famille, malheureusement l'usure a rendu le tout à peu près indéchiffrable.

M. l'abbé Viansson-Ponté avait d'abord pris le troisième blason, en commençant par dextre, pour celui de Landre, mais une étude plus approfondie l'amena à déchiffrer Montjoie sur la banderole et voici la liste qu'il donnait à l'article précité :

HOUSSE.	LUTZ.
ESPINAL.	
MONTJOIE.	
NOIREFONTAINE OU NOIREGOULE.	ESTALLE.

MM. Houzelle et Schaudel reproduisaient simplement ces renseignements.

Cette identification, on va le voir, est incomplète et en partie fautive, aussi nous avons voulu reprendre l'étude de ce monument funéraire et résoudre le petit problème généalogique et héraldique qu'il posait.

Y étant parvenu, croyons-nous, nous proposons la lecture suivante :

HOUSSE.	LUTZ.
ESPINAL.	NAYVES.
MONTOT (2).	ERIZE.
MALBERG (3).	VILLERS.

(1) LUTZ : Coupé d'un trait, parti de deux autres qui font six quartiers : aux 1 et 6, d'azur à la bande d'or ; aux 2 et 4, de sable à la croix de Lorraine ancrée d'argent ; aux 3 et 5, de gueules à 3 bandes d'or.

(2) MONTOT : Pale d'azur et d'or de six pièces.

(3) MALBERG : Ecartelé aux 1 et 4, d'argent à l'écusson de gueules ; aux 2 et 3, de gueules à la croix ancrée d'argent.

Puis nous allons donner les preuves de ce que nous avançons.

Pour plus de clarté nous avons dressé un tableau généalogique des huit quartiers de Catherine de Housse et nous y renvoyons le lecteur une fois pour toutes.

La preuve des quatre quartiers paternels se trouve dans Mathieu Husson l'Ecossois (1), au f° 149 de notre exemplaire.

Une fois ces quatre quartiers établis nous pouvons déjà tirer une conclusion : A la simple inspection des blasons rangés des deux côtés de la dame de Housse, nous voyons que l'ordre adopté est le suivant, tant pour le côté Housse que pour le côté Lutz.

1^{er} blason : celui du bisaïeul paternel.

2^e blason : celui du bisaïeul maternel.

3^e blason : celui de la bisaïeule paternelle.

4^e blason : celui de la bisaïeule maternelle.

L'article de Husson L'Ecossois, nous met aussi sur la trace des père et mère de Claude de Lutz, épouse de Gaspard de Housse : Henri II de Lutz, dit Moral, seigneur de Gomery, prévôt de Luxembourg (2), et sa première femme Mariette de Nayves, dite de Vance et non Françoise, comme l'indique fautivement Husson L'Ecossois. En voici la raison : La première épouse d'Henri II de Lutz, mère de Claude est certainement une fille de Nayves comme le prouve le blason de Nayves (3) qui figure à la place voulue

(1) Mathieu Husson L'Ecossois, *Le simple crayon utile et curieux de la noblesse des duchés de Lorraine et de Bar et des eveschés de Metz, Toul et Verdun*, s. l. 1664 petit in-fol.

(2) En 1536 et 1541. Voir *Ons Hémécht*, 1898, p. 12. Aussi en 1550, voir l'*Inventaire analytique du château d'Ansembourg*, par le Dr N. VAN WERVEKE, T. I, p. 84. Ouvrages cités par SCHADEL, *loc. cit.*, à l'article Lutz.

(3) NAYVES (forme lorraine du nom de Naves) : *De sable à trois fasces d'or, au pal du même brochant, chargé d'une vergette du pre-*

sur la dalle funéraire. M. Schaudel (1), qui s'appuie sur M. Tandel (2), commet aussi une erreur en donnant comme mère à Claude de Lutz, la seconde femme de son père : Nicole de Custine.

D'autre part, Nicolas de Nayves, père de Mariette selon toutes apparences, était seigneur de Vance pour un quart, terre dont une partie au moins échut à Catherine de Housse, alors dame de Vance (3), pour un douzième, du chef de sa grand'mère maternelle.

Par deux voies différentes nous parvenons au même résultat.

M. Houzelle soutenait donc avec raison (4), contre M. Tandel, qu'Henri de Lutz épousa en premières noces Mariette de Vance. Rappelons simplement que Françoise de Nayves, sœur de Mariette, épousa Jean-Jacques Hœklin de Bertrange et mourut le 3 juin 1532 (5).

Les parents d'Henri II de Lutz nous sont donnés par Schaudel (6), et Tandel (7) se trompe en laissant stérile l'union d'Henri I de Lutz, dit Moral, seigneur de Gomery, prévôt de Saint-Mard et de Montmédy, qui vivait en 1461 et 1498, et de Claude d'Erize, qui vivait encore en 1533. Leurs blasons gravés sur la pierre tombale nous les indiquent comme parents d'Henri II de Lutz.

Aucun nobiliaire, à notre connaissance, ne donne les

mier. Le Nobiliaire de Bar-le-Duc décrit ces armes différemment : *D'azur à six billettes d'or couchées en fasce, deux, deux et deux.*

(1) *Loc. cit.*, p. 52.

(2) TANDEL, *Les communes luxembourgeoises*, Arlon, F. Brück, 1889 à 1894, VII tomes, extrait des *Publications de l'Institut archéologique du Luxembourg*, T. XXI à XXVIII des *Annales*, voir T. VI, p. 1494.

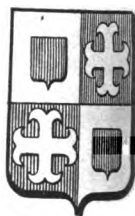
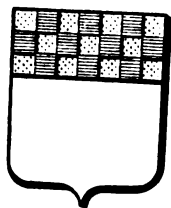
(3) Voir TANDEL, Répartition de la dîme de Vance, *loc. cit.*, III, p. 778-779. Vance, arr. de Virton, Luxembourg belge.

(4) HOUZELLE, *Breux, son histoire et sa seigneurie*, Bar-le-Duc, 1899, p. 81.

(5) TANDEL, *loc. cit.*, III, 803.

(6) *Loc. cit.* p. 50.

(7) *Loc. cit.* III., 334.



Gilles de Housse
Seigneur de Fermont

Eve de Montoy

Gérard d'Espinal
Seigneur de Cons

Ermengarde de Malberg

Robert de Housse
Seigneur de Fermont et co-sgr de Cons

Marguerite d'Espinal

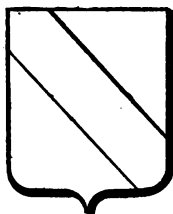
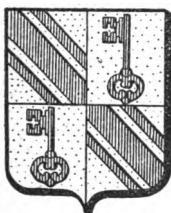
Gaspard de Housse
*Seigneur de
co-seigneur de Ca*

Claude de Housse



Catherine de Housse
*Dame de Breux, So
et de Vaux*

épousa { **1. Thiébaud**
2. Nicolas



Henri I de Lutz, dit Moral
Seigneur de Gomery
Prévôt de Saint-Mard et de Montmédy

Claude d'Erize

Nicolas de Nayves (1474-1536)

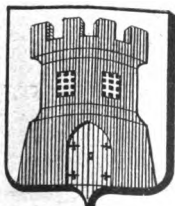
Seigneur de Vance pour 1/4
Président du Conseil de Luxembourg

Ydron de Villers, sa 2^e femme

Henri II de Lutz, dit Moral
Sgr de Gomery, prévôt de Luxembourg

Mariette de Nayves
dite de Vance, sa 1^{re} femme

Housse
Fermont
s et de Vance
Lutz



esse (....-1608)
ey, Dampicourt
sur 1/12^e
nt de Custine
de Manteville

arr
per
un
qu
l'E
le
du
des
che
ma
ce
13
ba
14
fla
m
ba
ta
et

ne
bo
cl

no
qu
ap

ic

armes de cette famille d'Erize sur laquelle il n'existe que peu de documents. Le lecteur nous permettra sans doute une courte digression au sujet du blason de cette famille (1), qui tire son nom d'un des villages ainsi nommés sis sur l'Erzule.

Aux archives de Meurthe-et Moselle, nous avons trouvé le sceau de Witier d'Erize, appendu au bas d'un acte (2) du 21 janvier 1310 (n. s.), on y voit *une bande accostée de deux cotices, avec un lambel à trois pendants, brochant en chef* ; celui de Jean d'Erize pendant à des lettres d'hommage (3) du 29 juillet 1364, mêmes armoiries sans lambel ; celui de Gobert d'Erize, à une pièce (4) du 6 septembre 1394, les armoiries sont à peu près frustes, on devine une bande ; celui de Jean d'Erize, après un accord (5) du 14 avril 1434, porte un blason écartelé : *aux 1 et 4, la bande flanquée de deux cotices ; aux 2 et 3, à une clé en pal* (6) ; même sceau à peu près identique, mais non semblable, au bas d'un acte (7) du 17 décembre 1451. A titre de documentation, ajoutons que le cimier est une tête d'homme barbu et les supports sont deux lions.

Nous avons encore vu ce blason, mais sans les cotices, nettement indiqués sur les sceaux, peint au milieu de beaucoup d'autres sur un vitrail moderne placé dans la chapelle castrale de Cherisey : *écartelé aux 1 et 4, d'or à la*

(1) Nous nous réservons de publier un jour les renseignements que nous avons trouvés sur cette maison.

Quatre villages de ce nom s'échelonnent le long de l'Erzule, ruisseau qui a sa source à Froide-Fontaine et se jette dans l'Aire, à Chaumont, après un parcours de 17 kilomètres.

(2) B. 517, 41^e liasse, n° 13.

(3) B. 517, 41^e liasse, n° 5.

(4) B. 942, n° 67.

(5) B. 635, n° 5.

(6) Nous croyons avoir trouvé la raison de cette écartelure, nous la joindrons aux notes déjà réunies sur la famille d'Erize.

(7) B. 517, 41^e liasse, n° 6.

bande de gueules ; aux 2 et 3, d'or à la clé de gueules mise en pal.

D'après les sceaux que nous venons d'indiquer nous proposons d'y ajouter les deux cotices, bien qu'ils ne se voient pas sur notre pierre tombale, et de lire ainsi le blason d'Erize : *écartelé aux 1 et 4, d'or à la bande de gueules accostée de deux cotices du même ; aux 2 et 3, d'or à la clé de gueules, mise en pal, le panneau à dextre.*

Les sept premiers blasons sont déterminés d'une façon certaine, reste donc à identifier le huitième et dernier. Une solution très satisfaisante nous est donnée si nous adoptons l'opinion émise par M. Houzelle, suivant laquelle Mariette de Nayves dite de Vance était fille de Nicolas de Nayves, seigneur de Vance, opinion à laquelle nous nous sommes ralliés quand nous avons recherché quelle était la mère de Claude de Lutz.

Nicolas de Nayves ou de Naves, né vers 1474, lieutenant prévôt du Luxembourg à Marville, conseiller puis trésorier des chartres à Luxembourg, se maria deux fois ; il épousa en premières noces Ydron de Chinery, qui ne peut être la mère de Mariette car Chinery portait : *d'hermines au lion de gueules* et nous distinguons fort bien une bande sur le dernier écu de la pierre tombale, et en secondes noces, Ydron de Villers. Nous allons chercher à quelle famille pouvait bien appartenir cette Ydron de Villers, recherches peu faciles par suite du grand nombre de familles du nom de Villers (1).

(1) Rien que dans notre région même nous citerons les anciennes familles de Villers (*semé de fleurs de lys*), de Villers-les-Lachaussée (*une croix avec bande brochant*), Villers-sur-Genivaux (*d'azur à la fasce d'argent surmontée de deux étoiles versées du même*), de Villers-sous-Pareid (*de gueules à la fasce d'argent accompagnée de trois annelets du même*), de Villers-le-Preudhomme (*d'azur au sautoir d'or*), de Villers-aux-Vents (*aussi d'azur au sautoir d'or*), autre du même nom de Villers-aux-Vents (*gironné de gueules et d'argent de 20 pièces*), de Villers-les-Nancy (*de gueules à deux bâtons d'argent mis en bande, accompagnés de 5 étoiles du même, mises 1, 3 et 1*), etc.

Les armoriaux consultés ne nous ont fourni aucun renseignement appréciable. A la Bibliothèque de Nancy se trouve conservé sous la cote 9⁸² (17²) un *Recueil des armes et blasons de la noblesse de l'ancienne chevalerie* dédié à M. du Châtelet par Jean Callot, 1666. C'est une copie prise, en 1767, par Dominique Collin, graveur, et François Lalle-mant, orfèvre, sur l'original appartenant alors aux Bénédictins de Flavigny ; il contient 88 feuillets, les tableaux généalogiques sont gravés et les armes peintes pour la plus grande partie sauf quelques-unes restées inachevées. Le feuillet n° 35 est consacré aux 16 quartiers de N. de Fiquelmont, dont la famille a pris alliances dans la même région que les Housse et maisons similaires.

Au 12^e quartier figure le blason de Françoise de Villiers, femme de François de Barbançon, seigneur de la Ferté-sur-Péron et de Montgobert (2), mal peint qui semble être :



D'argent à la bande de sable chargée de trois fleurs de lys d'or. Nous avons rencontré ce blason, bien loin de notre province, en Picardie, à la clé de voûte du chœur de l'église de Liercourt (3) et une *Etude sur l'église de Liercourt* (4)

(1) Maintenant La Ferté-Chevresis, cant. de Ribemont, arr. de Saint-Quentin (Aisne).

(2) Cant. de Villers-Cotteret, arr. de Soissons (Aisne).

(3) Liercourt, cant. d'Hallencourt, arr. d'Abbeville (Somme).

(4) Discours de réception à la Société des Antiquaires de Picardie, de M. le chanoine GOSSELIN, dans le *Bulletin* de cette Société, 1901, n°s 1 et 2.

nous apprend que cet écusson est celui de la famille de Villers, en Artois, des seigneurs de Romaine et Rousseville, qui possédait Liercourt au xvi^e siècle. La coïncidence est au moins curieuse, mais nous ne pouvons entrer dans des suppositions qui nous entraîneraient bien loin du cadre de cette modeste étude.

Nous reproduirons cependant la communication bienveillante de M. Vannerus, archiviste de l'Etat à Anvers, à la complaisance duquel nous tenons à rendre ici-même un juste hommage.

« I. Il est évident que Nicolas de Naves, seigneur de Vance, président du Conseil de Luxembourg, mort en août 1546 à 72 ans, avait épousé certaine *domicella Ideron de Villers*, morte le 19 nov. 1523, à l'âge de 35 ans, encore appelée *Iderona de Viller* (voir leurs épitaphes).

« II. D'autre part, d'après l'ancien généalogiste Blanchart, et d'après Kohn (*Hist. des seigneurs de Lagrange*, 1899), Nicolas de Naves se remaria avec une Ydron de Chinery, fille de Jean, sgr. de Chinery et d'Escouvier (cité 1443-1467, † avant 1512), et d'Ydron de Boulay, dame du Chêne en partie. Il y a là, en tout cas, une erreur, car dès 1512 (le 31 oct.) nous voyons apparaître Mariette de Schivery, veuve de Louis de Noirefontaine, François de la Testa dit Montferrant et maître Nic. de Naves, au nom de Françoise et Ydron, sœurs, leurs épouses, cohéritières, représentant Jean de Schevery, leur père défunt... (Kohn, p. 324-326).

« S'il y a donc bien deux mariages, Idron de Villers doit être la seconde épouse. Le fait que ces deux épouses portent le prénom, rare, d'*Idron*, me fait me demander s'il ne s'agit pas d'une seule et même personne peut-être. La question serait trop longue à examiner.

« Quoi qu'il en soit, l'écu que vous attribuez à l'épouse de Nic. de Naves, à une bande, semble-t-il, ne peut être celui de la famille de Chinery, car celle-ci portait d'*hermines au lion de gueules*.

« III. Je connais deux familles de Villers, de la région, dont l'écu se caractérise d'une bande.

« a) A la bataille de Bæsweiler, le 22 août 1371, fut tué, combattant dans la « rotte » du sénéchal de Luxembourg (1) un Jaquemin de Viller qui portait sur son sceau un écu à *une bande, côtoyée de 2 bâtons et un lambel brochant* ; légende : ★ JAQUEM DE VILLER (V. de RAADT, *Sceaux armoriés*. IV, p. 124).

Je ne saurais auquel des nombreux Villers luxembourgeois le rattacher ; je suis tenté de le rattacher à Jean de Villeir (Villers-Sainte-Gertrude, sans doute), prévôt de Darbuy de 1380 à 1390.

Ce n'est dans tous les cas pas un Viliers-la-Tour (Weiler), car la famille de ce nom portait les mêmes armoiries que les Bourscheid, *3 feuilles de nénuphar ou cœurs*. C'est donc par erreur que DE KESSEL dans son *Armorial luxembourgeois*, donne aux Villers-la-Tour : *d'or à la bande de gueules, chargée de 3 fleurs de lys d'argent* (2).

Cette mention de Jacquemin de Villers, bien que concernant une famille à *une bande*, est cependant, me semble-t-il, trop éloignée de l'époque où vivait Nic. de Naves pour pouvoir la rattacher à la même famille qu'Idron de Villers.

b) Cette objection ne peut être soulevée pour ce qui se rapporte à la famille suivante, également à *la bande*.

Johan von Wiler, conseiller du duc de Luxembourg et Catherine, sa femme, achètent une rente sur la seigneurie de Differtange, le 13 septembre 1487, en échange d'une autre sur leurs revenus en la mairie de Redange.

Le sceau de Jean montre *une bande chargée de trois*

(1) Thierry de Welchenhausen, chevalier, précédemment prévôt de Laroche en Ardenne. Voir *Annales de la Soc. d'Archéol. de Bruxelles*, t. XI, 1897, pp. 431 et 434.

(2) Erreur aussi commise par RIETSTAP dans son *Armorial général*.

étoiles (1). Tenant: un ange. Lég : S. IOHAN VO WIL [RE] (DE RAADT, IV, p. 251). Le 9 août 1510, Jean *von Willer, arckman und mitgenoesz der stett Metz*, et Alheitt, sa femme, déclarent, pour eux et leurs hoirs, céder à Gutte de Boulay, les biens que feu Jean *von Willer*, conseiller à Luxembourg, a possédés dans la seigneurie de Soleuvre. Le sceau de Jean de W. porte *une bande chargée de 3 étoiles*. Cimier: un vol de l'écu. Légende : IEHAN DE WILLER (DE RAADT, IV, p. 251). D'après Van Werveke (V. *Public. de Luxemb.*, vol. 40, 1889, p. 273), Jean de Weiler, von Wiler, de Wilre, n'appartenait pas à la noblesse ; il était simple bourgeois de Luxembourg et un des cinq échevins de Luxembourg nommés le 14 janvier 1444 ; échevin jusqu'en 1462 : le 28 juillet 1448 nommé greffier du Conseil, nommé conseiller ordinaire en 1474 ; a dû mourir peu après le 30 sept. 1488.

« Les fonctions de conseiller exercées par J. de Willer me font croire qu'il pourrait être fort bien le beau-père de Nic. de Naves, conseiller à partir de 1501. Ces fonctions, vous le savez, avaient une forte tendance à devenir des *fiefs* dans les familles. Puisque cette famille a eu des attaches avec Metz pourrez-vous trouver des renseignements dans les travaux messins d'Hannoncelles et d'autres.

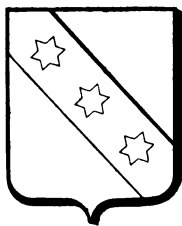
« 3^o) L'armorial de Gelre, xiv^e siècle (à la fin), renseigne un *heere van Vilee's*, homme du roi de France, portant : « *d'argent à la bande d'azur, chargée en haut d'une molette à 6 rais d'or*. Ce héraut d'armes ayant donné les blasons de beaucoup de seigneurs luxembourgeois, le sieur (*heere*) de

(1) A rapprocher des armes des Villers-Grignoncourt (Bourgogne et Pays rhénans) qui portaient : *de gueules à trois étoiles d'or, rangées entre deux cotices du même*, que nous retrouvons à la fin du xviii^e siècle représentés dans notre région par Jean-Charles, marquis de Villers, comte de Grignoncourt, lieutenant-colonel du régiment de Bassigny, chevalier de Saint-Louis. Voir p. 40 et 63 de la *Notice historique et généalogique sur la famille d'Huart*, Luxembourg. V. BUCK, 1853, petit in-8 de 70 p.

Villers a pu être un seigneur des confins du Luxembourg et de la région française. Je m'en tiens cependant de préférence au 2^e... ».

Guidé par les excellents avis donnés dans cette lettre, nous avons trouvé aux Archives de Meurthe-et-Moselle, Série E, liasse 271, des lettres de caution, du 12 juillet 1458, portant le premier sceau, rapporté par de Raadt, de Jean de Wylre, échevin de Luxembourg. — Sceau en cire verte de 26 millimètres de diamètre ; dans un ovale allongé un ange debout tenant un écu à *une bande chargée de trois étoiles à 6 rais* ; autour se lit : S. IOHAN V. WILRE.

Puis dans *Metz ancien* (1), est mentionné, p. 261, Jean de Villers, seigneur de Sorbey, aman de Sainte-Ségoène en 1475, à la place de Vautrin Clément, son oncle ; quoique non-noble, il avait épousé Linon des Armoises, fille de Didier, seigneur de Neufville-sur Orne. Voici donc les deux Jean de Villers, père et fils sans aucun doute, dont



de Raadt a donné les sceaux, ce qui permet de mettre en tête de l'article Villers, dans *Metz ancien*, le blason des armes qui avaient échappé aux savantes recherches du baron d'Hannoncelles : à *une bande, chargée de trois étoiles à six rais*.

Nous appuyant sur la sérieuse documentation de M. Van-
nérus, nous nous rangeons à son opinion et proposons de

(1) BARON d'HANNONCELLES, *Metz ancien*, Metz, Rousseau-Pallez, 1856, 2 t. de 300 et 278 p.

rattacher Ydron de Villers, seconde femme de Nicolas de Nayves, à cette dernière famille de Villers mi-luxembourgeoise, mi-messine.

Cependant sur le tableau généalogique annexé à cette étude, nous n'avons fait figurer l'écusson que simplement chargé d'une bande n'ayant voulu rien mettre qui ne soit démontré certain.

EDMOND DES ROBERT.

Jacob Richier, médailleur.

La *Gazette numismatique française* commence, dans la livraison 3-4 de 1907 qui vient de paraître, la publication d'une étude de E.-L.-G. Charvet, sur les Médailles et Jetons de la ville de Lyon. Je trouve dans la série I (Médillons), sous le n° 6, la description du beau médaillon de Marie de Vignon, marquise de Treffort, qui est nôtre non par le personnage qu'il représente, mais par l'artiste qui l'a gravé (1)

Ce médaillon uniface de 0,125 m/m ¹/₂ est reproduit dans la *Gazette* d'après l'exemplaire en bronze rouge du Cabinet des Médailles ; la marquise est représentée en buste, de profil à droite, avec une fraise en éventail haute et empesée, un collier de perles et des fleurs dans les cheveux ; sous le buste, la signature I. R. F(ecit) et la date 1613.

Marie Vignon fut d'abord femme d'Ennemond Matel,

(1) Le n° du 16 janvier 1887 de *Nancy-Artiste* contient une reproduction de ce médaillon d'après un dessin de G. Save, et un compte-rendu par M. Léon GERMAIN de la notice de Natalis Rondor sur Jacob Richier, publiée à Lyon en 1885.

marchand de soie à Grenoble, qui mourut de mort violente ; devenue veuve, elle épousa le connétable François de Bonne, duc de Lesdiguières, dont elle était la maîtresse, qui la fit titrer marquise de Treffort et reconnut les deux filles adultérines qu'il avait eues d'elle du vivant d'Ennemond Matel. Il avait acquis pour elle le marquisat de Treffort en Bresse, comprenant les seigneuries de Ceyzériat, Jasseron et Pont-d'Ain.

La faveur dont jouit Marie Vignon rejaillit sur sa famille et Louis XIII anoblit, en 1620, Pierre Vignon, père de Marie. et tous les Vignon ses frères.

Lesdiguières revendit plus tard le marquisat de Treffort à Antoine Rostaing d'Urfé dont la fille l'apporta en mariage à Pierre Perrachon de Saint-Maurice, de la famille lyonnaise des Perrachon. C'est ainsi que le médaillon de la marquise peut être rangé dans la série des médailles de Lyon.

Et l'auteur continue :

I. R. (initiales du graveur) c'est Jacob Richier.

« Un seul maître a mérité, et cela par une œuvre unique, de prendre place auprès de Dupré, en tant que modelleur. Jacob Richier (..... 1608-1639), doit sa célébrité au médaillon de Marie Vignon marquise de Treffort ; le sculpteur appartient à la Lorraine par son origine, au Dauphiné par sa retenue au service du connétable de Lesdiguières, mais il se rattache à Lyon par ses travaux dans la chapelle des carmélites. Le médaillon qu'il a signé en 1613 est tout d'un jet et d'un (*sic*) jet le plus heureux, vraiment séduisant par le goût, l'élégance et la simplicité. Cette œuvre est charmante de tout point. Elle ne suffirait pas à assurer à Richier un rang assez élevé parmi nos sculpteurs, si d'autres de ses entreprises, et de considérables, ne montraient qu'il fut, comme on l'écrivait alors, « l'un des plus excellents de son art » (*Histoire du Connétable de Lesdi-*

guières par Louis VIDEL, 1649). Le bas-relief de bronze fait et placé en 1622 (l'inscription porte la date de 1612, mais nous savons, par le prix fait et les mandements de paiement, que le grand portail a été fait par Jacob Richier de 1616 à 1624) au-dessus du grand portail du château de Vizille, qui présente la fière figure du connétable à cheval, est, à dire vrai, un médaillon colossal et a grand air. » (Natalis RONDOT, *les Médailleurs lyonnais du XVI^e au XVII^e siècle*, page 22 ; *les Sculpteurs de Lyon*, pages 41 à 42 et F. MAZEROLLE, *les Médailleurs français*, etc., I, page CXLIII, et II, page 152, n° 759).

Jacob Richier, né à Saint-Mihiel vers 1585, mort vers 1641, épousa, le 29 juin 1615, Jeanne Chaléon, fille de Jean Chaléon, notaire et de Charlotte Dumolard ; il eut deux enfants : Daniel, né le 3 juin 1616, et Charles, né le 23 février 1618.

On doit à Jacob Richier, ajoute l'auteur :

- a) Sculptures au château de Vizille ;
- b) Tombeau de Lesdiguières (d'après les dessins de son frère Jean) et de sa première femme, Claudine de Bérenger, actuellement dans la salle du Conseil général à l'hôtel de Préfecture de Gap (1) ;
- c) Entrée de Louis XIII à Grenoble — 1622 ;
- d) Tombeau de Marie Vignon, dont nous décrivons le médaillon, au couvent des religieuses de Sainte-Claire à Grenoble (n'existe plus) ;
- e) Tombeau de Charles de Neufville marquis d'Halin-court et de sa femme, Jacqueline de Harlay, dans la chapelle des carmélites de Lyon.

Jacob Richier aurait abjuré le protestantisme, suivant en cela l'exemple de son protecteur Lesdiguières.

(1) Voir : *Le Mausolée de Lesdiguières et les dessins de la collection Bonnaire* par notre confrère M. Paul DENIS, dans *B. S. A. L.* 1908, p. 27. — Le tombeau doit être transféré au Musée départemental des Hautes-Alpes, récemment créé.

Telle est la notice que consacre M. Charvet au graveur du médaillon de Marie Vignon, marquise de Treffort, Jacob Richier, lorrain d'origine, dauphinois d'adoption, si étroitement attaché à Lesdiguières qu'il orna sa demeure, grava le portrait de sa maîtresse et sculpta son tombeau. Il nous a semblé bon de la signaler après l'intéressante étude de M. Paul Denis.

R. M.

CHRONIQUE

Cathédrale de Metz.

Le *Bulletin* de 1908 a déjà signalé (p. 46) un projet de monographie de la cathédrale de Metz. M. André Hallays donne sur cette publication les détails suivants dans le *Journal des Débats* du 4 septembre 1908 :

« Voici une entreprise dont le succès, me paraît-il, est désirable pour beaucoup de raisons. Des historiens, des archivistes et des critiques d'art français se sont groupés pour composer une *Monographie de la cathédrale de Metz*, prenant pour modèles les belles monographies qui ont été déjà consacrées aux cathédrales d'Amiens et de Lyon.

« La cathédrale de Metz est un des plus beaux édifices de cette école d'architecture champenoise qui exerça son influence de l'Allemagne jusqu'en Espagne et de l'Angleterre jusqu'à Chypre. Elle est remarquable surtout par l'extraordinaire élégance de sa structure, la parfaite unité de son style et ses immenses verrières. Son trésor est d'une grande richesse. Elle possède des manuscrits précieux. Elle évoque de glorieux et douloureux souvenirs.

Architecture, décor et souvenirs seront étudiés dans cette vaste monographie qu'illustreront 50 planches en héliogravure. L'introduction en est confiée à M. Camille Enlart, directeur du musée de sculpture comparée du Trocadéro. L'histoire de la cathédrale sera contée par M. André Lesort, archiviste d'Ille-et-Vilaine. M. Georges Durand, archiviste de la Somme, en décrira l'architecture, et M. André Michel, conservateur du Louvre, la sculpture. M. Amédée Boinet, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève étudiera les verrières ; M. Raymond Kœchlin, le trésor ; M. Henri Omont, la bibliothèque du chapitre ; M. André Philippe, conservateur du musée d'Epinal, les cloches ; M. Pierre Aubry, l'école de chant liturgique messin. Un dernier chapitre sera consacré à l'œuvre de l'architecte Blondel.

« Une telle description, archéologique et historique, de la cathédrale de Metz était indispensable... Il était opportun, du reste, que cette description fût l'œuvre de la science française. Rien n'est moins germanique que la cathédrale de Metz. Là dessus, Allemands et Français sont d'accord. »

BIBLIOGRAPHIE

FOURIER DE BACOURT, *Ligny-en-Barrois en 1610, avec le panorama inédit de la ville par Duviert*. Paris, Emile Gaillard, s. d. (1908), in-8 de 48 p., une planche hors texte et 4 blasons dans le texte.

Notre confrère le comte Étienne Fourier de Bacourt publie, en une élégante brochure, un panorama inédit de Ligny-en-Barrois en 1610. Ce dessin dont « l'ensemble,

dit-il, constitue une œuvre d'art véritable, un document de premier ordre pour l'histoire de la Ville, un souvenir précieux pour tous les enfants de Ligny-en-Barrois » lui a été signalé par MM. Konarski et Dannreuther et se trouve dans la collection Lallement de Betz, conservée au Cabinet des Estampes. Cette vue panoramique est attribuée à Joachim Duvier, habile dessinateur du début du xvii^e siècle, ingénieur sans doute, qui donna d'autres plans semblables, certains signés, des localités de la même région.

Avec amour, le comte de Bacourt nous promène par les rues de Velaines, de Givrauval, de Bout-des-Hans, etc., dans sa ville natale, relevée, en 1610, des dégâts commis par les Impériaux un demi-siècle auparavant.

Flanqués de tours, baignés par les eaux paisibles de l'Ornain, cité et château communiquant entre eux par la Porte Bocquet et avec la campagne par les Portes de France, de Lorraine, du Pierge et des Moulins, nous montrent la masse imposante du donjon, couronné de sa curieuse girouette : Mélusine, l'aïeule-fée des Luxembourg-Ligny, les bâtiments de la Collégiale Notre Dame, les toits de la Halle, la tour carrée de l'église paroissiale, le clocheton du Collège, l'élégant clocher et l'importante église des Cordeliers. Un plan ou vue cavalière avec numéros et renvoi aurait permis au lecteur de diriger plus facilement ses recherches.

Entre temps, à propos de la Halle, l'auteur énumère quelles étaient les ressources que tirait le comte de Ligny des droits perçus sur les opérations commerciales ; au sujet d'une salamandre sculptée sur une muraille, il mentionne les *trois croissants en peine* qui constituent, avec un *chardon à trois têtes*, le blason de Ligny.

Pour finir, comme il a pu remonter le cours des âges et reconstituer un passé disparu, par une fiction pleine de charme, le comte de Bacourt nous introduit au château et

nous présente à Monseigneur : François de Luxembourg, chevalier des Ordres du Roi, duc de Piney, prince de Tingry, comte de Roussy et de Ligny ; puis, il passe en revue les notables linéyens. Nous retrouverons les noms et blasons de ces derniers dans le *Nobiliaire de Ligny* que nous annonce l'auteur, travail auquel nous ne pouvons souhaiter meilleur accueil que celui reçu par *Ligny-en-Barrois en 1610*.

E. R.

Dans la revue mensuelle *L'année dominicaine*, n^{os} de juin et juillet 1908, le p. Xavier Faucher biographie un dominicain lorrain, Charles-Louis Richard, né à Blainville le 17 avril 1711 (voir son acte de baptême dans l'*Inventaire Sommaire des archives de M. et M.*, E. Suppl. 1499), qui fit profession à Paris, dans le couvent de l'Annonciation, le 2 juin 1727. Il paraît n'être jamais revenu au pays natal et passa toute sa vie à Paris, Lille et Amiens. Très laborieux, il ne publia pas moins de 79 ouvrages dont le principal, pour lequel il s'adjoignit divers collaborateurs, est la *Bibliothèque sacrée*, vaste dictionnaire des sciences ecclésiastiques en 6 vol. in-folio, imprimé de 1760 à 1765, qui fut assez apprécié pour être réimprimé en 29 vol. in-8 de 1822 à 1827. Le p. Richard composa aussi des ouvrages d'histoire, d'ascétisme, de polémique et prononça des sermons qui ont mérité d'être publiés à l'époque, puis insérés par Migne dans sa collection. Quand la Révolution arriva, il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé et dut se réfugier en Belgique ; lors de la seconde occupation de ce pays, il fut arrêté, condamné le 15 août 1794 par le tribunal révolutionnaire de Mons pour avoir publié un libelle contre-révolutionnaire, et exécuté le lendemain, malgré ses 83 ans. Par son amour du travail, sa

science, la fermeté de son caractère, il fait honneur à la Lorraine, et méritait d'être rappelé ici.

E. D.

JEAN JULIEN, *Le théâtre à Metz, notes et souvenirs*, Metz, libr. Vanière, 1908, in-8 de 41 pages.

C'est l'histoire du théâtre à Metz depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours : laissant de côté la période contemporaine qui ne rentre pas dans le cadre d'études de ce *Bulletin*, nous voyons que dès 1412 un mystère fut joué à Metz ; d'autres représentations eurent lieu en 1420, 1425, 1434, 1437, 1468, 1483, 1501, 1512 et sans doute les documents qui nous restent ne les mentionnent pas toutes. Parmi ces mystères, il en est un d'intérêt local, c'est celui de saint Clément, premier évêque de Metz, dont on ne sait pas la date. La vogue des mystères passa, mais pas celle du théâtre : en 1624, on joue deux pièces, une sur la place publique, l'autre dans une salle, pour l'entrée de la duchesse de La Valette. Bientôt, on prit l'habitude de donner les représentations dans la salle du jeu de paume, rue Mexirue, et en 1703, cette salle fut définitivement convertie en salle de spectacle ; puis, sous l'impulsion du maréchal de Belle-Isle, fut construit de 1738 à 1752 le théâtre actuel qui coûta plus de 330,000 fr. et où furent données de brillantes représentations dramatiques et musicales.

Le texte est accompagné de plans et de planches heureusement choisis. Dans un court avant-propos, M. Alfred Mézières note que les pièces de théâtre jouées à Metz furent toujours en langue française.

E. D.

Dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, mai-juin 1908, p. 249-251, M. Viénot publie un court « Mémoire touchant ceux de la Religion prétendue réformée résidant à Metz », rédigé par Meurisse, évêque de Madaure, coadjuteur de Metz, en 1644, peu de temps avant sa mort. Ce sont des plaintes sur les usurpations que les protestants de Metz auraient commises au préjudice des catholiques.

Dans le numéro de juillet-août, on trouve : p. 302-310, sous la signature de M. de Schickler, un tableau de l'histoire du protestantisme en Lorraine, et surtout du passage de Catherine de Bourbon dans ce pays ; p. 311-315, une liste des pasteurs attachés au service de cette princesse ; p. 316-334, une étude de M. N. Weiss sur l'attitude du duc Antoine à l'égard de la Réforme ; p. 352-358, une note de M. Puaux sur l'église des prémontrés de Nancy devenue temple protestant. Plusieurs planches illustrent ces travaux rédigés à l'occasion de la 33^e assemblée générale de la Société tenue à Nancy en mai 1908.

AVIS IMPORTANT

Ceux de nos confrères qui auraient changé de domicile dans le courant de l'année sont priés d'envoyer au plus tôt leur carte avec leur nouvelle adresse au Secrétaire de la Société, au Palais ducal.

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 11. — NOVEMBRE 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 9 octobre 1908.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Paul d'Arbois de Jubainville, Henri Bernard de Jandin, Gaudchaux-Picard, Herisé, Laffitte, Pélérin, le docteur Pillon et Stein ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

M. le préfet a fait savoir que le Conseil général a maintenu pour 1909 le crédit de 500 francs, précédemment accordé à la Société.

Le 47^e congrès des Sociétés savantes s'ouvrira à Rennes le mardi 13 avril 1909; le programme en sera prochainement publié.

Au cours des vacances était parvenue une invitation à la réunion annuelle de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur, tenue à Alise.

Lecture est donnée d'une circulaire de M. le juge d'instruction de Saint-Dié au sujet du vol constaté au musée de Saint-Dié, d'un dessin à la pierre noire, représentant M^{me} Roland.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès survenu à Verdun, le 16 septembre dernier, de M^{lle} Buvignier-Clouet qui collabora plusieurs fois à nos publications.

Distinctions honorifiques.

Nous avons à enregistrer les nominations de M. Charles Guyot, comme officier de la Légion d'honneur; de MM. Ferdinand Genay et Henri Mengin, comme chevaliers du même ordre; et de M. Robert Parisot, comme officier d'Académie. M. H. Mengin vient en outre d'être élu pour la 3^e fois bâtonnier de l'Ordre des avocats.

M. Paul Perdrizet, professeur adjoint à la Faculté des Lettres, vient d'être chargé, au Congrès de Berlin, du *Corpus* des inscriptions grecques de Macédoine. M. Casimir Pélérin devient conservateur-adjoint de la Bibliothèque publique.

Admissions.

S. A. S. le prince A. de Salm-Salm, MM. le docteur Messier, A. Noël, le docteur Baseil, Georges Boulangé, Ferdinand Donders, le capitaine Ducrot, H. Farnier, l'abbé Marin, Alexis Samain, sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. **Berger**, libraire, 13, rue Saint-Georges, par MM. Emile Mellier, Justin Favier et Pierre Boyé ; le comte Jean de **Bizemont**, 8, rue Girardet, par MM. Marcel Maure, Maurice de Vienne et le baron de Latouche ; Edouard **Brouillon**, 12, rue des Dominicains, par MM. René Martz, Pierre Boyé et Justin Favier ; Gustave **Gaujot**, médecin inspecteur en retraite, rue du Montparnasse, 25, Paris, par MM. Elie-Lestre, Georges Elie et Octave Elie ; l'abbé Jean-Baptiste **Pernot**, curé d'Andilly, par MM. l'abbé Modeste Demange, Emile Duvernoy et Léon Germain ; Enguerrand de **Pully**, avocat à la Cour, rue de Lorraine, Lunéville, par MM. Pierre Boyé, le docteur Paul Briquel et Henri Bernard ; le docteur Henry **Thorion**, Hannonville (Meuse), par MM. Charles Sadoul, Pierre Boyé et Léon Pireyre.

Ouvrage offert à la Société.

L'abjuration d'Anne de Schélandre dans l'église d'Autruche en 1683. Sa jeunesse, ses deux mariages, sa mort, par le Baron Max DE FINFE DE SAINT-PIERREMONT. Sedan, Emile Laroche, 1908. (Extr. de 16 p. de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*).

Lectures.

M. Léon Germain lit une note sur les *Significations diverses des écus sur le tout*, destinée au *Bulletin*, et M. Emile Duvernoy continue la lecture de son travail sur *Alphonse de Rambercillers*.

MÉMOIRES

Excursions dans l'histoire de Saint-Mihiel ⁽¹⁾.

III. — LES « COLUMBES » ET LE BALDAQUIN DE L'ÉGLISE ABBATIALE.

Je me propose de commenter, en ce présent article, le passage suivant de l'*Histoire de Saint-Mihiel* par Dumont; il s'agit du sanctuaire de l'église abbatiale Saint-Michel :

« Dans cette enceinte réservée était le maître autel surmonté d'un baldaquin soutenu par quatre colonnes torses, en cuivre rouge, de cinq pieds cinq pouces de hauteur, données, suivant Dom de l'Isle (2), par l'Abbé Henri de Lorraine (3). A cet égard, il faut dire que l'on trouve dans l'obituaire cette mention : « Alix Meniant qui fit faire les quatre *columbes* devant le grand autel et icelles asseoir, lesquelles coûtèrent environ six vingt francs. » Le mot *columbes* signifie-t-il *colombes* ? Cela est possible ; mais la tradition ni l'histoire ne parlent d'oiseaux de cette espèce placés en cet endroit, à une époque quelconque. *Columbe*, dérivé de *columna*, indiqué par Roquefort comme signifiant un poteau, donne au contraire à penser qu'en effet il s'agit ici des quatre colonnes de l'autel ; pour nous, il n'est pas douteux qu'il en soit ainsi et qu'elles ne viennent de dame Alix Meniant, malgré l'assertion de Dom

(1) Voir B. S. A. L., 1908, p. 53 et 207.

(2) Auteur de l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Mihiel*, imprimée en 1757.

(3) Abbé de 1607 à 1626.

de l'Isle qui aurait pu cependant avoir connaissance de ce passage de l'obituaire.

« Quoiqu'il en soit, lors des changements opérés par Dom Maillet (1), elles furent transportées près des autels Saint-Michel et de la Vierge, jusqu'à la Révolution, qui en fit des canons pour servir contre les Prussiens, ou des casseroles pour les cuisines du Directoire (2)... »

Dumont ne s'est pas trompé en traduisant *columbes* par *colonnes* ; mais je suis convaincu qu'il a confondu à tort les *columbes* d'Alix Meniant avec les colonnes de Henri de Lorraine ; en outre, il a fait erreur en croyant que ces colonnes supportaient le baldaquin qui existait au commencement du XVIII^e siècle, et que ce baldaquin aurait daté d'une époque beaucoup plus ancienne. — Je commencerai par examiner cette dernière question.

Le peu de hauteur des colonnes suffirait à controuver l'emploi que leur assigne Dumont ; toutefois il existe d'autres raisons encore qui s'opposent à l'opinion exprimée.

Pour les faire valoir, il convient de présenter quelques idées générales. Au Moyen Age, dans nos contrées, le maître-autel était sans doute quelquefois, comme ailleurs, abrité par un *ciborium*, ou baldaquin supporté par des colonnes, le tout généralement en métal. D'aspect léger et de hauteur médiocre, car les retables étaient peu élevés, le ciborium n'encombrait pas le chœur et ajoutait à la majesté de l'autel. Pendant la période de la Renaissance, les retables augmentèrent de hauteur et l'on renonça presque partout, dans les pays septentrionaux, à l'usage du ciborium. Mais, avec les temps modernes, on adopta,

(1) Abbé de 1689 à 1727. C'est lui qui fit moderniser l'église.

(2) DUMONT, *Hist. de la ville de Saint-Mihiel*, 1862, t. IV, p. 7-8.

à l'exemple de l'Italie, la mode des grands baldaquins, soutenus à une altitude considérable par quatre colonnes épaisses qui, dans les églises riches, étaient de marbre : le *ciborium* de la cathédrale de Verdun en est un beau spécimen, bien connu ; il a le défaut d'encombrer le chœur ; néanmoins, il mérite d'être conservé.

Il a existé aussi des baldaquins ou dais non portés sur des colonnes, mais suspendus à la voûte. Je présume qu'ils furent toujours rares dans nos contrées (1). Lors de l'essai d'adoption des usages romains, le futur cardinal Lavigerie, qui était alors évêque de Nancy, fit mettre un dais au-dessus de l'autel majeur de la Cathédrale ; sa forme carrée très lourde et sa couleur jaune d'or clair, qui détonait avec l'ambiance, en rendaient l'aspect désagréable ; on l'a supprimé quelques années après le départ du fameux prélat.

Est-il vraisemblable que dom Maillet ait trouvé un *ciborium* existant à l'église abbatiale et qu'il l'ait fait disparaître ? Nullement. Les grands travaux entrepris par cet abbé, mort en 1727, eurent lieu, d'après Dumont, aux environs de 1710 (2) ; mais alors on songeait si peu à se

(1) Ces baldaquins suspendus à une chaîne ou même à plusieurs étaient contraires au génie français, qui aimait la stabilité logique ; or on avait toujours à craindre que la chaîne se brisât et que toute la machine tombât sur l'autel, en l'écrasant. De plus, pour couvrir l'autel, il fallait que le baldaquin fût rectangulaire, forme très lourde, si les angles ne reposent pas sur des colonnes ; on en a fait de forme ronde : mais alors ils n'abritent plus complètement l'autel, ce qui est blâmable. Cette remarque ne s'applique pas, bien entendu, aux cas où, l'autel étant adossé à un mur, il pouvait en être de même du baldaquin, qui, par là, offrait une apparence raisonnable de stabilité. Deux autres inconvénients de la suspension pour un objet de ce genre, ce sont le balancement et le virage, admissibles seulement pour un appareil d'éclairage ou un ex-voto. Combien serait ridicule un baldaquin rectangulaire se mouvant dans un sens ou dans un autre et se présentant de « faux équerre » !

(2) Voir *Hist. de Saint-Mihiel*, t. II, p. 163-164.

passer d'un tel accessoire de l'autel, que, au témoignage de Dumont lui-même, le baldaquin avec sa garniture d'étoffes et de crépines, fut renouvelé en 1714. L'auteur s'exprime ainsi :

« Cette décoration (1) d'un baldaquin était d'un assez bon effet, quand il était neuf et élégant, aussi avait-on soin de ne pas le laisser arriver à l'état d'oripeau. En 1714, le couvent en acheta un pour mille livres, préparé pour les Dames de Remiremont (2) qui, s'étant trouvées en désaccord avec le fournisseur, mirent celui-ci dans la nécessité de s'en défaire à perte. Les moines y ajoutèrent les crépines d'or de celui qu'ils possédaient depuis peu et qui avait coûté 1,200 livres, mais dont ils n'étaient pas satisfaits, ce qui fit du tout un décor presque royal (3). »

Après avoir bien réfléchi sur ce texte, je pense que Dumont a fait œuvre d'imagination en disant que la garniture du baldaquin remplacée en 1714 était vieille et en voie de passer à l'état d'oripeau. Je suis tout à fait disposé à croire que dom Maillet, transformant l'église et y plaçant, comme je l'ai démontré ailleurs (4), un nouveau maître-

(1) Il y a ici une de ces syllepses ambiguës qui ne sont pas rares dans le style de Dumont : les mots *cette décoration* ne sont amenés par rien de ce qui précède ; ils sont grammaticalement inexplicables. Par « décoration », l'on pourrait entendre les pentes, courtines, crépines, etc., qui formaient la décoration du baldaquin. Mais je crois plutôt qu'il faut traduire ainsi : « La décoration qu'ajoutait à l'autel l'existence d'un baldaquin était d'un assez bon effet, lorsque ce baldaquin était neuf et élégant ; aussi avait-on soin de ne pas laisser arriver à l'état d'oripeau les pentes d'étoffe, courtines, crépines, etc., dont il était orné. »

(2) Il s'agit évidemment des Dames chanoinesses du Chapitre noble de Remiremont. Écrivant pour le grand public, Dumont aurait dû le dire.

(3) DUMONT, *o. c.*, IV, 9.

(4) V. *Excursions dans l'histoire de Saint-Mihiel* — I. *Le premier tabernacle d'autel à l'église abbatiale*, dans B. S. A. L., 1908, p. 53-61.

autel, a voulu compléter cet autel, suivant la mode récemment introduite, par un ciborium : le baldaquin fait en premier lieu n'aura pas été trouvé satisfaisant et on aura saisi une occasion favorable de le changer.

Au sujet de la commande d'un baldaquin attribuée aux Dames chanoinesses de Remiremont, j'ai cru devoir consulter celui de nos confrères que je connais comme le plus versé dans l'histoire générale de cette ville, M. Bernard Puton, qui possède sans doute la collection particulière la plus importante en fait de documents sur le célèbre Chapitre noble. Il a bien voulu me répondre :

« L'histoire de ce baldaquin est... toute nouvelle pour moi ; je savais toutefois qu'en 1714 des travaux avaient été effectués dans l'église de « Mesdames », car je possède un dossier ayant pour titre :

« États de dépenses, mémoires et quittances concernant la construction de deux autels qui sont de chaque côté du chœur de l'Eglise de Mesdames. — 1714. »

M. B. Puton a eu l'obligeance de me transcrire plusieurs passages de la pièce principale, qui sont très intéressants, mais ne me paraissent pas se rapporter visiblement au baldaquin.

Retournons à Saint-Mihiel. Il n'est pas admissible, surtout étant connues les modes de l'époque, que dom Maillet ait enlevé entre 1714 et 1727, année de sa mort, ce « décor presque royal » ; de plus, l'on sera disposé à croire que les supports d'un baldaquin si riche devaient être de hautes et massives colonnes de marbre, et non pas des colonnes de cuivre mesurant seulement cinq pieds cinq pouces (1).

Rien n'indique que Henri de Lorraine ait conservé un

(1) Il me paraît difficile d'imaginer un baldaquin suspendu à la voûte ; ce n'était, ce me semble, nullement dans le goût de l'époque, en nos contrées.



MARIE VIGNON, MARQUISE DE TREFFORT

par JACOB RICHIER

(d'après le médaillon appartenant à M. Lucien Wiener)

objet de ce genre existant antérieurement, et je ne puis admettre qu'il en fait placer un au-dessus de l'autel renouvelé par lui : telle n'était pas encore, ai-je dit, la mode de son temps, dans nos régions ; en outre, le don de ce baldaquin n'aurait guère manqué d'être cité à côté de ceux du tabernacle, de l'ornement rouge (1) et des quatre colonnes, dont il nous faut nous occuper.

Il me paraît impossible de croire que dom de l'Isle ait pu faire une confusion avec les *columbes* d'Alix Meniant, lesquelles apparemment n'existaient plus du temps de Henri de Lorraine, et qu'il se soit fourvoyé lorsqu'il a écrit (p. 279) : « Le Prince Henri fit aussi faire les quatre colonnes de bronze, qui étoient aux côtés du Grand Autel, et qui soutenoient les rideaux, dont il étoit environné. Ces Colonnes sont présentement (2) à côté des deux portes (3) situées l'une à côté de l'Autel de la Vierge et l'autre à côté de l'Autel de saint Michel (4). »

Une citation de grand intérêt, faite dernièrement par notre confrère M. Henri Bernard, vient, ce me semble, prouver la donation de Henri de Lorraine et nous faire connaître l'auteur principal de ces colonnes, le fondeur Sansonnet, aidé, ce semble, par un autre fondeur nommé Latache, son cousin.

En effet, dans le *plan figuratif ou relatif de Saint-Miel* écrit en vers par Jean-Ignace Varin, daté de 1708 et que M. Bernard a étudié depuis que j'ai écrit les lignes qui précèdent, Varin parle de Sansonnet comme se rattachant

(1) B. S. A. L., 1908, p. 57.

(2) C'est-à-dire vers 1757, date de l'impression de l'ouvrage de dom de l'Isle.

(3) Au lieu de *portes*, il y a *parties* dans le texte ; j'ai montré ailleurs le motif de la correction indispensable que j'ai dû faire : voir B. S. A. L., 1908, p. 208.

(4) Dom DE L'ISLE, *Hist. de l'abbaye de Saint-Mihiel*, p. 279.

à la parenté de Ligier Richier et, parmi ceux de ses travaux qu'il rappelle, on voit figurer :

Quatre colonnes torces
Qui sont à l'abbaye (1).

On ne peut guère douter qu'il s'agisse là des colonnes de Henri de Lorraine : les renseignements que l'on possède sur Sansonnet sont encore peu nombreux ; mais il vivait certainement à l'époque indiquée, puisque sa marque existe sur l'ancienne cloche du collège Gilles-de-Trèves datée de 1628 (2).

Ces vers nous permettent donc de rectifier plus sûrement et de compléter d'une manière très importante le peu que Dumont avait dit si légèrement sur ces colonnes.

Comment l'historien moderne de Saint-Mihiel a-t-il pu

(1) *Bulletin mensuel de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 1907, p. LXXXVII. M. Henri Bernard ne dit pas où se trouve le manuscrit qui renferme le *Plan figuratif* (l'auteur a réparé cette omission dans une note ajoutée au tirage à part : le ms. lui appartient). Il ne s'est pas rendu compte que les vers sont des alexandrins ; sans doute à cause de l'étroitesse du volume, le poète (pauvre poète !) n'a mis qu'un hémistiche par ligne : il faut donc réunir deux lignes pour avoir un vers et une rime. Voici, avec cette correction, le passage qui se rapporte à Sansonnet :

*Sansonnet autrefois, fondeur aussy parant (parent de Richier)
Marchande à un abé la fonde un ornement,
Les deux grands chandeliers, quatre colonnes torces,
Qui sont à l'abbaye : je n'en dis que l'escorce.
Sansonnet, dis-je, alors fist venir son cousin
Qui estoit un Latache et fist l'ouvrage fin.*

Me permettra-t-on d'ajouter une remarque de folk-lore ? A propos du Sépulcre, Varin, après avoir parlé de la Madeleine, de la Vierge Marie et de saint Jean, dit :

*Et semble ces portrais, les muscles et les veines,
Nous vouloir exprimer du spectacle les peines.*

L'auteur avait-il à la pensée le proverbe populaire, peut-être très ancien : « *Qui voit ses veines, voit ses peines* » ?

(2) V. mon article *Les cloches du collège Gilles-de-Trèves à Bar-le-Duc* (extr. des *Mém. de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 3^e série, t. III), Nancy, 1894, p. 7-9.

interpréter le texte de dom de l'Isle si mal, qu'il ait cru à des colonnes soutenant un baldaquin ? Erreur : ce texte atteste qu'elles se trouvaient à une certaine distance des quatre coins de l'autel et servaient à supporter les tringles auxquelles on suspendait les rideaux destinés à isoler cet autel de trois côtés, ne laissant ouvert que le devant. Cet usage des colonnes et des rideaux d'autel a été conservé par les Bénédictins, alors qu'il disparaissait peu à peu dans les églises séculières ; je crois que, de nos jours encore, ces moines y restent généralement fidèles ; mais, à l'abbaye de Saint-Mihiel, dom Maillet a agi différemment. Voilà les quatre colonnes de cuivre, mais non les *columbes* d'Alix Meniant, — ni les prétendues colonnes d'un très ancien baldaquin, — que dom Maillet a fait reléguer auprès de deux autels secondaires et qui furent envoyées à la fonte par la Révolution.

Il est déplorable d'avoir à ignorer si souvent les documents dont Dumont s'est servi et le dépôt où l'on pourrait les rechercher. C'est probablement dans un inventaire révolutionnaire qu'il a trouvé mention de « quatre colonnes *torses, en cuivre rouge, de cinq pieds cinq pouces de hauteur* ». Cette mention se rapporterait-elle aux *columbes* d'Alix Meniant, lesquelles auraient survécu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ? La chose paraît peu probable, car on ne s'expliquerait pas l'absence, dans cet inventaire, des colonnes de Henri de Lorraine. A la vérité, dom de l'Isle les dit de bronze et non de cuivre rouge ; mais je n'estime pas qu'il y ait là une objection grave : il est possible que ces colonnes aient été bronzées à la surface, ou que, par l'action des agents atmosphériques, surtout de l'humidité, elles aient pris l'aspect du bronze à l'époque où les vit dom de l'Isle, c'est-à-dire à près d'un siècle et demi de leur création. On comprend que les rédacteurs de l'inventaire se soient crus obligés de vérifier la nature du métal

et ils ont dû constater que les colonnes étaient de cuivre rouge.

Cependant, que faut-il penser des énigmatiques *columbes* ? Ces colonnes étaient sûrement de beaucoup antérieures à la mode des modernes baldaquins ; le mot *columbe*, pour *colonne*, nous reporte fort au-delà. Dumont ne dit pas à quelle époque vivait la donatrice (1) ; mais j'ai tâché, dans mon travail sur les sépultures de la même église, de rassembler les mentions de tous les personnages connus de cette famille : les dates que me fournit ce catalogue vont de 1395 à 1489 (2).

Je m'étais d'abord demandé si les *columbes* ne remplissaient pas le même office que, dans la suite, les colonnes données par Henri de Lorraine. Mais on doit, le moins possible, forcer les textes ; or l'obituaire cité par Dumont n'indique pas les *columbes* comme placées autour de l'autel ; il y est dit qu'elles se trouvaient « devant le grand autel ». J'avais songé aussi à des colonnes de chancel ; mais je pense que la mention eût été différente. J'inclinerais de préférence vers une idée que me suggère M. Paul Denis, le nouvel historien de Ligier Richier : dans plusieurs églises monastiques où il y avait un chœur derrière le maître-autel, on voyait devant l'autel, me dit-il, des colonnes supportant des tringles auxquelles étaient suspendus des rideaux ; ces rideaux servaient à fermer le

(1) D'après le même auteur (*ibid.*, IV, 21-22), « Jean Méniant... » fonda, dans l'église Saint-Michel, en 1399, la chapelle Saint-Nicolas dite des Méniants, à laquelle une autre chapelle dite « Chapelle Noire-Goule » fut ajoutée par Jeannette Méniant, fille du précédent et femme de « François Noire-Goule, grand échevin ». Dans cette double chapelle, ajoute-t-il, fut inhumée, entre autres : « Alix Méniant, bourgeoise de Verdun, celle qui donna les 4 *columbes*. »

(2) V. mon travail *Monuments funéraires de l'église Saint Michel à Saint-Mihiel* (extr. des *Mém. Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 2^e série, t. V, 1886), p. 107-110.

sanctuaire du côté de la nef lorsque les religieux faisaient office dans le chœur. Il a pu en être ainsi dans l'église Saint-Michel. Dans ce cas, je pense que les « columbes » ont été détruites lors de la construction du jubé, au xvi^e siècle (1).

Quoi qu'il en soit de cette dernière question, j'estime que Dumont s'est trompé sur trois points importants : il a confondu à tort les *columbes* données par Alix Meniant avec les colonnes données par l'abbé Henri de Lorraine ; il s'est mépris sur l'usage de ces colonnes, qui soutenaient les rideaux et non un dais ; il a, en outre, admis sans preuve l'existence ancienne d'un baldaquin sur colonnes de cuivre qu'aurait détruit dom Maillet ; au contraire, il semble que le baldaquin a été établi par ce prélat, transformateur de l'église abbatiale.

LÉON GERMAIN.

20 mars 1907.

A propos de la fête de saint Nicolas.

Dom Pelletier, dans son *Nobiliaire de Lorraine*, relate, p. 697, l'anoblissement de Nicolas-Henry Robert, docteur en l'un et l'autre droit, avocat en la Cour souveraine de Lorraine et Barrois, conseiller (2), secrétaire des commandements et finances (3), prévôt de Bulgnéville, anoblisse-

(1) Il semble qu'anciennement, dans des églises de Réguliers, des courtines étaient parfois suspendues à un tref qui séparait le sanctuaire du presbytère, ou divisaient le presbytère en deux parties ; cf. les *Bulletins des séances de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, de Gand, t. XIX (35^e Réunion, 1901), p. 47-48

(2) 12 mai 1712. Arch. de M.-et-M., B. 131, f^o 95.

(3) 23 mai 1720. Arch. de M.-et-M., B. 150, f^o 30, v^o.

ment conféré par lettres données à Lunéville le 15 mars 1725. Les considérants de l'acte rappellent les services signalés et nombreux que rendirent l'impétrant et sa famille, établie depuis deux siècles dans le Bassigny (1). Les armes qui lui furent concédées, étaient : *d'or à la fasce d'hermines, accompagnée de trois têtes de lion arrachées de sable, allumées et lampassées de gueules, deux en chef et une en pointe, les deux du chef affrontées*, et pour cimier : un duc éployé au naturel entouré de la devise : NON NISI IN LUCE. Nicolas-Henry Robert continua à mériter la confiance de son souverain et devint successivement procureur au bailliage du Bassigny (2), gentilhomme ordinaire de S. A. R. (3) et conseiller d'épée au même bailliage du Bassigny (4), dernière charge dont il se démit en faveur de son fils François-Charles Robert (5). Mais l'objet de cette note n'est pas l'énumération des emplois remplis par cet excellent fonctionnaire, comme nous dirions de nos jours ; c'est une pièce assez curieuse dans son objet et dans sa forme, conservée aux archives de Meurthe-et-Moselle (H. 284) que nous reproduisons :

Nicolas-Henry Robert, avocat à la Cour, conseiller secrétaire de S. A. R., docteur en l'un et l'autre droit et prevost de Bulgnéville certifions à qui il appartiendra que le quinze de décembre dernier nous estant trouvé dans un danger évitant de mort au milieu des eaux débordées de la Moselle estant même abandonné de notre guide qui courait le mesme risque que nous, nous en avons été délivré par l'invocation du glorieux saint Nicolas. ayant trouvé un endroit à sortir du danger en mesme temps (*sic*) que je me fust mis soub sa protection ; et cela contre toute espérance humaine ; estant au milieu des eaux abandonné de mon guide qui estoit dans les eaux à la nage et

(1) Voir au registre de lettres patentes, B. 164, f° 212.

(2) 27 juillet 1725. Arch. de M.-et-M., B. 165, f° 63, v°.

(3) 20 mars 1726. Arch. de M.-et-M., B. 165, f° 181.

(4) 12 mars 1726. Arch. de M.-et-M., B. 169, f° 168

(5) Arch. de M.-et-M., B. 179, f° 94, v°.

dans un endroit où je n'avais jamais passé. En foi de quoy, j'ay les présentes sousignées et à icelles aposées le cachet de mes armes. Et en cy rendus mon veu ce jourd'huy onzième mai 1716.

Signé : ROBERT.

Ce certificat de miracle accordé à saint Nicolas, le bon patron des Lorrains, est dûment scellé d'un cachet plaqué en cire rouge, de forme ovale 15^{mm}/16^{mm}. On y voit un cartouche chargé d'un écu : *parti, au I, un chevron accompagné de trois croissants ; au II, trois roses ;* et surmonté d'un casque avec ses lambrequins.

Comme Robert ne fut anobli qu'en 1725 et reçut à cette époque d'autres armes rappelées plus haut, devons-nous voir dans le blason de son cachet de 1716, les armoiries d'une famille à laquelle Robert se rattachait ? En tout cas ces armoiries ne paraissent pas appartenir aux familles dont certains membres sont rappelés dans l'acte d'anoblissement. Ou bien faudrait-il y voir des armoiries bourgeoises, que portaient assez fréquemment de notables familles ? Nous en citerons un exemple : Jean Mauljean, anobli le 21 septembre 1570, reçut comme armes : *d'azur à la fasce d'argent surmontée de deux roses du même* et pour cimier : un rosier au naturel portant trois roses d'argent entre deux cornets composés d'argent et d'azur. Or le père de l'anobli : Arnould Mauljean, l'un des jurés puis maître échevin de Pont-à-Mousson, apposa son sceau le 15 mai 1540 (n. s.) à un titre de cens (1) et nous y trouvons un écu *chargé du rosier tigé et fleuri*, sans casque, ni cimier, entouré de simples ornements. C'est ce rosier que nous retrouvons trente ans plus tard donné comme cimier à Jean l'anobli.

EDMOND DES ROBERT.

(1) Arch. de M.-et-M., G. 948.

Chartes alsaciennes du duc Thiébaut I^{er}

Les ducs de Lorraine de la maison d'Alsace ne devinrent jamais complètement étrangers au pays dont ils étaient originaires : ils y eurent toujours des intérêts notables, des possessions directes, des vassaux. Mais il reste peu de documents sur leurs relations avec l'Alsace dans les premiers siècles de leur domination, et en particulier les archives des deux départements alsaciens en conservent très peu. Ayant fait dans ces deux dépôts d'assez longues recherches pour y découvrir des actes des ducs de Lorraine du XI^e siècle, du XII^e et du commencement du XIII^e, nous n'y avons trouvé que deux chartes, toutes deux rendues par le duc Thiébaut I^{er} (1213-1220) (1), la première par ordre chronologique provenant des archives de la Basse-Alsace, la seconde des archives de la Haute-Alsace. La rareté ainsi constatée de ce genre de documents, le fait que ceux dont il s'agit ne sont pas des copies, mais des originaux, ce qui augmente leur valeur, l'éloignement relatif des dépôts où ils sont conservés et où les travailleurs lorrains n'ont guère l'occasion d'aller, voilà autant de motifs qui nous engagent à les publier ici.

La première charte a une date complète, 27 décembre 1213. Elle est donc tout à fait du début du règne de Thiébaut I^{er} : en effet, le père de celui-ci, Ferry II, est mort en 1213, « post festum sancti Remigii », c'est-à-dire après le

(1) Ce duc avait, pour s'intéresser aux affaires d'Alsace, une raison de plus que ses prédécesseurs : son mariage l'avait fait comte de Dabo, et le comté de Dabo (ou Dagsbourg) s'étendait surtout sur le versant oriental des Vosges. Karl ALBRECHT publie, dans le *Rappolsteinisches Urkundenbuch*, Colmar, 1891-1898, 5 vol. in-4, t. I, p. 63, 64, deux conventions de Thiébaut avec les sires de Ribaupierre.

1^{er} octobre, nous apprend un chroniqueur dont les dates sont généralement très exactes (1).

Quant à la seconde chartre, nous ne pouvons dire si sa date était complète, plusieurs lignes en étant maintenant illisibles ; il ne subsiste que les mentions de l'épacte et du concurrent, mais ces deux indications concordent et se rapportent toutes deux à l'année 1218 ; en outre, le titre de comte de Dagsbourg que prend le duc dans cet acte montre qu'il s'agit bien de Thiébaut 1^{er}, le seul duc de Lorraine qui ait porté ce titre, et non de son troisième successeur, Thiébaut II. Ainsi, la date d'année ne fait pas de doute, mais le mois et le jour nous manquent, soit qu'ils n'aient pas été consignés sur le parchemin, soit qu'ils aient disparu. En leur absence on peut cependant avancer que cette chartre est des premiers mois de l'année 1218 : en effet, en mai et juin de cette année, le duc est assiégé dans Amance, au centre de la Lorraine, par Frédéric II, et ensuite il est détenu par ce prince à Würzburg ; ce n'est donc qu'avant tous ces événements qu'il a pu se rendre en Alsace et y promulguer la chartre en question. A la vérité, la date topographique manque à ce document aussi bien que le mois et le jour, mais la mention qui se lit un peu plus haut, que tout le peuple de ce village de Dinzheim (près de Colmar) est témoin de l'acte, montre bien que le duc l'a donné sur place et non pas à distance, qu'il était donc alors au centre de l'Alsace, et par conséquent qu'il faut placer la date de l'acte avant mai 1218. Ceci n'est pas sans importance, car nous savons par ailleurs que dans ces mêmes mois de 1218, Thiébaut avait envahi et ravagé l'Alsace (2). La chartre

(1) Aubri de TROIS-FONTAINES, anno 1213, dans les *Monum. Germaniae histor.*, *Scriptores*, t. XXIII, p. 899. — D'après une note de l'éditeur, qui ne dit pas où il a puisé ce renseignement, Ferry II serait mort le 10 octobre.

(2) Voir sur tous ces faits PFISTER, *Histoire de Nancy*, t. 1, p. 121-125, dont le récit est bien supérieur à celui de Digor, *Histoire de Lorraine*, t. II, p. 32-39.

pour Dinzheim montre que ce prince, si violent fût-il, interrompit un moment ses exploits guerriers pour régler une question juridique ; elle indique en outre une des étapes de l'expédition dont Rosheim, non loin de Strasbourg, fut probablement une autre : les ravages des Lorrains se seraient donc étendus sur toute la partie centrale de la province, et sur la plaine qui en est la zone la plus riche.

E. DUVERNOY.

1213, 27 DÉCEMBRE.

In nomine sancte et individue Trinitatis, ego Th. dux Lotharingie et marchio, filius Frederici, ducis ejusdem provincie, a tramite generositatis paterne nolens deviare, quin imo rogatum ejus et monita juxta modulum mee possibilitatis cupiens exaudire, munificentiam elemosinarum quam pro remedio anime sue et parentum suorum ecclesie sancte Marie in Sturzelbrone (1), assensu meo et a stipulatione contulit, ratam et inviolatam fore decrevi, et augere pro posse, reique veritatem posteris declarare, ne forte, ut assolet, diuturnitas oblivionem, oblivio errorem, error pariat contentionem.

Notum sit igitur omnibus tam futuris quam presentibus quod pater meus Fridericus, dux Lotharingie, pro remedio anime sue et parentum suorum, contulit sancte Marie in Sturzelbrone, et fratribus ibidem Deo famulantibus jus donationis fundi ac patronatus ecclesie in Richeshoven (2) totaliter et integre, et novam curiam Dannesteg (3), et

(1) Sturzelbronn, ancienne Moselle, arr. Sarreguemines, cant. Blitze, abbaye cistercienne fondée en 1135 par Simon 1^{er}, duc de Lorraine.

(2) Reichshoffen, ancien Bas-Rhin, arr. Wissembourg, cant. Niederbronn.

(3) Peut-être Dhan, comm. d'Ofwiller, même cant.

molendinum sub Bites (1); et allodium in Solzbach (2), sine omni calumpnia in perpetuum libere possidendum.

In hujus siquidem rei testimonium, [in] presentem paginam, cum sigillo patris nostri, nostrum sigillum apposuimus. Actum anno Incarnationis dominice millesimo [du]centesimo tertio decimo, mense decembri, sexto kalendas januarii.

(Archives de la Basse-Alsace, G. 108, orig. parchemin de 170^{mm} haut sur 232 large, scellé de deux sceaux sur lacs de soie jaune et rouge, ces sceaux manquent.)

1218.

Universa facta mortalium citius quidem labuntur a memoria, nisi litterarum auctoritate, et voce testium solidentur. Hinc est quod ego Theobaldus, dux et marchio Luthringe (3), et comes de Tagesborc (4), notum facio tam presentibus quam futuris, quod honesta facta conventionione inter cenobium Parisiense (5) et villam Tungenshaim (6), fratres Parisienses ecclesiam prefate ville que partim vetustate collapsa, partim incendio vastata erat, propriis impendiis ad integrum repararunt, tali con-

(1) Bitche, voir *supra*.

(2) Niedersoultzbach et Obersoultzbach, ancien Bas-Rhin, arr. Saverne, cant. Bouxwiller.

(3) Forme allemande de Lotharingia, aujourd'hui Lothringen. La charte précédente donne la forme latine habituelle, ayant sans doute été rédigée en pays roman ; celle-ci au contraire a été écrite en pleine Alsace.

(4) Dagsbourg ou Dabo, ancienne Meurthe, arr. Sarrebourg, cant. Phalsbourg. Thiébaud était comte de Dabo par son mariage. Le *Dictionn. topogr. de la Meurthe*, si riche en formes anciennes du nom de Dabo, ne donne pas celle-ci, mais seulement des formes voisines.

(5) Pairis, ancien Haut-Rhin, arr. Colmar, cant. La Poutroye (Schniërlach), comm. Orbey (Urbeis), abbaye cistercienne fondée en 1138.

(6) Dinzheim, *ibid.*, arr. et cant. Colmar, comm. Sainte-Croix-en-Plaine (Heilig-Kreuz).

ditione mediante ut curia eorum Lehann (1) ab annuali annona que vulgo Banchory (2) vocatur in hiis que nunc possidet, et que in futurum justo titulo adipisci potuerit, in omne evum libera sit et immunis; omnesque pascue Tungenshaim eidem communie ad usus omnium animalium, semper absque omni contradictione, pateant, et per omnia sint communes, nec quisquam ex eadem villa ullis eos injuriis vel ineptis.

Debent autem hominibus de Tungenshaim ex predicta terra Lehann duo arietes annuatim prestari a festo sancti Galli usque ad festivitatem sancti Andree (3); qui si per eorum incuriam amissi fuerint, digno debent precio recompensari.

Communione etiam omnium bonorum que per ipsos divina speratur gratia, fratres Parisienses prefate ville populo concesserunt.

Hec etiam scriptura singulis annis in donatione ecclesie Tungenshaim a sacerdote qui ibidem celebraverit, debet coram omni populo recitari, ipsique sacerdoti qui hoc fecerit quatuor numi ab eo qui communie Lehann prefuerit donabuntur.

Verum ne quis posterorum hoc statutum quolibet modo presumat infringere, presentem paginam sigillo nostro et auctoritate testium roboramus. Nomina testium sunt hec : Baldemar, miles. Rudegerus der baigeler (4). Ludewicus Gramaths. Rudegerus de Winzenhaim (5). Johannes

(1) Le *Dictionn. topogr. du Haut-Rhin*, 2^e édit. 1876, cite ce lieu sous la forme Leheim sans parvenir à l'identifier.

(2) Nous avons en vain cherché ce mot dans le *Rappolsteinisches Urkundenbuch*, d'ALBRECHT, et dans les ouvrages de l'abbé HANAUER sur les campagnes de l'Alsace au moyen âge.

(3) Saint André, 30 novembre; il y a deux saint Gall, fêtés le 1^{er} juillet et le 1^{er} novembre.

(4) Roger le bailli.

(5) Winzenheim, ch. l. cant. arr. Colmar.

filius Nibelungi. Hesso Vinsterwalt. Burchardus de Menchann (1). Chuno Butrolf. Sifridus Staellm. Chuno villicus. Dietericus pulcher. Insuper omnis populus sepe dicte ville huic rei testimonium libenter se observaturos per omne tempus universi in commune sacramento fidei promiserunt.

Actum
. epacta XXII, concurrente septimo.

(Archives de la Haute Alsace, fonds de l'abbaye de Pairis, carton 3, n° 5, original parchemin de 265 mm de haut sur 227 de large, scellé d'un sceau rond, equestre, en cire brune, d'environ 80 mm de diamètre).

Pierres tombales dans l'ancienne chapelle de la Commanderie de Libdo ⁽²⁾.

CY GIST HONNESTE HOMME DIDIER.
HANRION LABOVREVR LEQVEL TRESPASSA
LE 24^{ME} NOVEMBRE LAN DE GRACE
1624 PRIEZ DIEV POVR LVY.

(1) Peut-être Menchamps, ancien Haut-Rhin, arr. Colmar, cant. Sainte-Marie-aux-Mines, comm. Liepvre (Leberau).

(2) Ces inscriptions qui ont été relevées par notre confrère M. l'abbé Mod. Demange, semblent inédites : elles ne sont ni dans OLRY, *Repertoire archéologique de la ville, des faubourgs et du territoire de Toul* (M. S. A. J. 1870), ni dans Aug. DIGOT, *Mémoire sur les établissements du Temple en Lorraine*, *ibid.*, 1868), ni dans LEPAGE, *Statistique et Communes de la Meurthe*. — Libdo ou Libdeau est une maison du Temple devenue commanderie de l'Hôpital, située sur le ban de Toul.

CY GIST IEANNE FEME A HONNESTE
HOME JEAN MAVRY LAQUELLE MORVT DE
PESTE EN CE LIEV DE LIBDO LE 2^{ie}
DAOVST 1588 PRIES DIEV POVR ELLE.

ICI.AVEC.SES.ANFANS.REPOSE.LE.CORPS.
DHONORABLE HOMME.DOMINIQUE.
CHAVCOVLLON ANCI^{en}.AMODIATEVR.DE.LA.
COMMANDERIE.DE.LIBDO.DECEDE.LE 9^{ieme}.
DE.MARS.1.7.4.0.AGE.DE.80.ANS.ET.
MR^{ie}.THOVENIN.SA.PREMIERE FEMME.
ET.DECEDEE.LAN.1700.
PRIEZ DIEV POVR LEVRS AMES.
POSSEE PAR BARBE DANHVS ET LES HERITIERS

CHRONIQUE

Versement de membre perpétuel.

A versé la somme de 200 francs dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1891, et est en conséquence devenu membre perpétuel de la Société d'archéologie lorraine : S. A. S. le prince Alfred de Salm-Salm, à Anholt (Westphalie).

BIBLIOGRAPHIE

Dans le catalogue d'octobre 1908 de la librairie Saffroy (Pré Saint-Gervais, Seine), nous relevons le n° 43.603 : lettre écrite de Lunéville le 22 mai 1630 au prince de Salm par François II, duc résignataire de Lorraine, pour le prier de s'informer dans quelles conditions les Messins ont acheté de grandes quantités de grains en Lorraine.

Dans *La Chronique médicale* du 1^{er} octobre 1908, p. 633-635, est inséré un curieux récit de la bataille de Nancy en 1477 et de la reconnaissance du corps du Téméraire. Ecrit au moins un siècle après l'événement, puisqu'il parle d'un tombeau élevé au duc de Bourgogne par Philippe II, ce récit a de fortes erreurs : il fait tomber Charles non pas au bord de l'étang Saint-Jean, mais devant le pont de Bouxières ; néanmoins, il donne quelques renseignements utiles. Dans une note, c'est sans doute une faute d'impression qui chiffre à 300 hommes l'armée bourguignonne : il faut lire 3000.

Dans les *Mémoires de l'Académie de Metz* pour 1904-1905 (parus seulement en 1907), p. 97-120, M. l'abbé Thorelle expose une *Règle nouvelle pour calculer la date de la fête de Pâques*. Quoiqu'en Lorraine, au moyen âge, l'année commençât plutôt à l'Annonciation (25 mars) qu'à Pâques, il est bon cependant de faire connaître ce travail.

DONS AU MUSÉE LORRAIN

SECTION I

Par M. Bussienne : Un vase de la fin de l'empire romain trouvé à Scarpone.

SECTION III

Par le Conseil d'Administration de la Banque de Nancy : l'enseigne « Au coin de Saint-Roch ».

— M. Bussienne : Saint Nicolas, statue en bois sculpté et polychromé qui se trouvait, avant la Révolution, en l'église paroissiale de Dieulouard.

— Ancien bénitier funéraire en plomb, même provenance.

— M. Paul Georgel, avoué : Pistolet (18^e siècle); batterie transformée à piston. Sur le canon est gravé : « Plançon à Nancy ».

— M. Walter : Trois plaques de cheminée.

1^o Armes de France. — 2^o Sujet allégorique : le Feu. — 3^o Cérès.

— M. Demeufve. — Tasse et sa soucoupe. Faïence de Sarreguemines, décor rose marbré à reflets métalliques (commencement du 19^e siècle).

ACQUISITIONS

SECTION III

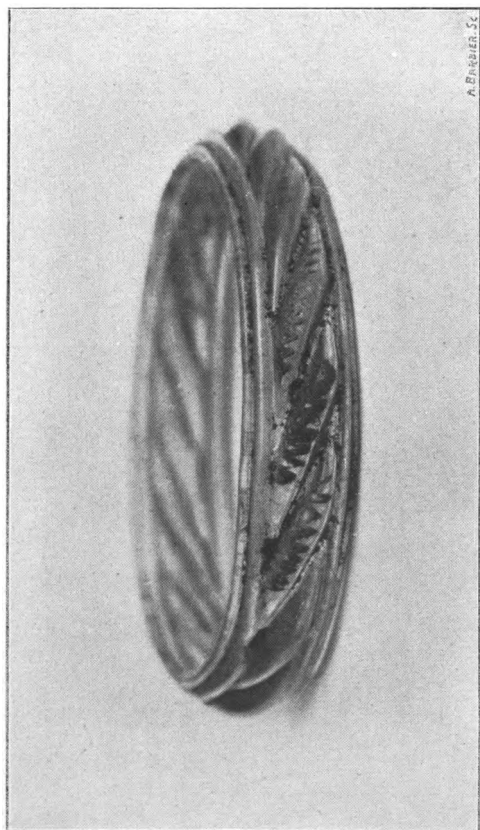
— Portrait de Catherine de Bar, provenant du couvent des Bénédictines de Saint-Nicolas-de-Port.

— Deux chandeliers, bois sculpté, provenant de Rembercourt.

— Poêle lorrain, fer ouvragé de tôle, provenant de Neuves-Maisons.

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.



BRACELET DE VERRE DU MUSÉE DE TOUL

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

8^e ANNÉE. — NUMÉRO 12. — DÉCEMBRE 1908.

Procès-verbal de la Séance du vendredi 13 novembre 1908.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. le capitaine Ducrot et l'abbé Marin ont envoyé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de S. E. le Cardinal Mathieu, membre de l'Académie française, décédé à Londres, le 26 octobre, membre titulaire de la Société depuis 1876 ; de M. A. Luxer, président de Chambre à la Cour d'appel, membre titulaire depuis 1872, et qui faisait partie de la Commission du Musée depuis 1883.

Admissions.

MM. Berger, le comte Jean de Bizemont, Edouard Brouillon, Gustave Gaujot, l'abbé François-Jean-Baptiste Pernot, Enguerrand de Pully et le docteur Henry Thorion ont été admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. Albert Collombier, ingénieur civil, 1, place Thiers, par MM. Léon Germain, Edouard Germain et Lacaille ; Camille Limon, juge honoraire, 23, rue de Metz, par MM. Justin Favier, Charles Sadoul et Pierre Boyé ; Henry Sechehaye, avocat à la Cour, 1, rue de la Commanderie, par MM. le comte Lucien de Warren, Albert de Novital et Edmond des Robert ; le commandant Thouvenin, 36 bis, rue Grandville, par MM. Léon Germain, Charles Sadoul et Julien Knecht.

Ouvrages offerts à la Société.

Manteville en Lorraine, la maison-forte, la seigneurie, les seigneurs, par le baron de THOMASSIN DE MONTBEL. Nancy, Albert Barbier, 1908, in-8 de 130 p., 7 planches et un tableau généalogique hors texte, 5 fig. dans le texte.

Médecins experts et médecine légale au XIV^e siècle, par Louis Bossu. Paris, A. Maloine, A. Picard. (Extrait de 39 p. du *Droit médical*, mai et juin 1908.)

L'abbé Thévenot (1762-1832), par l'abbé PIERFITTE. Epinal, imp. Lorraine, 1908, 18 p. in-8.

La vigne à Malzéville, essai historique, par Jacques RISTON. Malzéville-Nancy, Edg. Thomas, 1908, 25 p. in-8.

Le Cardinal Mathieu (1839-1908). Ses derniers moments, sa mort, sa biographie, souvenirs de Lorraine, par Emile

BADEL. Nancy, Crépin-Leblond, 32 p. in-8 avec 2 planches hors texte et une figure dans le texte.

Les volontaires de la Révolution au Musée alsacien de Strasbourg, le 2^e bataillon des Vosges en 1793, par LÉON BERNARDIN. Epinal, 1908 (Extrait de 14 p. de la *Révolution dans les Vosges*), 4 planches dont une double.

Discours prononcé par M. Pierre Boyé, à la distribution des prix aux élèves des écoles primaires de garçons et de filles, 1^{er} août 1908, Nancy, imp. de l'Est, 1908, 16 p. in-8.

Discours prononcé, le 3 octobre 1908, par M. Pierre Boyé aux obsèques de S. E. le cardinal Mathieu. Nancy, Berger-Levrault, 1908, 10 p. in-8.

Les blocs à gravures de la Savoie devant le IV^e Congrès préhistorique de France, par LOUIS SCHADEL. Chambéry, imp. gén. savoisiennne, 1908, 64 p. in-8 avec 7 fig. dans le texte.

Contribution à l'étude des lieux de culte préhistorique dans les Alpes de Savoie, par LOUIS SCHADEL. Le Mans, Monnoyer, 1908, 15 p. in-8, avec 4 figures dans le texte.

Renouvellement du Bureau.

L'ordre du jour appelle l'élection des membres du Bureau.

Le Président déclare le scrutin ouvert et invite les membres présents à y prendre part.

Le dépouillement donne les résultats suivants :

Votants : 27 ; majorité absolue : 14.

Obtiennent :

1^o Pour les fonctions de Président : M. Pierre Boyé, 26 voix ; bulletin blanc, 1.

2^o Pour les fonctions de Vice-Président : M. Justin Favier, 27 voix.

3^o Pour les fonctions de Secrétaire : M. Edmond des Robert, 26 voix ; bulletin blanc, 1.

4^e Pour les fonctions de Secrétaire-adjoint : M. Emile Duvernoy, 27 voix ; M. Marcel Maure, 26 voix ; le comte de Mahuet, 1 voix.

En conséquence la composition du Bureau n'est pas modifiée.

Lecture.

M. E. Duvernoy achève la lecture de son travail sur *Alphonse de Rambervillers*. La Société en vote l'impression dans le prochain volume des *Mémoires* et nomme, pour former la Commission de revision : MM. Léon Germain, René Harmand et de Gironcourt.

MÉMOIRES

Lettre du duc François de Lorraine ⁽¹⁾ à Jean-Philippe de Malvoisin ⁽²⁾ (18 SEPTEMBRE 1660)

Monsieur de Malvoisin, le mariage que le baron Henne-

(1) Nicolas-François, dit le duc François, troisième fils de François II, et de Christine de Salm, frère cadet de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar. Né le 6 décembre 1609, il fut évêque de Toul et cardinal en 1627.

S'étant démis de ses dignités ecclésiastiques, il épousa Claude de Lorraine, fille du duc Henri II, en 1632. Il mourut à Nancy, le 25 janvier 1670.

Le 18 novembre 1660, Nicolas-François se trouvait à Blois, chez le duc d'Orléans, son beau-frère, où il se rencontra avec Charles IV, son frère.

(2) Jean-Philippe de Malvoisin, chevalier, baron d'Aboncourt, fils de

quin (1) intendant de mes maisons et affaires, a contracté depuis peu avec la femme veuve du feu baron Des Sales, ayant occasionné le projet de celui d'entre le jeune baron Hennequin, son fils (2), et la fille de la dite dame, comme un moyen d'unir d'autant plus étroitement les interets des deux familles, j'ai cru que le rang que vous tenes de l'un des principaux alliés de ceste demoiselle l'obligeant de

Claude II de Malvoisin, seigneur de Malvoisin, Han, Happoncourt, Aboncourt, Hammeville, Hadonville et Coinches, conseiller d'Etat de Charles III, duc de Lorraine et de Bar, maître des requêtes, surintendant de Madame la duchesse de Clèves, et de Claude de Grandmont. Il obtint de Louis XIV des sauvegardes pour ses terres, comme gentil-homme lorrain (28 février 1643), fut nommé colonel par Charles IV, le 12 mars 1652, et en reçut plusieurs missions diplomatiques auprès du cardinal Mazarin. Il se maria, le 13 novembre 1643, à Claude de Baillivy, et, en secondes noces, le 24 février 1653, à Françoise de Brachet-Villars, fille de Gilles Brachet, seigneur de Villars, Forestier, et d'Anne-Edmée de La Grange d'Arquien, sœur du marquis Henri de La Grange, qui, après avoir été capitaine de la garde du frère de Louis XIV, devint cardinal en 1695.

(1) François Hennequin, deuxième du nom, seigneur de Pulnoy, était de la branche des seigneurs de Leutages et de Curel, issue de la maison des Hennequin de Champagne. Il épousa 1^e Louise de Fourny, dont il eut Ferdinand Hennequin, seigneur de Gellenoncourt, 2^e Jeanne de La Grange d'Arquien, fille de Jean-Jacques de La Grange d'Arquien et de Gabrielle de Rochechouart et nièce du marquis Henri de La Grange, père de Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, qui épousa, en secondes noces, Jean Sobieski, devenu roi de Pologne en 1674. La baronne Hennequin était veuve de François de La Haye, baron des Salles et de Curel, dont elle eut une fille, Catherine Georgette.

François Hennequin, après avoir été attaché, comme secrétaire, à la grande duchesse de Toscane, Christine de Lorraine, femme de Ferdinand de Médicis, fut secrétaire du jeune prince Nicolas-François de Vaudémont, évêque de Toul et cardinal, encore étudiant à l'Université de Pont-à-Mousson, dont il devint l'intendant. Il fut président de la Chambre des Comptes de Lorraine. Il fut emprisonné à la Bastille (1674-1677). Le 6 avril 1650, l'empereur Ferdinand III le créa libre baron de l'Empire et comte Palatin.

(2) Ferdinand Hennequin, seigneur de Gellenoncourt, auteur de la branche des Hennequin, comtes de Curel et de Fresnel, chevalier et baron du Saint-Empire, le 16 novembre 1660. Son père avait reçu le titre de baron de Nicolas François. Ferdinand Hennequin épousa Catherine-Georgette de La Haye, fille de François de La Haye, baron des Salles et de Curel, et de Jeanne de La Grange d'Arquien. De son union descendit la branche des Hennequin, comtes de Curel et de Fresnel.

vous en demander ce consentement, vous l'accorderez volontiers tant à la prière que je vous en ay faict (e), qu'à la considération des bonnes qualites qui ont acquis à ce gentilhomme l'approbation générale des honnêtes gens qui le connaissent et fait naître à moy le désir de procurer son advancement dans toutes les occasions qui s'en offriront. C'est de quoy je vous ay voulu assurer par ces lignes et de la part que ie prendray à l'obligation qu'il nous en aura, souhaitant de vous faire paraistre aussy partout l'estime que ie fait (*sic*) de vostre personne et comme ie suis.

Monsieur de Malvoisin,
Vostre plus affné amy
Le DUC FRANÇOIS DE LORRAINE.

(*Archives de Malvoisin, appartenant à MM. H. de Saint-Vincent et F. des Robert.*)

Lettre de Charles V, duc de Lorraine ⁽¹⁾
à Jean-Philippe de Malvoisin ⁽²⁾
(9 MAI 1673)

Monsieur de Malvoisin. Je n'ay pû laisser partir de pres

(1) Charles V (Charles-Léopold-Nicolas-Sixte), généralissime de l'empereur Léopold, chevalier de la Toison-d'Or, dit le Victorieux. Fils de Nicolas-François de Lorraine et de Claude de Lorraine, il naquit le 13 avril 1643 à Vienne et mourut à Wels (Autriche) le 18 avril 1690. Il prit le titre de duc de Lorraine en 1675, après la mort de son oncle Charles IV, mais ne régna pas effectivement. Il épousa en 1678 Eléonore-Marie-Joseph d'Autriche, veuve de Michel Koribut Wisniowiecki, roi de Pologne, fille de l'empereur Ferdinand III et d'Eléonore de Mantoue.

(2) Jean-Philippe de Malvoisin (*v. plus haut*).

de moy vostre fils (1) après les marques qu'il m'a données pendant cette campagne du zèle qu'il a pour mon service, sans vous envoyer celles cy de la satisfaction que j'en ay reccüe, attendant qu'il me naisse quelque occasion de vous en tesmoigner de plus particulières de ma reconnaissance ; c'est ce que je souhaite fort ; et vous assure que vous me trouverez toujours avec beaucoup d'inclination

Vostre très affné
Le PRINCE DE LORRAINE.

A Egra (2), le 9 mai 73.
(*Archives de Malvoisin.*)

FERDINAND DES ROBERT.

(1) Claude-Charles de Malvoisin, fils du précédent et de Claude de Baillivy, fut baptisé le 18 mars 1644. Il épousa, le 24 novembre 1680, Marie-Elisabeth de Collignon, dont il eut trois fils et une fille morte religieuse.

(2) Le 9 mai, l'empereur Léopold n'avait pas encore déclaré la guerre à la France, mais il concentrait son armée à Egra, tandis que Turenne se maintenait à Sæst.

Le prince Charles de Lorraine se trouvait sous les ordres de Montecuculli.

P. S. Dans le *Bulletin mensuel de la Société d'Archéologie lorraine*, juin 1908, nous avons publié une lettre de Madame de Phalsbourg à Charles IV, son frère, et non à Charlotte IV, comme on nous l'a fait dire, par suite d'une erreur typographique. C'est à Piccolomini, général impérial, que cette lettre, après vérification, nous semble adressée. Dans un tirage à part, publié par nous, guidé par la lecture de cette lettre, dont nous avons retrouvé l'autographe, nous en avons rétabli l'orthographe véritable, et nous avons enrichi nos notes d'éclaircissements que S. A. le Prince de Salm-Salm, notre confrère, a eu l'obligeance de nous communiquer.

Inscriptions funéraires de l'église de Spada.

L'église de Spada (1) dont la construction paraît dater du xvii^e siècle, renferme deux modestes monuments funéraires consistant l'un et l'autre en une dalle de marbre noir ou de pierre ardoisière, fixée dans le pavé de l'avant-chœur.

Sur celle qui se trouve du côté de l'Evangile, on lit, gravée en capitales romaines, l'inscription qui suit : (0.60 × 0.60).

SOUS LA TOMBE CI DEVANT GIT M^{RE} (2) NICOLAS
LA FORGE CURE DE SPADA LEQUEL APRES
AVOIR GOUVERNE CETTE PAROISSE AVEC
ZELE PRUDENCE ET CHARITE PENDANT
VINGT ANNEES Y EST DECEDE LE 23 AVRIL
1742 AGE DE 56 ANS IL A LEGUE A L'EGLISE
DE CE LIEU UNE SOMME DE SIX CENT LIVRES
POUR Y ETRE CELEBRE A PERPETUITE 1^o UNE
MESSE DU S^T SACREMENT AVEC EXPOSITION
ET BENEDICTION UN DE PROFUNDIS A LA FIN
ET LA COLLECTE PRO DEFUNCTO SACERDOTE
2^o UN ANNIVERSAIRE AVEC VIGILES A NEUF
LEÇONS MESSE HAUTE ET RECOMMANDISES
SUIVANT LA TENEUR DE SON TESTAMENT 3^o
UNE MESSE BASSE DE S^T NICOLAS
LE LENDEMAIN DE LA FETE DE CE SAINT
REQUIESCAT IN PACE

(1) Meuse, arr. Commercy, cant. Saint-Mihiel. Cette localité appelée autrefois Gerbeuville, fut érigée en marquisat le 26 mai 1716 en faveur de Silvestre de Spada qui lui donna son nom.

(2) Abréviation de *Messire*. Ordinairement les prêtres, surtout les curés, étaient qualifiés de *messire*. Il pourrait se faire que cette abréviation signifiait aussi *maitre*, terme qui se rencontre parfois dans les anciens actes. Aujourd'hui encore, dans le diocèse de Verdun, il est d'usage de donner ce titre, sans dénomination, au futur sous-diacre, quand on publie ses bans au prône de la messe paroissiale.

Le *Pouillé du diocèse de Verdun*, continué par M. l'abbé Gillant (1), nous donne sur la cure de Spada les détails suivants.

Cette cure fut érigée en 1679, grâce à une fondation faite par Jean Le Fourier, curé de Vigneulles. Elle dépendait du décanat d'Hattonchâtel au diocèse de Verdun, et se trouvait à la collation de l'évêque. En 1750, elle avait un revenu d'environ 600 livres. Le premier titulaire de ce bénéfice fut Jean Denizet, qui eut pour successeur, en 1722, messire Nicolas de La Forge.

* * *

La seconde dalle, située du côté de l'Épître, contient en caractères identiques, l'inscription suivante (mêmes dimensions que la précédente) :

D. O. M.
ICY REPOSE LE CORPS DE MESSIRE
CLAUDE ANTOINE LABBE COMTE
DE MORVILLIER, CHEVALIER, SEIGNEUR
DE VRECOURT (2) BEAUFREMONT (3)
MORVILLIER (4) ET AUTRES LIEUX QUI
DECEDA LE 7 7^{BRE} 1772 AGE DE
71 ANS

PRIEZ DIEU POUR LUI

Ce personnage appartenait à une famille qui jouit d'une certaine notoriété en Lorraine pendant la seconde partie du *xvii^e* siècle et le cours du *xviii^e*. Plusieurs membres de la famille Labbé sont cités dans le *Complément au Nobiliaire de Lorraine de dom Pelletier*, par H. Lepage et L. Germain (5) ; nous y voyons que Jean Labbé, lieutenant au

(1) T. III, p. 439 et 440.

(2) Vosges, Arr. Neufchâteau, cant. Bulgnéville.

(3) Arr. et cant. Neufchâteau.

(4) Aujourd'hui Liffol-le-Grand, arr. et cant. Neufchâteau.

(5) *Complément* p. 294, 354, 364, 365.

gouvernement de Nancy, fut anobli le 16 février 1609. Viennent ensuite Charles-François Labbé, baron de Beaufremont, conseiller d'Etat, président de la Chambre des Comptes, et Simon-Melchior, conseiller secrétaire d'Etat : tous deux, descendants de Jean, furent reconnus comme gentilshommes le 29 mai 1712.

D'après dom Pelletier, Claude-Antoine était fils de Charles-François Labbé et de Marie-Charlotte de Lavaux qu'il avait épousée en 1693. L'építaphe que nous publions met la date de sa naissance vers 1701.

Liffol-le-Grand fut érigé en comté, par le duc Léopold, en faveur de Claude-Antoine Labbé, qui en était haut, moyen et bas justicier, le 21 septembre 1725, sous le nom de Morvillier (1).

D'autre part, nous lisons dans la *Notice de la Lorraine*, par dom Calmet, publiée en 1756 (2), qu'une partie de l'ancienne baronnie de Beaufremont appartenait alors au comte de Morvillier.

Quant à Vrécourt, Charles-Antoine Labbé aura probablement hérité de cette seigneurie du chef de sa mère, Marie-Charlotte de Lavaux. En effet, nous savons par dom Calmet que, depuis 1524, Vrécourt se trouvait possédé par la famille de Lavaux. Cette terre fut érigée en baronnie, le 26 septembre 1612, par le duc Henri II, et en comté, le 12 avril 1725, par le duc Léopold, en faveur de cette famille (3).

J. NICOLAS.

(1) *Complément*, p. 364 ; H. LEPAGE et H. CHARTON, *Le Département des Vosges*, 1843, t. II, p. 303 ; cf. dom CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. I, 1756, col. 646, qui attribue à tort à François III cette érection en comté.

(2) T. I, *Suppl.*, col. 67.

(3) *Ibid*, t. II, col. 919. — Cf. H. LEPAGE et A. CHARTON, *Le Département des Vosges*, t. II, p. 546. — Sur la famille de Lavaux, cf. LÉON GERMAIN, *Une légende. Les armoiries de la Maison de La Vaulx*, dans le *Bull. de la Soc. philomatique vosgienne*, année 1894-1895.

Sur un ancien texte liturgique :
« Patrem parit filia ».

Dès que la théologie chrétienne eut commencé à se former, les Pères de l'Eglise durent s'attacher à définir les rapports de Marie avec chacune des trois Personnes de la Trinité divine. Dire qu'elle était la fille du Père, c'était naturel ; la mère du Fils, c'était obligé ; l'épouse du Saint-Esprit, c'était tout indiqué (1). Mais, — surtout sans doute en Orient, où, dans les spéculations métaphysiques, on aimait à pousser les déductions à l'extrême, — il parut nécessaire d'aller au-delà, et l'on se plut à trouver les mêmes rapports entre Marie et le Christ seul. Comment a-t-il pu être établi que, mère naturelle de Jésus, la Vierge était de plus son épouse mystique et sa fille ? Il importe de tâcher de le faire comprendre au moins très sommairement, car la question n'intéresse pas que la théologie.

La doctrine catholique estime qu'à la Sainte Vierge conviennent tous les textes scripturaires qu'elle rapporte directement à l'Eglise. Je me contenterai de citer un exemple : les Hébreux admettaient que le Cantique des cantiques symbolisait l'union de l'Eternel avec la Synagogue ; de même, les Chrétiens y ont vu l'union du Christ avec l'Eglise : elle est son épouse ; semblablement, la Vierge, — mère spirituelle de tous les hommes et qui résume ainsi toute l'Eglise, Société des fidèles, — sera regardée comme l'épouse mystique du Fils, et toutes les belles figures allégoriques du Cantique trouveront place dans la liturgie de ses fêtes. Récemment, M. Perdrizet a étudié le sujet (2) ;

(1) Marie a conçu par l'opération du Saint-Esprit ; mais Jésus est fils du Père ; aussi, de nombreux théologiens ont considéré la Vierge comme le sanctuaire du Saint-Esprit et l'épouse du Père. — Je note cette opinion pour mémoire.

(2) Paul PERDRIZET, *Maria sponsa Filii Dei*, dans *J. S. A. L.*, 1907, p. 100-108.

mais il avait un but restreint et n'a pas cité de textes antérieurs au ^{xiv}^e siècle. Je suis convaincu qu'un prêtre versé dans l'ancienne littérature chrétienne en connaîtrait beaucoup d'autres très anciens. Ainsi, saint Pierre Chrysologue, qui vivait au ^v^e siècle, montre Marie « fiancée à Jésus-Christ dans le sein de sa mère et lorsqu'elle commença d'être (1) ».

De nos jours, il doit paraître étrange que la Vierge Marie ait pu être regardée comme la fille du Christ, car il est dit dans le Symbole des Apôtres (2), et dans tous les autres symboles, que le ciel et la terre ont été créés par Dieu le Père. Mais, d'après les conceptions théologiques du moyen-âge, l'Eternel régnait sur son trône céleste au plus haut du firmament : il était la Puissance qui demeure immobile et gouverne le monde sans se mêler à ses agitations ; De la sorte, le Père est l'auteur de la création, en ce sens qu'il l'a ordonnée ; mais c'est le Fils, le *Logos* divin, qui a été l'opérateur de cette création (3) ; c'est lui qui a accompli l'œuvre des Six Jours ; c'est lui qui forma le corps d'Adam du limon de la terre, l'anima de son souffle et, de chair prise au côté du premier homme, forma la première femme. Toutes les fois que l'Ecriture sainte parle de l'intervention de l'Eternel sur la terre, de ses conversations avec des hommes, c'est de Jésus qu'il s'agit (4) : il est ainsi

(1) « Serm. CXL. De Annuntiatione, Patrologie latine, t. LII, col. 576. » Cité par le R. P. Xavier-Marie LE BACHELET, S. J., *l'Immaculée Conception*, 2^e partie : L'Occident, 1903, p. 16 (Collection : *Science et religion*).

(2) *Credo in Deum patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ...*

(3) Après le Symbole des Apôtres, le plus connu est le Symbole dit de Nicée, qui faisait partie de l'ordinaire de la messe ; or ce Symbole dit que Dieu le Père est le *factor* de la création : *factorem cœli et terræ* ; mais il ajoute que c'est le Fils qui a créé toutes choses : *per quem omnia facta sunt*. — Cf. Emile MALE, *l'Art religieux du XIII^e siècle en France*, 1902, p. 45.

(4) Certains théologiens ont même estimé que Jésus n'a pas eu de rapports directs avec les hommes antérieurement à son incarnation : jusque-là, Dieu se serait fait représenter sur la terre par l'archange Michel.

le créateur, le père actif de tous les hommes ; et, par conséquent, Marie est sa fille.

Ces conceptions transcendantes se sont manifestées non seulement dans la littérature sacrée, mais encore dans la symbolique, dans l'art et dans la liturgie ; et c'est précisément l'examen d'une pièce liturgique ancienne qui m'a disposé à élucider ce sujet.

Il s'agit de la séquence *Dies iste celebretur*, destinée à la fête de la Conception de la Sainte Vierge et que récemment M. G. Monchamp a reproduite dans une revue liégeoise (1). « Ce petit poème, dit-il, n'a pas été en usage à Liège seulement. Si l'on consulte le premier volume du *Repertorium hymnologicum* de l'abbé (2) Ulysse Chevalier, on constate qu'il a été reçu à Verdun en 1779 ; à Angers en 1489 ; à Saint-Brieuc en 1507 , à Saint-Malo (manuscrit du x^e siècle) ; à Meaux en 1556 ; à Paris en 1497 ; à Rennes en 1492 ; à Utrecht ; à Troyes en 1500 (3). » Notre confrère M. le chanoine Eugène Martin me dit que la même prose a été en usage dans le diocèse de Toul, auquel appartenait alors Nancy.

Or, voici la 5^e strophe de ce morceau, où il est dit que la créature engendre le créateur, que la fille engendre le père ; ce n'est point évidemment le Père éternel, mais le Fils, le *factor* de la création et ainsi l'auteur, le père, de toutes les créatures :

Nova Mater, novam prolem (4),

(1) George MONCHAMP, *Une ancienne séquence du missel liégeois à la fête de la Conception de la Très Sainte Vierge Marie*, dans *Leodium*, décembre 1904, p. 144-147.

(2) Plus exactement : le chanoine.

(3) Je crois que cette prose n'a pas été partout la même. Celle de Liège comprend d'abord six strophes de même coupe, puis une seconde partie, de forme très différente, et qui doit avoir été ajoutée.

(4) Marie est la nouvelle Eve, la mère spirituelle de tous les hommes ; Jésus est le nouvel Adam, qui a racheté l'humanité, perdue par le premier.

Nova Stella (1) novum Solem (2),
Nova profert gratia.
Genitorem Genitura,
Creatorem Creatura,
Patrem parit filia (3).

De tels textes déroutent parfois les écrivains modernes : ils se demandent si ces images singulières ne sont pas le résultat d'une distraction de copiste ou de typographe, ou d'une fantaisie individuelle blâmable, même d'une erreur doctrinale. Il n'en sera plus ainsi, je l'espère, pour ceux qui auront lu les lignes qui précèdent.

Je me garderais bien d'analyser ces conceptions médiévales au point de vue théologique : cela n'est pas dans mon rôle et serait ici très déplacé. Mais il importe de les connaître pour l'histoire des idées, pour l'explication d'œuvres d'art, pour l'intelligence de textes nombreux ; c'est pourquoi j'ai tenu à essayer de les définir très brièvement.

LÉON GERMAIN.

(1) Cf. les appellations de la Sainte Vierge : *Stella matutina* ; *Stella maris*.

(2) Jésus est le nouveau soleil (*Oriens ex alto*, Luc., I. 78; *Lux mundi*, JOANN., VIII, 12, etc.; *Sol justitie*, S. AUGUSTIN et liturgie).

(3) L'auteur traduit ainsi :

« C'est une Mère nouvelle qui enfante un Fils nouveau ; une Etoile d'où sort un nouveau Soleil, par une grâce incomparable.

« Un enfant donne la vie à l'auteur des jours ; d'une créature naît le Créateur ; la Fille engendre le Père. »

L'auteur n'a pas expliqué le sens de cette dernière demi-strophe.

Monseigneur X. Barbier de Montault cite ce commencement d'une prière à la Sainte Vierge qu'il a trouvée dans un livre manuscrit du XVI^e siècle, à l'usage d'une femme et qui faisait partie de la collection Mordret :

Ma douce nourrice pucelle,
Qui de vostre tendre mamelle,
Vostre Créateur alectastes,
Et vostre Père enfantastes...

Il ajoute en note :

« Pierre de Corbeil, archevêque de Sens au XIII^e siècle, est l'auteur d'une hymne où le premier vers joue sur les expressions *père* et *filie* : *Patrem parit filia*. »

(X. Barbier de Montault, *Un livre de prières du XVI^e siècle*, Angers, s. d., gr. in-8°, p. 5.)

Le bracelet de verre du Musée de Toul.

Il y a quelques années, M. Gilbert, alors conservateur du Musée de Toul, m'écrivit pour me demander de venir examiner un bracelet, dont il s'était rendu acquéreur pour le compte de cet établissement. Malgré la modicité de la somme consacrée à cette acquisition (1), il avait été en butte à des tracasseries de la part de certaines personnes, qui lui reprochaient d'avoir acquis un objet sans valeur comme sans intérêt.

Ce bracelet est absolument intact, et constitue une pièce très intéressante. Le seul tort de M. Gilbert, en cette occurrence, fut de n'avoir pas demandé assez de renseignements sur les circonstances dans lesquelles il avait été trouvé, et dans quelles conditions de gisement.

Tout ce que j'ai pu savoir de lui, c'est que l'objet avait été acheté auprès d'une vieille femme de la campagne, qui assurait l'avoir trouvé dans les vignes de Pagny-la-Blanche-Côte (2). C'est assez vague comme renseignement, mais assez précis cependant pour que l'on puisse considérer l'objet comme de provenance régionale.

Il se compose d'un tige de verre de coloration bleu foncé (bleu de cobalt) formant un anneau dont le diamètre intérieur est de 74 millimètres. Sa face interne est unie et plate, haute de 12 millimètres ; sa face externe est bombée, de telle sorte que le bracelet atteint 6 millimètres dans sa plus grande épaisseur.

La décoration consiste en deux filets horizontaux, de 2 millimètres de relief, réunis par d'autres de même dimension, non pas verticaux, mais obliques et distants

(1) Quinze francs.

(2) Meuse, arr. Commercy, cant. Vaucouleurs.

de 5 millimètres l'un de l'autre. Entre ces derniers, on remarque des côtes, dont quelques-unes chargées d'un filet de même proportion que les précédents, mais formant des zig-zags réguliers et colorés en jaune. Cette dernière teinte est aujourd'hui très décolorée, et voisine comme tonalité de celle de la terre qui recouvrait le bracelet, et dont il est resté des échantillons dans les parties creuses des ornements.

Quelle date y a-t-il lieu d'assigner à cette belle pièce ?

Des fragments de bracelets similaires ont été découverts sur l'emplacement du Hradischt de Stradonitz, en Bohême. En effet, si l'on se reporte à la planche V de l'ouvrage de M. Pic (1), on y voit représentés des échantillons de verreries, qui ne laissent aucun doute à cet égard. C'est la même forme, la même matière, la même couleur, la même décoration. Nous attirons surtout l'attention sur la figure n° 31 en premier lieu, et ensuite sur les figures n°s 37 et 38.

L'oppidum boïen de Stradonitz passe pour avoir été fondé vers l'an 50 avant Jésus-Christ et détruit quelques années avant l'ère chrétienne. Il y aurait donc lieu de regarder le bracelet du Musée de Toul comme datant de cette époque.

Or, en 1907, dans un tumulus situé à la Garenne à Liverdun, j'ai découvert un bracelet du même genre, en verre blanc avec ornements bleus, et présentant le même profil en coupe. Comme le reste du mobilier est de la Tène I, caractérisé principalement par une fibule à queue non adhérente à l'arc, il y aurait lieu de faire remonter probablement à la même époque celui du Musée de Toul, et peut-être aussi la date de fondation du Hradischt de Stradonitz.

C^{te} J. BEAUPRÉ.

(1) *Le Hradischt de Stradonitz en Bohême*, par M. J. L. Pic, traduit du tchèque par M. J. DÉCHELETTE, Leipzig, Karl W. Hiersmann 1906.

Épitaphe d'André de La Route (1620).

Aug. Digot a publié jadis (1) deux épitaphes différentes, l'une en prose. l'autre en vers, mais toutes deux en français, composées en l'honneur de Fouquet de La Route, gouverneur de Marsal, qui adhéra à la Ligue, et fut tué le 27 avril 1589 à la surprise de cette ville par les Messins royalistes.

Fouquet avait un frère, André, qui fut le tuteur de ses enfants (2), exerça diverses charges en France, puis en Lorraine, et mourut de mort naturelle à 72 ans le 27 mars 1620. Il fut enterré dans l'église du noviciat des jésuites de Nancy où tant de personnages illustres de ce temps choisirent leur sépulture. L'abbé Lionnois, qui reproduit un si grand nombre d'épitaphes dans son *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy* (3), ne donne pas celle d'André de La Route. Nous en avons retrouvé une copie dans le fonds du noviciat de Nancy (4), et nous la publions dans ce même périodique qui, l'année même de sa création, donnait l'épitaphe de Fouquet.

La famille de La Route est originaire du Dauphiné, comme Digot l'avait noté, et comme le marque l'épitaphe d'André. Celui-ci s'était marié en Lorraine avec une personne de la maison de Bassompierre, Charlotte de Saint-Blaise, qui lui survécut, et dans son testament, passé le 10 mai 1622 en sa maison « au viel chasteau d'Essey »,

(1) *J. S. A. L.*, 1852, p. 413.

(2) Il soutint un procès devant le bailliage de Vic pour défendre leurs intérêts ; voir le reg. des sentences de ce bailliage pour 1597, fol. 37, 44 v°, 51, 57 v°, 65 v°, 98.

(3) La description du noviciat est au t. III, p. 183-191.

(4) Arch. M.-et-M., H. 1809. Cette copie ne tient pas compte de la disposition par lignes de l'original, et nous ne pouvons que la reproduire telle quelle.

demanda à être enterrée à côté de son mari, dans l'église du noviciat. Le 12 octobre de la même année, en son château de Saint-Max, elle fit un autre acte intéressant cette même église : son mari, dit elle, n'a voulu avoir aucune pompe à son enterrement, « remettant toute ceste despence à la plus grande gloire de Dieu ». C'est pourquoi, elle traite avec Abraham Luguët, sculpteur à Nancy ville neuve (1), pour construire le grand autel de l'église du noviciat moyennant 3.700 francs, une pièce de vin et quatre résaux de blé (2).

COPIE DE L'ÉPITAPHE DE FEU M. DE LA ROUTE.

Christo Optimo Maximo,

mortuorum suscitatori et æternæ memoriæ Andreæ a Rotta, Delphinatis, qui quondam Galliarum regis Caroli IX in aula educatus, deinde ejusdem hipparchus, mox limitaneis ducentis apud Mediomatriciæ præpositus, Henrici III cubicularius, postmodum Campaniæ legionis tribunus, tandem in Lotharingia ex antiquissima de Bassompierre familia uxore sibi adjuncta, in Henrici II ducis serenissimi sanctius consilium admissus, de statione vitæ excessit, non invitus, sed numinis ad nutum invitatus, ætatis anno LXXII, salutis MDCXX, vi kal. aprilis.

Hic vitæ claritate nobilis, avita nobilitate clarus, innoxius hominibus, Deo obnoxius, constater non obnoxie, quatuor Galliarum regibus supra quam dici potest addictus fuit, mortis impavidus, Martis avidus cupiensque, bella bellavit feliciter, ducentis in praeliis et obsidionibus quadraginta cum hoste congressus, dextro numine, bono cum nomine, salvis rebus semper redux, unico duntaxat (ita veretur fortes aut reveretur fortuna) vulnere, virtutis indicio, in digitis accepto.

Abi, lector, et ora.

E. DUVERNOY.

(1) Sur ce sculpteur, cf. Albert JACQUOT, *Essai de répertoire des artistes lorrains, Sculpteurs*, Paris, 1901, in-8, p. 39, qui dit que « ses œuvres sont ignorées ». Ce traité de 1622 a le mérite de nous en faire connaître une.

(2) Ces deux actes sont dans la même liasse H. 1809. — Il est aussi question de Charlotte de Saint-Blaise dans les registres B. 2288 et 7764 ; ce dernier nous apprend qu'elle vivait encore en 1628.

Description de Champigneules en 1623.

Les préambules des lettres patentes de ducs de Lorraine qui contiennent souvent des considérations politiques et sociales, qui donnent parfois des généalogies étendues d'anciennes familles, renferment très rarement des descriptions pittoresques. En voici une qui nous a paru assez intéressante pour être reproduite. Elle se trouve dans le registre des archives de Meurthe-et-Moselle B. 95, fol. 90, au début de lettres du 14 mars 1623 qui établissent quatre foires par an à Champigneules (1), les avantages et agréments de la localité servant à justifier cette création :

Henry, etc. — A tous présens et avenir, salut. Nos chers et bien amez les maire, gens de justice, manans et habitans du village de Champigneulle lez nostre ville de Nancy nous ont par requeste très humblement faict remonter estre chose bien notoire qu'entre les villages de la banlieue de ladite ville capitale de Lorraine, l'on a tous-jours faict grand compte dudict Champigneulle pour estre fort gros, bien peuplé, notamment d'artisans, et embelli d'un grand nombre de maisons convenablement basties à grandz fraiz, et accompagnées de jardins plaisans et bien cultivez, ayant en outre des places spacieuses et des longues rues par l'une desquelles coule le clair ruisseau de Saint-Barthélemy, et se trouvant ledict village, scitué sur un chemin très passant, en un air bien sain, en un territoire gras et en un pais plantureux et abondant tout à l'entour de vins, grains, légumes, fruitcz, plantes, foings, chanvres et autres semblables desquelles la vie humaine a besoing pour se substenter et entretenir : à quoy faut adjos-ter que tout proche d'un costé sont les bois tailly et de haute futaye pour le chauffage, maronnage et glandées comme aussi les perières et chaulxfourgs pour les bastimens, et de l'autre costé passe et flue par son ban la sablonneuse, poissonneuse et navigable rivière de Meurthe, qui s'embouche et entre à une demy lieue de là dans celle de Mozelle. Parquoy etc.

(1) Leur dispositif seulement est analysé par H. LEPAGE dans ses *Communes de la Meurthe*, t. I, p. 221.

BIBLIOGRAPHIE

Dans la *Romania* de 1908, p. 529-539, MM. Marcel Lecourt et Antoine Thomas attirent l'attention sur une Vie de Jeanne d'Arc qu'il s'agit de retrouver. Cette vie aurait le grand mérite d'avoir été composée par un homme habitué à ce genre de biographies, presque contemporain de la Pucelle, et en situation d'être bien renseigné sur son compte, Sébastien Mamerot, né à Soissons, qui vivait vers le milieu du xv^e siècle, et à qui on doit une traduction de la *Chronique martiniane*, deux ouvrages sur la Terre-Sainte, et une *Histoire des neuf preux et des neuf preues*. C'est dans ce dernier livre qu'il aurait placé sa biographie de Jeanne d'Arc, car il n'est pas tout à fait sûr qu'il l'ait écrite : on sait seulement qu'il a eu l'intention de l'écrire. Peut-être est-il passé de l'intention au fait et en ce cas un chercheur patient et heureux pourrait un jour mettre la main sur son œuvre dans quelque bibliothèque. Avis aux lecteurs du *Bulletin* qui voudraient aider à compléter la biographie de la bonne Lorraine au moment où l'Eglise va proclamer sa béatification.

MUSÉE LORRAIN

ACQUISITIONS

SECTION III

Plat en étain. Poinçon à la croix de Lorraine couronnée, accostée des lettres F R et de la date 1710. Provenance : Laneuvelotte.

Bassinoire en cuivre, ornée d'une croix de Lorraine.

Pour la Commission de rédaction, le Président : P. BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TABLE DES MATIÈRES

Séances.

	Pages
Séance du 13 décembre 1907.....	3
— 10 janvier 1908.....	25
— 7 février.....	49
— 13 mars	73
— 10 avril.....	97
— 8 mai.....	121
— 12 juin.....	145
— 10 juillet.....	218
— 9 octobre	241
— 13 novembre.....	265
— 11 décembre (voir le n° de janvier 1909).	

Mémoires.

La trouvaille de Vaudeville, par M. le Dr J. VAINOT (<i>avec une planche</i>).....	5
Sur les familles Chobillon et Fourier, par M. FOURIER DE BACOURT.....	11
Gratifications du duc Charles III à deux auteurs en 1603, par M. R. HARMAND.....	14
Les débuts du Parlement de Metz, par M. E. DUVERNOY.....	18
La féauté de Moriville, par M. l'abbé PIERFITTE.....	20
Le mausolée de Lesdiguières et les dessins de la collection Bonnaire, par M. Paul DENIS (<i>avec deux planches</i>)... ..	27
Les bas reliefs de l'église de Brieulles-sur-Meuse. par M. J. NICOLAS.....	34
Epitaphe à Laneuvelotte (rectification), par M. E. DUVERNOY..	39
Excursions dans l'histoire de Saint-Mihiel. — I. Le premier tabernacle d'autel à l'église abbatiale, par M. Léon GERMAIN....	53
Banderolle de trompette du régiment du Plessis-Praslin, par	

M. Edmond DES ROBERT (<i>avec une planche</i>).....	61
Le prieuré bénédictin de Sainte-Croix et l'abbaye Saint-Saint Léopold de Nancy, par M. Chr. PRISTER (<i>avec deux planches</i>).....	85, 106, 124
Armoiries du roi René, par M. Léon GERMAIN.....	92
La mort du duc Charles III, 14 mai 1608, par M. E. DUVERNOY (<i>avec une planche</i>).....	104
Epitaphes à Bouxières-aux-Dames, par M. E. DUVERNOY.....	113
A propos d'une récente étude sur Marville, par M. Léon GERMAIN.....	136
Lettre de Madame de Phalsbourg à Charles IV en 1639, par M. Ferdinand DES ROBERT.....	140
Observations au sujet des dessins de Jean et de Joseph Richier, par M. Léon GERMAIN.....	148
Réception d'une ambassade française à la cour de Lorraine, sous Henri II, par M. Robert COHEN.....	151
Complément à une note de M. Lucien Wiéner, par M. Paul DENIS.....	163
Belleville ou Buzy ? par M. Léon GERMAIN.....	165
Une inscription en l'église de Mancieulles, par M. Emile GROFFE.....	167
Un poète tragique lorrain, Jean de Schelandre, par M. R. HARMAND.....	169
Notice sur Saulxerotte, par M. l'abbé M. DEMANGE.....	191
Excursions dans l'histoire de Saint-Mihiel. — II. L'ancienne chapelle de saint Michel à l'église abbatiale de Saint-Mihiel, par M. Léon GERMAIN.....	207
Lettre de René II du 24 octobre 1476, par M. E. DUVERNOY....	210
Pierre tombale de Catherine de Housse, par M. Edmond DES ROBERT (<i>avec deux planches</i>).....	220
Jacob Richier, médailleur, par M. R. M. (<i>avec une planche</i>).....	232
Excursions dans l'histoire de Saint-Mihiel. — III. Les columbes et le baldaquin de l'église abbatiale, par M. Léon GERMAIN.....	244
A propos de la fête de saint Nicolas, par M. Edmond DES ROBERT.....	253
Chartes alsaciennes du duc Thiébaud I ^{er} , par M. E. DUVERNOY..	256
Fierres tombales dans l'ancienne chapelle de la Commanderie de Libdo	261
Lettres des ducs François et Charles V de Lorraine à Jean-Philippe de Malvoisin, par M. Ferdinand DES ROBERT.....	268
Inscriptions funéraires de l'église de Spada, par M. J. NICOLAS.....	272
Sur un ancien texte liturgique : Patrem parit filia, par M. Léon GERMAIN	275

Le bracelet de verre du Musée de Toul, par M. le comte J. BEAUPRÉ (<i>avec une planche</i>).....	279
Építaphe d'André de La Route (1620), par M. E. DUVERNOY...	281
Description de Champigneules en 1623.....	283

Chronique.

La croix de Bourgogne.....	44
Le château de Lunéville.....	45
La cathédrale de Metz.....	46
Les cartes de Waldseemuller.....	47, 67
Le château de Lunéville.....	66
L'église Saint-Maximin de Metz.....	67
Conseils à nos collaborateurs.....	81
Rapport fait au nom de la commission des finances pour l'année 1907, par M. Ch. Guyot.....	101
Excursions de la Société.....	115
Thèses de doctorat.....	116
Cathédrale de Metz.....	235
Versements de membres perpétuels.....	47, 116, 262

Nécrologie.

M. Henri Lefebvre, par M. Pierre Boyé.....	40
M. Léopold Quintard, par M. Charles Guyot.....	78

Bibliographie.

Dom Calmet et A. de Vigny.....	68
Archives enlevées de La Mothe.....	68
Armoiries du roi René.....	69
Jeanne d'Arc.....	69
Monnaie épiscopale messine.....	70
Tables de sociétés savantes.....	70
Catalogues de librairie.....	71, 263
Le nom de Jeanne d'Arc.....	94
Société de géographie de l'Est.....	94
La famille Des Portes, par M. Louis Bossu.....	117
Essai d'une nouvelle congrégation bénédictine en Lorraine sous le règne de Léopold.....	142
La famille de Ballay, par M. Louis Bossu.....	143

Le petit séminaire de Pont-à-Mousson	144
Manteville en Lorraine, par M. de Montbel	212
Recherches sur la Chambre des Comptes du duché de Bar, par M. Paul Schimberg	214
Ligny en Barrois en 1610, par M. Fourier de Bacourt	236
Année dominicaine	238
Le théâtre à Metz, par M. Jean Julien	239
Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.	240
La chronique médicale	263
Mémoires de l'Académie de Metz	263
Romania	284

Musée lorrain.

Comité du Musée	72
Dons au Musée	48, 72, 94, 119, 144, 216, 264
Acquisitions	96, 120, 264, 284

Planches et figures.

✓ La trouvaille de Vaudeville	8
✓ Projets de tombeau par Jean Richier	32
✓ Banderole de trompette du régiment du Plessis-Praslin...	60
✓ Vue et plan de l'abbaye Saint-Léopold de Nancy	88 (47)
✓ Charles III sur son lit de mort	104
✓ Pierre tombale de Catherine de Housse	220
✓ Arbre généalogique de Catherine de Housse	224
✓ Marie Vignon, marquise de Treffort, par Jacob Richier	234 248
✓ Bracelet de verre du Musée de Toul	270 264





